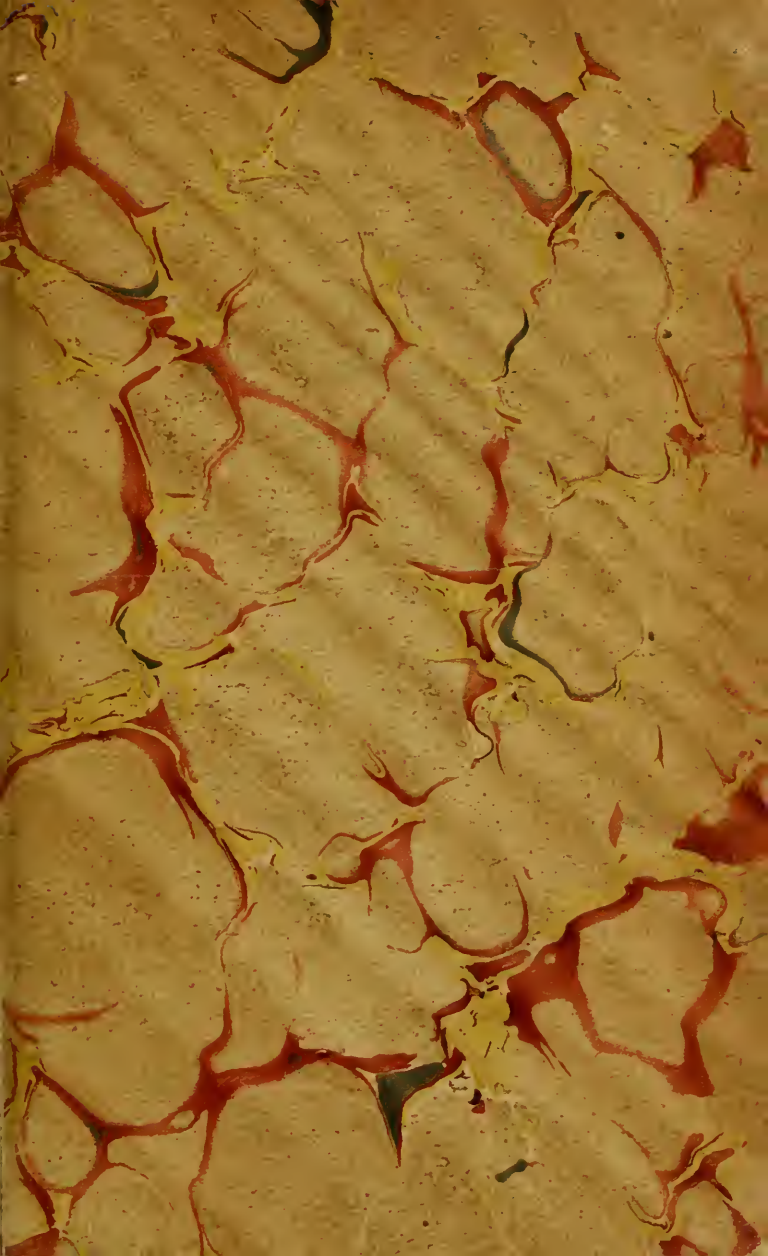
3 1761 04459 1923



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/espagnetradition00lato

ESPAGNE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LS.H
L359es

ESPAGNE

TRADITIONS

MOEURS ET LITTÉRATURE

NOUVELLES ÉTUDES

PAR

ANTOINE DE LATOUR

377743
28.3.40

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1869

Tous droits réservés

AVANT-PROPOS

Ce nouveau recueil sur l'Espagne sera probablement le dernier que je publierai. Le seul du moins qui le pourrait suivre, serait composé de morceaux écrits à la même date et sous la même inspiration. Le jour où les augustes proscrits qui m'avaient amené à leur suite sur ce riche domaine, et qui m'avaient, pour ainsi dire, ouvert eux-mêmes le vaste trésor littéraire de l'Espagne, ont été bannis cruellement et sans raison aucune de ce pays, leur seconde patrie, j'ai dû me regarder comme frappé du même coup. J'ai senti alors se troubler en moi la source de ces études, auxquelles j'apportais sans m'en apercevoir, mais on me l'a quelquefois reproché, les illusions d'un hôte reconnaissant, avec l'admiration sincère d'un observateur ému. S'il me fallait aujourd'hui reprendre une tâche qui m'était si douce, avec le seul

secours de l'imagination et du travail, et sans y rien mettre de mes impressions personnelles, je craindrais que les lecteurs, dont la sympathie était, dans le pays même, la récompense de mes efforts, et le meilleur encouragement à mieux faire, ne s'imaginassent trouver le juge plus sévère. Il n'y aurait pourtant aucun motif pour qu'il en fût ainsi. Car l'arrêt inattendu qui surprend à la fois le prince dans sa royale demeure, et le fidèle serviteur, l'humble ami, momentanément éloigné de lui, ne part pas, je le jure, de la main de l'Espagne. Elle-même s'empresserait à le proclamer, si un sentiment de haute dignité n'interdisait pas de l'interroger, ou plutôt si la liberté lui était laissée d'élever la voix. Mais l'esprit de l'homme se prévient aisément, et il pourrait arriver que dans mes livres l'accent attristé de la vérité fût pris désormais pour celui d'une critique passionnée. Je croirais peut-être moi-même, et ce serait déjà trop, avoir à me défendre de la crainte de n'être plus aussi impartial, chaque fois que je voudrais seulement être vrai. Ne vaut-il pas mieux s'arrêter, et attendre que le jour infaillible de la justice vienne rendre à ma plume son aisance et sa liberté?

Quant à ce recueil en lui-même, et je m'assure qu'il en serait rigoureusement de même des suivants, il est né, comme ses devanciers, de l'observation attentive des mœurs actuelles de l'Espagne, et de l'étude approfondie de sa littérature ancienne et moderne. La vie

des hommes et la physionomie du pays y sont constamment associées à l'appréciation des livres.

Le morceau qui commence le volume aurait la prétention d'être une page d'histoire dans une épisode de la vie privée. M. l'abbé Le Rebours qui, le premier, mit la main sur ce petit tableau en raccourci des rapports entre les Maures et les Chrétiens au douzième siècle, obéissant à un scrupule exagéré peut-être, mais qu'il ne m'appartenait pas de combattre, pensa qu'il n'y aurait pas toute convenance de sa part à le détacher lui-même des Chroniques d'Avila, et il voulut bien m'inviter à le leur emprunter. Si je l'ai fait, c'est pour le lui offrir, en lui laissant tout l'honneur de la découverte.

Montmorency, août 1868.

ANTOINE DE LATOUR.

ESPAGNE

TRADITIONS, MOEURS ET LITTÉRATURE

I

LES AMOURS DU MAURE JEZMIN ET DE LA BELLE GALIANA

(CHRONIQUE DU DOUZIÈME SIÈCLE)

Je voudrais, par un exemple pris dans les chroniques de l'Espagne, apporter une nouvelle preuve de cette vérité que deux fois déjà M. Guizot a démontrée avec tant de charme et d'éclat, à savoir que le roman se trouve quelquefois tout fait dans l'histoire. Il est vrai de dire que le rapprochement perpétuel des mœurs chrétiennes et des coutumes mauresques donne parfois ici à l'histoire elle-même la couleur du roman; l'histoire d'Espagne, à différentes époques, pourrait me fournir plus d'un épisode du même genre.

Je tire aujourd'hui mon exemple des chroniques d'Avila, la patrie de sainte Thérèse, l'une des villes les plus intéres-

santes de l'Espagne, parce qu'elle est l'une de celles qui ont le mieux réussi à garder leur physionomie originale. En vérité, il faut savoir gré au chemin de fer qui l'effleure de n'avoir pas encore démoli ces beaux remparts qui datent de son âge héroïque, et d'avoir épargné ce qui reste de ses anciennes églises et de ses vieux couvents : l'industrie est une puissance jalouse qui ne souffre pas volontiers le voisinage des vieilles choses. Elle n'a pas encore trouvé le moyen de raser les souvenirs avec les murailles ; mais en réduisant en poussière les débris auxquels les souvenirs demeurent attachés, elle avance d'autant l'heure du dernier oubli, et c'est pourquoi les âmes poétiques ne feront jamais avec elle qu'un mariage de raison, et jouiront toujours de ses bienfaits, sans lui en tenir grand compte et tout en gardant un mélancolique regret du passé.

Mais je me hâte de le dire, je ne donne pas ce que je vais raconter pour un fait incontestablement historique. L'auteur qui paraît l'avoir narré le premier a été souvent accusé de mêler la fable à ses récits. C'était pourtant un évêque, don Pélayo, évêque d'Oviédo, lequel vivait au commencement du douzième siècle, et qui reprenant où l'avait laissée Sampiro, évêque d'Astorga, l'histoire de la délivrance de l'Espagne, ne s'arrête qu'à la mort d'Alphonse VI, qui reprit Tolède sur les Maures. Nul n'était plus en mesure de renseigner la postérité sur cette grande et mémorable époque, puisqu'il l'avait vue. Mais sans cesse détourné du grand courant de son récit par le désir de ramener Oviédo sur la scène et de montrer que son évêché n'avait rien perdu encore de son éclat et de son influence, il paraît ne s'être pas contenté d'altérer les faits qui contredisent sa manie, il a encore glissé de ses inventions jusque dans les chroniques de saint Isidore, de Sébastien et de Sampiro.

On pourrait dire que l'épisode qu'on va lire étant des

plus contemporains, don Pélayo n'a pu cependant l'imaginer de toute pièce, au risque de se voir démenti par ceux qu'il cite pour en avoir été avec lui les témoins, pour y avoir même, comme lui, joué un rôle à certains moments. Mais c'est qu'ici j'ai à faire un second aveu, savoir que la chronique où je puise n'est elle-même que la traduction d'un texte perdu et seulement attribué à l'évêque d'Oviédo. Cette traduction, il est vrai, remonte pour le moins à l'an 1353; il est certain qu'en 1600, il existait dans les archives d'Avila (elle y est sans doute encore, mais enfouie on se sait où) une chronique écrite en vieux langage et datant de 1353, où était racontée la fondation première d'Avila, et comment plus tard cette ville fut de nouveau colonisée sous le règne d'Alphonse VI et par son gendre, le comte don Ramon. On voit, en effet, que, en 1600, un régidor d'Avila, don Luis Pacheco, tirait de cette traduction une copie datée et signée par lui, qui se conserve à la bibliothèque nationale de Madrid. Cette relation a pour titre: *Ancienne histoire d'Avila*, et tous ceux qui depuis ont raconté l'histoire de cette ville y ont puisé avec confiance. Le plus autorisé s'est contenté de réimprimer l'ancien récit, en modernisant un peu les formes du langage.

Je laisse de côté la question insoluble de savoir si, en effet, l'original était de l'évêque d'Oviédo. Mais on aimerait à être sûr que le texte aujourd'hui égaré était contemporain des faits rapportés dans la traduction. Je crains que la fâcheuse renommée de don Pélayo, à qui l'original a été attribué, n'ait atténué, plus que ne le demandait l'exacte justice, un témoignage qui, en lui-même, a son prix. Les plus sévères d'ailleurs reconnaissent que dans le récit des faits voisins de l'époque à laquelle il écrivait, l'évêque d'Oviédo mérite plus de confiance et de crédit, et ce que je me propose de raconter, suivant le manuscrit d'Avila, se serait passé non-seule-

ment durant la vie du chroniqueur, mais à deux pas de lui et souvent sous ses yeux. Il est nommé dans le récit, et il y joue son rôle. Mais que ce récit soit de lui ou d'un autre, on sent au fond un accent de sincérité qui entraîne. Rien d'ailleurs, même dans les détails qui pourraient paraître romanesques à un lecteur français, n'est invraisemblable pour l'époque et pour le pays, et si on veut bien ne pas trop prendre garde à certaines formules qui sont d'un âge moins reculé et qui peuvent être en partie le fait du traducteur, on aura la relation d'une aventure que ne contredit en rien d'essentiel ce que l'on sait des mœurs espagnoles, à la fin du onzième siècle et au commencement du douzième. Il y a là tant de ces petits détails qui donnent au fait principal le mouvement et la vie, les caractères sont présentés avec tant d'art, si cet art n'est pas la sincérité même, les événements se succèdent avec tant de vraisemblance et se déduisent si naturellement, que si nous n'avons pas affaire au plus naïf des chroniqueurs, l'ancien historien d'Avila est assurément ici le plus ingénieux des romanciers.

I

Avila, fondée à une époque qui se perd dans la nuit des temps, et qui ne pouvait manquer de faire intervenir Hercule dans sa fondation, fut, depuis l'invasion de l'Espagne par les Maures, souvent prise par eux et sur eux regagnée. Don Sanche, comte de Castille, l'enleva une dernière fois aux Arabes, et depuis elle resta chrétienne. Ferdinand Ier, qui

succéda à don Sanche, la trouva entièrement ruinée, et sous les règnes troublés qui suivirent, elle ne pouvait guère sortir de ses ruines. Mais quand Alphonse VI recueillit les débris de ces couronnes si cruellement disputées, il eut pitié de la charmante ville arrosée de tant de sang chrétien et conçut le dessein de la relever. A travers tous les événements de son règne, sa pensée ne se détache pas un instant d'Avila.

Parmi les princes étrangers, que l'instinct de la croisade et le goût des beaux coups de lance amenaient des divers pays de l'Europe sous la bannière d'Alphonse VI, se trouvait Raymond de Bourgogne, frère du souverain de cette province et de Guy, archevêque de Vienne, qui fut depuis le sage pontife Calixte II. Le roi Alphonse, qui déjà avait donné ses filles naturelles au comte Raymond de Toulouse et à Henri de Lorraine, maria sa fille légitime, doña Urraca, à Raymond de Bourgogne, auquel on me permettra désormais de laisser le nom qu'il a gardé dans l'histoire d'Espagne. Doña Urraca apporta en dot à son mari, avec le titre de comte, le royaume de Galice, dont les limites étaient assez vagues pour qu'Avila y fût comprise. De ce mariage naquit, en 1098, un enfant qui fut l'empereur Alphonse VII.

L'intérêt qu'Alphonse VI avait porté à Avila, il chercha tout d'abord à le communiquer à son gendre, au comte don Ramon, car on voit celui-ci s'établir à Avila qu'il ne quitte qu'avec le ferme propos d'y revenir, ordonner et presser l'achèvement de ses remparts, favoriser la fondation de ses couvents et de ses églises, accueillir enfin dans son enceinte d'illustres familles et surtout d'intrépides défenseurs.

Un nom d'abord se distingue entre tous, dans cette première époque de la reconstruction d'Avila, celui de Ximen Blazquez de Salas, gentilhomme asturien à qui le roi lui-même donne la mission de rallier et d'escorter les nom-

breux chefs de famille qui, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs bestiaux, accourent des provinces voisines, attirés par les priviléges accordés aux nouveaux colons. Le roi, pour protéger et défendre ceux qui arrivent, donne à Ximen Blazquez une compagnie de cent hommes à cheval.

Il en offrit autant à Alvaro Alvarez, qui ne se fit pas prier davantage pour amener de Burgos, où il avait de beaux domaines et une riche parenté, tout ce qu'il put rassembler de gens en humeur de venir habiter la nouvelle ville ; mais quand Alvarez veut entraîner à sa suite ses quatre fils, quatre jeunes lions qu'il avait, sa femme Sancha Diaz se lamente et lui dit : « Si vous voulez emmener ceux-ci, prenez-moi « aussi avec eux. » Alvarez se sentit ému, et cette fois il partit seul. Le comte Ramon parvint cependant à fléchir cette mère trop tendre, qui elle-même plus tard prit la même route. Alvaro Alvarez vendit ou échangea tout ce qu'il possédait de biens à Burgos, et Sancha Diaz le suivit avec ses deux filles dont l'une s'appelait comme elle Sancha Diaz, l'autre Toda Alvarez, l'une et l'autre de fière mine et de grande beauté.

Ce fut à ces deux vaillants hommes, Ximen Blazquez et Alvaro Alvarez, que le comte remit tout le gouvernement d'Avila, les chargeant d'établir la paix entre les nouveaux habitants et de les conduire selon les coutumes et bonnes lois de Castille.

Quand ils se furent partagé la difficile besogne d'accorder et de faire vivre en paix et harmonie un tel nombre d'hommes d'humeurs diverses et accoutumés à tant d'usages différents, le comte les décida à laisser leurs hommes de cheval sous le commandement de Sancho de Estrada et de don Juan Martin del Abrojo qui, à leur tête, courraient les alentours d'Avila et auraient l'œil ouvert sur tous les mouvements des Maures. C'étaient deux chefs de mine guerrière et de grand courage. Le premier était venu des Asturies et

faisait remonter la noblesse de sa race jusqu'aux anciens Romains, dont il portait l'aigle sur sa bannière; le second avait quitté les côtes de la mer de Cantabrie, où il avait ses terres et sa famille.

Il se passait peu de jours qu'on ne vît apparaître quelque autre émigrant apportant son foyer à Avila, ou venant acheter quelque domaine aux environs. Du plus loin qu'on apercevait le nouvel arrivant, le comte envoyait au-devant de lui, selon son rang ou sa renommée, tantôt l'un, tantôt l'autre des deux chefs, quelquefois tous les deux, et lui faisait d'abord préparer un logis. Un jour c'était Sancho Zurraquin qui venait de Biscaye, une autre fois Fernan Lopez Trillo qui abandonnait les Asturies, et c'était ainsi qu'Avila commençait à mériter son nom de *Avila de los Caballeros*, en attendant que le séjour des rois et sa fidélité à leur cause en fissent *Avila de los Reyes*, et qu'elle dût enfin à la succession de ses grands évêques et à sainte Thérèse le nom de *Avila de los Santos*.

La ville rachetée des Maures s'élèva comme par enchantement. Chacun de ceux que je viens de nommer et tant d'autres qui suivirent lui apportaient, avec de nouveaux et puissants habitants, des ressources nouvelles. Car chacun arrivait avec sa famille et ses trésors, recevait un emplacement et bâtissait sa maison et son palais. Fortun Blazquez, par exemple, frère de Ximéno, traînait à sa suite toute une légion de charpentiers et de maçons qu'il avait pris en Biscaye. C'est toute une tribu que cette famille des Blazquez, elle ne finit pas, et chaque nouveau venu rendait en lustre et en force au premier arrivé la protection qu'il en recevait. Quand les maris ont pris seuls les devants avec leurs aînés, les femmes ne tardent guère à les suivre avec leurs filles et les derniers-nés. C'est avec sa propre femme, Elvira Bermudez, la digne Menga Muñoz, l'épouse

de Ximen, que Fortun amène en même temps que son frère, accompagnée de ses trois filles de grande beauté, une autre Menga Muñoz, puis Amuña et Xiména, et suivie de ses trois fils Nalvillos, Ximen et Blazco Ximéno. Les noms ne varient guère, on y change une lettre ou deux pour ne pas les confondre, et avec eux ceux ou celles qui les portent. On éprouve une émotion presque religieuse à voir défiler ces grandes familles au milieu de leurs serviteurs et suivies de leurs troupeaux de bœufs; elles font penser à ces patriarches de la Bible enlevant leurs tentes et passant d'un désert à un autre.

L'exemple devenait contagieux. Une des dernières arriva Sancha Bustos, la femme de Juan Martin del Abrojo, elle aussi suivie de ses fils. On chevauchait au-devant de ces derniers venus qui, après s'être attardés, se décidaient enfin à rejoindre ceux sans lesquels la patrie même n'était plus la patrie. On allait les attendre à Torquemada, à Valladolid, à Arrévalo, où ils recevaient de leurs égaux une magnifique hospitalité, et tous ensemble reprenaient ensuite le chemin d'Avila. Les hôtes eux-mêmes se mettaient de la partie, escortés par des cavaliers bien armés, car les Maures ne laissaient pas que de rôder autour de ces grandes caravanes qui pour eux eussent été une riche proie.

A Arrévalo, Sancha Bustos et ses amis avaient trouvé l'évêque d'Oviédo, don Pélayo, qui les bénit, mangea avec eux et leur raconta l'histoire de la première fondation d'Avila. Il les suivit même jusques à Avila.

A mesure qu'on entrait dans la ville, on allait d'abord saluer l'infante et le comte, qui recevaient leurs hôtes avec grande joie et distinction. Dans l'une de ces réceptions où se trouvait le bon évêque, il fit remarquer à Sancho de Estrada que de tous les seigneurs qui se trouvaient là, il était le seul qui n'eût pas encore pris femme, ajoutant que, de moitié

avec le comte, il voulait lui en choisir une, c'était Urraca Flores, la sœur de Fernan Lopez Trillo, et comme le frère et la sœur étaient là présents, l'accord fut fait, séance tenante.

Je passe les magnificences de ces noces presque royales, auxquels l'infante et le comte voulurent prendre part, et qui, durant quinze jours, amenèrent toutes sortes de galas, de joutes, de courses de taureaux, de cavalcades, la nuit, aux flambeaux, où l'on remarque pour leur bonne mine quelques Français qui avaient accompagné le comte en Espagne; et au milieu de tous ces noms espagnols, les Blazquez, les Zurraquin, les Estrada, convenez que ces rudes noms venus du nord ont de la couleur et font plaisir à entendre : Richard, Guiscard, Guillaume, Bertrand, Ilugues, Raymond-Thibault. Parmi ces fêtes dont il m'a bien l'air de ne pas manquer une seule, le bon évêque fait de longs et éloquents discours qui sont comme une preuve indirecte de l'authenticité de tout le récit, et où il sait à propos ramener l'image et le nom du roi Alphonse VI, le bon génie d'Avila.

Du haut de son alcazar de Tolède, Alphonse a vu les plus nobles familles se grouper autour de sa fille et de son gendre; Avila s'est repeuplée, et en quelques mois elle a atteint ce degré de splendeur que les siècles seuls donnent habituellement à une cité. Mais pour qu'Avila soit une ville et non un camp, il lui faut des remparts, et en voilà tout à coup qui lui sortent de terre et s'élèvent. Alphonse n'avait rien plus à cœur, et c'était là de toutes ses recommandations celle qu'il ne cessait de renouveler à son gendre. Pendant que chacun bâtit son logis, le prêtre son église, le moine son couvent, Alphonse, qui voit les Maures regarder d'un œil menaçant et jaloux la cité arrachée à leur joug, presse l'achèvement des murailles. Et voici justement deux cents Maures esclaves, qu'il envoie pour y travailler, sous la conduite de Fernan de Llanez. Quant aux pierres, elles ne sau-

raient manquer. On a, aux portes de la ville, les tronçons des anciens remparts que les Romains (je laisse Hercule de côté), les Goths et les Maures ont tour à tour élevés et renversés autour d'Avila. « Il fut heureux qu'on les trouvât, » dit le naïf chroniqueur, car s'il eût fallu tailler la pierre et « la charrier à prix d'argent, aucun roi n'eût suffi à élever « de tels murs; » et on dit, en effet, qu'en neuf années, Alphonse VI les vit debout et achevés, tels que nous les voyons encore aujourd'hui.

Mais à l'époque où nous sommes arrivés, ils sortent seulement de terre, et le comte eut l'heureuse idée de profiter de la présence de l'évêque, pour bénir l'œuvre commencée.

L'évêque, suivi d'un grand nombre de prêtres, fit, en habits pontificaux, le tour de la muraille, s'arrêtant où avait été marquée la place des portes, et où le comte et les nobles se tenaient pour l'attendre. Là, aux bénédictions ordinaires s'ajoutait l'exorcisme, pour que l'ennemi du genre humain n'eût jamais pouvoir de passer le seuil consacré. Dès que la cérémonie fut finie, l'évêque demanda au comte la permission de retourner à Oviédo, où il arriva chargé de présents et de reliques dont l'avait comblé la munificence de son hôte. En racontant cette vieille histoire, je ne puis m'empêcher de me souvenir que, de nos jours, c'est un autre évêque qui a demandé grâce pour les remparts d'Avila, et qui les a sauvés du marteau des démolisseurs.

II

Cependant dès l'époque où ces événements se passaient, le 12 juillet 1090, les yeux incessamment ouverts sur la plaine virent déboucher au loin, du côté par où on venait de Tolède, un cortége composé de Maures et de chrétiens, avec une escorte de cinquante cavaliers richement vêtus et bien armés. A mesure qu'il approchait, et que la distance, devenant moindre, permettait de distinguer les visages, on reconnaissait, en tête du cortége, don Fernando de Lago, un des gentilshommes du roi Alphonse VI. Mais la présence des Maures, au milieu desquels on apercevait une dame de haute condition, ne laissait pas que de rendre la chose singulière. Tous les ouvriers qui travaillaient aux murailles s'arrêtèrent comme d'un commun accord, et jetant leurs outils, allèrent se grouper sur le passage des arrivants. Le personnage principal était une jeune fille d'une extrême jeunesse et d'une rare beauté, montée sur un palefroi richement enharnaché : derrière elle suivaient quatre autres jeunes filles sur de belles montures, puis une dame âgée et trois jeunes garçons maures, magnifiquement vêtus.

Arrivé à la porte de la ville, don Fernando de Lago s'informa de la demeure du comte don Ramon, et se dirigea du côté qu'on lui indiqua. Tous les ouvriers avec les passants grossirent le cortége : chacun voulait savoir quelle était cette jeune Mauresque et ce qui l'amenait à Avila.

La cavalcade n'atteignit pas sans peine la porte du palais.

Fernando de Lago mit pied à terre et courut aider la jeune fille à en faire autant, et la conduisant par la main, il se mit en quête de l'infante, doña Urraca, qu'il trouva entourée de ses duègnes et de ses autres femmes. Alors il mit les deux genoux en terre, ce que fit aussi la dame mauresque, puis elle présenta à l'infante une lettre du roi son père. L'infante lui commanda doucement de se relever, et ayant parcouru la lettre, elle fit venir Milan de Llanez, qui était, chez elle, chargé du soin de recevoir les hôtes, lui ordonna de loger convenablement les étrangers, de leur offrir à manger, et prenant ensuite par la main la jeune Mauresque, elle la combla de caresses.

Sur ces entrefaites, le comte, qui était absent, étant rentré au palais, Fernando de Lago lui remit une autre lettre du roi, qui le saluait affectueusement et lui recommandait la jeune Mauresque, le priant de faire que l'infante la prit en amitié, dont il éprouverait une grande satisfaction.

Le jour étant venu, Fernando de Lago se présenta au palais où le comte lui fit donner par Milan de Llanez un bon cheval, et quand il eut reçu avec les réponses de l'infante et du comte, la permission de s'en retourner à Tolède, il mit les genoux en terre pour prendre congé. La Mauresque demanda la même licence pour les serviteurs de sa nation qui l'avaient accompagnée ; et les ayant aperçus, elle poussa de grands gémissements auxquels ils répondirent de leur côté, et les ayant congédiés avec grand souci, elle ne garda avec elle, pour la servir, que les quatre jeunes filles, la duègne, et les jeunes garçons. Or l'étrangère avait nom Aja Galiana, ce qui, dans sa langue, signifie belle, et on a vu que jamais nom ne fut mieux porté.

Mais cette Aja Galiana, qui était-elle, et dans quelle dessein le roi Alphonse VI l'envoyait-il à Avila?

Ce roi Alymaymon qui reçut Alphonse à Tolède, à l'époque

où celui-ci s'était vu forcé de fuir, après la mort de don Sanche sous les murs de Zamora, Alymaymon avait un frère appelé Alménon. Ce dernier avait une fille, et se voyant près de mourir, il fit son testament, car il possédait de grands biens, des oliviers, des vignobles, beaucoup de terres sur les bords du Tage, qu'il légua à sa fille. Mais sa tendresse paternelle ne se contentait pas de laisser sa fille riche. Il pria donc Alphonse, auquel l'unissait une amitié particulière, d'en prendre soin, de l'élever dans son palais en compagnie de l'infante, et quand le moment serait venu, de la donner en mariage à tel Maure qu'il daignerait choisir.

Alphonse aimait Alménon, et eut un grand chagrin de sa mort. Dès qu'il en eut appris la nouvelle, il désigna le Maure Alucen pour prendre soin de l'orpheline et de ses biens. Puis, croyant qu'elle serait mieux auprès de doña Urraca que dans son propre palais, il l'envoya à Avila, où elle fut reçue comme on vient de le voir, car Aja Galiana n'était autre que cette fille d'Alménon, nièce de l'ancien roi de Tolède.

Il faut se souvenir que l'infante doña Urraca était elle-même presque une enfant encore, quand elle épousa le comte Ramon, et il y avait bien peu de temps de cela. Aussi ce fut avec une joie très-vive qu'elle vit arriver la jeune compagne que le roi, son père, mettait sous sa protection, et comme entre les Maures et les chrétiens il n'y avait alors, en Espagne, aucun de ces préjugés qui, ailleurs, mettaient un abîme entre eux, elle se fit bientôt une amie d'Aja Galiana. Elle la prit avec elle, pour en faire sa compagne inséparable. « Elle la peignait, dit le chroniqueur, tressait elle-« même sa belle chevelure, la prenait même dans son lit, « quand le seigneur comte était absent » et rien ne montre que cette préférence et ces familiarités fraternelles aient excité aucune jalousie dans la petite cour d'Avila.

Les circonstances ont d'elles-mêmes amené notre héroïne sur la scène; le moment est venu d'y produire le héros.

J'ai dit comment Menga Muñoz, femme de Ximen Blazquez, lui avait amené trois filles et trois fils. L'aîné de ceux-ci s'appelait Nalvillos. C'était encore un jeune garçon, mais qui déjà promettait de soutenir dignement, un jour, le nom de son père et l'honneur de sa famille.

Or, deux ans après l'arrivée de Aja Galiana, le comte résolut de se rendre en Galice pour visiter son royaume. Le roi Alphonse ne voyait pas ce voyage avec plaisir. Il eût désiré que son gendre ne sortît pas d'Avila avant que les remparts fussent achevés. Mais Alvaro Alvarez, qui n'était pas fâché d'être libre dans le gouvernement de la ville qu'il partageait avec Ximen Blazquez, ne manquait aucune occasion d'entretenir le comte dans son idée. Celui-ci prit un moyen terme; il se mit en route, se rendant d'abord à Tolède, où il ne doutait pas que l'infante, par ses caresses, ne parvînt à gagner la volonté de son père. Or l'infante, avant de partir, avait demandé à Menga Muñoz et à Ximen Blazquez de lui donner Nalvillos pour la suivre durant ce voyage. Il va sans dire qu'elle ne devait pas se séparer d'Aja Galiana. Toute la noblesse d'Avila reconduisit les voyageurs jusqu'à Zamora, où elle prit congé d'eux. Ils n'emmenaient en Galice que le comte don Pédro Anzurez, et le comte de Trava, ces deux seigneurs qui montrèrent plus tard une si grande fidélité à doña Urraca, lorsque, à la mort de son mari, elle eut à lutter contre toutes les difficultés d'une tutelle.

A Tolède, les choses se passèrent comme le comte l'avait prévu, et le roi Alphonse ne mit aucun empêchement au voyage de Galice. Si dans ses répugnances entrait la crainte de voir le comte troubler ce pays par des nouveautés hors de saison, il faut convenir que le comte s'attacha à la justifier; car il changea les alcades que le roi avait choisis lui-même

et fit un assez grand nombre de mécontents. Mais je n'ai pas à m'en occuper. Au milieu des visages nouveaux qui l'entouraient et qui lui souriaient moins que ceux d'Avila, le comte parlait quelquefois avec regret de ceux qu'il avait quittés, et leur envoyait de ses nouvelles par Fernan de Llanez; et la bonne Menga Muñoz, se souvenant du cher absent, profitait du retour du gentilhomme en Galice, pour envoyer à Nalvillos de beaux habits, commandés avant le départ, mais qui n'ayant pu être achevés à temps, étaient restés entre les mains du tailleur. Nalvillos lui-même, qui grandissait, et qui en grandissant devenait galant, mettait à profit toutes les occasions pour envoyer à sa mère et aux autres dames des souvenirs de Galice. C'étaient d'ordinaire de bonnes fourrures fort appréciées à Avila qui, sur son plateau de Castille, avait grand froid pendant l'hiver.

Sept années entières se passèrent ainsi, pendant lesquelles le comte continua d'envoyer des messages à ses bons amis d'Avila, leur promettant sans cesse qu'il irait bientôt les visiter. Et il aurait dû le faire plus tôt, car si durant son absence, les murailles montaient, Ximen Blazquez et Alvaro Alvarez, moins dociles que les pierres, surtout depuis que le comte n'était plus là pour contenir chacun d'eux dans les limites de son autorité, avaient grand' peine à s'accorder.

Sur ces entrefaites, et en l'année 1099, s'arrêta à Avila, se rendant à Tolède où il allait baiser la main du roi Alphonse, un noble personnage de Zamora. C'était Gomez Galindo, le gendre de ce grand Arias Gonzalo qui joua un rôle si magnanime durant le siége de Zamora, et qui est le héros de cette seconde partie du Cid de Guillen de Castro, que Corneille eût peut-être imitée comme la première, si les misérables querelles suscitées à son chef-d'œuvre ne l'eussent détourné de cet admirable sujet. Ximen Blazquez reçut dans

sa maison Gomez Galindo, son fils Nuño, et toute leur suite. Galindo et Ximen Blazquez étaient deux vieux amis; pour fêter son hôte, Blaquez invita toute la noblesse d'Avila. Mais au milieu de ces joies bruyantes de l'hospitalité chevaleresque, la vieille Menga Muñoz nourrissait une secrète pensée. Même quand elles semblent y songer le moins, les mères s'occupent encore de leurs fils, c'est leur égoïsme à elles. Donc la sainte matrone qui entendait parler tous les jours d'une fille appelée Arias Galinda que Gomez Galindo avait laissée à Zamora avec doña Bona, sa mère, eut un grand désir de la marier à son fils Nalvillos.

Quand elle eut bien mûri son dessein, elle s'en ouvrit à son mari, et celui-ci l'ayant approuvé, elle fit prier l'évêque d'Avila de lui faire la grâce de venir s'asseoir à sa table avec Gomez Galindo. Quand le dîner fut fini, l'évêque se leva, prit à part Galindo et lui fit connaître les intentions de ses hôtes. Galindo répondit aussitôt que si Ximen Blazquez obtenait du roi pour son fils la survivance du gouvernement d'Avila, il donnerait volontiers sa fille; mais que si le roi refusait, il ne fallait pas y songer davantage. Il ajoutait que si le mariage se faisait, il s'engageait à donner à Nalvillos dans les territoires de Zamora ou de Toro, ou à lui acheter, dans celui de Avila, trente fois l'espace de terre qu'une paire de bœufs peut labourer en un jour. Il lui donnerait, en outre, trois chevaux richement caparaçonnés. Arias Galinda aurait un trousseau digne de sa condition. De son côté, Ximen Blazquez s'engageait à recevoir les jeunes époux à sa table, tout le temps qu'il vivrait encore, et à munir son fils de bonnes armes et de beaux chevaux. Tout fut mis en écrit par l'évêque, et il fut arrêté que si toutes les conditions étaient remplies, le mariage aurait lieu dès l'année suivante, en 1100. Gomez voulut alors continuer son voyage, mais on se garda bien de le lui permettre, et pendant huit

jours qu'il passa encore à Avila, il n'y eut pas dans la ville une illustre famille qui ne se piquât de lui faire fête.

Cependant Menga Muñoz et Ximen Blazquez écrivirent au comte pour lui faire part du mariage projeté et pour prier l'infante qu'elle voulût bien leur renvoyer Nalvillos, quand le moment lui paraîtrait opportun. Et en attendant le retour de son fils, la bonne Menga Muñoz s'occupait, avec cette touchante activité des mères, des apprêts de ce mariage qu'elle voulait digne en tout de son fils et de celle qu'elle lui avait obtenue pour femme.

Dans l'intervalle, un des héros d'Avila, don Juan Martin del Abrojo, mourut d'une maladie qu'il avait gagnée à poursuivre les Maures et à défendre contre leurs incursions le territoire qui lui était confié. Ce fut une perte vivement sentie, car don Juan Martin était fort aimé dans Avila, et pendant trente jours consécutifs, tous les nobles, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, se rendirent à cheval, et en habits de deuil, à l'ancienne église du Salvador, la nouvelle n'étant pas encore achevée. Là avaient eu lieu les funérailles. Chaque jour, la foule émue voyait défiler ces grandes figures attristées : Alvaro Alvarez, Fernan Lopez, Sancho de Estrada, Fortun Blazquez, Sancho Zurraquin, et à leur tête Ximen Blazquez et tous les siens. Mais le dernier jour, ni Ximen Blazquez, ni aucun des siens ne parut. Leur absence étonna et inquiéta : devait-on redouter quelque nouveau malheur? Tout ce qu'on parvint à savoir, c'est qu'un messager était arrivé de Galice. Nous allons dire ce qui se passait dans ce pays.

Si doña Urraca aimait passionnément Aja Galiana, le comte Ramon ne chérissait pas moins Nalvillos Blazquez. Avec les années, l'enfant était devenu un homme ; il était beau et le comte se plaisait en sa compagnie. De son côté, le jeune homme n'avait pu demeurer insensible à la merveilleuse

beauté de la jeune fille; ses regards la cherchaient partout et s'arrêtaient sur elle avec une douceur dont elle dut aussi s'apercevoir, mais elle n'en laissa rien voir. Nalvillos, vaincu par cette ardeur d'une première passion, où tant d'audace naïve se mêle souvent à la timidité du jeune âge, s'en fut trouver une des femmes de Aja, lui confessa son amour, et lui fit de grandes promesses, si elle voulait bien se charger de parler pour lui à sa maîtresse. La Mauresque ne le repoussa point.

Elle parla en effet, et fit connaître à Aja le grand amour que Nalvillos avait conçu pour elle. Voici la réponse qu'elle rapporta :

— « Seigneur, j'ai parlé de votre amour à Aja Galiana, « ma maîtresse, laquelle vous engage à vous défaire au plus « vite d'un tel amour, car étant qui vous êtes, il serait « peu séant à vous d'aimer une Mauresque. Or Aja Galiana, « ma maîtresse, étant mauresque et vous chrétien, il ne peut « y avoir mariage entre vous, et il serait honteux, elle étant « des rois de Tolède, de profaner par action méchante le « palais du seigneur comte et de l'infante. »

Ce que Nalvillos ayant entendu avec un grand déplaisir, il pria la Mauresque de retourner auprès de sa maîtresse et de lui dire que si elle voulait se faire chrétienne, il se marierait avec elle; mais que si elle ne le voulait pas, il faudrait donc qu'il se fît musulman pour l'amour d'elle, non seulement musulman mais maure, et que, dans ce cas, il était décidé à renoncer à sa qualité de Castillan, pour se faire sujet du roi de Cordoue.

La suivante ayant rapporté ces paroles telles qu'elles lui avaient été dites, Aja en fut toute troublée et se sentit prise de l'amour de Nalvillos, et aussitôt elle s'empressa d'aller trouver l'infante, à qui elle raconta les messages qu'elle avait reçus de la part de Nalvillos et tout ce qui avait été dit de part et d'autre.

L'infante l'écouta avec un grand étonnement, et lui parla de la manière suivante :

— « Que Dieu ne permette pas que Nalvillos, un si noble « seigneur, perde son âme pour un tel mariage ! c'est vous « ma douce amie, qui devez vous faire chrétienne, d'abord « pour sauver votre âme, et en second lieu pour vous assu- « rer un si noble époux. »

Aja ne répondit rien ce jour-là, mais le jour suivant, de grand matin, l'infante ayant appelé ses femmes pour la vêtir, et Aja étant venue avec elles, elle la prit par la main, la fit entrer dans sa chambre et la pressa de se faire chrétienne et d'épouser Nalvillos, ajoutant qu'elle en aurait une grande joie, et aussi le comte qui lui ferait de riches présents, ainsi que le roi Alphonse, et Nalvillos qui tant l'aimait.

Aja Galiana répondit qu'elle ferait ce qui serait agréable à l'infante, pourvu que Nalvillos devînt son mari et que ce mariage agréât au seigneur comte ; et l'infante s'étant, ce jour-là, trouvée avec son mari, lui rapporta tout ce qui vient d'être dit. Le comte en eut de la joie, et ayant fait chercher Nalvillos, s'énquit de lui si, en effet, il avait de l'amour pour Aja Galiana, et si, pour sauver son âme, il était décidé à se marier avec elle, à la condition qu'elle se fît chrétienne. Nalvillos répondit qu'il était prêt à faire en tout la volonté du comte, mais qu'en effet il aimait Aja Galiana d'un grand amour.

Sur cette réponse, don Ramon réunit ses nobles, à leur tête le comte don Pédro de Trava et le comte don Pédro de Ansurez, leur fit part de ce qui ce passait et leur demanda conseil ; avec eux se trouvait également fray Fontañon de Orellana, abbé de Saint-Martin de Santiago, et tous furent d'avis qu'il devait marier ces jeunes gens, puisque par là il sauvait Aja, et qu'à ne pas le faire, il s'exposait lui-même à la damnation éternelle.

Aussitôt le comte, accompagné de son conseil, alla trouver l'infante et Aja, et s'adressant à celle-ci :

— « Aja Galiana, ma fille, lui dit-il, j'ai su que vous étiez « dans l'intention de vous faire chrétienne, et je m'en suis « réjoui. J'ai su également que Nalvillos de Blazquez vous « aime, et que c'est par cet amour qu'un tel bien vous est « advenu. Je vous prie donc de me dire, en présence de ces « nobles seigneurs, si telle est en effet votre volonté. Je sais « que Nalvillos vous aime de toute son âme, et je suis prêt « à vous marier, aussitôt que vous aurez reçu le saint bap- « tême. »

Aja Galiana répondit qu'on avait dit vrai, qu'elle voulait être chrétienne ; qu'elle n'ignorait pas que la foi du Christ était très-bonne, meilleure que la religion de Mahomet, et que si elle voulait se faire chrétienne, c'était plutôt pour obéir à sa conviction que pour épouser Nalvillos ; qu'elle se regardait d'ailleurs comme fort heureuse d'épouser un si noble mari dont elle connaissait les parents. De tout ceci le comte eut le cœur fort réjoui, et incontinent il ordonna qu'elle fût baptisée par ce saint moine, fray Fontañon de Orellana.

La cérémonie eut lieu le jour suivant. Aja eut pour parrains l'infante doña Urraca et le comte de Trava, et désormais elle prit et porta, comme l'infante, le nom de doña Urraca. Toutefois, et pour éviter toute confusion, nous continuerons à lui donner ce joli nom de Aja Galiana.

Dans tout ce récit, je ne me suis pas un moment écarté de la chronique; je me suis même efforcé, en la traduisant, de lui laisser ses formes naïves. Mais ceci, je le demande, a-t-il l'air d'un roman, et ne sent-on pas dans les plus petits détails le ton et l'accent d'un narrateur sincère? Un écrivain du métier eût gâté par d'inutiles développements ces scènes simples et rapides; il en eût ralenti le mouvement par de froides

analyses de sentiment. Il eût cherché à les mettre en relief, en les encadrant dans des circonstances plus ou moins naturelles, il eût suscité de faux combats dans ces jeunes âmes si pressées de se donner l'une à l'autre, ou qui, déjà l'une à l'autre sans le savoir, font d'autant moins de façons, le jour où elles s'aperçoivent que l'heureux et secret entraînement de la jeunesse, et une douce habitude de vivre ensemble depuis des années ont déjà formé les nœuds qui se serrent si aisément aujourd'hui. Donc, ici encore, je crois trouver une preuve nouvelle de l'authenticité du récit, et il est piquant qu'elle apparaisse justement dans un épisode dont les romanesques apparences étaient faites pour éveiller la défiance et le doute.

Quant à la facilité avec laquelle la jeune Mauresque se prête à changer de religion pour épouser celui qu'elle aime, si on ne veut pas absolument que le récit soit du commencement du douzième siècle, il faudra bien toujours admettre qu'il est du quatorzième, et à cette époque, cette facilité ne devrait pas étonner moins. Partout, en effet, ailleurs qu'en Espagne, elle a de quoi surprendre, mais dans aucun temps en Espagne, elle ne doit paraître invraisemblable. Je continue donc sans scrupule.

Mais faut-il croire à la parfaite sincérité de la jeune fille? Sa conversion n'est-elle pas un peu bien prompte? Si avant de l'écrire, je n'avais lu ce qui doit suivre, le doute ne me serait jamais venu; je me serais souvenu que Aja était cousine germaine de sainte Casilde, fille du roi Alymaymon, et qu'elle avait pu, comme elle, être touchée de la grâce de Dieu. Cette contagion de la grâce se voit souvent dans les familles; mais n'allons pas plus vite que le temps.

Le jour où Aja Galiana reçut le saint baptême, le comte admit à sa table, outre les jeunes fiancés, les comtes de Trava et d'Ansurez et sans doute aussi l'abbé de Saint-

Martin. Puis, ayant fait don à Nalvillos d'une riche armure, il lui ordonna d'aller la suspendre dans l'église de l'apôtre saint Jacques, et d'y faire, cette nuit, la veille des armes, pour être armé chevalier le lendemain, car il ne voulait pas donner un simple page pour mari à celle dont le roi lui avait confié la garde. Avec Nalvillos devait, le même jour, recevoir l'ordre de chevalerie le jeune fils de Garci Garcia de Cabra, qu'avant son départ pour la Galice, son père avait envoyé au comte pour le prendre à son service, en attendant qu'il le jugeât digne d'en faire un chevalier.

Dès que le repas fut fini, Nalvillos, bien accompagné, se rendit à l'église où le jeune Garci Garcia était venu de son côté, et où le comte arriva à son tour dans la matinée, avec tous ses nobles et l'infante. Le comte don Pedro Ansurez chaussa les éperons d'or à Nalvillos et celui de Trava à Garci Garcia de Cabra. Puis le vénérable abbé Fontañon de Orellana prit les mains des fiancés et les unit, après quoi on retourna au palais en grande pompe.

Pour faire honneur aux nouveaux époux, le comte, ce jour-là, reçut à sa table Fernan Ximenez de Fenestrosa, Alvar Mendo, Juan Fernandez Trillo, Gomez comte de Almorça, je ne cite que les plus illustres ; et après le dîner, il y eut de belles passes d'armes, où les écuyers français se distinguèrent, mais où les deux nouveaux chevaliers firent surtout montre de leur force et de leur adresse. Aja Galiana, pendant ces luttes, ne détournait pas les yeux de son mari. Pendant neuf jours ce ne furent que fêtes.

Le comte et l'infante ne manquèrent pas d'envoyer un messager à Ximen Blazquez et à Menga Muñoz pour les informer du mariage de leur fils, et ce fut ce messager qui, arrivant à Avila, le dernier jour des funérailles de don Juan Martin del Abrojo, jeta un si grand trouble dans la maison de Blazquez.

III

La nouvelle se répandit bientôt dans toute la ville, où elle excita un grand étonnement, mais dans la famille de Blazquez, à l'étonnement se joignit une douleur profonde. Menga Muñoz surtout, qui voyait détruit le plan qu'elle avait conçu avec un si grand amour pour son fils et qu'elle croyait avoir mené à bonne fin, ne put modérer l'emportement de son désespoir. Elle s'arrachait les cheveux et parcourait toute sa maison en s'écriant : « Ah ! malheur à toi, Nal-« villos ! malheur à toi, Ximeno ! malheur à toi, Menga Mu-« ñoz ! car au lieu de Arias Galinda, une belle et noble de-« moiselle, fille de si nobles parents, nous aurons pour bru « Aja Galiana la Mauresque ! »

Cependant Ximen Blazquez dut écrire au roi Alphonse pour lui dire qu'il avait donné à Martin Martinez, fils de Juan Martin del Abrojo, le commandement de son père ; et comme le roi lui avait accordé pour son propre fils Nalvillos cette survivance dans le gouvernement d'Avila qui était la condition du mariage de Nalvillos avec Aria Galinda, il fallut bien raconter au roi comment, ne tenant aucun compte de la volonté et de l'honneur de ses pères, Nalvillos avait épousé Aja Galiana. Par la même occasion, Blazquez demandait au roi de reporter sur son autre fils Blazco Ximéno la grâce qu'il avait accordée à l'aîné, à la condition que Blazco épouserait la fille de Gomez Galindo, ce que le roi lui octroya gracieusement. C'est le seul signe que le

roi laissa voir du déplaisir qu'il put avoir du mariage de Nalvillos avec sa pupille. Et si, en effet, Alphonse en eut quelque déplaisir, il n'en manifesta aucune autre marque, et ce qu'il fit en cette occasion ne peut guère être regardé que comme une sorte de consolation donnée à la douleur des parents.

Ce mariage le jetait cependant lui-même dans un grand embarras. On se souvient, en effet, qu'Alménon, en mourant, avait prié le roi de marier sa fille à quelque Maure de distinction qu'il daignerait désigner lui-même. Il n'avait pas eu la peine de le chercher. Un jeune Maure de Talavera, Jezmin Iliaya, fils d'un homme qui avait joué, paraît-il, dans la prise de Tolède, un rôle plus profitable aux chrétiens qu'honorable pour lui-même, ayant perdu son père, était venu demander au roi, suivant la coutume, la permission d'entrer en possession de l'héritage paternel. Suivant la coutume aussi, il avait offert au roi de magnifiques présents, douze chevaux richement enharnachés, autant de juments d'une parfaite blancheur, et de ces belles étoffes de soie que, dès cette époque, les Maures avaient le secret de fabriquer, et se prosternant à ses pieds, il lui avait baisé la main et lui avait demandé la main d'Aja Galiana. Jezmin s'engageait, si le roi lui octroyait sa demande, à le servir partout avec cent lances et de sa personne, comme son fidèle sujet.

Le roi écouta avec plaisir les paroles du Maure, et ne fit, en lui accordant tout ce qu'il demandait, qu'obéir à son inclination naturelle et aux habitudes d'une prudente politique. Jezmin Iliaya s'en retourna content à Talavera, et passant le Tage, il se prépara à se rendre en Galice, où il avait appris que se trouvait alors Aja Galiana. Mais au moment où, plein de joie, il se mettait en route, il reçut du roi un message qui lui apprenait comment Aja Galiana était devenue chrétienne et l'épouse de Nalvillos Blazquez.

Jezmin, à cette nouvelle, entra d'abord dans un grand emportement, jurant de tuer Nalvillos, ou de lui enlever Aja Galiana, de mourir du moins en la lui disputant.

Cependant Menga Muñoz avait écrit à son frère Martin Muñoz pour lui faire part de ce qu'elle regardait comme un malheur et une honte pour toute sa famille, et l'avait invité à venir la visiter. Martin Muñoz arriva avec ses deux fils, Blazco et Guttiere Muñoz. Menga, en l'apercevant, ne put contenir ses gémissements ; mais son frère, qui était une personne de grand sens, lui représenta que ce qui était fait était fait. Il ajouta même qu'il n'y avait rien dans ce mariage dont eût à souffrir l'honneur de sa maison ; que Aja était de sang royal, belle d'ailleurs et très-riche ; que Nalvillos n'était pas le premier noble qui eût épousé une Mauresque, et il lui cita une foule d'exemples auxquels on s'étonne qu'il n'ait pas ajouté celui du roi Alphonse VI, qui venait lui-même d'épouser une princesse de cette race, Zaida, fille du du roi maure de Séville.

Parmi ceux qui écoutaient ces raisons et qui paraissaient assez disposés à s'en laisser toucher, se trouvait Gomez Galindo, arrivé le jour même à Avila, et qui, ne sachant rien encore de ce qui s'était passé, apprenait ainsi par le discours de Martin Munoz qu'il avait perdu un gendre. Alors Ximen Blazquez lui prit la main, et l'attirant à part, lui raconta comment le roi lui avait accordé pour Ximéno la grâce qu'il avait d'abord obtenue pour Nalvillos, et lui demanda pour son second fils la belle Arias Galinda. Galindo y consentit sans difficulté et pria ses amis de pardonner à Nalvillos, de ne pas repousser Aja Galiana, et de les inviter l'un et l'autre au mariage de Ximéno et d'Arias, tout au moins au retour de noces qui aurait lieu, neuf jours après. Il ajouta que le comte Ramon verrait sans doute avec plaisir qu'ils oubliassent leur ressentiment, et, ce qui est digne de remarque,

que le roi lui-même en serait touché. Ximen Blazquez et Menga Muñoz se rendirent à ses généreuses instances, et le jour du mariage fut fixé d'un commun accord.

Une fois sa parole donnée, Ximen Blazquez fit tout le reste de bonne grâce. Il s'empressa d'écrire au comte et à l'infante pour les prier de permettre à Nalvillos et à celle qui serait désormais sa fille de se rendre à Avila, pour y assister au mariage de Ximéno, et par le même messager il envoya un beau palefroi à l'infante et un autre à sa belle-fille.

Nalvillos se réjouit d'abord d'avoir obtenu sitôt le pardon de ses parents et d'apprendre que son frère avait pris sa place, avec l'assentiment de tous, auprès de la belle Arias Galinda. Mais quand il sut que la survivance du gouvernement d'Avila était la condition de ce mariage, l'orgueil de l'aîné se révolta, et il entra dans une violente colère. Cette substitution, en effet, était chose grave, et telle elle dut paraître à d'autres, car plus tard ce fut Nalvillos et non Ximéno qui succéda à son père.

Cependant la colère de Nalvillos s'étant apaisée, il sollicita lui-même la permission de se rendre à Avila avec Aja Galiana. Il n'était pas fâché sans doute de voir comment on s'y prendrait pour le dépouiller de ce qu'il regardait comme son droit, et de reprendre hardiment, dans la famille et au milieu de ses égaux, la place que son mariage avec une Mauresque semblait devoir lui enlever. Doña Urraca consentit à ce départ, mais à la condition que la jeune femme lui serait ramenée, et elle ne la laissa partir que comblée des plus riches présents. Le comte, de son côté, donna deux chevaux à Nalvillos et un autre à Gomez Gollorio, le messager qui lui avait apporté les lettres et les présents de Ximen Blazquez. Enfin les jeunes époux s'étant mis en route, les comtes Ansurez et de Trava les accompagnèrent pendant plus de six milles.

Ils n'avaient pas atteint le milieu de la première journée, que Nalvillos reçut un message de son père, lui ordonnant de prendre le chemin de Zamora, où il attendrait, pour faire son entrée à Avila, l'époque même du mariage de son frère. Était-ce de la part de Ximen Blazquez un reste de rancune? je croirais plutôt qu'il craignait l'explosion du ressentiment dont Gollorio avait pu l'informer. Ce qui semble prouver que tel était, en effet, le motif de cette prudente précaution, c'est que, d'un autre côté, pour faire honneur à son fils, Ximen Blazquez envoyait au-devant de lui une escorte des plus riches chevaliers qui tous, à la vue de la jeune Mauresque, rendirent grâce à Dieu d'avoir formé une si belle créature. A deux milles d'Avila, les époux rencontrèrent l'évêque, qui les bénit. Nalvillos le prit par la main, et tous se rendirent ensemble au palais de Blazquez, où tout chagrin était loin d'être oublié, quoiqu'on ne laissât paraître que de la joie. On dîna ensemble, et le soir, les dames se divertirent au son des trompes et de la gaita. Il n'y en eut pas une qui ne s'émerveillât de la beauté et de la grâce de Aja Galiana, et pendant six jours encore, les écuyers firent des prouesses en l'honneur des jeunes époux.

Au milieu de ces fêtes, le père de famille se préoccupait des intérêts de son fils, et, dans un long entretien qu'ils eurent ensemble, il fut convenu que Nalvillos se rendrait à Talavera, avec Lopez Trillo, pour y vendre tout ce que sa femme y possédait, en terres et en troupeaux, restés à la garde du Maure Alucen. Avec l'argent qu'il en tirerait, il achèterait d'autres domaines sur les territoires d'Arrévalo ou d'Avila, renonçant à rien posséder sur ceux de Tolède et de Talavera.

Le gouverneur de cette dernière ville et tous ses nobles firent un cordial accueil aux voyageurs. On les hébergea dans le palais même. Chacun était curieux de voir

ce Nalvillos dont le mariage avec Aja avait été, à Talavera surtout, l'entretien de toutes les familles, maures ou chrétiennes. Jezmin Hiaya lui-même n'hésita pas à venir avec tous les autres, quoiqu'il gardât dans le cœur rancune à Nalvillos. Celui-ci qui savait seulement que c'était un personnage de haut lignage, puissant et riche, et avec lequel il aurait peut-être à pratiquer des échanges, le reçut avec courtoisie, et le fit asseoir sur son banc entre lui et Lopez Trillo. Mais s'il ignorait encore que Jezmin eût été son rival, il ne fut pas longtemps sans l'apprendre, car le Maure s'adressant à lui :

— « Noble seigneur, lui dit-il, si vous n'avez pas souve-
« nance de moi, sachez que je suis Jezmin Hiaya, que je suis
« de sang royal, et qu'il n'est pas dans tout le pays de plus
« proche parent de cet Hiaya Alcabdibile qui donna Tolède
« au roi Alphonse. Je dis que, quoique vous ayez épousé Aja
« Galiana qui m'avait été promise par le roi Alphonse, et
« que j'en aie eu un grand chagrin, pourtant je ne serai
« pas votre ennemi ; loin de là, vous aurez en moi un ami,
« et chaque fois que vous aurez quelque querelle à vider à
« Avila ou ailleurs, je vous y aiderai de ma personne, de
« mes biens et de ma parenté. » Il ajouta qu'il achèterait volontiers et payerait en bon argent, tous les biens, terres et vignes, qu'il plairait à Navillos de lui vendre de ce côté du Tage.

Fernan Lopez s'empressa de le remercier au nom de Nalvillos, et lui promit que ce dernier serait tout prêt à le servir aussi de sa personne et de celle de ses amis, toutes les fois qu'il en serait besoin, sauf contre son roi et la loi du Christ. C'était de bonne foi que Lopez parlait ainsi, et c'était sans réserve que Nalvillos laissait engager sa foi. Mais il est permis de supposer que de la part du Maure les protestations étaient moins sincères. L'avenir fit assez voir, remar-

quent ici les chroniques, que dès cette époque, il nourrissait quelque mauvais dessein.

Ce fut sans doute pour le mieux cacher, que ce jour-là même, il pria Nalvillos, Fernan Lopez et le gouverneur de lui faire la grâce de venir, le lendemain, dîner et se réjouir dans sa maison et dans ses jardins. Le jour suivant, en effet, Nalvillos prit ses plus riches vêtements, ainsi que Fernan Lopez, et en compagnie du gouverneur, lequel avait nom Florestan de Prada, ils se rendirent au jardin du Maure, qui les reçut avec d'autres personnages de sa famille. Jezmin, comme ses hôtes, avait mis ses plus beaux habits. Il prit Nalvillos par la main, entra avec lui dans son palais, dont il lui fit admirer en détail tous les appartements, magnifiquement ornés, meublés avec luxe, et surtout les bains qui, on le sait, chez les musulmans, tiennent toujours une grande place. On arriva ainsi dans le lieu où les tables étaient dressées. Nalvillos, Lopez et le gouverneur furent invités à s'asseoir à la même table, avec Jezmin et quelques nobles de Talavera. Les autres Maures mangeaient dehors, assis à terre. Une profusion de mets délicats étaient placés devant les convives par des femmes d'une grande beauté et par de jeunes garçons richement parés, pendant que d'autres jouaient du tambour de basque et de la musette. Jezmin fit une partie de tric-trac avec Fernan, qui lui gagna un cheval.

Quand la fête eut assez duré, les hôtes de Jezmin reprirent leurs chevaux, et, accompagnés de Maures de distinction, s'en retournèrent à Talavera. Jezmin se fit amener des chevaux, et pria Nalvillos d'en monter un, pendant qu'il prendrait l'autre. En les voyant courir côte à côte, tous les assistants s'accordèrent à dire que pas un chrétien n'égalait Nalvillos en bonne grâce, et pas un Maure Jezmin. Ce jour-là, on dîna chez le gouverneur, puis Nalvillos et Jezmin commencèrent à parler de leurs affaires, et n'eurent aucune peine à s'entendre au

sujet des biens qu'Alménon avait laissés à sa fille en deçà du Tage. Quand on se fut mis d'accord, chacun alla dormir de son côté. Jezmin rentra chez lui content de son marché, et dans le chemin, il ne fit que s'entretenir avec ses Maures de Nalvillos et de Fernan Lopez, et nul ne blâmait Aja Galiana de s'être faite chrétienne pour l'amour d'un tel chevalier.

Dès que le jour parut, le Maure Alucen, qui avait la garde des biens de Aja Galiana, prit une forte somme d'argent et alla la porter à Fernan Lopez. Jezmin arriva d'un autre côté avec l'argent qu'il devait remettre à Nalvillos. Les lettres de vente furent dressées par le notaire de Talavera, et au contrat signé par les témoins fut ajouté le sceau du gouverneur. Et comme le Maure Alucen avait encore en son pouvoir plus de mille vaches, la plupart pleines ou avec leur veau, plus de deux cents juments avec bon nombre de poulains, plus de mille chèvres et de dix mille moutons, avec quatre mille brebis, et qu'il ne se trouvait là personne pour en donner un prix convenable, Nalvillos et Fernan Lopez furent d'avis que, pour le moment, Alucen les conduisît dans quelque déhésa du voisinage.

Quand tout fut réglé, ils remercièrent le gouverneur de sa gracieuse hospitalité et se mirent en devoir de retourner à Avila. Ils prirent également congé de Jezmin que Nalvillos invita (plût à Dieu qu'il n'en eût jamais eu la pensée !) à venir assister à quelques mariages qui devaient prochainement se célébrer à Avila, et au retour de noces de Blazco Ximéno, son frère, avec Arias Galinda. C'était tout ce que le Maure désirait, et il n'eut garde de refuser. Au bout de deux jours, ils arrivèrent à Avila, chargés d'argent, laissant encore, à Talavera, outre les troupeaux dont je viens de parler, des vignes, des huertas, des oliviers et un palais qui n'avaient pu être vendus.

IV.

Ximen Blazco et Menga Muñoz n'attendaient que le retour de Nalvillos pour se rendre avec toute leur parenté à Zamora, où devait être célébré le mariage de Ximéno. Gomez Galindo et doña Bona reçurent ceux d'Avila comme on reçoit de tels hôtes. De tous les nobles invités pour faire honneur à ces illustres hôtes un seul manquait, l'aîné des Pédrarias, occupé, en ce moment, à surveiller les côtes menacées, disait-on, d'un débarquement des Normands et des Bretons. Je relève à dessein ce détail, parce que je lui trouve un air de vérité qui donne couleur au récit.

Au dîner succédèrent les danses renommées du pays : l'une d'elles s'appelle encore *le pas de Zamora;* Aja Galiana y fit admirer sa grâce et son élégance. Les femmes de sa nation ont toujours eu, on le sait, le génie de la danse.

Le lendemain, le mariage de Blazco Ximeno et de Arias Galinda fut béni par un moine de l'ordre de Saint-Benoît, les deux fiancés ayant pour parrains Nalvillos et Aja Galiana. Pendant neuf jours, on a vu que c'était le nombre consacré, eurent lieu des fêtes de tout genre, courses, cavalcades, tir à l'arbalète, où se distinguèrent les nobles de Zamora.

On revint ensuite à Avila où devait se faire le retour des noces. La noblesse de Zamora accompagna pendant plus de quatre milles la fille et les hôtes de Gomez Galindo. On se sépara, en se promettant de se revoir bientôt.

Le vieux chroniqueur n'a garde de rien oublier dans

l'énumération qu'il fait ici, de tous les présents que le peuple et les magistrats d'Avila offrirent à Ximen Blazquez, à l'occasion du mariage de ses enfants : c'était du pain, du vin, des veaux, des œufs, des moutons, du gibier, des chèvres sauvages, des sangliers. Les Maures et les juifs ne restèrent pas en arrière, et les provisions de toute nature abondèrent dans la maison de Menga Muñoz, tout le temps que dura le retour de noces.

Un messager ne tarda pas à annoncer qu'on apercevait dans la plaine le Maure de Talavera. Nalvillos, prenant avec lui quinze écuyers nobles, n'attendit pas, pour aller le recevoir, qu'il fût aux portes de la ville, et bientôt on le vit revenir avec Jezmin Iliaya, qui fut logé dans la maison du jeune Martin Martinez del Abrojo. Les Maures d'Avila se hâtèrent de l'aller voir et de lui porter des présents. Lui-même s'empressa d'aller saluer Ximen Blazquez; et il offrit à celle qui avait dû être sa femme un charmant palefroi bien caparaconné, avec deux pièces de soie, vingt paons et vingt cygnes, et à Nalvillos un beau cheval bai brun.

Et ici je ne puis m'empêcher d'interrompre le récit et de hazarder une réflexion. Je ne sais ce que pourra faire, un jour, ce Maure de Talavera, et si l'orgueil, la rancune, peut-être la passion, peut-être le seul désir de prendre une revanche, ou simplement la haine du nom chrétien, ne lui feront pas oublier les saints devoirs de l'hospitalité donnée et reçue ; mais jusqu'à présent je cherche en vain, dans son attitude et dans ses démarches, la trace des noirs desseins qui lui sont prêtés. Que dans l'affectation qu'il met à se parer devant Aja Galiana de tous ses avantages, il entre une secrète envie de lui inspirer quelque regret de son apostasie, on ne saurait le nier, mais il n'y a guère à lui en vouloir de cela ; et de là à une de ces passions profondes qui s'emportent à toutes les violences et qui se croient toute perfidie permise, il y a bien

loin. Cette passion d'ailleurs, où l'aurait-il conçue? il est probable qu'il voyait alors Aja Galiana pour la première fois. Quand le roi Alphonse VI l'envoya à son gendre, le comte Ramon, c'était presque une enfant encore. Il y avait déjà huit ans de cela, et il est peu vraisemblable que Jezmin Iliaya eût eu occasion de la voir; ou si, très-jeune encore, il l'avait vue et qu'elle eût fait sur son cœur une vive impression, pourquoi attendre si longtemps pour demander sa main au roi? Rien non plus dans la rencontre de Talavera ne laisse entrevoir une de ces rivalités furieuses qui n'attendent que l'occasion pour éclater. Je vois deux hommes qui n'ont aucune raison de s'aimer, mais à qui l'estime et les égards réciproques sont chose aisée et naturelle, qui traitent paisiblement ensemble de leurs intérêts, et chez Jezmin en particulier pas un mot, pas un geste ne révèle un mauvais sentiment dissimulé avec art ou difficilement contenu. En sera-t-il toujours de même? Laissons à l'avenir le soin de nous l'apprendre.

Divers mariages eurent lieu et donnèrent lieu à des fêtes auxquelles prit part toute la noblesse, Jezmin partout au premier rang. Dans une maison des champs, aux portes d'Avila, on eut le divertissement d'une course de taureaux. Les dames y assistèrent du haut d'un échafaudage dressé pour elles. Nalvillos et ses amis eurent l'honneur de la première journée. Le lendemain ce fut le tour de Jezmin qui, avec ses Maures, disputa à Zurraquin Sancho la gloire de la seconde course. Le soir, Jezmin dansa avec Aja Galiana une danse mauresque. Pourquoi hélas! le fatal amour de Jezmin ne serait-il pas né de cette danse, comme celui de Roméo dans une occasion toute semblable?

Dans toutes ces luttes une chose me frappe, c'est que les deux rivaux, on peut désormais les appeler ainsi, semblent éviter de se rencontrer; ils font assaut de force et

d'adresse, sans jamais avoir l'air de se chercher. Mais on dirait qu'une puissance secrète resserre le cercle autour d'eux, et se fait un malin plaisir de les amener en face l'un de l'autre. Un jour le jeu consiste à lancer des pieux contre un mur de planches, et le vainqueur sera celui qui parviendra à en détacher le plus grand nombre de cette muraille artificielle. Quelques jeunes gens s'y étaient essayés avec plus ou moins de bonheur, quand on vit Jezmin, monté sur un robuste cheval et accompagné de ses Maures, se présenter dans l'arène, saluer les dames et se ranger de côté. Derrière lui venait Nalvillos, comme lui richement vêtu et bien monté. Il fit faire quelques tours à son cheval, s'inclina devant les dames et se rangea aussi de côté, après avoir promené ses regards autour de lui; peut-être cherchaient-ils Aja Galiana.

Jezmin saisit un pieu et le lança contre les planches, dont une vint à terre, et du milieu des Maures s'éleva une grande et joyeuse acclamation. Nalvillos prit à son tour un pieu qu'il lança avec force; une seconde planche tomba, ce qui excita dans les rangs des chrétiens une longue rumeur d'applaudissements. Mais Jezmin, s'emparant aussitôt d'un second pieu, le jeta si heureusement qu'une planche en tombant en toucha une autre qui tomba avec la première, et les Maures poussèrent de nouveaux cris. Nalvillos, à son tour, renouvela l'épreuve, mais aucune planche ne se détacha. C'était d'un fâcheux augure; Aja Galiana le remarqua peut-être, car on verra qu'elle était présente.

Enhardi par cette première victoire, Jezmin demanda à ses serviteurs deux boucliers en peau, avec deux lances dont il émoussa le fer, et il invita Nalvillos à se mesurer avec lui. Nalvillos y consentit; mais Ximen Blazquez ne voyait pas cette lutte sans déplaisir. Les deux héros prirent les lances et commencèrent à courir. Nalvillos donna de l'éperon à son cheval pour atteindre Jezmin, qui, feignant de fuir, revint

sur Nalvillos et frappa son bouclier d'un coup de lance. Tous les assistants admirèrent avec quelle adresse Jezmin s'était retourné contre son adversaire. Une seconde fois Nalvillos s'élança après lui, et comme la première, le Maure feignant de fuir, courut autour du *coto*, évitant Nalvillos qui le serrait de près, jusqu'à ce que prenant son temps, il revint sur lui, et avec la vitesse de la foudre lui porta brutalement deux coups dans son bouclier, et un troisième dans ses vêtements qu'il déchira par derrière, de l'épaule à la ceinture. Les Maures d'Avila et ceux que Jezmin avait amenés en témoignèrent une grande allégresse, et Aja Galiana elle-même n'en cacha pas sa joie ; la Mauresque se retrouvait tout à coup sous la chrétienne. A la troisième fois, Nalvillos attaqua Jezmin, en le poussant de côté de tout le poids de son cheval, et renversa par terre le cheval et son cavalier, qui demeura la tête dans le sable et le jarret en l'air. Ce fut au tour des dames chrétiennes à se réjouir, au tour des Maures à s'attrister, et plus que nulle autre, Aja Galiana en prit du chagrin ; une sorte d'ivresse fatale semblait l'avoir gagnée. Elle fut durement rappelée à elle-même par la jeune épouse de Blazco Ximeno, qui ne pouvant se contenir, s'écria : — « Maudite soit la femme qui « peut s'affliger d'une belle action de son mari ! » et depuis ce moment Aja Galiana ne témoigna plus aucune affection à Arias Galinda. On crut remarquer aussi qu'elle montra la même froideur à son mari et à ses proches.

Pour en revenir à Jezmin, qui gisait à terre mal en point, on l'enveloppa dans une couverture et on l'emporta dans la maison de Sancho de Estrada, où deux médecins prirent soin de lui, Ruben le juif et le chrétien Atanasio.

Il semble que cet épisode ait mis fin tout d'un coup aux fêtes, car dès le lendemain on voit les gens de Zamora, pressés de retourner chez eux, reprendre le chemin de leur

ville. La courtoisie était la même à la surface, mais une sourde préoccupation avait gagné les âmes ; on sentait confusément que, sous ces paisibles apparences d'une fête, s'était noué un drame où il y allait de l'honneur et de la félicité d'un noble cœur.

Cependant Jezmin, se trouvant mieux, prit congé de ses hôtes et de Aja Galiana, qui ne mit pas assez de soin à dissimuler sa tristesse, et Nalvillos avec ses frères le reconduisirent l'espace de plusieurs milles. Mais le Maure resta sombre, et chemin faisant, il jurait à Mahomet qu'il tuerait Nalvillos, et se vengerait, autant qu'il serait en son pouvoir, de l'injure qu'il avait reçue devant si noble et si nombreuse compagnie.

En revenant à Avila, Nalvillos trouva Aja Galiana en proie à une profonde mélancolie, et lui en ayant demandé la cause, la Mauresque répondit qu'elle avait regret à la terre où elle était née, et qu'il lui plairait d'aller vivre à Talavera. Nalvillos, qui semblait décidé à ne rien voir, lui promit de l'y conduire l'année suivante. Mais en vérité cette vague tristesse que laisse après elle l'image de la patrie apparue un moment sous les traits de Jezmin, ce regret du pays absent que le Maure semble avoir apporté avec lui et qu'avec lui il a remporté tous ces déguisements de la passion naissante qui prend toutes les formes pour ne pas s'avouer à elle-même, n'est-ce pas la vérité même, et si c'est le chroniqueur qui invente tout cela, convenons que cet évêque d'Oviédo, ou tel autre que ce soit, savait lire dans le cœur humain.

V

Or il y avait à Avila un Maure appelé Fatimon, qui possédait, à deux milles, de l'autre côté d'un ruisseau nommé le Fondillo, une maison de campagne, avec une huerta et des jardins pleins de fleurs. Ce Fatimon était un homme riche qui jadis avait eu le privilége d'approvisionner la maison du comte Ramon, lequel en récompense lui avait donné, dans la Véga d'Avila, toutes les terres qu'arrosait le Fondillo. Le Maure, sur ces terres, avait bâti deux maisons, l'une pour ses jardiniers, l'autre pour ses troupeaux et leurs gardiens. Il conseilla à Nalvillos d'y conduire Aja Galiana avec d'autres dames, dans l'espoir qu'elle s'y guérirait de cette langueur dont tout le monde, on le voit, commençait à s'apercevoir. Nalvillos en parla à Aja Galiana qui parut l'écouter avec plaisir, et on se rendit en compagnie à la *granja* de Fatimon. Ariaz Galinda ne voulut prendre aucune part à ces promenades, parce qu'elle savait que Galiana ne l'aimait pas, mais les autres y trouvèrent un grand plaisir. On y mangeait, on y dansait, on y tirait, à l'arbalète, des lapins retenus par une corde. Aja Galiana y prit tellement goût qu'elle pria Nalvillos d'acheter le domaine, ce qu'il fit aussitôt, en donnant en échange deux cents vaches avec leurs veaux et cinq mille maravédis. Dès qu'il fut le maître du lieu, il y fit bâtir un palais en belles pierres, dont les ruines se voient encore. Il y eut aussi des bains, et Aja Galiana se trouva si heureuse dans cette nouvelle demeure,

qu'elle demanda à son mari et obtint de lui de ne jamais retourner en Galice.

Pourquoi ce souvenir de Galice? On se souvient que doña Urraca, en donnant à Nalvillos Aja Galiana, lui avait fait promettre qu'il la ramènerait près d'elle. Or, en l'année 1101, le comte avait envoyé Fernan Llanez à Avila avec une somme, pour commencer les créneaux des murailles. Il est probable qu'aux lettres du comte, adressées à l'évêque, l'infante en avait ajouté une pour sa chère Aja, où elle la pressait tendrement d'accomplir sa promesse et de revenir en Galice. Nalvillos, n'ayant pu l'y déterminer, se décida à partir lui-même avec le messager du comte; don Ramon le vit arriver avec grand plaisir. Mais quand Nalvillos voulut retourner à Avila, sous prétexte d'aller y chercher sa femme, le comte le retint, en lui disant qu'ils y iraient ensemble l'année suivante, car le comte voulait voir les murailles achevées. Il ne devait jamais les voir, car après avoir ajourné ce voyage d'année en année, un jour qu'il s'était trop animé à la poursuite d'un ours qu'il avait blessé, il but de l'eau et fut aussitôt saisi d'une fièvre ardente qui lui laissa à peine la force et le temps de revenir à Compostelle, où il mourut le 6 mars 1107.

Nalvillos passa-t-il tant d'années auprès du comte Ramon? rien ne prouve le contraire. C'était bien longtemps abandonner à elle-même une femme dont les tristesses, qu'il en eût ou non pénétré le motif, ne l'avaient pas sans doute frappé le dernier. On n'a aucune raison de croire que son amour pour la belle Mauresque se fût refroidi, et c'était peut-être parce qu'il savait trop bien ce qui se passait dans ce cœur désormais fermé pour lui, qu'il s'était éloigné et qu'il persistait dans son exil volontaire.

Il finit cependant par revenir à Avila, d'où il se rendit à Tolède pour baiser la main du roi. Alphonse ne parait pas

lui avoir gardé rancune de son mariage, car il lui accorda la lieutenance du château de Roquero. Sur ces entrefaites, une bande de deux cents Maures étant venue ravager le territoire et le bois de pins d'Avila, une troupe sortie de la ville les poursuivit à outrance, et dans le combat où ils furent défaits, Nalvillos qui, dans l'intervalle, était revenu de Tolède, reçut au front une blessure ; mais l'honneur de la journée resta à Sancho Zurraquin qui de sa main tua vingt infidèles.

Dès que Nalvillos fut guéri de sa blessure, il invita sa femme à le suivre au château de Roquero ; mais elle le conjura de ne pas l'emmener si loin : « Et où vous laisserai-je? répondit le pauvre mari, sans se départir de sa tendre et inaltérable patience.

— Dans votre palais de Palaçueros, répliqua-t-elle, que Fatimon se chargera d'approvisionner. » Elle ajouta que, l'année suivante, Nalvillos pourrait la conduire où il voudrait. Mais cette année devait-elle jamais venir? Ce palais au bord du Fondillo était comme un oasis maure en pays chrétien, où la fille d'Alménon se retrouvant elle-même, je n'ose dire fille de Mahomet, s'était créé un refuge, loin de tous ces chrétiens dont la vue lui était devenue importune. Il y avait là surtout une jolie fontaine autour de laquelle, dans les premiers temps, les dames d'Avila venaient, avec elle, prendre le frais et se divertir. C'était là sans doute que languissamment couchée au milieu des fleurs, elle se laissait aller, au bruit de la source murmurante, à des retours vers un passé dont sa foi nouvelle lui défendait de se souvenir.

Pendant la longue absence de Nalvillos, Jezmin avait-il reparu? la chronique ne le dit pas. Mais rien n'autorise à penser que toutes relations eussent été interrompues, ou si elles l'avaient été, Nalvillos les renoua bien imprudemment, en envoyant à Talavera un messager chargé de prier

Jezmin de veiller sur les troupeaux et sur les biens qu'il avait encore au bord du Tage, et d'envoyer à Aja Galiana tout l'argent des revenus qu'il aurait pu recueillir.

En quittant Avila, Nalvillos avait commis la garde de sa femme à un vieil écuyer noble, appelé Alvar Sanchez, lui adjoignant pour la servir quatre duègnes de bonne naissance, six pages et quatre femmes mauresques. Lui-même, avec quatre écuyers à cheval et quatre autres à pied, prit le chemin de Tolède où le roi était tombé dangereusement malade. Alphonse parut heureux de le revoir, lui tendit la main et reçut son hommage avec le serment qu'il fit de défendre vaillamment la forteresse qu'il lui avait confiée, et quand il repartit de Tolède pour aller prendre possession de Roquero, le roi lui fit donner un manteau avec un bon cheval de guerre. Arrivé à Roquero, qu'il reçut des mains d'Alvar Alvarez, il fit entre ses défenseurs une généreuse distribution d'argent et de farine, et eut soin que l'approvisionnement du château fût renouvelé.

Jezmin Hiaya n'attendait sans doute que le départ de Nalvillos pour se présenter à Avila. Il y vint, accompagné du Maure Alucen. Tous deux apportaient de l'argent, des étoffes et des vases précieux, achetés d'une partie des revenus qu'ils avaient réunis. Jezmin offrit, en outre, à Aja Galiana un beau palefroi, et des pièces de soie d'un riche travail. On dit que cette fois il la requit d'amour et ne fut point repoussé,

et qu'ayant profité d'une nuit obscure pour entrer dans le palais, il se mit d'accord avec elle pour revenir l'enlever.

Cependant la famine qui, depuis quelque temps, désolait les environs d'Avila ne tarda pas à amener la peste à Avila même. Quelques nobles se réfugièrent à Roquero, sous la protection de Nalvillos; les meilleurs aimèrent mieux mourir à leur poste, et de ce nombre fut Ximen Blazquez, le père de notre héros, dont les funérailles se célébrèrent sans pompe dans la ville déserte. Fernan Lopez se chargea du gouvernement, en attendant que Blazco Ximeno se présentât, car le roi n'avait pas révoqué la dernière grâce accordée à Ximeno. Mais ni Ximeno, ni Nalvillos ne parurent, et les sévères ordonnances de Fernan Lopez ne ramenèrent personne. La mort d'Alphonse VI, arrivée l'année suivante, fut un malheur et un embarras de plus au milieu de tant de misères.

A Alphonse VI prétendit succéder Alphonse d'Aragon, surnommé le Batailleur, qui, ayant épousé l'infante veuve, doña Urraca, se regardait comme l'héritier de son père. Nalvillos, sans y regarder de plus près, se rendit auprès de lui, pour réclamer le gouvernement d'Avila. Il devait compter, en effet, sur l'appui de la veuve du comte Ramon. En Aragon, il rencontra Fernan Lopez que les gens d'Avila avaient député au nouveau roi pour en obtenir des renforts, la peste les livrant sans défense aux incursions des Maures. Mais il y en avait un dans le nombre qui devait inquiéter Nalvillos plus que tous ceux-là.

Les Maures d'Espagne s'étaient cru délivrés par la mort de celui qui leur avait arraché Tolède. Ils trouvèrent le moment propice pour chercher à reconquérir leur indépendance. Ceux de Talavera et des environs formèrent des conciliabules, où ils élurent pour roi Jezmin Iliaya dont ce choix accrut démesurément l'orgueil. Mais quand il n'aurait dû songer

qu'à la gloire et à la liberté de sa patrie, Jezmin ne se montra occupé que de sa vengeance et de son amour. Il chargea donc une Mauresque d'Avila d'aller trouver Aja et de lui dire comment il avait été élu roi de Tolède et de Talavera ; qu'il allait marcher contre les chrétiens à la tête d'une armée formidable; que son plus grand désir était d'avoir en son pouvoir celle qui lui était plus chère que la vie et avec laquelle il voulait partager sa nouvelle royauté. Il avait compté sur l'appât d'un trône pour vaincre les dernières irrésolutions d'Aja. Il la priait, en finissant, de lui faire savoir la nuit et l'heure où il pourrait venir, suivant ce qui aurait été convenu entre eux.

Aja Galiana répondit par écrit, et Jezmin ayant reçu la lettre, vint à Palaçuelos, suivi de six Maures à cheval et de deux palefreniers. Il avait laissé d'autres Maures en embuscade, à quelque distance. Il entra par une brèche, et trouvant Aja qui l'attendait, il l'enleva avec Fatimilla, fille du Maure Fatimon. Elles avaient réuni, pour les emporter avec elles, une grande quantité de bijoux d'or, de pierres précieuses, de vases d'or et d'argent. Cette future reine de Tolède qui croyait aller à un trône, quittait, en attendant, le toit de son mari comme une pillarde. Ici encore, l'instinct arabe se trahissait. A la faveur de l'obscurité, Jezmin et sa bande atteignirent un bois de pins, où ils demeurèrent cachés tout le jour suivant. A la nuit, ils reprirent leur voyage, faisant telle diligence que bientôt ils se trouvèrent dans une ferme de Talavera. Ils y passèrent cette nuit, et avant que le jour fût venu, ils se jetèrent dans une barque qui les porta à l'autre bord du Tage. C'est ainsi que la nouvelle reine devait prendre possession de ses États. Mais Jezmin ne la crut en sûreté qu'après l'avoir déposée, sous la garde d'un de ses parents, à Calatrava la Vieja, sur la rivière Guadiana, en un lieu fortifié que devait plus tard reprendre sur les Maures

l'empereur Alphonse VII, et dont il reste encore une tour ruinée.

Mais revenons à Palaçuelos. Les domestiques d'Aja Galiana s'apercevant, le lendemain matin, de la disparition de leur maîtresse, poussèrent d'abord de grands gémissements, et s'empressèrent d'aller porter cette triste nouvelle à doña Menga. Les bonnes gens ne voulurent pas croire qu'un autre que Nalvillos eût eu la hardiesse de forcer sa maison : il leur paraissait impossible de donner un autre sens à ce que les pasteurs racontaient que, durant la nuit, ils avaient entendu des chevaux hennir sous les pins.

Mais doña Menga ne se payait pas de pareilles explications. Les mères sont plus clairvoyantes; elles voient bien des choses qui échappent aux yeux les mieux ouverts, et ce que les leurs ne voient pas, leur cœur le devine. D'ailleurs Menga avait gardé de ses premières répugnances une secrète méfiance qui la rendait attentive aux moindres démarches, aux paroles les plus insignifiantes de la belle fille qu'avaient d'abord repoussée le scrupule de sa foi et l'instinct de son cœur de mère. Elle avait remarqué, elle avait surpris avant tout le monde, le jour du tournoi, ce cri involontaire de sa belle-fille, cette partialité mal contenue, et plus tard ces caprices, ce changement d'humeur. Elle s'était enfin demandé avec inquiétude pourquoi, après ce violent amour de son fils, son brusque départ, son long séjour en Galice. La disparition d'Aja Galiana l'affligea donc sans trop la surprendre, et elle sourit amèrement à l'idée de Nalvillos revenu furtivement pour enlever sa femme. Le temps était passé sans retour des entreprises chevaleresques et des romanesques amours.

VII

Cependant Nalvillos poursuivait son voyage en Aragon. Le nouveau roi le reçut bien, et l'infante Urraca, que ce dernier avait épousée un peu malgré elle, fit un accueil plus amical encore à ce fidèle serviteur d'un temps que déjà peut-être elle regrettait dans son cœur. Elle se souvint d'Aja Galiana, la favorite de ses jeunes et belles années, et lui demanda où elle était. Nalvillos qui ne savait rien encore de la désolante vérité, raconta comment il avait laissé Galiana dans une maison où elle se plaisait, aux environs d'Avila, ajoutant tous les détails qui pouvaient intéresser une ancienne amie. Le roi, de son côté, lui accorda ce qu'il désirait, le combla de présents, et au gouvernement d'Avila il ajouta la haute-main sur ceux de Ségovie, d'Arrévalo et d'Olmédo. La reine ne permit pas que Nalvillos eût un autre logis que son palais, et quand il repartit, elle lui remit deux riches habits pour Aja Galiana. Qu'ils étaient loin, l'un et l'autre, de se douter combien peu l'ingrate méritait ces gages d'une trop sincère tendresse!

De retour à Avila, Nalvillos se faisait une joie de porter ces bonnes nouvelles et ces souvenirs d'une ancienne amitié à Aja Galiana. Elle pourrait désormais, sans affliger le cœur de son mari, vivre à Palaçuelos ; il ne devait plus être question pour elle, ni de Roquero, ni de Galice, ces lointains pays qu'elle regardait comme un double exil. Il fallut bien apprendre à ce mari outragé qu'il ne trouverait plus, où il

l'avait laissé, l'indigne objet de toutes ses pensées. Dans l'intervalle, Sancho Zurraquin, mieux informé, avait écrit de Roquero que c'était Jezmin Iliaya qui avait enlevé Aja Galiana.

A cette nouvelle, Nalvillos entra dans une grande colère, jurant qu'il se vengerait de l'un et de l'autre, et dans son désespoir, courant de côté et d'autre, et disant de ces choses qui ne sont pas d'un homme sensé.

Mais comme c'était avant tout un homme de grand cœur, il dompta enfin sa douleur et comprit que le soin de sa vengeance ne venait qu'après son devoir. Son premier soin devait être de pourvoir au bon gouvernement de cette ville qu'il avait réclamé lui-même le droit de protéger, et que la mort de son père, Ximen Blazquez, la famine, la peste, et par-dessus tout l'abandon de ses nobles livraient sans défense à des ennemis redoutables. Il adressa un énergique appel aux nobles qui avaient déserté Avila, et par d'opportunes libéralités il attira sous sa bannière tout ce qu'il y avait de bons soldats courant les grandes routes. Il y employa l'argent du roi, et le sien quand celui du roi vint à manquer. Il était jeune encore à cette époque, n'ayant guère que trente-trois ans; mais le malheur avait mûri vite un jugement naturellement droit et qui bientôt eut rangé toutes les volontés sous la sienne. Sous cette main à la fois douce et ferme, Avila se sentit renaître, et tout autour d'elle éprouva l'heureuse influence de cette paternelle autorité. Du haut d'Avila, Nalvillos avait l'œil ouvert sur les autres villes qui lui avaient été confiées, sur Ségovie, sur Arrévalo, sur Olmédo, et là, comme à Avila, les lois étaient obéies, les droits de la Castille sévèrement maintenus. Malheur à qui aurait voulu s'en affranchir! Exigeant envers ses nobles, Nalvillos tenait volontiers de sa personne la campagne contre les Maures, et ne semblait pas s'apercevoir du poids de ses

armes. Pendant que la courtoisie de ses manières et la bonté de son cœur le rendaient l'amour des siens, il était devenu la terreur des ennemis du nom chrétien. Et cependant à le voir les poursuivre sans relâche comme sans pitié, personne n'eût pu dire qu'il exerçait contre eux les représailles d'une vengeance personnelle ; on eût dit plutôt, en le voyant uniquement occupé des intérêts de son peuple, qu'il avait mis en oubli son injure particulière, que dis-je? qu'il l'avait acceptée comme un châtiment mérité de la faute que l'amour lui avoir fait commettre. Mais à la faute Dieu mesure l'expiation, et dans ces rudes époques, il n'eût pas exigé d'une âme guerrière un impossible oubli : Nalvillos attendait.

Habile à dresser des embuscades, il ne tomba jamais dans aucune. Deux fois il pénétra jusque dans la sierra Morena; à la seconde, il remporta, près de Vilches, une victoire signalée contre les Maures qui avaient essayé de le surprendre pour lui arracher leurs troupeaux. Dans toutes ces aventures Sancho Zurraquin avait été son fidèle compagnon.

Avila désormais pouvait se croire à l'abri de toute surprise. Nalvillos commença alors à se ressouvenir de lui-même et à sentir la secrète blessure qu'il avait dans le cœur. Mais il ne songea à sa vengeance que quand il crut, avec son honneur outragé, avoir à venger aussi les intérêts de son pays et de sa foi. L'occasion devait arriver. Jezmin élu roi par les Maures de Talavera avait soulevé tout le pays. Nalvillos prit avec lui trois cents écuyers bien armés et bien montés, et entrant dans Talavera par une poterne, il entoura étroitement le palais de Jezmin qu'il mit à sac, et s'empara de Fatimilla qui fut retenue en prison, pour être brûlée plus tard sur un lieu élevé, en vue d'Avila. Châtiment atroce sans doute, mais je vous ai annoncé l'histoire d'un héros du douzième siècle, et ils étaient ainsi faits. Quant à Jezmin, Nalvillos le fit prendre et mettre en pièces.

Plusieurs dans Avila crurent que Fatimilla, dont le bûcher en flamme dut réjouir plus d'un cœur austère, n'était autre qu'Aja Galiana elle-même. Mais pourquoi ce mensonge? La vérité est qu'on la chercha inutilement. Les uns disent qu'elle mourut de la peur de tomber entre les mains de l'archevêque Bernard qui la réclamait comme relaps; d'autres que, pour ne pas se voir au pouvoir de celui qu'elle avait si cruellement offensé, elle prit un poison subtil fait avec des herbes dont les Maures ont le secret. De grandes promesses avaient été faites à celui qui la prendrait vivante; sa peur sans doute mesura la colère de son mari à la grandeur de ces promesses.

VIII

Cette fin terrible est-elle la conclusion de notre histoire? Non, dans ces âmes violentes, mais pleines de foi, les choses ne finissent pas ainsi. Le mari une fois vengé, le chrétien se retrouva, et Nalvillos se rendit en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. De quoi allait-il demander pardon à Dieu? De la cruauté de sa vengeance ou de la faute qu'il avait commise d'épouser une musulmane, même après qu'elle était devenue chrétienne? On ne sait à quel moment de sa vie il avait fait ce vœu, mais il l'accomplit rigoureusement, et cependant le cœur humain a de si capricieux retours, que je serais tenté de me demander si, dans le sentiment de pieuse expiation qui l'amena à Saint-Jacques de Compostelle, il n'entrait pas, à son insu, le secret désir de revoir encore une fois les

lieux qui avaient vu naître son malheureux amour, qui avaient été témoins de ses premières félicités, lesquelles devaient, hélas! durer si peu.

Quoi qu'il en soit, Nalvillos ne déposa son bourdon de pèlerin que pour reprendre sa lance et continuer à guerroyer contre les Maures.

Lorsque la guerre éclata entre Alphonse d'Aragon et les partisans de cet autre Alphonse, fils de doña Urraca et du comte Ramon, le Batailleur se souvenant que Nalvillos lui devait le gouvernement d'Avila, députa près de lui deux nobles Aragonais, Jayme Ruiz et Artal de la Pobla, avec de riches présents, pour s'assurer de sa foi. Parmi ces présents se trouvait une épée de grand prix qui avait appartenu au roi Alphonse VI. Les messagers étaient, en outre, chargés d'une lettre où le roi adressait à Nalvillos et à Fernan Lopez les plus magnifiques promesses. Mais quand les lettres et les présents arrivèrent à Avila, Fernan Lopez était à Valladolid, occupé à marier son fils, et Nalvillos sur l'autre rive du Tage, acharné à la poursuite des Maures. La lettre et les présents furent donc remis à Blazco Ximeno, le jeune frère de Nalvillos qui, de concert avec la femme de Fernan Lopez, cette Ximena Blazquez qui avait si héroïquement défendu Avila, gouvernait alors la ville, et la gouvernait de manière à prouver que, dans cette famille, il n'y avait que de bonnes têtes et de grands courages. Pendant six jours Ximena fit fête aux envoyés.

C'était sans doute pour prendre le temps d'écrire à son mari et de lui donner idée du message reçu. Fernan Lopez fit savoir à Blazco, à Ximena et aux nobles d'Avila ce qui s'était passé entre le roi, Nalvillos et lui. Mais de vagues assurances n'étaient pas le compte de cette femme héroïque et loyale. Elle répondit donc au roi, au nom de son mari et Blazco au nom de son frère, qu'ils le remerçiaient beaucoup

de ses présents et de ses promesses, et qu'ils feraient de leur mieux pour le servir, à cette condition cependant que le seigneur roi ne séparerait pas sa cause de celle de doña Urraca, sa femme, reine légitime de Castille et de Léon ; qu'à ce prix ils lui seraient de fidèles vassaux, le défendant de leurs personnes, et lui fournissant des soldats et des provisions de guerre, en tant que la guerre serait bonne et droite, c'est-à-dire contre les Maures. Mais que s'il prétendait, maintenant ou en quelque temps que ce fût, guerroyer contre l'infant Alphonse Ramon, que toutes les provinces de Castille et de Léon avaient reconnu pour leur légitime souverain, après la mort de la reine doña Urraca sa mère, il ne devait pas compter sur l'aide d'Avila.

Le roi d'Aragon irrité de cette fière et loyale déclaration, pût croire, en effet, qu'il aurait eu meilleur marché de Fernan Lopez et de Nalvillos si, en ce moment, ils se fussent trouvés à Avila. Mais la mort de ce dernier qui survint alors lui laissa toute sa part dans la généreuse réponse de Ximena et de son frère.

Dans son testament, il fit trois parts de ses biens qui étaient considérables : la première pour racheter les villes qui seraient prisonnières des Maures, la seconde pour acquitter les frais de ses funérailles et pour contribuer au salut de son âme, la dernière pour pourvoir aux besoins des orphelins et des veuves.

De grands honneurs lui furent rendus après sa mort. Son corps fut embaumé, et tout armé, couvert de son manteau, ayant au côté sa forte épée, sans doute celle d'Alphonse VI, il fut enseveli dans l'église de Santiago d'Avila, où l'on fit une ouverture dans la muraille pour l'y placer. Aucun homme qui n'eut été roi, disent les chroniques, ne reçut de tels honneurs. Car à ses obsèques qui durèrent trente jours, suivant la coutume, assistèrent un grand

nombre d'abbés et de moines de l'ordre de Saint-Benoît, outre une multitude de prêtres, les gouverneurs de beaucoup de villes et l'évêque d'Avila, don Pedro Sanchez Zurraquin. Il était passé en habitude, à cause de sa grande valeur et de la grande autorité qu'il avait exercée au nom des rois, peut-être à cause de son mariage avec une fille du sang des rois de Tolède, de lui donner à lui-même ce nom de roi, et longtemps les vieillards racontèrent avoir entendu dire à leurs pères que, quand on rebâtit l'église de Santiago d'Avila, on trouva dans une cavité de la muraille le corps du roi Nalvillos.

II

L'ABBÉ MARCHÉNA

Comment il est arrêté à Bordeaux avec Riouffe, et la grande place qu'il occupe dans ses Mémoires. — Ce que c'était que *l'abbé* Marchéna. — Né à Utrera, près de Séville, ses parents le destinent à l'Église. — Son peu de vocation. — Heureuses découvertes de Bono Serrano, son biographe, sur la première jeunesse de Marchéna. — Il s'échappe d'Espagne et arrive en France. — Sa liaison, bientôt interrompue, avec Marat. — Pris avec les Girondins, il est enfermé à la Conciergerie. — Les espiègleries de la prison. — Le dieu Ibrascha et le vieux bénédictin. — Marchéna brave impunément Robespierre. — Ses saillies héroïques. — Rendu à la liberté le 8 thermidor, il devient expéditionnaire, au Comité de salut public. — Proscrit de nouveau, il se sauve en Suisse. — Il rentre en France et devient secrétaire de Moreau. — Ses savants loisirs à l'armée. — Murat l'emmène en Espagne. — Terrible mémoire de l'inquisition. — Marchéna reste à Madrid avec le roi Joseph et le suit à Valence. — Sa singulière admiration pour Louis de Grenade. — Il rentre en France, y reprend ses travaux littéraires, et retourne en Espagne, où il meurt presque oublié et dédaigné. — Portrait de Marchéna. — Ses rares facultés poétiques. — Sa tragédie de Polyxène. — Son ode au Christ. — Traduction.

Riouffe, dans ses courts et intéressants Mémoires, raconte comment il fut arrêté à Bordeaux, le 4 octobre 1793, avec un Espagnol, ramené avec lui à Paris, avec lui enfermé à la Conciergerie, et peu s'en fallut qu'ils ne montassent de compagnie sur le même échafaud. Le 9 thermidor leur rendit en même temps la liberté.

Mais laissons parler Riouffe :

« J'avais été arrêté avec un Espagnol. Il était venu chercher la liberté en France, sous la garantie de la foi nationale. Persécuté par l'inquisition religieuse de son pays, il était tombé en France dans les mains de l'inquisition politique des comités révolutionnaires. Je doute qu'il existe une âme plus véritablement et plus énergiquement éprise de l'amour de la liberté, ni plus digne d'en jouir. Sa destinée est d'être persécuté pour sa cause et de l'aimer toujours davantage. Raconter mes malheurs, c'est raconter les siens. Notre persécution avait les mêmes causes, les mêmes fers nous ont enchaînés, les mêmes cachots nous ont reçus, et le même coup devait finir notre vie. »

Et Riouffe poursuit le récit de ses aventures, auxquelles l'Espagnol se trouve constamment associé, et, chose étrange! il ne l'appelle jamais autrement que l'*Espagnol*. Cependant un homme auquel il rend un pareil témoignage ne pouvait être le premier venu. Pour peu que Riouffe, moins préoccupé des revers de sa cause, eût jeté un regard plus attentif sur ce compagnon de sa captivité, il se fût aperçu que l'*Espagnol* méritait au moins qu'il lui donnât un nom. Il est vrai que, dans la grandeur des événements d'alors et dans leur effrayante rapidité, l'individu était compté pour si peu de chose ! Une arrestation ne vous distinguait de personne ; l'échafaud seul vous tirait de pair, et l'*Espagnol*, sous ce rapport, n'avait pas été des privilégiés. Mais ce qui devait toucher le cœur de Riouffe, ce qui, au fond, paraît l'avoir touché, c'est que cet étranger souffrait pour la cause de la Gironde. Et puis c'était un étranger, et, à ce titre seul, il méritait peut-être que Riouffe nous dît d'où il venait et comment il se trouvait enrôlé sous un drapeau qui n'était pas le sien. Ailleurs cet homme avait eu son heure ; il avait un moment bravé Robespierre, et jeté

à la face du tribun un ou deux mots que l'histoire a recueillis. Riouffe, redevenu libre et écrivant ses Mémoires, devait se souvenir mieux. Mais déjà, à cette époque, l'Espagnol était en train de se faire d'autres ennemis parmi les vainqueurs du jour, et Riouffe avait peut-être des ménagements à garder. On est prudent quand on sort de prison.

Quel était donc cet Espagnol que la haine de la Montagne avait confondu avec les Girondins et jeté dans les mêmes cachots? C'était Marchéna, que ses compatriotes appellent encore l'*abbé Marchéna*, un de ces généreux étourdis que les grandes causes attirent parfois dans leur lumière, mais qu'elles n'adoptent complétement que s'ils leur apportent, avec un génie éclatant, un surcroît de popularité. A un point de vue plus élevé, c'était une de ces pauvres âmes dont s'emparaient alors, en Espagne comme ailleurs, les idées voltairiennes et les maximes politiques de Rousseau, pour les précipiter dans un tourbillon où elles ne réussissaient jamais à trouver leur assiette naturelle. La vie de Marchéna nous fera assister à l'un de ces douloureux combats qui n'aboutissent jamais à la victoire et au repos.

Qui le croira cependant? Ce voltairien du pays de sainte Thérèse était un poëte, un vrai poëte, qui, arrivé un siècle plus tôt, eût certainement pris dans les lettres espagnoles une place élevée.

On ne savait guère de Marchéna que ce que nous en apprend notre histoire, et on vient de voir, par le témoignage d'un contemporain qui l'eut cependant en grande estime, le peu de place qu'il y tient. Il appartenait à l'Espagne de nous en dire un peu plus long. Nous avons sous les yeux une notice qui jette un jour nouveau et singulièrement piquant sur le côté espagnol de cette aventureuse existence. Cette notice est de l'un de nos amis, don Gaspar Bono Serrano, un des chapelains d'honneur de la reine Isabelle, lui-même,

je l'ai montré ailleurs, poëte distingué. Pour avoir sa vraie couleur, cette vie de Marchéna voulait un biographe chrétien. Je suivrai donc dans ce récit don Gaspar Bono Serrano, le commentant quelquefois, trop de son avis pour ne pas avoir le droit de le contredire dans l'occasion, ajoutant à ses informations les détails que j'aurai recueillis moi-même, et ne faisant assez souvent que le résumer ou le traduire.

Donc Jose Marchéna était né le 18 novembre 1768, dans cette charmante petite ville d'Utrera, que j'ai appelée la cité des laboureurs, et de qui on eût attendu un Théocrite, ou du moins un Mélendez, plutôt qu'un fougueux allié de la révolution française. Il était fils de don Antonio et de doña Josefa Ruiz y Cueto, qui s'efforcèrent de lui donner une éducation toute chrétienne, le destinant, dans leur pieuse espérance, à l'état ecclésiastique. Il reçut même, dans sa première jeunesse, la tonsure et les ordres mineurs, ce qui explique ce titre d'abbé qui paraît lui être resté. Mais l'excellent Bono Serrano ne tient nullement à ce qu'il y ait eu un déserteur de plus dans les rangs de la milice ecclésiastique de l'Espagne, et il s'est enquis soigneusement des droits que pouvait avoir eu Marchéna à ce titre d'abbé. Il a eu la bonne fortune de découvrir un cousin de Marchéna dans un vieillard de quatre-vingts ans, et cet honnête et impartial survivant d'un temps si troublé, en Espagne comme partout, lui a certifié que son parent, qu'il avait bien connu, s'était constamment refusé à entrer dans le dessein de ses père et mère ; que, dans ses jeunes années, il n'avait appris qu'un peu de grammaire latine, n'avait jamais voulu entendre parler de philosophie, de théologie moins encore; qu'en revanche, il avait fait une étude approfondie de la langue et de la littérature françaises. Un jour vint où il eut à faire ses preuves à cet égard.

Plus tard, quand ses talents et ses passions lui eurent

donné des rivaux et des ennemis, il se trouva des gens pour dire qu'il avait été ordonné diacre. Mais à Utrera vivent encore quelques contemporains de Marchéna, lesquels affirment n'avoir jamais rien ouï dire de pareil. Jaloux aussi d'ajouter une preuve matérielle à ces affirmations, Bono Serrano, qui habite Madrid, a fait examiner avec soin par un chanoine de la cathédrale de Séville, dont le témoignage est aussi d'un grand poids, les registres d'ordination de l'archevêché, et de cette recherche il est résulté que Jose Marchéna n'avait pas dépassé les ordres mineurs.

On voudrait pouvoir ajouter que la résistance de Marchéna au vœu de ses parents venait simplement d'un manque de vocation, et, dans cette mesure, il faudrait le louer d'avoir résisté; mais il y avait plus que cela. Malheureusement les idées qui alors dominaient en France avaient gagné l'Espagne, et si l'isolement d'Utrera en avait préservé ses paisibles habitants, le jeune Marchéna avait été au-devant d'elles, à Séville sans doute, qui n'est qu'à quatre lieues d'Utrera, et où il est probable qu'il termina ses études.

Marchéna avait vingt et un ans, lorsque éclata la révolution française. Mis hors de garde par l'explosion de cet événement, il oublia sans doute que l'inquisition était encore toute-puissante en Espagne. Ses amis l'avertirent en secret qu'il y avait danger pour lui à rester dans son pays, et de ce nombre fut le célèbre Lista, dont il avait suivi les cours à l'université de Séville. Je tiens le fait d'un élève de Lista, qui sans doute lui-même le tenait de son maître.

Marchéna, qui d'ailleurs n'était pas fâché de courir un peu le monde, n'attendit pas un second avis et se réfugia à Gibraltar. Le choix de sa retraite et le nom de Lista me feraient croire qu'à cette époque il se trouvait en Andalousie; il ne l'avait peut-être jamais quittée.

Une fois à Gibraltar, il était maître d'aller où bon lui sem-

blerait ; mais, à cette époque, un jeune homme, qui avait quelque imagination et beaucoup d'audace dans l'esprit, ne voyait en Europe que la France. Le volcan attirait invinciblement autour de son cratère tout ce qu'il y avait par le monde d'intelligences éprises des nouveautés et avides de l'inconnu.

Arrivé à Paris, Marchéna y déploya pour vivre une singulière activité d'esprit. Ce n'est pas là une qualité espagnole, et c'était sans doute encore une des raisons qui avaient fait que Marchéna ne s'était pas senti à l'aise dans son pays. Il apportait dans le nôtre une facilité de parler et d'écrire le français qui ne devait pas le laisser longtemps dans l'embarras.

Marat, c'était assez mal débuter, parait avoir été un des premiers qui lui offrirent ses services et son amitié. L'Espagnol est confiant au fond, et Marchéna de plus était jeune. Il est bon d'ailleurs de se souvenir que Marat n'était pas ou plutôt ne paraissait pas alors la hideuse créature qui plus tard porta ce nom. La Révolution l'avait trouvé, et je crois qu'il était encore médecin des écuries de M. le comte d'Artois. Le savant cachait encore l'odieux tribun, et Marchéna ne vit d'abord que ses rares connaissances scientifiques. Il accepta donc avec reconnaissance la proposition que lui fit Marat d'écrire dans ce journal qui, fondé en 1789 sous le titre du *Publiciste parisien*, s'appelait déjà *l'Ami du peuple*. Peu à peu cependant Marat démasqua ses vraies doctrines, et Marchéna se retira prudemment d'une association qui commençait à l'inquiéter et qui plus tard lui eût fait horreur. Ce n'était pas là l'idéal qu'il était venu demander à la France. Mais on ne rompait pas impunément une telle alliance. Pour se mettre à l'abri d'une rancune qui allait se faire redoutable, Marchéna alla droit aux Girondins et trouva dans Brissot un patron plus honorable.

D'ailleurs il était né Girondin. Il quitta Paris en même temps que les chefs du parti, sinon avec eux, Paris étant devenu pour lui aussi peu sûr que pour eux-mêmes. Il se réfugia dans le midi de la France, et on a vu que ceux qui là mirent la main sur quelques Girondins ne firent aucune distinction entre lui et Duchâtel ou Riouffe.

« Raconter mes malheurs, c'est raconter les siens, » a dit ce dernier en faisant un vers, ce qui lui arrive parfois, en écrivant en prose. Il aurait pu dire aussi que raconter la vie de Marchéna c'était presque raconter la sienne. Il y eut, en effet, dans leurs talents, leurs caractères et leur existence une analogie qui mérite d'être relevée. Doué comme Marchéna, nous y arriverons, d'un certain génie poétique, Riouffe avait été deux fois couronné par l'Académie française, la première, pour un éloge en vers du duc de Brunswick, la seconde, pour un poëme sur le second anniversaire centenaire de l'avènement du grand Corneille. Né dans le midi de la France, comme Marchéna dans le midi de l'Espagne, il avait été élevé par un bon curé de village, puis envoyé à Paris pour y étudier le droit. Comme Marchéna, il avait chaudement épousé les principes de la Révolution, et ainsi que lui, effrayé de bonne heure des excès qui commençaient à la déshonorer, il s'attacha aux Girondins et faillit périr avec eux et pour eux. Plus tard, et comme Marchéna le fera lui-même, il devait se servir de la grande connaissance qu'il avait acquise de plusieurs langues modernes pour écrire et publier des traductions, et je ne sais pas pourquoi, dans ses Mémoires, il ne s'est pas montré, d'autres l'ont raconté, lisant à ses compagnons de captivité, à la lueur d'une lampe fumeuse, sa version du *Phédon*. Plus tard, enfin, Riouffe, entièrement revenu des illusions républicaines, mais se donnant avec la réserve de l'honnête homme qui reconnaît ses erreurs sans fouler aux pieds les

sentiments généreux qui en ont été la source, se laissa mettre au tribunat et devint une des préfets de l'empire. On sait enfin qu'il mourut intrépidement, à son poste, du typhus qu'il avait pris en soignant des malades atteints de cette terrible épidémie. Un de ses amis, qui a écrit sa vie dans des temps meilleurs, assure que, sur son lit de mort, il appelait de ses vœux et apercevait peut-être l'aurore d'une époque où les hommes sauraient être libres sans abuser de la liberté. Nous verrons que Marchéna aussi ne se fit aucun scrupule de se donner un maître, et qu'il ne crut pas acheter trop cher sa rentrée en Espagne, en y servant Murat d'abord, puis le roi Joseph. Mais il n'eut pas la belle mort de Riouffe. Enfin, pour compléter la ressemblance, ajoutons que Marchéna était, comme Riouffe, de petite stature, et qu'il avait, comme lui encore, cette vivacité de répartie qui est le don et la défense des petits hommes. Les historiens de la Révolution ne séparent pas Marchéna de Riouffe, et M. Thiers qui, dans son beau livre, leur a fait à l'un et à l'autre l'honneur de les nommer, les nomme l'un à côté de l'autre. Il a dit de Marchéna : « Marchéna, jeune Espagnol qui était venu chercher la liberté en France. » Ce sont deux médaillons dans un même cadre.

Mais revenons. Riouffe arrivé, dans son récit, à l'époque où il est confiné à la Conciergerie, cesse tout à coup de parler de l'*Espagnol*. On serait même tenté de croire qu'ils avaient été placés dans deux cachots séparés, si dans une scène grotesque, la prison même a ses espiègleries, on ne le voyait soudainement reparaître. A ce moment, Marchéna se mourait.

Riouffe, qui avait les idées de son temps, raconte que, dans cette prison, où le malheur commun aurait dû désarmer la raillerie, le n° 15, c'était celui de la chambre où il se trouvait en nombreuse compagnie, avait pris pour but de

ses mystifications un pauvre vieux bénédictin qui, amené dans ce milieu incrédule par le hasard des circonstances, y avait apporté toute la candeur de sa foi. Mais j'aime mieux que Riouffe nous raconte cela lui-même. L'innocente victime en sortira plus honorée :

« Nous avions dans cette même chambre un bon bénédictin véritablement illuminé, toujours les mains jointes sur la poitrine, comme on peint saint Benoît, et tourmenté surtout de la manie de faire des prosélytes. L'aimable Du Corneau, jeune Bordelais, plein d'esprit, de talents et de gaieté, qu'ils ont assassiné depuis pour fédéralisme, était le diable de ce nouveau saint Antoine ; tantôt il lui volait son bréviaire, et saint Antoine de courir après le diable, le manche à balai à la main ; tantôt il lui éteignait sa bougie ; enfin lui faisant autant de tours que Satan faisait éprouver de tentations à saint Antoine ; quelquefois il mêlait aux psaumes chantés par le bonhomme le refrain d'une chanson égrillarde. Mais le saint homme ne perdait pas courage ; toujours aux aguets et toujours priant, il avait les yeux sur son bréviaire et sur Du Corneau qui, borgne, petit et basané, la figure pétrie de malice, remplissait parfaitement l'idée qu'on se fait d'un diablotin, tandis que l'autre, en arrêt, avait l'air d'un béat aux prises avec lui. Le moine offrait ses souffrances à Dieu et se montrait d'autant plus endurant qu'il espérait bien qu'à la fin il en convertirait au moins un ou deux. Pour répondre à ses éternels sermons et las d'argumenter, nous imaginions d'élever autel contre autel. Nous eûmes bientôt un culte, des hymnes et des chants. Alors le saint Père désespéra vraiment de notre salut. Il lorgnait quelques-uns d'entre nous comme de meilleure prise et plus faciles à convertir. Il n'espéra plus rien quand il les vit tous rangés sous les drapeaux d'Ibrascha : c'était le nom de notre dieu. »

Arrêtons-nous ici un moment. Riouffe voudrait bien que l'on ne prît pas trop au sérieux son dieu Ibrascha. Mais alors il fallait donc qu'il se bornât ici à une simple note, à peine nécessaire, et n'imprimât pas, à la suite de ses Mémoires, la théogonie du nouveau dieu et les maximes du nouveau culte, en les faisant précéder de cette remarque que « cette religion, après tout, en vaut bien une autre et ne paraîtra tout à fait puérile qu'aux esprits tout à fait superficiels. » Oui, certes, cette religion en valait bien une autre, celle de l'honnête Laréveillère, par exemple, et c'étaient peut-être les lauriers de celui-ci qui avaient éveillé l'imagination de Riouffe. Riouffe, qui fut sans doute le Moïse de cet autre Sinaï, ne voulant pas perdre sa petite rédaction, la dédia modestement à la postérité. Il prouvait ainsi une fois de plus combien la religion est nécessaire à l'homme, quand, pour se moquer de celle qu'il reniait, il ne trouvait rien de plus spirituel que d'en inventer une autre, et je m'étonne que tel philosophe de nos jours ne l'ait pas prise toute faite de la main de Riouffe. Otez-lui, en effet, les formes orientales du langage, et je ne vois pas pourquoi on se donnerait la peine de chercher mieux ou ailleurs. On y retrouve tout ce que les déistes d'alors, le surnaturel écarté, daignaient garder des croyances du passé, c'est-à-dire un mélange assez sobre et pas trop mal habile des idées socratiques et des maximes de l'Encyclopédie, avec je ne sais quelles tièdes effluves de la sentimentalité de Rousseau.

Mais où est Marchéna dans tout ceci? demandera sans doute le lecteur. Patience, il se retrouvera. Je continue :

« Ce qui acheva de lui navrer le cœur (il s'agit toujours du bon bénédictin), ce fut l'aventure suivante : l'Espagnol, à cette époque, était à l'agonie; le moine rôdait autour de lui comme autour d'une proie chérie. Ramener un Espagnol au giron de l'Église, quelle béatitude! Mais l'Espagnol

mourant ranime ses forces et crie : Vive Ibrascha! »

Pauvre Marchéna, car c'était bien vous, auriez-vous crié si fort, si vous aviez pu croire que votre vieille mère dût vous entendre? Ah! les espiègles de ce n° 13 étaient sans doute fort spirituels, et il ne se voit, en effet, rien de plus aimable que ce jeune Du Corneau. On ne peut de meilleure grâce railler au pied de l'échafaud. Mais quand mon regard descend dans cette geôle, j'avoue que je ne m'amuse guère à écouter toutes ces folies, et que laissant de côté le moribond lui-même, je vais m'agenouiller avec respect devant la douce figure de ce bénédictin sans nom. Il y a dans la gaieté des autres quelque chose de l'héroïsme que les Français portent naturellement sur tous les champs de bataille. Mais il me semble qu'ici le véritable héros, c'est ce bonhomme qui, fidèle à sa croyance et à sa mission de prêtre, non-seulement oublie l'échafaud qui, lui, ne l'oubliera pas, mais qui s'obstine à se souvenir que ces jeunes fous ont une âme et qui, pour la sauver, brave même le ridicule, plus redoutable que le bourreau.

Voilà ce que Riouffe aurait dû mieux sentir; voilà ce que Marchéna sentait peut-être à demi, il est permis de le soupçonner, à voir le *moine rôder autour de lui*, comme dit Riouffe. Le moine devait croire que l'Espagnol avait pu garder quelque chose de la foi de ses pères; il devait croire aussi qu'étranger et loin de sa patrie, il avait plus de droits que les autres à sa patiente charité. Riouffe lui-même ne résista pas jusqu'au bout au charme de cette admirable candeur, car il ajoute :

« Il feignait de dormir au moment où nous commencions notre office ; mais il ne pouvait se contenir longtemps. Aussitôt que notre grand chantre avait entonné, le moine furieux se levait en sursaut, chantait le *De profundis* à tue-tête; sa voix faible et cassée ne pouvait couvrir la voix forte et

sonore de deux jeunes anachorètes que nous avions, Bailleul et Mathieu. Alors il nous accablait d'injures, traitait notre dieu d'imposteur, et soutenait qu'il le prouverait de reste. Il s'élançait comme Polyeucte, pour briser notre autel ; il ne trouvait pas encore qu'il fût assez bruyant: armé d'un saint zèle et d'une bûche, il frappait contre la porte avec un bruit épouvantable... c'était ainsi que cet impie troublait nos cérémonies augustes ; quel sacrilège! Aussi nous lui prodiguions les épithètes de philosophe, d'esprit fort et d'incrédule. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce bonhomme se plaisait dans ces tribulations et ne voulait jamais changer de chambre. Malgré nos mauvaises plaisanteries, nous l'aimions et nous le respections ; il le savait bien. Nous le pleurâmes sincèrement, quand nous sûmes son assassinat par le tribunal. Il fut enveloppé dans la conjuration du Luxembourg. »

Le moribond ne mourut pas, et il faut croire que c'était écrit, car il avait osé défier Robespierre, et un arrêt de mort n'avait pas immédiatement répondu à cet incroyable défi. En voyant la porte de la Conciergerie s'ouvrir chaque jour devant de nouvelles victimes que l'on conduisait devant le tribunal révolutionnaire et de là à l'échafaud, Marchéna s'étonna, puis s'indigna de ce que son tour ne venait pas. Honteux d'être compté pour si peu, il osa écrire à Robespierre : « Tyran, tu m'as oublié. » L'Espagnol s'était retrouvé là tout entier. On sait, par la mort d'André Chénier, qu'en pareil cas Robespierre ne se laissait pas avertir deux fois. Ce jour-là il ne voulut pas se souvenir encore. Ces âmes cruelles ont de ces caprices d'indifférence, on ne voudrait pas dire de générosité. Le lendemain Marchéna, surpris de ne pas voir le bourreau lui apporter la réponse de Robespierre, écrivit encore à celui-ci : « Ou tue-moi, ou donne-moi à manger. » Il ne demandait pas mieux que de mourir, mais

il ne voulait pas mourir de faim. Ces sublimes insolences passeraient pour invraisemblables, si on ne savait pas tant d'exemples de la répugnance que montrèrent alors un grand nombre d'âmes fortes à disputer leur vie. Ce dédain de la vie avait gagné le peuple lui-même. On peut croire qu'il entra un peu de calcul dans la modération de Robespierre. Cette plume acérée pouvait un jour lui être utile : on assure qu'il fit faire des propositions à Marchéna qui les refusa avec un noble emportement. Robespierre s'aperçut qu'il s'était trompé ; mais le 8 thermidor ne lui laissa pas le temps de réparer son erreur. Le comte Beugnot qui, dans ses curieux *Mémoires*, s'étonne à bon droit que Marchéna soit sorti vivant de la Conciergerie, parle de lui en termes que l'histoire doit recueillir : « Marchéna, dit-il, que la Révolution a conquis sur l'Espagne et qui est fait pour honorer quelque pays qu'il veuille adopter ! » le comte Beugnot qui, lui non plus, ne sépare pas Marchéna de Riouffe, avait eu occasion de le connaître et de l'apprécier dans ces banquets choisis, où les détenus de la Conciergerie retrouvaient, sous le couteau de la Convention, avec toute la sérénité de la liberté, toutes les grâces du bel esprit.

Rendu à la liberté par la mort de Robespierre, Marchéna entra comme expéditionnaire au Comité de salut public, et comme rédacteur au journal de *l'Ami des Lois*. Je prends ce qui concerne cette époque de sa vie dans une note de la traduction espagnole de l'histoire de M. Thiers. Miñano, l'auteur de cette traduction, eut occasion de voir Marchéna à Madrid en 1821, quelques jours avant sa mort, et ce qu'il raconte des péripéties de sa jeunesse, il le tenait sans doute de Marchéna lui-même ou de quelque contemporain.

Cependant, après le 9 thermidor, les vainqueurs s'étaient divisés ; n'est-ce pas l'histoire éternelle des hommes ? En faisant cause commune pour vaincre, on fait bon marché

des dissidences; après la victoire, on s'aperçoit que ces dissidences cachaient des abîmes, et le combat recommence sur le champ de bataille de la veille. Consultant plutôt ses convictions ou ses amitiés que ses intérêts, Marchéna se trouva dans le parti qui devait être le plus faible. Il y perdit le mince emploi qui le faisait vivre. Il avait osé écrire contre Tallien, contre Legendre, contre Fréron. Dénoncé comme ayant excité les sections à se soulever contre la Convention, il se vit proscrit en 1795. Il s'en tira comme il put; mais deux ans plus tard, ayant attaqué le Directoire en personne et sans ménagement, il fut frappé de nouveau, aux termes de la loi rendue le 21 floréal contre les étrangers. Il eut beau se récrier que cette loi ne pouvait lui être appliquée, qu'il était citoyen français, on ne l'écouta pas, et il se vit conduit de brigade en brigade à la frontière de Suisse. Jusque-là il n'avait guère voyagé autrement dans cette France, où il était, dit-on, venu chercher la liberté. Au bord du lac de Genève, au lieu de se souvenir de Rousseau et de *la Nouvelle Héloïse*, qu'il devait un jour traduire dans sa langue, il pensa d'abord à madame de Staël qu'il avait connue en France. Mais la fille de M. Necker, qui n'avait pas encore pardonné à la Révolution d'avoir méconnu, en les laissant oisives, les grandes facultés de son père, ne parut pas disposée à grossir sa cour d'un mécontent de plus. Froidement accueilli de ce côté, Marchéna porta hardiment sa réclamation devant le conseil des Cinq-cents qui lui reconnut la qualité de Français, et il put revenir en France. On lui accorda même une sorte de dédommagement en lui donnant un emploi dans l'administration de l'armée du Rhin. Un autre s'y fût enrichi, et on en sait plusieurs qui ne manquèrent pas l'occasion. L'honnête Espagnol se crut assez récompensé par l'honneur de connaître Moreau qui, en reprenant le commandement de son armée, se l'attacha comme secrétaire

Moreau ne laissait guère à ceux qui tenaient la plume dans son état-major le temps de cultiver les lettres; mais quand on les aime d'une passion sincère, ce temps, on le trouve toujours. Marchena prouva cette vérité dans une occasion remarquable, et qui témoigne chez lui, en même temps que d'une singulière liberté d'esprit, d'une profonde connaissance des langues anciennes.

Il s'était permis de composer en français une chanson assez graveleuse qu'il laissa courir. Moreau en eut vent et le trouva mauvais. Tous les généraux de la République n'avaient pas, à cette époque, les mêmes scrupules. Moreau fit venir son secrétaire et lui adressa une verte réprimande. Celui-ci, pour sa défense, allégua qu'il n'avait fait que traduire un passage de Pétrone, retrouvé et copié par lui dans un vieux manuscrit du monastère de Saint-Gall, et deux jours après, en effet, il présenta le texte.

Que Moreau s'y laissât prendre, c'était dans l'ordre. Le fragment, d'ailleurs, était écrit en très-beau latin, et comblait à merveille une des lacunes du *Satyricon*. L'austère général flatté, quoiqu'il en eût, d'avoir dans son cabinet un si savant humaniste, ne pouvait longtemps garder rancune à un secrétaire qui savait si bien le latin; mais d'autres qui, par état, devaient être plus difficiles, y furent pris comme Moreau. Le fragment fut publié, examiné par les gens du métier, qui n'y firent pas plus d'objection que les habiles du dix-septième siècle n'en avaient fait à d'autres parties du même ouvrage, découvertes en 1663. L'Allemagne elle-même y fut trompée, et l'un de ses plus grands critiques proclama très-haut, dans un journal, l'authenticité du morceau.

C'était bien, à la condition qu'on ne recommencerait pas. Mais Marchéna s'anima au jeu et s'imagina qu'il saurait contrefaire Catulle avec autant de succès qu'il avait imité

Pétrone. Ce fut un piége qu'il se tendit à lui-même. Imiter Pétrone ou tel autre, cela se pouvait encore ; il suffisait de bien savoir son latin et de mettre un peu d'esprit dans son érudition. Mais retrouver, après deux mille ans, la grâce exquise, la délicatesse enjouée, la mollesse ionienne de Catulle, c'était vouloir se perdre que de l'essayer; et puis, quarante vers de Catulle! Le plus long de ses poëmes les *Noces de Thétis et de Pélée*, n'en a pas trois cents, et le reste de son mince volume se compose de petits chefs-d'œuvre dont la brièveté même ajoute au charme de chaque pièce par le regret qu'on éprouve d'arriver si vite à la fin. Marchéna par là se dénonçait lui-même à la critique. Elle était d'ailleurs sur ses gardes, en Allemagne surtout. Un docte professeur d'Iéna examina, avec des yeux que Marchéna avait pris la peine d'ouvrir lui-même, le papier que l'on disait rapporté d'Herculanum, et n'eut pas de peine à démêler la fraude. Ce fut un cri universel. Il fallut que le pauvre Leopardi laissât passer trente ans avant de renouveler une semblable épreuve, en publiant cette ode à Neptune qui trompa tout le monde. Mais en grec les supercheries de cette nature seront toujours, et pour cause, plus difficiles à discerner.

Quoi qu'il en soit, il fut établi par cette double plaisanterie, malgré l'issue inégale de la tentative, que Marchéna était un très-savant latiniste. Ce n'était pas là, on en conviendra, la renommée qu'il était venu chercher en France. Cette facilité à apprendre et à écrire un langue étrangère fut mise à une épreuve peut-être plus décisive encore. Moreau eut besoin de la statistique d'une partie très-peu connue de l'Allemagne. Marchéna ignorait l'allemand, mais il lui parut très-simple de l'apprendre. En très-peu de temps il se mit en état de lire dans cette langue les meilleurs livres qui traitaient de la matière, et Moreau eut son mé-

moire dont il se montra fort satisfait. Mais sur ces entrefaites il fut rappelé, et Marchéna le suivit dans sa disgrâce.

Murat se souvint de cette noble conduite, lorsqu'en 1808 Napoléon l'envoya en Espagne. Il avait besoin d'un secrétaire qui connût le pays et qui en parlât la langue. Marchéna, qui n'avait pas revu sa patrie depuis le jour où, tout jeune encore, il l'avait quittée, accepta avec reconnaissance un emploi qui l'y ramenait. Il devait, en outre, se sentir secrètement flatté de rentrer, tête haute, dans cette Espagne d'où il était parti en fugitif, et d'y aider ouvertement au triomphe des idées qui avaient mis sa vie, ou du moins sa liberté en péril. Mais dans un pays comme l'Espagne, où les institutions et les mœurs ont jeté de si profondes racines, bien des choses que l'on croyait mortes gardent encore parfois leur empire. Nombre de gens avaient pu croire, par exemple, que le fantôme de l'inquisition s'était évanoui en Espagne devant le premier soldat français qui avait passé la frontière, et on n'avait pas même pris la peine de la supprimer officiellement. Ce qu'il y a de certain, c'est que Marchéna n'y pensait plus; mais on n'avait eu garde de l'oublier, et il ne fut pas plutôt arrivé à Madrid, qu'il se vit tout à coup surpris, arrêté, jeté dans un cachot, au nom de cette puissance mystérieuse avec laquelle, ni lui, ni personne, ne croyait avoir désormais à compter. Le grand inquisiteur était, à cette époque, l'archevêque de Saragosse, don Ramon-Josef de Arce, prélat d'une grande fermeté. Murat lui envoya redemander son secrétaire; l'urbanité de la démarche fut prise pour un signe de faiblesse, et la requête essuya un refus. Murat sentit qu'il s'y était mal pris et chargea une compagnie de grenadiers d'aller reprendre son secrétaire. L'opération fut si brusque que l'on n'eut pas le temps de mettre le prisonnier en sûreté ailleurs. Marchéna, ramené en triomphe, ne se

vengea de l'inquisition qu'en écrivant contre elle une épigramme à la Martial, où il entre plus de rancune que de talent, et qui aide à comprendre pourquoi il avait si médiocrement réussi à imiter Catulle, le poëte de toutes les élégances et des traits finement acérés. « Bien différents, dit ici avec raison don Gaspar Bono Serrano, sont les beaux et simples vers que fray Louis de Léon laissa écrits sur les murs de sa prison de Valladolid. Il fut un peu mieux inspiré, ajoute encore notre biographe, dans une autre épigramme qu'il fit pour ridiculiser une traduction de la mort de César de Voltaire, que venait alors de publier le ministre Urquijo. »

La voici : « Hier, dans un cabaret, s'émut un grand débat sur le propos de savoir lequel de la bande qui se mêle d'écrire des drames était le pire entre tous. — C'est Moncin, disent les uns, c'est Comella, disent les autres. Le pire de tous, dit quelqu'un, c'est Voltaire traduit par Urquijo. »

Cependant le gouvernement du roi Joseph, en succédant à celui de Murat, avait gardé Marchéna. On le nomma directeur de la *Gazette* et archiviste en chef du ministère de l'intérieur. En même temps, on lui accordait une pension pour l'aider à publier ses traductions du français. Il avait traduit en vers *Tartuffe* et *le Misanthrope*, qui furent plusieurs fois représentés avec succès sur les deux scènes littéraires de Madrid, le théâtre de la *Cruz* et celui du *Principe*. Nous avons vu démolir le premier; le second existe encore.

Le roi Joseph avait créé un ordre dont les statuts étaient à peu près ceux de la Légion d'honneur. Il en décora Marchéna. Le poëte Moratin, qui appelait plaisamment cette décoration, à cause de ses cinq branches, la croix du pentagone, avait trouvé sans doute plus aisé de s'en moquer que

de la refuser, et ne dédaignait pas, dit-on, de la porter.

Les mauvais jours arrivèrent, et Joseph quitta Madrid où il n'osait attendre l'armée espagnole. Marchéna suivit à Valence la cour fugitive et ceux qui s'étaient compromis dans sa cause.

Ici, je veux laisser parler le biographe lui-même, à qui j'emprunte les faits. Ses souvenirs personnels donneront au récit plus de piquant et d'autorité. Ils jettent un jour inattendu sur le fond de cette âme qu'on aurait cru appartenir tout entière à l'incrédulité.

« Dans la ville du Cid, dit don Gaspard Bono Serrano, Marchéna avait coutume de se réunir, presque tous les jours, à quelques poëtes et littérateurs de son parti, dans la librairie de Salvador Fauli, où il faisait volontiers parade de ses opinions antireligieuses. Mélendez, Quintana, Moratin et quelques autres, poussaient impitoyablement l'incrédule abbé qui, avec ses rares connaissances et son intarissable faconde, tenait vigoureusement tête à tous. On pouvait très-justement lui appliquer ce que la sainte Écriture dit d'Ismaël : *Manus ejus contra omnes, et manus omnium contra eum.* »

Je m'interrompS ici un moment pour faire cette observation que Marchéna, en effet, devait pousser assez loin l'irrévérence de ses opinions, s'il faut ranger parmi ses adversaires ce grand Quintana, qui lui-même, n'était pas un croyant bien ardent, puisqu'il a pu écrire (c'est, je crois, don Leopoldo de Cueto qui dernièrement le faisait remarquer à l'Académie de Madrid) une ode magnifique sur la mer, où le nom de Dieu n'est pas même prononcé, d'où l'image de la divinité est absente d'un bout à l'autre. Mais vous allez voir ce qui se cache parfois derrière l'incrédulité d'un Espagnol. Serrano continue :

« Le libraire dont nous avons parlé avait des enfants encore en bas âge qu'il désirait élever chrétiennement.

C'est pourquoi il se rendit chez Marchéna, pour le conjurer de vouloir bien désormais s'abstenir de pareilles conversations devant sa famille. Mais quel ne fut pas son étonnement de rencontrer le voltairien disputeur absorbé dans la lecture de *la Guide des pécheurs*, le chef-d'œuvre du vénérable fray Louis de Grenade. Marchéna qui vit la surprise et l'admiration se peindre dans les yeux du timoré Fauli, lui adressa, en souriant et le plus sincèrement du monde les paroles suivantes, auxquelles il était loin de s'attendre : — « Je ne « m'étonne point que vous n'en reveniez pas de me voir « plongé avec ravissement dans l'étude de ce pieux livre. « Vous serez bien autrement surpris, quand je vous aurai « dit ce que vous allez entendre et qui est la pure vérité. « Vous voyez ce livre, assez usé pour vous prouver qu'il a « été aussi manié et lu que les vieux bréviaires dont se « servent journellement pour dire leurs oraisons les mem- « bres de notre clergé? Cela vient de ce qu'il y a plus de « vingt ans que je le porte avec moi, et il ne s'est pas passé « un jour que je n'en aie lu quelque chose. Il me tenait « compagnie pendant la Terreur, dans les cachots de Paris ; « je l'emportai dans ma fuite précipitée avec les Girondins ; « il me suivit sur les bords du Rhin, dans les montagnes de « Suisse, partout. Il m'arrive, avec ce livre, une chose que « je ne peux m'expliquer à moi-même. Je ne puis ni le lire, « ni me retenir de le lire. Je ne puis le lire tranquillement, « parce qu'il persuade mon intelligence et subjugue ma vo- « lonté de telle sorte que, tout le temps que je le lis, il me sem- « ble être aussi chrétien que les moines et les missionnaires « qui vont mourir, pour la foi catholique, à la Chine et au « Japon. Je ne saurais m'empêcher de le lire, parce que je ne « sache pas, dans notre langue, un livre aussi admirable. »

« Ce fait si étrange, je l'ai appris, à Valence, de la bouche de Fauli lui-même, en 1827. Il ajouta même que les amis

de Marchéna en furent singulièrement frappés, quand il le leur rapporta. Bien des années après, don Juan Nicasio Gallégo me narra le même fait qu'il tenait d'un ami de l'abbé, à qui ce dernier l'avait raconté. »

Est-ce qu'en lisant *la Guide des pécheurs* Marchéna ne pensa jamais au pauvre bénédictin de la Conciergerie? Qui sait? c'était peut-être parce qu'il lui voyait lire Louis de Grenade, que le bénédictin avait conçu l'espoir de convertir l'Espagnol. Singulier *vade-mecum*, on en conviendra, pour un révolutionnaire incrédule, que le livre du saint docteur!

La bataille de Vitoria décida du sort de la nouvelle dynastie, et Joseph revint en France. Marchéna y rentra aussi et se fixa d'abord à Nîmes, puis à Montpellier, enfin à Bordeaux. Cette ville de Montpellier a décidément un attrait secret pour les poëtes espagnols. Mélendez Valdes y mourut, et ce furent deux poëtes, le duc de Frias et Nicasio Gallégo, qui lui élevèrent la tombe modeste, à laquelle l'Espagne redemandait hier son glorieux fils.

C'est de Bordeaux que sont datées, c'est là du moins que furent imprimées les traductions dont le produit devait assurer à Marchéna la paix et le repos de ses derniers jours; il y donna une version de l'*Émile* et de *la Nouvelle Héloïse*, les *Romans* et les *Contes philosophiques de Voltaire*, l'*Origine des cultes* et les *Lettres Persanes*. Combien tout cela ressemblait peu, hélas! aux œuvres éloquentes de Louis de Grenade!

Cependant cet amour du pays que rien ne remplace, même chez ceux qui ont paru faire bon marché de leur nationalité et mettre le triomphe de leurs idées au-dessus même des instincts les plus indestructibles de l'âme, ne laissa pas Marchéna jouir paisiblement de l'asile qu'il s'était fait à Bordeaux. Un désir irrésistible de revoir une fois encore cette patrie, de laquelle il avait à se faire pardonner

d'avoir si peu vécu pour elle, peut-être une secrète espérance d'obtenir du nouveau gouvernement de l'Espagne une position plus digne de ses talents, et qu'il croyait assez payée au prix de ses malheurs, le déterminèrent à reprendre, en 1820, le chemin de Madrid. Ce fut son dernier mécompte. Madrid l'accueillit froidement. Les idées qui avaient agité sa vie commençaient, il est vrai, à gagner du terrain. Le souffle révolutionnaire, qui déjà remuait l'Italie, n'allait pas tarder à passer sur l'Espagne. Mais ceux-là même qui ne craignaient pas de lancer l'Espagne dans de nouvelles aventures, ne pardonnaient pas à Marchéna d'avoir suivi l'homme dont le nom et le souvenir étaient désormais inséparables du 2 mai. Si, en l'an de grâce 1868, après qu'un si grand apaisement s'est fait ailleurs dans les esprits, cette date du 2 mai est encore, en Espagne, comme une traînée de poudre toujours prête à s'enflammer, à la moindre étincelle de la passion populaire, jugez de ce que ce mot tragique devait éveiller de rancune en 1820. Peut-être aussi ceux qui espéraient voir enfin prendre racine en Espagne les institutions constitutionnelles, craignaient-ils qu'on ne leur imputât comme un crime de faire alliance avec un nom compromis, bien qu'honorablement, dans les luttes de la Gironde et de la Montagne. Les idées sainement libérales n'avaient déjà que trop souffert de ce genre d'alliances. Quoi qu'il en soit, Marchéna, tombé dans le dénûment et l'oubli, mourut misérablement au commencement de l'année suivante, âgé à peine de cinquante-deux ans, c'est-à-dire à l'âge où il ne lui fallait peut-être qu'un peu de considération et la sympathie des honnêtes gens pour retrouver, avec la foi de sa mère et de Louis de Grenade, l'inspiration qui déjà lui avait dicté une ode sublime à *Jésus crucifié*.

Mais quand le pauvre Marchéna fut bien mort, on ne crai-

gnit plus la contagion de son nom et de sa vie, et ceux qui vivant s'étaient éloignés de lui, trouvèrent l'occasion bonne, les uns pour faire ce qu'on a depuis appelé une manifestation, les autres pour justifier leur passé en honorant sa mémoire. Les *afrancesados*, comme on qualifiait alors en Espagne, et le mot ne s'est pas perdu, ceux qui avaient suivi la dynastie française, célébrèrent, avec une sorte de pompe, les funérailles de Marchéna. Quelques discours furent même prononcés sur sa tombe. On aimerait mieux que ses amis eussent recueilli ses œuvres poëtiques, encore éparses un peu partout et devenues d'une rareté extrême.

On y eût compris quelques traductions heureuses des chefs-d'œuvre de notre scène, une tragédie de *Polyxène*, écrite, dit-on, en vers magnifiques et digne de prendre place à côté de la *Rachel* de Huerta, de la *Numance* d'Ayala, du *Pélage* de Quintana, de l'*Œdipe* de Martinez de la Rosa; ajoutons-y la *Virginie* de Tamayo y Baus, et *la Mort de César* de Ventura de la Vega, ces remarquables essais d'un théâtre classique qui sera toujours une exception dans la patrie de Lope, de Calderon et de Tirso de Molina.

Mais ce qu'il eût fallu avant tout mettre dans ce volume, c'était cette ode à *Jésus crucifié* que j'ai déjà rappelée, qui est le vrai titre de Marchéna, et qui témoigne de ce que le poëte eût été dans une voie meilleure.

Cette ode est une singularité dans la vie de Marchéna. N'allez pas me dire que c'est là du talent acquis et que le don des vers peut s'accommoder de tous les sujets, je le nie. L'anecdote de Valence est la seule explication possible de ce beau morceau. Il n'a rien à voir avec le sectateur d'Ibrascha, il est bien de l'homme qui, sous les yeux de Robespierre, lisait *la Guide des pécheurs*, et je suis persuadé qu'en creusant un peu profondément dans cette âme, on eût encore sous l'incrédule découvert le catholique. C'était

ce que pensait confusément le naïf bénédictin de la Conciergerie; dans un repli secret de ce cœur qui cherchait à se dérober, il avait lu l'ode à *Jésus crucifié*. Chez combien de catholiques la foi, au dehors inaperçue, est comme ces nappes d'eau, silencieuses mais limpides, qui se cachent au fond de la terre et que recouvrent des couches d'argile, de sable, de minerai, de rochers! Marchéna ne laissa jaillir la source qu'une fois, mais ce jour-là en révéla toute l'abondance et la pureté. Triste époque que celle qui permet à peine à un pareil talent de donner la mesure de sa puissance et qui pour jamais ensuite le condamne au silence!

J'essayerai de traduire le début de cette admirable composition, mais je n'espère en rendre ni l'éclat, ni la solennelle beauté :

« Je chante le Verbe divin, non lorsque dans l'immensité d'un océan de gloire, il resplendit par delà des milliers de mondes; lorsque les chœurs célestes l'acclament Dieu dans des hymnes sans fin, et que le Père se réjouit de contempler la forme accomplie et incréée; ni quand, le front ceint de l'éclat de la victoire, il lançait la foudre, écrasait du pied le front superbe de Lucifer, et précipitait dans les profondeurs de l'enfer, au sein d'une fumée empestée et du feu éternel, l'armée révoltée contre son Père.

« Je ne le chante pas dans sa redoutable puissance, lorsque, enveloppé de la nue d'où sortent le tonnerre et l'épouvante, il dictait ses lois sévères à Israël, endurcissait le cœur de Pharaon, submergeait dans les flots ses plus vaillants guerriers qu'ensevelirent les abîmes de la mer; car, de ton bras fort, tu les touches, Seigneur, et aussitôt, comme la fumée que dissipe le vent rapide, il ne sont plus; la mer vient, qui les emporte dans un tourbillon immense, laissant dans la terreur Ammon et Chanaan.

« Je ne le chanterai pas davantage dans ce jour suprême

où, purifiant le monde par le feu, son souffle pénétrera le vaste royaume de la froide Mort, hurlant de se voir arracher sa proie; le Verbe tonne, les mondes chancellent, l'éternité absorbe dans ses abîmes le temps dévorant, et ce qui fut, ce qui est, ce qui sera, elle consume tout. Mais le mal aussi est immortel, et tandis que l'attend un éternel châtiment, les justes ont mérité une gloire éternelle.

« Seigneur, je veux te chanter cloué sur la croix par les hommes, unissant ce monde infime à la sublimité du ciel, délivrant l'homme, et, par des nœuds de diamant, enchaînant à jamais dans le fond de l'enfer son cruel tyran ; où flottait l'étendard du péché, faisant briller la croix sainte, la croix, l'épouvante du roi de l'abîme profond, quand tu descendis au sombre empire, pour en ramener triomphants tes élus arrachés à la dure captivité.

« Où est ta gloire passée, farouche ennemi de la race humaine? Où sont les blasons dont tu étais si fier? Où est la faute d'Adam et son triste souvenir? Où sont ceux qui te proclamaient roi du siècle? Comment le Fils de l'homme a-t-il écrasé ta tête avec mépris? Toi, qui te réjouissais orgueilleusement dans ta force, toi qui dressais ton front altier plus haut que les cimes d'Horeb, reste colossal d'une chose immense, te voilà tombé, et les débris de ta grandeur couvrent la terre!... »

Ne serait-ce donc là encore qu'un pastiche, une nouvelle preuve de ce merveilleux talent d'imitation dont nous avons parlé plus haut? Il n'est pas défendu de se le demander. Mais heureusement il n'y a pas à s'y méprendre. On m'a pourtant raconté que dans une réunion, à Séville, Marchéna ayant lu cette *Ode à Jésus*, éprouva quelque honte des applaudissements qui l'accueillirent, et, embarrassé de son propre succès, essaya de donner le change à ses auditeurs, en leur récitant des vers licencieux. Mais l'anecdote est-elle

vraie? Le fût-elle d'ailleurs, que prouverait-elle? Qu'à cette époque, comme avant et depuis, il y eut toujours deux hommes dans le poëte : l'élève de notre Révolution et le lecteur passionné de Louis de Grenade. Il y eut un jour dans sa vie où ce dernier fit oublier l'autre, et l'oublia lui-même, le jour où il écrivait l'*Ode à Jésus crucifié*. Ici, rien d'artificiel. On sent dans ces vers l'accent et le souffle du vrai lyrique. Mais qu'il soit légitime de douter un moment de la réalité de l'inspiration, n'est-ce pas le châtiment de la mémoire du poëte et la moralité de tout ce récit?

« Ces vers prouvent, dit Bono Serrano, qui les cite avec une admiration sans réserve, que si le poëte d'Utrera eût été sincèrement religieux, et se fût livré tout entier à la culture de la poésie sacrée, pour laquelle il était doué de si grandes dispositions, non-seulement il eût laissé dans l'histoire de notre littérature un renom aussi éclatant qu'enviable; mais peut-être la nation espagnole n'aurait-elle pas aujourd'hui à envier à l'Angleterre son Milton, à l'Allemagne son Klopstock, ni à l'Italie enfin le chantre divin de la *Jérusalem délivrée*. »

Il me semble que c'est le prendre un peu haut, et faire trop grande la part des espérances déçues et des regrets irréparables. Je me suis proposé un autre but, en écrivant à mon tour cette biographie; c'est de montrer comment le talent le plus heureux peut se trouver frappé de stérilité finale, lorsque se laissant égarer par ses passions ou par de vaines théories, il perd avec la foi cette sérénité de l'âme si nécessaire à son libre et complet développement; et aujourd'hui qu'en Espagne tant de jeunes gens, séduits par de tristes et dangereuses nouveautés, sont tentés de sortir des voies séculaires du génie espagnol, qu'il me soit permis d'offrir à leurs méditations l'exemple de ce douloureux avortement.

III

COMMENT ON MEURT ENCORE EN ESPAGNE

Derniers moments d'Antonio Cavanilles. — Sa sérénité en présence de la mort. — Dernière rencontre. — Son histoire inachevée. — Son admiration pour Fernan Caballero. — *La Pharisienne.* — Analyse et traduction d'un chapitre de cette nouvelle.

L'Espagne a perdu, il y a peu d'années, un de ses plus rares esprits. Un jurisconsulte éminent, un historien convaincu, un moraliste délicat, Antonio Cavanilles, est mort, laissant inachevée cette belle Histoire d'Espagne qu'il avait menée d'une si vive allure jusqu'au siége de Grenade. Une douloureuse maladie de foie l'a enlevé, au commencement de 1664, à une famille dont il était la joie et l'orgueil, à ses nombreux amis, à ses admirateurs, dont le cerle s'étendait chaque jour avec la popularité croissante de son nom et de ses œuvres, à l'Espagne enfin, qui comprenait de plus en plus qu'après s'être admirée dans le vaste et beau récit de don Modeste Lafuente, si elle voulait se regarder dans un miroir plus fidèle, elle devait lire aussi, lire surtout le récit de Cavanilles. Ceux qui, ne connaissant de lui que l'homme d'affaires, ne savaient pas que l'avocat fin et délié cachait

un penseur original, un écrivain à la fois ingénieux et solide, regretteront dans Cavanilles le conseiller sûr et habile. Ceux qui n'ont cessé de se demander pourquoi, à une époque où l'ambition est le mal de tous, un homme si bien fait pour la vie publique s'en est tenu éloigné avec tant de soin, regretteront plus que jamais que Cavanilles, gardant jusqu'à la fin ce goût obstiné de la vie cachée, ait préféré combattre dans la solitude les fatales maximes auxquelles, en Espagne comme partout, la société est en proie.

Cavanilles était, de nos jours, le type accompli d'une race d'hommes que le temps emporte et qui formait un trait d'union entre l'ancienne société et la nouvelle. Ces braves gens ne se contentent pas d'avoir gardé le culte de l'antique patrie, ils en ont aussi l'intelligence et ils osent encore en montrer les vertus. Cependant, gagnés peu à peu aux sentiments des temps modernes, ils ont insensiblement renoncé à l'espoir de voir renaître les vieux âges, mais ils en cultivent, au fond du cœur, le regret délicat et mélancolique ; leur raison elle-même, après s'être rendue, porte le deuil de ce passé qu'elle regarde s'enfoncer dans l'ombre, en se retenant de l'y suivre.

Je n'oublierai jamais la dernière fois, ce devait être, en effet, la dernière, que j'eus le bonheur de serrer la loyale main de Cavanilles. Je ne faisais que traverser Madrid, et dans le peu de temps que j'y passai, ce fut pour moi une bonne fortune dont je remercie aujourd'hui le ciel, que de le rencontrer à la *Puerta del Sol*, où, si l'on ne cherche pas toujours ceux que l'on y trouve, on est à peu près sûr, du moins, de trouver ceux que l'on y cherche. Après les premières questions, je lui demandai des nouvelles de son Histoire, dont j'avais lu, dans le courant de l'été, le troisième et le quatrième volume : « Ah! me dit-il avec un grand soupir, je suis occupé à tuer Philippe II. » Et

il ajouta, avec ce fin sourire qui éclaire si bien ses dialogues : « Grand roi ! mais je n'aurais pas voulu en faire mon ami. » Antonio Cavanilles est tout entier dans ce jugement et dans la restriction ironique qui l'accompagne. Cavanilles, ai-je dit? Oui sans doute, mais j'y reconnais avec lui tous les esprits de la même famille qui acceptent l'époque actuelle à la condition qu'elle ne reniera pas les traditions de son passé et qu'elle voudra bien retrouver dans ses cortès actuelles les filles légitimes et encore assez ressemblantes de ces anciennes cortès qui eurent aussi leur fierté nationale, et à qui on ne peut guère reprocher que d'avoir prouvé qu'en Espagne la liberté n'est pas d'hier.

Cavanilles avait gardé entières les saintes croyances des anciens jours, et il est mort comme mouraient les fermes chrétiens de ces âges reculés qu'il excellait à raconter, et pourquoi ne le dirais-je pas ? comme on meurt souvent encore en Espagne et ailleurs. Permettez-moi d'emprunter ici quelques détails d'une lettre trempée de larmes, qui m'est adressée de Madrid par quelqu'un qui a dans le cœur, avec la douleur de cette perte irréparable, la consolation de cet admirable exemple.

Pendant que les médecins cherchaient à rassurer sa famille, Cavanilles ne se méprenait pas sur son état. Il se sentait atteint mortellement, et dès le premier jour de sa longue maladie, il se prépara à bien mourir. Lors même que la maladie semblait vouloir prendre un autre cours, laissant aux autres l'espérance, il continuait virilement sa tâche secrète.

Dès le commencement, il demanda les sacrements, et reçut le viatique avec toute la plénitude de sa haute et pénétrante raison. Il y puisa la force de poursuivre, sous les yeux mêmes d'une famille qu'il ne voulait pas détromper, cette méditation, commencée dès la première heure, des fins dernières de l'homme.

Deux semaines s'écoulèrent encore avant la suprême épreuve, sans que les lenteurs d'une agonie dont son courage restait maître le fissent douter un moment de la certitude d'une issue fatale. Ces longues hésitations de la mort ne faisaient que lui rendre la résignation plus facile, en le familiarisant avec la pensée de la dernière heure. Ses vives souffrances ne purent même lui arracher un cri. Que pouvait la douleur physique sur une âme assez forte pour supporter pendant des semaines la vue tranquille de tous les êtres chéris qu'il allait quitter? En arrêtant ses regards sur chacun d'eux, il pouvait du moins se dire qu'il n'y en avait pas un seul qui ne lui dût la fortune, le bonheur, sa part d'honneur dans la gloire d'un nom qu'il avait rendu aussi célèbre qu'il l'avait reçu honoré.

L'aspect continuel de ceux qu'il aimait et que la mort allait lui ravir aurait pu, à la longue, ébranler son courage. Mais il y avait mis bon ordre. Il avait pour le soutenir un de ces témoins héroïques qui ne laissent pas les âmes défaillir devant le danger. Il avait fait placer en face de son lit le crucifix que portait habituellement dans ses missions fray Diego de Cadix, un saint homme dont l'Espagne poursuit la canonisation en cour de Rome. Beaucoup trop jeune pour avoir connu ce populaire prédicateur, mort vers 1805, Cavanilles avait pu connaître, par les récits de quelques amis plus âgés, les prodiges de sa parole familièrement sublime. Il avait pu leur entendre raconter, et, rencontre singulière! je l'avais raconté moi-même dans un chapitre de mes livres dédié à Cavanilles [1], que partout où passait fray Diego, le peuple se disputait des lambeaux de sa robe. Que de choses n'avait pas à dire à une telle âme le crucifix d'un tel apôtre! Cavanilles n'en détachait pas ses regards, même en causant

[1] *Le Dernier auto-da-fé de Séville*, dans *l'Espagne religieuse et littéraire*. Paris, Michel Lévy.

des choses les plus indifférentes avec ceux qui l'entouraient. Pendant qu'il prodiguait encore aux siens les grâces de son cœur et de son esprit, ceux qui avaient encore la force de l'observer croyaient le voir continuer avec le divin Crucifié le dialogue commencé depuis tant de jours.

Sa dernière nuit fut la plus pénible. Mais sa constance n'en fut pas entamée; il ne lui échappa aucun cri, pas même un geste d'impatience, et ce fut avec la même douceur et sans ces empressements qui déguisent encore la crainte, qu'il demanda et recut l'extrême-onction. Avec moins d'émotion apparente qu'il ne l'eût fait pour un des siens, il s'associa à la voix et aux prières du respectable ecclésiastique qui l'assistait, et conservant jusqu'au bout l'intégrité de sa raison et l'ardeur de sa foi, il rendit son âme à Dieu avec une sérénité qui ne permit pas à la douleur de se laisser apercevoir, ni soupçonner un instant.

Ce sont là de ces morts qui illuminent toute une vie, et qui ajoutent une consécration nouvelle à l'autorité de l'historien. Quelque chose de cette sérénité suprême se retrouvera, je n'en doute pas, dans les dernières pages qu'il aura écrites. Nous aurons bientôt le cinquième volume de son beau récit. Cavanilles a exprimé, en mourant, le désir que la publication n'en fût pas ajournée. Serait-ce donc là une des surprises de la gloire humaine? Non certes, une telle pensée ne pouvait descendre sur un lit de mort du crucifix de fray Diego de Cadix. Je conclurais plutôt de ce dernier vœu que Cavanilles avait mis dans ce cinquième volume plus de lui-même et de sa forte conviction; il avait pu conduire sa narration jusqu'à la fin du règne de Philippe II, mais il *n'avait pu tuer* ce rude monarque. Vous étiez tout entier à ce labeur redoutable, ô noble historien, le jour où pour la dernière fois il me fut donné de presser votre main amie. Cette main s'y reprenait à deux fois, avant de frapper un si grand coup,

et avant que vous ayez pu saisir sur sa lèvre pâle le dernier mot de l'énigme couronnée, la mort vous a pris vous-même et vous a mis face à face avec ce terrible personnage dont vous ne vouliez pas pour ami. Que lui aurez-vous appris de ce siècle si différent de celui où il a vécu, de ce peuple si peu semblable à celui que gouverna sa main impitoyable? Qu'aura-t-il gardé lui-même des idées qu'il a fait triompher en ce monde par le fer et par le feu? Ces contradictions profondes dont vous cherchiez le secret ici-bas, vous les trouvez sans doute conciliées là-haut dans une harmonie supérieure et sublime. Le siècle, le monde, chercheront longtemps encore dans la douleur ce qui aujourd'hui vous apparait grand comme Dieu, mais simple comme lui.

Il m'en coûterait de quitter déjà Cavanilles; mais ce n'est pas le quitter que de parler ici d'un autre écrivain qu'il appréciait, qu'il aimait beaucoup sans l'avoir jamais vu, de Fernan Caballero. Au mois de mai de l'année 1863, j'allais à Valence. A la station d'Aranjuez, je rencontrai Cavanilles. Je lui demandai s'il allait à Séville, voir Fernan Caballero. « — Non, me répondit-il avec une expression de regret; aujourd'hui je vais à Jaën, mais j'entends bien ne pas mourir sans être allé à Séville, faire plus ample connaissance avec Fernan. » Ah! si ce jour-là il eût pu lire dans l'avenir, je m'assure qu'il eût poussé jusqu'à Séville, oubliant Jaën et les eaux qu'il allait prendre, je crois. Mais il est mort sans avoir pu réaliser son rêve. Quelques années auparavant, Fernan, qui lui rendait en admiration et en amitié tout ce qu'elle recevait de lui, avait écrit pour lui une nouvelle qui n'a été publiée que très-récemment. En en parlant ici, je crois rendre un dernier hommage à la mémoire de celui qui n'est plus.

Cette nouvelle a pour titre LA PHARISIENNE, et on va voir en quels termes délicats elle est offerte à Cavanilles. Je cite

cette dédicace comme une marque de cette fraternité littéraire qui n'est plus de notre temps, et dont il faut regretter la perte avec celle de tant d'autres sentiments exquis. Nous écrivons tous, aujourd'hui, retranchés dans notre cabinet, comme des seigneurs féodaux dans leurs châteaux forts. Nous parlons beaucoup de la démocratie : ses tristes passions ont envahi les lettres comme tout le reste. Mais en y regardant bien, je crains plutôt de reconnaître dans le royaume des beaux esprits une véritable féodalité littéraire. C'est une des raisons qui me font aimer la petite dédicace que voici :

« Pour faire un don qui soit une preuve d'amitié, de gratitude et d'estime, celui qui possède un jardin offre un bouquet des plus belles fleurs qu'il y cultive; celui qui a un verger présente les meilleurs fruits qui mûrissent sur ses arbres. Je n'ai pas cette ressource, et si je veux me donner le plaisir de vous offrir quelque chose qui témoigne de ces sentiments, je ne trouve que cette humble nouvelle, simple fleur de mon cœur, pauvre fruit de mon entendement, vous suppliant toutefois de vouloir bien vous souvenir, en la recevant, de cette jolie pensée si bien exprimée dans un dicton populaire : Celui qui vous offre cela, s'il avait mieux, vous le donnerait. »

Après ces douces et pastorales images, on s'attendait à trouver encore une de ces peintures de la vie rustique où Fernan excelle. Mais ici rien de pareil, ou du moins si la nature champêtre tient une place dans ce court récit, elle n'y apparaît que par de courtes échappées. Le fond est une douloureuse analyse de caractère, et cette fois on croirait que l'auteur, se détournant de ses sentiers fleuris et parfumés, a voulu imiter Balzac, si nous ne le savions incapable d'imiter personne. L'étude est des plus réussies; mais quel qu'en soit le mérite, je me réjouis, je l'avoue, de ce que ce

petit chef-d'œuvre est et restera une exception parmi les œuvres de l'auteur.

Le récit commence à Puerto-Rico. C'est un pays que l'ingénieux romancier a deviné, s'il ne l'a pas connu. Commencée sur ce lointain rivage, l'action est brusquement transportée à Madrid, se continue avec un charme mêlé de tristesse dans un village d'Estramadure et se dénoue aux Eaux-Chaudes. C'est l'histoire d'une de ces femmes altières et froides qui n'acceptent de leur mari que l'éclat qu'elles en reçoivent, et qui, fidèles à sa fortune, tant que la fortune elle-même lui demeure fidèle, l'abandonnent dès qu'il faut avec lui s'ensevelir dans la solitude et l'obscurité, sachant encore cependant conserver les belles apparences et mettre de leur côté l'opinion du monde. Ce caractère odieux est ici peint de main de maître et de couleurs si vraies, qu'on jetterait le livre, si d'heureux et pathétiques contrastes ne venaient mêler de pures émotions à l'indignation qu'on éprouve; s'il n'y avait là surtout un jeune aide de camp qui prend parti pour son vieux général, le soigne comme un père, lui ferme les yeux, et qui, en toute occasion, inflige à la femme perverse le châtiment de se savoir comprise et jugée par une âme honnête et dévouée.

Une analyse ne s'analyse pas. Je citerai. Voici le dernier chapitre de cette implacable étude.

Bibiana, c'est le nom de l'héroïne (quelle héroïne!) qui s'abuse volontairement sur l'état de son mari, le général Campos, pour le laisser aller seul chercher aux Eaux-Chaudes un dernier et impuissant remède, est retournée à Madrid, où elle a fait de sa maison un des brillants rendez-vous du beau monde.

Je laisserai désormais parler l'écrivain.

« Elle remuait ciel et terre pour être invitée à un dîner

qui devait se donner au Palais, et elle espérait y parvenir. Cette femme était alors à l'apogée de cette ambition de figurer qui ne l'avait jamais quittée et de sa passion pour le faste. Il en résultait que, dans l'ivresse de ses vaines jouissances, elle ne lisait plus qu'avec distraction les lettres qu'elle recevait de son mari, et avec impatience les *post-scriptum* que Lucien avait coutume d'y ajouter, le général lui laissant le soin de fermer son courrier. Le jeune officier en profitait pour dire à Bibiana que l'état du malade empirait de jour en jour, et que si ce dernier le lui cachait dans ses lettres, il le faisait par un effet de son admirable patience et pour ne point l'alarmer.

« Il veut m'inquiéter, pensait Bibiana; il en a par-dessus la tête. Il voudrait s'en revenir, et moi que j'allasse le relever; mais il se trompe. Il a mis trop d'ostentation d'amitié à s'offrir pour accompagner son général. Qu'il tienne à présent ce qu'il a promis.

« Cependant Lucien voyait avec douleur que les eaux qui, quelques mois auparavant, auraient pu rétablir la santé du général, ne pouvaient plus le sauver. Compagnon inséparable du patient, il mettait en jeu au physique toutes les ressources de son intelligence, et au moral, toutes celles de son cœur pour adoucir au noble et excellent vieillard les derniers jours de sa vie.

« Lucien souffrait beaucoup, parce que, c'est triste à dire, la prostration des forces matérielles avait produit chez le général, malgré la virile sérénité de son âme, un grand accablement d'esprit. A mesure qu'il sentait la mort approcher, une profonde mélancolie s'emparait de cet homme qui tant de fois l'avait envisagée face à face sans sourciller. Et ce qui contribuait le plus à augmenter cette mélancolie, c'était l'absence de cette compagne à qui Dieu donna la

mission de veiller, de concert avec son ange gardien, au chevet d'un mari moribond.

« L'approche de la mort resserre les liens de nos affections, comme si de part et d'autre on se flattait que la cruelle n'osera pas les dénouer. Vaine illusion ! « Place à ceux qui arrivent ! » dit-elle, chargée par Dieu de faire les logements en ce monde ; à vous autres la demeure éternelle et sans bornes, où il y a place pour tout le monde ! »

« — Viendra-t-elle ? » disait le général, une nuit qu'il se sentait plus abattu qu'à l'ordinaire.

« Lucien, qui avait compris qu'une fois lancée dans les honneurs et les grandeurs, cette femme froide et vaine ne viendrait pas, répondit :

« — Général, vous ne cessez de lui écrire que vous n'allez « pas plus mal ; il est donc peu probable qu'elle songe à « entreprendre un si pénible voyage. C'est elle qui vous « attend là-bas.

« — Il est vrai que je n'ai pas voulu alarmer sa tendresse ; « mais aujourd'hui je me sens très-mal, et si mal que je « ne suis pas en état de lui écrire. Fais-le pour moi, « mon fils, et dis-lui que je voudrais la voir avant de mou- « rir. »

« Lucien essaya de répondre, mais il ne put, les larmes étouffèrent sa voix ; il se leva pour satisfaire au désir du général.

« Quelques jours se passèrent sans qu'il arrivât aucune réponse de Bibiana.

« Un soir le médecin dit au général :

« — Vous avez une bonne épouse, général. J'ai reçu d'elle « aujourd'hui une lettre où elle m'interroge sur votre état « avec beaucoup d'empressement et d'intérêt, se proposant, « dans le cas où vous ne seriez pas mieux, de se transporter « près de vous. Vous lui avez caché, c'est clair, que mal-

« heureusement les eaux ne vous ont pas fait tout le bien « qu'on en espérait.

« — Je n'ai pas voulu lui faire cette peine, » répondit l'excellent homme.

« — Lucien, » dit le général après que le médecin se « fut retiré, « prends cette montre; elle a appartenu à ton « père, qui me la légua en mourant. Elle a marqué, une par « une, toutes les heures de notre vie, et dans le nombre, il « n'y en a pas une qui ait pu éveiller en nous un remords, « ni faire rougir notre front. Puissent les heures qu'elle « marquera désormais dans ta vie être aussi pures, aussi « honorables, aussi heureuses que celles qui les ont précé- « dées; et quand tu songeras à te choisir une compagne, « laisse l'aiguille faire plusieurs fois le tour du cadran avant « de la fixer.

« — Vous savez enfin..., » s'écria involontairement le jeune homme.

« — Que tu es le meilleur des amis et le plus tendre des « fils, » dit le général en l'interrompant, « et c'est pourquoi « je te charge d'accomplir ma dernière volonté.

« — Dites, général, » s'écria Lucien.

« — Dis-lui... que je lui pardonne. Et maintenant, mon « enfant, envoie chercher M. le curé.

« — Général ! » s'écria Lucien consterné.

« — Fais ce que je te demande, mon enfant. L'accom- « plissement des devoirs de la religion ne hâte pas la mort, « et il tranquillise l'esprit. »

« Quelques jours plus tard, Bibiana était ivre de joie, et son visage rayonnait d'orgueil et de satisfaction; elle avait reçu une invitation pour le dîner de la cour.

« Parée d'une robe magnifique, quoique sévère selon son habitude, elle était devant sa toilette, occupée à placer les

derniers bijoux de ses riches écrins, quand on lui remit une lettre.

« Je n'ai pas le temps de la lire, » dit-elle avec un mouvement d'impatience. « La marquise de P*** m'attend pour « me conduire au Palais.

« — C'est que la lettre arrive des Eaux-Chaudes, » reprit timidement la femme de chambre.

« — Impossible! ce n'est pas l'heure du courrier.

« — C'est un exprès qui l'apporte. »

« Bibiana s'arrêta et resta un moment pensive :

« — Encore quelque nouvelle alarme de Lucien! » se dit-elle. « Mais, cela ou autre chose, que puis-je faire à cette « heure? Rien. Si la lettre contient quelque grave nouvelle, « ce que je ne crois pas, et qu'il y ait des dispositions à « prendre, de quelque nature qu'elles soient, il est impos- « sible de rien faire avant demain. Si cette lettre fût arri- « vée un instant plus tard, elle ne me trouvait pas chez moi. « Que gagnerais-je à la lire? En supposant qu'elle m'apporte « quelque mauvaise nouvelle, qu'on me demande quelque « chose, une consultation, un remède, ce n'est pas l'heure « de rien faire. Je ne ferais, en lisant, que me préparer « inutilement une mauvaise nuit et me mettre hors d'état « de répondre à l'honneur que le roi a daigné me faire. »

« Bibiana serra la lettre sans la lire, jeta quelque chose sur ses épaules et sortit.

« Lorsqu'elle rentra au petit jour, elle ouvrit la lettre et la lut.

« C'était la réponse du chirurgien que Lucien avait envoyée par un exprès, en y ajoutant deux lignes où il disait à Bibiana que son mari allait être administré.

« A la lecture de cette lettre, Bibiana ressentit une de ces terribles secousses qui remuent parfois et amollissent les cœurs les plus endurcis; parce que le sentiment du devoir

étouffé, méconnu, méprisé, combattu et vaincu, ce semble, par les sophismes de l'amour-propre, persiste cependant chez tout être qui a entendu la parole de Dieu, ou qui simplement a subi l'influence de quelque culture morale.

« — Mourir! mourir! Jésus! » répétait-elle avec une angoisse croissante. « Mourir! quand je ne suis pas là! Que ne « dira-t-on pas? »

« Bibiana envoya en toute hâte chercher une chaise de poste. Elle écrivit à un médecin renommé pour le prier de l'accompagner; elle s'habilla, mit ordre à toutes ses affaires avec une précision admirable, en sorte qu'au bout de quelques heures tout était prêt, et elle allait partir, quand, au moment où elle se dirigeait vers la porte, cette porte s'ouvrit tout à coup, et Lucien parut sur le seuil.

« — Il est trop tard, señora, dit-il d'une voix grave.

« — Trop tard? comment?... et Campos?

« — Il ne vous attend plus.

« — C'est donc qu'il est mort?

« — Comme je vous en ai prévenue.

« — La lettre est arrivée trop tard.

« — Et les autres?

« — Mon Dieu! je ne voulais pas vous croire.

« — Comme moi, je ne vous ai jamais crue.

« — Venez-vous m'insulter?

« — Non, señora. Je viens vous remettre cette clef.

« — Quelle clef?

« — Avec cette clef j'ai clos dans son cercueil, après lui « avoir fermé les yeux, votre époux abandonné, le compa- « gnon délaissé de votre vie. »

« Bibiana se laissa tomber sur un sofa, fondant en larmes et en proie à une attaque de nerfs.

« — Vous savez pleurer! » lui dit Lucien avec amertume. « Il fallait que le remords sortît d'une tombe et se leva « comme la verge de Moïse, pour tirer de l'eau du rocher.

« — Souvenez-vous, » répliqua Bibiana en se redressant avec arrogance, « que vous m'avez-vu désespérée, mais « repentante, non. De quoi ai-je donc à me repentir?

« — D'avoir mérité le pardon que je vous apporte avec le « dernier soupir de celui qui ne voulait pas m'en croire « quand je lui disais : Personne, vous moins que personne, « ne saurait trouver le bonheur, en s'unissant à une femme « froide, orgueilleuse, égoïste. Et maintenant, señora, » ajouta Lucien avec un accablant dédain, « couvrez-vous de « deuil de la tête aux pieds, faites ostentation de vos voiles « de veuve, persuadez au monde que vous êtes la veuve par- « faite, comme vous lui avez persuadé que vous étiez la par- « faite épouse, en l'abusant avec votre douleur, comme vous « l'avez abusé avec votre fausse tendresse.

« — Maintenant, comme toujours, le monde me tiendra « pour ce que j'ai été, pour ce que je suis encore, répondit « Bibiana, » dissimulant sous un sourire altier, sa fureur et son humiliation.

« — Souvent, répliqua Lucien, les jugements du monde « et souvent aussi les nôtres reposent sur un coussin enflé « de vent, dont le vide étonnerait la main qui voudrait s'y « appuyer.

« — Votre inqualifiable et opiniâtre malveillance ne trou- « blera pas ma conscience, » dit Bibiana avec hauteur.

« — Je n'en ai jamais douté, » répondit Lucien en s'éloi- gnant. « Quand l'égoïsme a paralysé le cœur... la con- « science est morte. »

« La maison de la veuve du général Campos est regardée comme le sanctuaire de l'austérité digne, exemplaire et pieuse; comme le sanctuaire des souvenirs, comme la de-

meure du deuil éternel. L'orgueil est habile à prendre toutes les formes. Il peut feindre même les beaux sentiments du cœur et s'emparer ainsi de l'honneur qui leur appartient.

« Dans le salon de la veuve, tous les regards étaient attirés par un magnifique portrait en pied du général, en grand uniforme, et entouré d'un cadre très-riche. Sur la cheminée, dans une gaîne de velours recouverte d'un globe de verre, se voyait son épée. Au-dessus du sofa était suspendu un beau tableau représentant le cimetière des Eaux-Chaudes, et au milieu un somptueux mausolée de marbre qu'y avait fait élever cette autre Artémise qui, dans son deuil qu'elle ne quittait plus, présidait une grave réunion de personnes sympathisant les unes avec les souvenirs, les autres avec les vertus, d'autres avec la gravité de sa tenue et de sa vie.

« Un jour qu'il sortait de cette maison où nous l'avons déjà entrevu, l'oncle de Lucien rencontra son neveu et lui dit :

« — Sais-tu, Lucien, que, malgré ce ridicule *noir* qui jure « un peu avec le reste, et ces admirations exagérées qui « m'ont choqué autrefois, j'ai fini par croire aux nobles « sentiments de la générale Campos et à la profonde affec- « tion qu'elle eut pour son mari? »

« Lucien ne répondait pas.

« — Il me semble, Lucien, ajouta l'oncle légèrement étonné, « qu'il y a un peu de contradiction entre l'attachement pas- « sionné que tu avais pour Campos et l'éloignement mani « feste que tu fais voir pour sa femme.

« Lucien ouvrit la bouche pour répondre, mais il se retint et continua à se taire.

« — Je ne trouve, » ajouta l'oncle, « aucune raison qui « motive ou qui excuse une inconséquence qui frappe tout le « monde. Tu ne peux nier, car c'est notoire, que la générale « ne soit un asssemblage de tous les mérites, un modèle de « toutes les vertus.

« — Il y a des vertus qui n'ont que l'écorce, c'est-à-dire « l'apparence, répliqua Lucien.

« — Voilà, mon cher, une subtilité que je ne com- « prends pas, appliquée à une femme comme Bibiana, au- « stère...

« — Sans austérité, répliqua Lucien avec impatience.

« — Dévote...

« — Sans religion...

« — Charitable.

« — Sans charité.

« — Libérale...

« — Sans générosité.

« — Une veuve parfaite.

« — Sans avoir été une bonne épouse.

« — De sorte que la générale est, à tes yeux, un être « exceptionnel, un type tout nouveau ? dit l'oncle en sou- « riant.

« — Non, mon oncle, répondit Lucien, un type très- « ancien, au contraire, et très-connu.

« — Et tu l'appelles?

« — La Pharisienne, répondit Lucien. »

Cette vigoureuse étude, dont on vient de lire la fin, Antonio Cavanilles en conservait le manuscrit comme un des plus précieux joyaux de son cabinet Il l'avait fait relier, avec un certain luxe, une de ces reliures qu'on réserve aux livres qu'on aime. L'année seulement qui précéda sa mort, il avait bien voulu permettre à une Revue de Madrid, *la Concordia*, de donner *la Pharisienne* à ses lecteurs. C'est le dernier service, et non le moindre, qu'il ait rendu aux lettres espagnoles. Il est tout simple que je m'en sois souvenu sur sa tombe.

IV

DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE EN ESPAGNE

DONA CONCEPCION ARÉNAL DE GARCIA CARRASCO

L'organisation de l'assistance publique sera longtemps encore pour l'Espagne un immense et difficile problème. Jusqu'à ces derniers temps, sous ce rapport, la religion avait tout fait, et pendant des siècles, le clergé avait porté cette douce responsabilité avec l'aisance que donne une foi inaccessible au sentiment des obstacles, une charité qui ne compte pas. La destruction des couvents a laissé presque tout à faire sur ce point, et l'État s'est trouvé en présence d'une tâche que rien ne l'avait préparé à remplir. Peu à peu cependant, aidé ici du clergé, là des municipalités, partout de la charité individuelle, il est parvenu à renouer quelques-uns des fils rompus de ce vaste système imprudemment mis en pièces. Mais les âmes sincères et charitables, qui font de l'aumône une question de pratique chrétienne et non une question de parti, auront longtemps à signaler et à regretter bien des lacunes. Disons, pour être tout à fai

juste, que l'inégale répartition de la population sur le sol de l'Espagne, l'éloignement des centres, les rivalités provinciales opposent à l'État et aux associations particulières des difficultés qui ne pourront être surmontées qu'à force de temps, de patience et d'énergie.

Aussi l'État n'est-il pas seul préoccupé de ces redoutables questions qui se posent, chaque jour d'une manière plus menaçante, dans un pays où l'on voit, comme partout, le travail des champs déserté pour l'industrie des villes, et les grands laboureurs préférer à la royale existence de leurs pères la vie étroite, mesquine et stérilement agitée des cités. Les penseurs et les académies prévoyantes commencent à s'inquiéter aussi des devoirs que la société moderne s'est créés à elle-même en s'emparant de tous les droits, et de ce qu'il lui reste à faire pour ne pas paraître impuissante à remplacer ce qu'elle a répudié.

Il y a sept ou huit ans, l'Académie des sciences morales et politiques, nouvellement instituée à Madrid, mettait au concours la question suivante :

« Définir les caractères de la bienfaisance, de la philanthropie, de la charité ;

« Marquer les rapports qui les lient ou les différences qui les séparent ;

« Chercher par quels moyens elles pourraient être unies dans une action commune et concourir ensemble au bien de l'humanité. »

Six mois plus tard, l'Académie recevait plusieurs mémoires dont un attira d'abord son attention par cette épigraphe :

« La bienfaisance envoie au malade une civière, — la philanthropie s'approche de lui, — la charité lui donne la main. »

Le mémoire ne démentait pas ce que semblait promettre

la concision originale de cette triple définition. L'Académie y signalait, à chaque page, une érudition étendue et solide, une information exacte et précise, des vues élevées et empreintes des maximes d'une philosophie toute chrétienne, une rare connaissance du cœur humain, une ferme et sympathique intelligence des principes qui doivent présider à l'administration de la bienfaisance publique. Le tout était revêtu d'un style vif, clair, rapide, éloquent parfois, souvent original, toujours naturel. Le prix fut décerné d'une voix unanime au mémoire qui se présentait avec de telles qualités. On s'étonna seulement que l'Académie, en se fondant, n'eût pas ouvert ses rangs à un économiste d'une telle science, à un moraliste d'une telle valeur, à un écrivain d'un talent si élevé. Mais on fut plus étonné encore, en cherchant, sous son cachet, le nom du lauréat, d'avoir affaire à un inconnu : Garcia Carrasco. Qui était Garcia Carrasco? qui avait lu ce nom quelque part, dans un livre ou dans un journal? Personne. Déjà on se mettait en devoir de le rechercher, quand une lettre adressée à l'Académie la jeta dans un embarras nouveau et vint accroître sa surprise. Cette lettre était signée d'un nom de femme, doña Concepcion Arénal de Garcia Carrasco.

Cette dame disait que le jugement rendu par l'Académie et dont la nouvelle était arrivée jusqu'à elle lui imposait le devoir de faire connaître le véritable auteur du mémoire, qui n'était autre qu'elle-même ; qu'un élan irréfléchi de tendresse maternelle l'avait portée à mettre son œuvre sous le nom de son fils ; mais que l'enfant n'ayant pas encore huit ans accomplis, il serait difficile à l'Académie de se persuader qu'il eût, en effet, écrit un pareil mémoire ; qu'elle venait en toute humilité faire sa confession à l'Académie, laissant celle-ci entièrement libre de prendre telle résolution qui lui paraîtrait convenable.

L'Académie marchait de surprise en surprise. Quoi donc! cette œuvre virile, où d'une main si ferme étaient posées les bases d'un si vaste système, où d'une voix à la fois éloquente et hardie étaient dénoncés les vices, les lacunes, les dangers de la loi en vigueur et des établissements existants, où d'une âme si tendre était marquée la part qu'il importe de faire à la charité individuelle et le rôle prépondérant qui doit appartenir à la femme dans l'organisation de l'assistance publique, cette œuvre puissante, c'était une femme qui l'avait conçue, méditée, écrite? Mais il n'en était que plus étrange qu'un tel talent fût resté ignoré ; d'autant plus que, malgré la noble ardeur qui éclatait à chaque page, rien n'annonçait l'inexpérience et les généreuses contradictions de la jeunesse. Qu'une femme eût trouvé dans son cœur une morale à la fois si pure et si pratique, ce n'était pas ce qui pouvait surprendre ; mais où avait-elle appris le secret de cette rigoureuse logique, cet art du style qui à tant de simplicité unissait une si vive éloquence et tant de grâce à tant de force? L'Académie fut tentée de croire que l'envoi de ce travail était la délicate et ingénieuse vengeance de quelque écrivain supérieur oublié dans son premier choix.

Que faire cependant? En Espagne, comme en maint autre pays, quand on est embarrassé, on nomme une commission ; c'est ce que fit l'Académie.

Une commission est donc nommée et se met en campagne. Son premier soin est de se présenter à l'adresse indiquée, et elle se trouve en présence d'une honnête mère de famille, veuve d'un avocat, si je ne me trompe. A ses côtés jouait l'innocent auteur du mémoire. Interrogée avec une respectueuse réserve, doña Concepcion Arénal de Garcia Carrasco confirme simplement les assertions de sa lettre. Mais on ne pouvait lui demander à elle-même tout ce qu'on eût désiré savoir d'elle. On prit donc ailleurs des rensei-

gnements, et l'on apprit que, depuis des années, cette dame, éprise de la passion du savoir, s'habillait en homme pour aller s'asseoir sur les bancs de l'Université. Quelqu'un qui a l'honneur de la connaître m'a même assuré qu'elle avait fait de cette liberté, de quitter ou de garder à son gré les habits de son sexe, une des conditions de son mariage. Elle avait ainsi suivi tous les cours. La commission dut se souvenir qu'au seizième siècle, une dame de Salamanque, doña Béatrix Galindo, après avoir fréquenté assidûment les cours de cette savante école et passé par toutes les épreuves de l'éducation littéraire, avait été choisie pour enseigner le latin à Isabelle la Catholique. Une autre dame, doña Luisa Medrano, avait commenté en chaire, dans cette même université, les chefs-d'œuvre de la littérature latine.

Convaincue que Concepcion Arénal était bien celle que l'on cherchait, la commission fit son rapport à l'Académie, et le jugement fut confirmé. Doña Concepcion vint elle-même recevoir le prix dont elle avait paru digne. Sa personne excita une vive et respectueuse curiosité. C'était une dame d'âge moyen, d'une physionomie grave et qui répondait à merveille par sa modeste assurance à l'idée qu'on s'était formée d'elle. On n'a pas pu me dire si elle avait amené son jeune fils avec elle, mais le public et l'Académie n'eurent pas besoin de ce témoignage pour demeurer convaincus que si le mémoire couronné était d'un esprit supérieur, c'était aussi l'œuvre d'une mère.

Le mémoire, imprimé par les soins de l'Académie, n'a pas moins de cent vingt-trois pages in-quarto ; il se divise en deux parties : la première est un rapide coup d'œil jeté sur l'histoire de la bienfaisance en Espagne, la seconde entre en plein dans le sujet, aborde résolûment les principes, et établit à quelles conditions la bienfaisance publique peut utilement s'unir à la charité privée.

Voici le début de la première partie : « Les sociétés antiques qui étouffèrent l'instinct de la pitié, qui n'eurent jamais le sentiment de la charité, n'ont pu avoir l'idée de la bienfaisance ; le mot même était ignoré d'elles.

« Deux éléments essentiels constituent la bienfaisance ; l'un matériel, l'autre moral, le pouvoir et le désir de faire le bien. Depuis quand ces deux éléments ont-ils existé en Espagne, cherchons-le. »

Et après avoir posé que Rome n'avait pu donner à l'Espagne des institutions qu'elle n'avait pas elle-même, l'auteur constate qu'en Espagne comme dans le reste du monde, l'histoire de la bienfaisance ne commence qu'avec le christianisme. La communauté des biens, qui fut l'honneur et la force de l'Église naissante, ne survécut pas au premier âge de la religion nouvelle. A mesure que celle-ci se répandait et prenait possession de la multitude, cette communauté devenait impossible, et peu à peu le clergé demeura chargé de recevoir des riches les dons destinés à faire vivre les pauvres. L'aumône fut longtemps obligatoire, avant de devenir une des grandes vertus du chrétien, et dans les premiers siècles, l'exercice de cette vertu ne s'arrêtait même pas devant la différence de religion. Jusqu'à ce qu'il fut permis à l'Église de posséder des biens-fonds, elle répartit tout ce que la charité déposait dans ses mains. Le clergé et l'Église eurent leur part, c'était tout simple, mais celle des pauvres fut la meilleure. Lorsqu'au troisième siècle, l'Église put posséder, elle fonda des hospices, des maisons de refuge pour les esclaves, pour les malades, pour les délaissés, pour les pèlerins.

Lorsque les Goths eurent définitivement arraché l'Espagne aux légions romaines et que le christianisme en eut pris possession avec eux, les deux éléments qui constituent la

bienfaisance, ne trouvant plus d'obstacles, se développèrent à l'envi.

Mais si la charité restait la vertu vitale de la société chrétienne, elle garda son caractère purement individuel, et si l'État respecta la liberté de ses pratiques, il ne se mit nullement en peine de les imiter. Les pauvres s'adressent au prêtre et non au roi. Rien dans le code des Goths, rien dans les conciles de Tolède n'a trait à l'organisation de la bienfaisance publique. Quand le roi pratiquait l'aumône, ce n'était pas à titre de souverain, mais de chrétien, et comme le dernier de ses sujets.

Dès le sixième siècle, les communautés religieuses s'établissent et se multiplient en Espagne; mais la charité n'y apparaît jamais séparée du sentiment religieux.

L'Église employait à secourir les pauvres la plus grande partie de ses richesses, et les évêques ne recevaient que pour donner, ou pour former des établissements charitables : « de toutes parts, dit l'auteur du mémoire, on en vint à considérer l'Église et elle-même finit par se considérer comme l'unique consolatrice des maux qui affligent l'humanité souffrante et délaissée. »

Il faut l'écouter encore : « La catastrophe du Guadalete et la destruction de l'empire des Goths par les musulmans portèrent un rude coup à la bienfaisance, qui dut se réfugier, à la suite des vaincus, dans les montagnes des Asturies. Toutefois les Arabes cultivaient alors les sciences avec plus de succès qu'aucun autre peuple, et leurs médecins furent les premiers, sinon les seuls, qui portèrent dans la pratique de leur art quelque chose de plus qu'un brutal empirisme. Il est certain que, dans quelques-unes des villes conquises, ils fondèrent des hôpitaux dont la magnificence dépassa de bien loin tout ce que les Goths avaient fait dans ce genre; mais leur état social et l'esprit de leur religion firent que

ces œuvres furent surtout remarquables sous le point de vue de l'art architectonique et de la science. La charité n'était pas la vertu des sectateurs de Mahomet, et le terrain, reconquis pouce à pouce pour la patrie et la religion chrétienne, le fut aussi pour la bienfaisance, qui de nouveau offrit des refuges à la douleur et des secours à l'infortune. »

Cependant les établissements avaient beau se multiplier, ils gardaient toujours leur caractère spécial, exclusivement religieux; et la loi, toujours muette à leur égard, ne s'occupait ni de venir en aide au malheur, ni de soumettre à une organisation commune les effors de la charité individuelle. Elle n'intervenait en rien dans la fondation des maisons de refuge ni dans leur régime intérieur; et pour constater ce silence et cette absence de la loi civile, l'auteur donne un tableau chronologique des premiers établissements de bienfaisance, lequel n'embrasse pas moins de huit siècles et remplit sept pages entières.

« On voit ici, continue doña Concepcion Arénal, la confirmation presque complète de ce que nous avons dit, que, dans ces fondations, l'individu faisait tout, la société rien. Les fondateurs sont des rois, des prélats, des dignitaires ecclésiastiques, des citoyens obscurs, de pieuses femmes, des confréries religieuses, des autorités locales. Mais les rois, nous le rappelons, accomplissaient l'œuvre sainte comme chrétiens, non comme chefs de l'État; et, soit qu'ils cédassent le patronage de leur fondation ou qu'ils le conservassent nominalement, ils en laissaient la garde à des corporations religieuses ou à des individus qui, en vertu du choix dont ils étaient l'objet, devaient s'occuper de maintenir le bon ordre dans le pieux asile. Mais nulle part on ne trouve une règle à laquelle doivent se soumettre ceux-là même qui relevaient du patronage du roi.

« Bien que l'on constate avec regret ce silence de la loi,

dans tout ce qui est du domaine de la bienfaisance, l'ami de l'humanité ne parcourra pas sans une profonde consolation ce long catalogue des établissements pieux fondés par la charité de nos devanciers. Il n'y avait pas de bourg, si insignifiant qu'il fût, qui ne possédât quelque sainte maison de ce genre, pas de village si misérable qu'il n'eût ses refuges sacrés. Il est incontestable que, pendant des siècles, la bienfaisance, en Espagne, s'éleva à toute la hauteur que pouvaient permettre les préjugés et l'ignorance des temps. Il y a telle province où se comptaient par centaines les fondations de bienfaisance : un seule cité, Séville, en possédait plus de soixante. »

Et l'auteur prend de là l'occasion de passer en revue les ordres religieux et les ordres militaires, les chevaliers du Temple et ceux de Saint-Jean, les ordres mineurs enfin, qui, vivant au milieu de toutes les misères, ne reculaient même pas devant la répugnance instinctive, absolue, que la lèpre avait jusque-là provoquée chez les meilleurs.

Je trouve ici sur le développement de ce fléau terrible et sur l'origine des lazarets où furent enfin recueillies ses victimes, des pages émues ; j'en lis d'autres, justement indignées, sur les traitements auxquels étaient soumis, récemment encore, d'autres malheureux non moins à plaindre, les aliénés.

Les enfants trouvés étaient-ils traités avec une charité plus intelligente? Écoutons l'auteur du mémoire :

« Il n'y avait pas d'établissements exclusivement destinés à les recevoir. On les déposait dans les hôpitaux ordinaires, où ils mouraient dans une proportion effroyable, et telle que celui qui exposait un enfant et celui qui le tuait pouvaient l'un et l'autre, sinon dans la forme, au moins dans le fond, être considérés comme ses meurtriers. Ceux qui, en très-petit nombre, échappaient à la mort, n'étaient pas beaucoup

plus heureux. Victimes de l'abandon le plus cruel, ils étaient livrés à qui les demandait, souvent sans garantie aucune. S'il n'y avait pas une loi qui le défend, on se refuserait à croire que ces pauvres enfants étaient donnés à des saltimbanques, à des escamoteurs qui, à force de châtiments, leur apprenaient des tours pour amuser la foule et en tirer quelques réaux. Quel pouvait être le sort des pauvres orphelins livrés à la cruauté, à la cupidité d'une gent ignoble, immorale, déclarée infâme par la loi, et infâme par sa conduite? Ceux-là sans doute n'ont jamais arrêté leurs yeux sur ces tristes tableaux, qui prétendent que chaque jour l'homme devient pire. »

Une décentralisation administrative excessive et l'absence d'unité dans la loi, quand il y eut une loi, un respect superstitieux pour la volonté du fondateur, développaient parfois un farouche esprit de localité qui rendait un établissement pieux inutile à deux pas du lieu où il avait été fondé. Les ressources abondaient là où cette abondance même avait fini par les rendre inutiles, et quelques lieues plus loin, on mourait sans secours.

Il manque un dernier trait à ce triste tableau. A cette masse d'infortunés repoussés par l'égoïsme local, d'enfants abandonnés, d'aliénés victimes d'un système atroce, il faut ajouter ceux qui, atteints de maladies contagieuses ou prétendues telles, trouvaient le préjugé plus fort que la charité!

Mais, précisément à l'époque où ce préjugé était dans toute sa force, où ces répugnances meurtrières n'avaient encore rien perdu de leur énergie fatale, Dieu suscita un homme qui entreprit de lutter seul contre ces instincts de la peur, et de rendre à la charité son intrépidité première.

« Dans les dernières années du quinzième siècle, dit doña Concepcion Arénal, apparaît enfin celui qui doit consoler

ceux qui ne trouvent pas de consolateurs. Né dans la pauvreté, il reçoit, en naissant, le nom du disciple chéri de Jésus. Pâtre et soldat, il échange deux fois la houlette contre la lance; et, avec cette terrible inquiétude particulière à l'homme qui a une haute mission à remplir, il parcourt l'échelle entière des égarements et des douleurs. Il change incessamment de lieu, cherchant une paix que rencontrent seulement dans le ciel ceux qui sont nés pour faire de grandes choses sur la terre, et il court en d'autres pays à la poursuite du martyre, ignorant que ceux-là le trouvent infailliblement où Dieu les a mis, qui ont reçu de Dieu une âme telle que la sienne. Cet homme, condamné à mort comme un criminel, emprisonné comme fou, maltraité sans pitié, éprouvé sans miséricorde, reçut le baptême de l'ignominie, ce baptême terrible qui, sous une forme ou sous une autre, fait rarement défaut aux grands bienfaiteurs de l'humanité; et il s'appelle aujourd'hui *saint Jean de Dieu*, glorieux nom que méritait de porter celui qui a fait tant de bien aux hommes. »

Saint-Jean de Dieu créa l'ordre des frères de la Charité, dont la mission est de se dévouer précisément aux victimes de ces maladies qui jusqu'alors avaient découragé le zèle des médecins, et que repoussaient tous les hôpitaux. Il fonde son premier hospice à Grenade, et aujourd'hui l'Espagne ne les compte plus.

Comment en saluant le nom et l'œuvre bénie du fondateur des frères de la Charité, doña Concepcion Arénal, qui trouva dans son cœur de si douces paroles pour les enfants abandonnés, ne se serait-elle pas souvenue de saint Vincent de Paul? Elle n'a garde d'y manquer: et, sous sa plume, le grand saint de l'âge moderne reçoit, en passant, un éloquent hommage.

Lorsque enfin les mœurs se furent adoucies, que les lu-

mières du la science eurent commencé à pénétrer dans les refuges de la bienfaisance, et que l'on put espérer que la loi, y pénétrant avec une autorité discrète, allait pouvoir féconder par son heureuse influence les efforts de la charité, ce fut le moment où la foi antique venant à défaillir, l'esprit de la charité commença à se retirer des établissements qu'il avait fondés, laissant la place à l'indifférence et à la cupidité. La charité s'exerçait encore, mais sans discernement, et comme obéissant à une sorte de routine ; et lorsque, de nos jours, la suppression violente des couvents fit ce grand vide au cœur de l'Espagne, ce qu'il y eut à regretter le plus dans cette mesure brutale, brutalement accomplie, ce ne furent pas ces secours qui, trop souvent distribués au hasard, ne servaient plus qu'à entretenir la paresse et l'oisiveté au détriment de la vraie misère, qui se cache dans la pudeur de sa dignité.

« Mais, dit doña Concepcion Arénal, comme les misères ne s'éteignent pas plus que le sentiment céleste d'où naît le désir de les soulager, la bienfaisance apparaît alors sous un nouvel aspect. L'État, quoique timidement encore, accepte la charité comme un devoir, et les individus lui apportent une aide sans laquelle rien n'est possible. On a enfin une loi de bienfaisance bonne ou mauvaise ; et partout à la fois, on voit s'organiser des associations charitables ; on voit enfin approcher le terme de cette période redoutable de transition, où le vieil édifice étant tombé et le nouveau n'étant pas encore achevé, tout est souffrance pour ceux qui doivent y chercher un abri. »

Que pourrait l'État, en effet, si les associations ne lui apportaient le puissant appui de leur assistance désintéressée mais libre ? Et ici l'auteur rend un éclatant hommage à la Société de Saint-Vincent-de-Paul, qui, officiellement approuvée en Espagne depuis 1850, couvre déjà le pays de

ses œuvres admirables. Là, comme partout, elles sont à la fois une source de bienfaits et d'enseignements, et, en travaillant à rendre l'homme moins malheureux, elles le préparent à devenir meilleur.

C'était le moment aussi de rendre témoignage à deux dames qui, aujourd'hui même encore, donnent à l'Espagne un de ces beaux spectacles sur lesquels s'abaissent les regards des anges. L'une, la comtesse Mina, veuve du célèbre partisan, a mérité que la reine, dont l'enfance lui fut un moment confiée, la mît à la tête de tous les établissements charitables de la Galice ; et, dans ce pays où les mauvaises récoltes déchaînent trop souvent la famine, d'où naissent ensuite les épidémies, providence visible du pauvre, la comtesse Mina tient intrépidement tête à tous les fléaux, et trouve dans l'ardeur de son zèle, comme dans l'énergie de sa volonté, des ressources permanentes contre des misères sans cesse renaissantes.

La vicomtesse de Jorbalan a vendu tout ce qu'elle possédait pour ouvrir un asile, sous l'invocation de *Notre-Dame des Délaissées*, à ces malheureuses jeunes filles que la détresse, l'ignorance ou les passions ont précipitées dans le vice, et elle a trouvé de belles âmes pour s'associer à son œuvre et se faire avec elle les gardiennes bienveillantes, les charitables institutrices de ces pauvres créatures. La régénération de ces âmes perdues avançait trop lentement encore à son gré ; elle s'établit elle-même dans cette maison du repentir, et ne se laisse décourager ni par les dégoûts, ni par les mécomptes qui l'attendent. « Si la raillerie et la calomnie eussent épargné la vicomtesse de Jorbalan, dit l'écrivain, il lui manquerait son plus beau titre à la gratitude et à la vénération des amis de l'humanité ; la vertu purifie les lieux qu'elle visite, loin d'en être souillée. Le grossier vêtement dont s'est affublée la fondatrice de la maison des Délaissées, elle peut

désormais le porter avec orgueil. Le juste sanctifie ce qu'il couvre de son corps de la même manière que Dieu convertit un gibet infâme en un signe de rédemption. »

Après avoir montré ce qu'a été, ce qu'est aujourd'hui la bienfaisance en Espagne, il restait à se rendre compte des lois qui, à diverses époques, ont tenté de l'organiser. C'est une histoire malheureusement aussi courte qu'elle est peu remplie. La bienfaisance a toujours tenu peu de place dans la législation espagnole. On a vu déjà qu'il n'en est pas dit un mot dans le code des Goths; il n'en est pas question davantage dans les vieilles lois de la Castille, ni dans les ordonnances d'Alcala, qui en sont le complément et le commentaire. Alphonse le Sage, dans ses *Siete partidas*, où il a si bien devancé son siècle qu'elles n'eurent force de loi que longtemps après lui, se montra-t-il également, sur ce point délicat, supérieur à ses contemporains? Hélas! il n'est ici que l'égal de ses devanciers. Ce n'est que par hasard et de loin en loin que la bienfaisance se laisse entrevoir dans le code de ses lois, et encore ne s'en occupe-t-il que pour établir quelque point secondaire qui ne va jamais au fond des choses.

Pour rencontrer une véritable loi de bienfaisance, il faut venir jusqu'à celle que rendirent à Madrid, en 1528, l'empereur Charles-Quint et la reine Jeanne, sa mère : elle a pour objet les léproseries et les hospices de Saint-Antoine, où l'on recueillait les malheureux atteints de cette étrange et cruelle maladie qui, chez nous, dans le Dauphiné, exerça tant de ravages au onzième siècle, et qui, souvent guérie par l'intercession du saint solitaire, quitta, pour prendre son nom, celui de *feu sacré*. Cette loi, dans sa spécialité apparente, a un caractère général. D'autres lois, émanées des mêmes souverains et reproduites avec peu de changements par Philippe II, essayèrent de mettre un frein à la mendicité ou,

pour mieux dire, déterminèrent à quelles conditions il fut permis de mendier. Les dispositions étaient généralement sages, et on ne peut regretter qu'une chose, c'est qu'elles n'aient jamais été observées.

Lorsque les lois règlent une matière avec quelque profondeur, c'est que déjà l'esprit qui les anime s'est imposé à l'opinion avec une certaine autorité. Ce fut aussi sous Philippe II que l'on vit, pour la première fois, ce que l'on a appelé depuis la question du paupérisme se poser et se débattre dans ses termes généraux. Ce fut une brillante passe d'armes entre l'abbé Juan de Medina et un professeur de théologie de l'université de Salamanque, appelé Domingo Soto. L'un voulait que chaque district se chargeât de ses pauvres, pourvût à leurs besoins, élevât ses orphelins ; qu'il y eût aumône publique et aumône secrète : c'était renfermer la charité dans de trop rigoureuses limites, où bientôt elle fût devenue impuissante et stérile. Plus tolérant, le docteur de Salamanque voulait que le pauvre fût libre de chercher son pain où il croirait devoir le trouver plus aisément : c'était sacrifier le véritable intérêt du pauvre à cet instinct d'indépendance qui est le fond même du caractère espagnol. L'intérêt l'emporta sur une prudence trop étroite. On est un peu tenté de se ranger du côté du docteur, quand on lit un texte de loi qui, à défaut de prison, envoie les criminels aux hospices pour y subir leur peine.

Sous le règne de Charles IV, la loi se souvint enfin des enfants exposés, mais pour les livrer à des mains mercenaires. C'était un premier pas sans doute, mais qui ne pouvait donner que de tristes résultats ; l'État d'ailleurs mettait le bienfait à trop haut prix, en condamnant inexorablement ces pauvres créatures à recruter les cadres de la marine, par l'excellente raison qu'on y avait *grand besoin de bras*. « C'est-à-dire, ajoute dona Concepcion Arénal, que cet

infortuné, qui n'avait pas de mère, dont la naissance n'avait eu la douceur d'aucune caresse, dont les premières années n'avaient connu ni liberté, ni jouissances, ni consolations, mangeant pour vivre et vivant pour souffrir, la loi, au lieu de l'indemniser de ce qu'il avait souffert, autant qu'il était en elle, s'emparait de lui et le confinait dans une carrière qui devait être bien pénible, puisque nul ne s'y dévouait volontairement. Pour ces infortunés, à la fin du dix-huitième siècle, l'esclavage n'avait pas encore été aboli. »

Et cependant, malgré l'insuffisance et même la cruauté de ces lois, celle qui, le 19 septembre 1798, décréta la vente des biens de tous les établissements de charité, porta le coup mortel à la bienfaisance. Le revenu de ces biens devait être remplacé par une rente fixe ; mais, alors comme plus tard, ce fut la seule disposition de la loi que l'on oublia d'exécuter.

Ce ne fut qu'en 1822 que l'assistance des pauvres, laissée au zèle de la charité individuelle durant les mauvais jours, fut réclamée par l'État et par lui mise au nombre de ses devoirs. Mais la loi de cette époque, tour à tour abrogée ou reprise au gré des événements qui agitèrent la Péninsule, ne retrouva une sorte d'autorité que dans sa dernière rédaction de 1849, confirmée et complétée en certaines de ses parties par celle qui porte la date de 1852 : loi bien imparfaite encore et dont l'état actuel des hôpitaux ne montre que trop les lacunes et l'insuffisance. Je me reprocherais de suivre ici dans les pénibles détails qu'elle a rassemblés doña Concepcion Arénal, qui les emprunte aux sources les plus officielles. Ces détails qui, en Espagne, n'étonnent personne, traduits dans une autre langue, auraient l'air d'une calomnie. D'ailleurs, depuis que ce mémoire a été écrit, ce qu'un ancien gouverneur de Madrid, de regrettable mémoire, don Melchor Ordoñez, avait courageusement signalé à l'au-

torité supérieure, un autre gouverneur de Madrid, le marquis de la Vega Armigo, l'a non moins courageusement modifié. Seulement la réforme ne s'est pas étendue à toutes les provinces.

Nous voici arrivés à la seconde partie du mémoire ; c'est la plus importante, celle où l'auteur entre hardiment dans le domaine des idées et des faits.

Il commence par jeter un regard attristé sur les temps où nous vivons, époque de doute et de transition en toutes choses et chez tout le monde, en Espagne aussi bien que dans le reste de l'Europe.

« Il n'y a rien, dit doña Concepcion Arénal, dans la vie morale, sociale, politique de notre siècle qui n'ait un caractère transitoire. De quelque côté que nos yeux se tournent, ils aperçoivent le squelette de ce qui n'est plus, le germe de ce qui n'est pas encore. Pour combler l'abîme qui sépare la société qui finit de la société qui commence, les croyants arrivent avec leur foi, les visionnaires avec leurs songes, les penseurs avec leurs systèmes, l'humanité entière avec ses larmes, et l'abîme semble dévorer tout ce qu'on y jette. Les uns veulent vivre des plus vains souvenirs du passé, d'autres dans les espérances prématurées de l'avenir. Les générations passent et nulle ne semble dire : Cette époque est la mienne. Tout ce qui n'a pas atteint les dernières limites de la dégradation se tourne de quelque côté, demandant pour sa tête ou pour son cœur quelque chose que le siècle ne peut lui donner. Les esprits élevés qui ne transigent pas avec l'indifférence, avec le doute, qui ne sauraient se passer de la foi, de l'affirmation, d'un système, sont du parti de ce qui fut ou de ce qui sera. Le présent révèle, par l'anarchie dans ses idées, par ce caractère essentiellement passager des choses, cette gravitation qui l'emporte vers le passé ou

vers l'avenir, laquelle caractérise le génie au dix-neuvième siècle. »

Je ne crains pas que l'on trouve le tableau trop chargé. Mais l'auteur ne doit-il pas craindre, en tenant ainsi la balance égale entre le passé et l'avenir, qu'on ne l'accuse lui-même de porter trop aisément le poids de ce doute qui pèse sur tous les cœurs, sur tous les esprits? Il continue :

« Les systèmes, les institutions, toutes les lois prouvent qu'il n'y a rien de définitif dans la vie sociale, et la bienfaisance, en Espagne, se ressent profondément de cette situation transitoire... L'État *essaye, éprouve, doute* en matière de bienfaisance, comme en toute chose. Seulement ces essais, ces épreuves, sont ici d'autant plus horribles qu'ils ont pour résultat de laisser le malheureux sans secours, le dénué sans protection. »

Et l'auteur gémit avec l'Académie de trouver partout isolées et par conséquent impuissantes, la bienfaisance, la philanthropie, la charité.

Mais que signifient ces trois mots? L'auteur a suivi avec trop de zèle et de profit son cours de philosophie, pour ne pas commencer par définir les termes dont il se sert :

« La bienfaisance, c'est la compassion officielle venant en aide au délaissé par un sentiment d'ordre et de justice.

« La philanthropie, c'est la compassion philosophique secourant le malheur par amour pour l'humanité et avec la conscience de sa dignité et de son droit.

« La charité, c'est la compassion chrétienne cherchant le nécessiteux par amour de Dieu et du prochain. »

Réunir la bienfaisance, la philanthropie, la charité dans une action commune, c'est le but qu'il s'agit d'atteindre.

Mais sur quelles bases devront-elles s'associer? il y en a quatre, qui peuvent être formulées ainsi :

« 1° Le devoir de la société est de procurer aux malheureux la plus grande somme de bien possible.

« 2° La société ne comprendrait pas sa haute mission si, pour la remplir, elle ne s'occupait que du bien-être matériel des malheureux.

« 3° L'État, en s'isolant de la charité privée, ne peut convenablement assister ni le corps ni l'âme du nécessiteux.

« 4° La société possède les éléments nécessaires pour soulager toutes les douleurs; il n'est besoin que d'harmoniser ces éléments. »

Nous ne suivrons pas l'écrivain dans le développement de ces quatre propositions évidentes par elles-mêmes; il suffira de marquer quelques points. Voici sur la seconde et la plus importante, socialement parlant, une page heureuse :

« Une des grandes difficultés qui se présentent pour parler à l'homme du peuple de ses devoirs, c'est de trouver un moment opportun. Les jours ouvriers, il a du travail, ou il a faim; le travail absorbe son attention, la faim n'écoute bien que des paroles sinistres, des conseils criminels. Le jour de fête, le seul où il se repose et cherche à se distraire, il a hâte d'aller au jeu, à la taverne, à la promenade, de se divertir enfin d'une façon quelconque, et jour de fête ou de travail, qu'il ait à faire ou non, l'homme du peuple, par son éducation, par son genre de vie, appartient déjà au matérialisme; il y a sur son âme comme une rude écorce que perce difficilement la lumière des idées. Où irez-vous chercher les hommes pour leur parler de religion et de vertu? à l'hôpital; mais dans l'hôpital tel qu'il existe aujourd'hui? Non, mille fois non, ils vous écouteraient plutôt au cabaret et dans l'orgie. A l'hôpital tel qu'il devrait être, tel qu'il sera, un jour, avec l'aide de Dieu.

« Qu'ils seraient utiles, les établissements de bienfaisance, si la charité pouvait y pénétrer! comme ils pourraient éle-

ver l'âme en soulageant le corps! Les longues heures de la convalescence, l'imminence de la mort, la vieillesse, après que les passions se sont tues, l'enfance, quand elles ne parlent pas encore, que de circonstances favorables pour enseigner à l'homme la vérité et le préparer à la vertu! »

La page qui suit est d'un pénétrant observateur de l'époque actuelle :

« Avez-vous jamais remarqué combien le pauvre est reconnaissant, est ému, quand il voit une personne supérieure à lui s'abaisser, s'élever, devrait-on dire, à essuyer la sueur de son front, à étancher le sang de ses blessures, à lui prêter l'assistance la plus insignifiante? N'avez-vous jamais vu la puissance magique d'une main délicate qui ne craint pas de toucher sa main calleuse, d'une voix émue qui, dans un langage qu'il n'est pas habitué à entendre, lui adresse des paroles de consolation? N'avez-vous jamais vu comme il est touché de voir quelqu'un qui vaut mieux que lui, qui peut davantage, qui n'a besoin de lui pour rien, qui n'attend rien de lui, qui ne craint rien de lui, quitter ses plaisirs, sa vie facile, pour lui apporter secours et consolation, au milieu d'une scène de douleur, et s'exposer pour lui aux dégoûts, aux privations, à la mort peut-être?

« Sur cent hommes, les prît-on parmi les malfaiteurs, qui, se trouvant malades, se voient l'objet de l'infatigable sollicitude des classes supérieures, quatre-vingt-dix sentiront, tout au fond de leur âme, quelque chose qu'ils n'avaient pas senti encore, et qui les prépare à devenir meilleurs. Emparez-vous de cette disposition : c'est comme un éclair de lumière à la lueur duquel vous pouvez montrer la vérité à une créature ensevelie dans les ténèbres de l'erreur. A l'égard du pauvre, endurci par la misère, dépravé par le vice, souillé par le crime, la difficulté consiste à lui com-

muniquer une impression qui n'ait rien de matériel; sachez l'émouvoir, et vous l'aurez à demi régénéré. La charité le remet presque converti dans les bras de la religion.

« Le malade et le convalescent sont admirablement disposés à écouter la parole qui leur rappelle leurs devoirs. La maladie spiritualise l'homme : la douleur le fait rentrer en lui-même. Le voisinage de la mort lui fait comprendre le néant de la vie; le silence lui laisse entendre la voix de sa conscience. Le bien qu'on lui fait l'aide à comprendre le mal qu'il a fait lui-même. La reconnaissance le prédispose à se repentir, à s'amender. Ce sont de précieux moments pour la régénération du pauvre que ceux qu'il passe dans un hôpital, d'où son âme devrait sortir améliorée comme son corps. Le médecin ordonne des remèdes, pratique des opérations en toute liberté, et le moraliste hésitera, gardera le silence? La science morale ne possède-t-elle pas plus de vérités que la médecine, et des vérités plus évidentes que les siennes; et la nature spirituelle de l'homme n'aspire-t-elle pas au bien, comme sa nature physique à la santé?

« Comment donc ne travaille-t-on pas à enseigner le pauvre dans le lieu où il est mieux en disposition d'apprendre? Comment un gouvernement peut-il croire qu'il a rempli sa haute mission, quand il a éloigné le malade de la vue du public, pour le livrer à l'indifférence ignorante et sans foi qui lui prêtera tout au plus une assistance matérielle? Comment se défendra-t-il du reproche d'avoir oublié qu'il y a une âme dans cette créature dont il soigne, nourrit et habille le corps? Quel est le spectacle le plus triste, celui d'un homme dont le corps dépérit, faute de pain, ou celui d'un homme dont les plus nobles facultés s'éteignent, faute de secours? Ce qu'il y a de plus beau, de plus grand, est-ce d'arracher un homme à la mort, ou de l'arracher au

vice et au crime? Procurer à la société de robustes malfaiteurs, est-ce là le but sublime que se proposent les gouvernements, en ne tenant pas compte de la moralité dans celui qu'ils assistent matériellement? Assurément ce n'est pas là leur but. Mais l'État, comme l'individu, se laisse aller insensiblement à la pratique du mal dont la théorie lui faisait horreur, et par ignorance, par habitude et nonchalance, le mal en vient à former une atmosphère qu'on ne sent pas, parce que, pareille à celle de l'air, sa pression est partout la même. Les spectateurs, les acteurs eux-mêmes du terrible drame de la misère physique et morale de l'humanité s'accoutument à trouver ce spectacle aussi naturel, aussi inévitable que les éruptions d'un volcan et les ravages de la foudre...

« L'équilibre dans le mal ne saurait durer, et il finit par se rompre, Le dix-neuvième siècle assiste à une de ces commotions, à un de ces tressaillements qui font palpiter de joie tous les nobles cœurs. Les sociétés établissent le long et douloureux inventaire de leurs souffrances, les analysent, les mesurent, les classent, et si elles ne trouvent pas de remèdes à toutes, elles ne refusent leurs consolations à aucune. Les uns considèrent la douleur comme éternelle, les autres comme passagère, ceux-ci comme l'œuvre de Dieu, ceux-là comme l'ouvrage de l'homme; mais nul ne la regarde plus avec indifférence. A chaque génération, il s'élève des voix innombrables qui pleurent, qui prient, qui blasphèment, mais qui toutes sont émues, et il se dresse des bras sans nombre pour saisir le remède ou la vengeance. L'indifférence et l'abandon de soi-même ne créent plus à la douleur ce rempart artificiel, mais impénétrable, qui la rendait maîtresse absolue de ses victimes. On acceptait le mal sans remède, on veut le bien sans mélange d'aucun mal; erreur des deux parts, comment éviter la loi des réactions?

Mais à travers tout cela, l'humanité comprend mieux chaque jour la nature de ses douleurs, et l'espérance n'est plus seulement une vertu chrétienne, c'est une vérité philosophique. »

Après avoir démontré enfin combien il importe à la société d'éclairer le malheureux, après l'avoir nourri et guéri, l'auteur conclut par ces fortes paroles :

« En face d'une telle misère matérielle et morale, la société ne trouve-t-elle rien de mieux que de se présenter à elle avec un morceau de pain, une clef et un écrou? Ce sont les moyens qu'emploie un dompteur d'animaux féroces.

« La société paye bien cher l'abandon où elle a laissé ses enfants, comme tous les parents qui ont mal élevé les leurs. »

Pour prouver ensuite que là où la charité individuelle ne vient pas en aide à l'autorité publique, le pauvre est mal secouru, le malade indignement soigné, en un mot, le but manqué, doña Concepcion entre dans des détails qui jettent un jour effrayant sur l'état de l'assistance publique dans son pays, et auxquels il faut bien croire, puisque le tableau qu'elle en fait a eu la sanction d'une grande académie. « Devant ce tableau, ajoute-t-elle, passent les ministres et les grands, les moyens et les petits, les hommes de la science et les femmes pieuses, les hommes de Dieu et ceux qui s'appellent les amis du peuple, tous passent, nous passons nous-mêmes, sans que le mal trouve son remède. Pourquoi cela? Sommes-nous donc tous insensibles? Non, certes; le mal c'est que tout le monde passe et que personne n'entre. A toute observation qui leur est faite sur les abus qui se commettent dans les établissements de bienfaisance, que répondent les représentants de la charité officielle? Il n'y a pas de fonds. Et nous vous disons, nous : c'est la charité

qui manque, » et dans sa pensée l'auteur ajoute : la charité organisée.

L'organisation de la charité, tel est donc le problème que l'écrivain se pose à lui-même, quand il énonce cette proposition que la société possède les éléments nécessaires à l'assistance de toutes les douleurs, mais qu'il faut les harmoniser.

A ce simple énoncé je vois s'inquiéter quelques-uns de mes lecteurs. Quoi donc? doña Concepcion Arénal serait-elle de ces esprits faux qui veulent supprimer la douleur? Aurions-nous affaire ici à quelque saint-simonienne attardée, à quelque fouriériste égarée sous le ciel catholique de l'Espagne? Rassurez-vous, l'ingénieux moraliste a prévu l'objection, et voici en quels termes il y répond :

« On ne saurait concevoir le monde moral sans la douleur. Les larmes sont un élément de son harmonie, comme les éruptions volcaniques entrent dans celle du monde matériel. Il semble que ni l'atmosphère ni le cœur de l'homme ne puissent se purifier sans les tempêtes. » Et l'écrivain développe cette pensée avec l'ardeur d'une âme qui aime la douleur, qui l'estime à son prix, et en comprend la vertu fortifiante et réparatrice. Mais de ce que la douleur est nécessaire à l'harmonie du monde moral, s'ensuit-il qu'il ne faille pas la combattre, et, autant que possible, restreindre son domaine? Les passions mauvaises se font une arme contre la société du contraste irritant des inégalités sociales; parce qu'il serait absurde de vouloir supprimer ces inégalités, est-il donc défendu de chercher à en tempérer les effets, de les atténuer elles-mêmes? Par quels moyens? Il en est un irrésistible, la charité.

Doña Concepcion Arénal qui, d'instinct, je crois, arrive parfois à quelque chose qui ressemble à l'éloquence passionnée de J.-J. Rousseau, aime, comme Rousseau dans l'*Émile*,

à confirmer par de petits récits ses aperçus philosophiques. Seulement on voit dès le premier mot que ces récits, chez elle, n'ont rien d'artificiel. Qu'on veuille bien nous permettre d'en traduire un. Il va droit au but, il est touchant, il a la couleur du pays, trois motifs qui me feront pardonner cette courte digression :

« Par un terrible jour de décembre, une diligence se traînait lourdement à travers une neige épaisse. Dans cette diligence allait un vieillard, un grand seigneur suivant l'apparence, chargé de fourrures et d'ennui, à cause de je ne sais quelles circonstances qui l'obligeaient à voyager d'une manière si peu aristocratique; sa petite fille, qui pouvait avoir quatre ans ; une femme, modestement vêtue, qui paraissait avoir une quarantaine d'années, et le fils de cette dame, qui en avait neuf. La diligence cheminait à pas de bœufs. Derrière venait une charrette dont le conducteur avait avec lui un petit garçon couvert de haillons et mourant de froid. Entre l'enfant de la diligence et celui de la charrette s'établit le dialogue suivant, par un petit coin de la portière furtivement abaissée :

« — Tu as bien froid?

« — Si froid que je n'en puis plus.

« — Pourquoi ne te mets-tu pas dans la charrette et ne te couvres-tu pas avec ta couverture?

« — Elle est toute mouillée; mon père me dit de marcher, et je ne peux plus.

« — Grimpe sur le marchepied, de ce côté il ne vient ni vent ni neige, il est abrité par la voiture.

« — Et à quoi me retenir?

« — Je te donnerai la main... Oh! tu me gèles, je ne puis y tenir. Prends la courroie qui sert pour lever et baisser la glace; elle est large et tu pourras t'y retenir. Es-tu bien?

« — J'ai plus froid que jamais.

« — Tu pleures?

« — C'est comme si on me coupait les pieds et les mains.

« L'enfant de la diligence regarda sa mère d'un air qui voulait dire : — Pourquoi ne laisserions-nous pas entrer le petit de la charrette?

« La mère ouvrit la portière, et l'enfant entra et se blottit à terre sous une couverture.

« C'était le beau côté du tableau. L'autre côté, c'était le grand seigneur, fort ennuyé de voir baisser la glace par où entrait un froid atroce, il faut en convenir. Il devint furieux, quand il vit ouvrir la portière au petit garçon qui, à vrai dire, ne sentait pas bon. Sa colère prit de grandes proportions. Il menaça de recourir à la force pour faire valoir le droit qu'il avait acheté de ne pas voyager en compagnie de mendiants. Mais sur ce terrain de la force, il aurait pu ne pas avoir le dessus. Au dedans toutes les probabilités étaient contre lui, au dehors le charretier prendrait fait et cause pour son fils, et on ne savait trop comment le *mayoral* entendrait son devoir. Ces considérations et d'autres que lui exposa sa compagne de voyage avec énergie et dans un langage plus choisi qu'on eût dû l'attendre d'une femme *vêtue d'indienne*, firent que l'homme aux fourrures céda. Il se borna à fumer à outrance, pour neutraliser la mauvaise odeur du pauvre, et à préserver sa petite fille et ses fourrures de tout contact avec la couverture et la robe de percale. Cet homme avait décidément le coton en horreur.

« Le jour avait été exécrable de tout point, le chemin détestable, le froid atroce, pour tout festin un peu de pain et de fromage. Avec quelques restes que la prévoyance maternelle avait mis de côté pour le goûter, l'enfant de la diligence régala l'enfant de la charrette. Le grand seigneur continuait à grommeler, le charretier à bénir les voyageurs

de la diligence. La femme bénissait Dieu qui lui avait donné un enfant sensible, et un cœur qui n'avait rien de méchant.

« Deux heures se passèrent ainsi. La nuit venait rapidement, la diligence avançait lentement, la neige augmentait, et dans la même proportion l'attelage allait s'affaiblissant, si bien qu'il ne put passer outre, et la diligence s'arrêta. Le *delantero* détela la bête qu'il montait et s'en alla chercher du secours, le *mayoral* attendit à son poste, le charretier fit comme lui. C'était tout ce qu'ils pouvaient faire. Et les voyageurs? devaient-ils attendre, les bras croisés, un secours qui pouvait ne pas venir ou se faire attendre longtemps, quand la nuit approchait, que la neige continuait à tomber, qu'on ne pouvait allumer du feu, que la voiture offrait peu de ressources contre le froid, et que la faim se faisait sentir? Ne valait-il pas mieux aller à pied au prochain village, qui n'était guère qu'à un quart de lieue? Sans doute; et chacun prit ses mesures pour se mettre en chemin. La femme forte d'esprit, assez robuste de corps et faite, à ce qu'il paraissait, aux fatigues de tout genre, se mit en marche; son fils, doué d'une constitution solide, la suivit allégrement, en faisant des pelotes de neige, les unes pour les lancer, les autres pour se désaltérer, car le fromage était salé, et il avait soif. L'enfant de la charrette, qui avait repris des forces en se réchauffant dans la voiture et en partageant le frugal repas de son petit protecteur, chaussé d'ailleurs de souliers que celui-ci lui avait donnés, et heureux de se voir en si belle compagnie, ne demeurait pas en arrière. Et l'homme aux fourrures, affaibli par l'âge et par les habitudes d'une vie sensuelle? et sa pauvre petite fille avec ses bottines de satin, ses jambes peu couvertes, ses pantalons de baptiste garnis de dentelles, ses quatre ans et sa faiblesse aristocratique? Le vieillard promena autour de lui un regard rempli de détresse. Il était

matériellement impossible que sa petite fille marchât jusqu'au village, ni qu'il la portât, et il chérissait sa petite fille. Pendant qu'il réfléchissait tristement à ce qu'il avait à faire, la femme avait enveloppé la petite fille dans une couverture et l'avait passée au charretier, qui, après avoir recommandé ses bœufs et sa charrette au *mayoral*, enleva l'enfant comme une plume et partit le premier.

« Tous le suivirent ; le vieillard avec grand'peine, malgré tout ce que lui disait, pour lui apprendre à marcher dans la neige, sa compagne de voyage, empressée à le débarrasser d'une partie de ses fourrures qui ne faisaient que le gêner. Arrivé au village, le vieillard offrit une pièce de monnaie au charretier qui la refusa en disant :

« — Qu'est-ce que j'ai fait de plus que les autres? Pouvais-je laisser l'enfant dans la neige, quand vous avez, vous autres, recueilli le mien avec tant de charité ?

« Cette simple expression de la reconnaissance cachait un terrible reproche. Le vieillard s'émut visiblement ; ses yeux se mouillèrent, et, ajoutant une pièce d'or à celle d'argent qu'il avait tirée de sa poche :

« — Ami, dit-il, vous ne me devez rien. Faites-moi la grâce de prendre cet argent, pour habiller le petit et boire à la santé de vos protecteurs, dont je regrette de *ne pas être*.

« Le charretier ne comprit pas, mais il sentit que l'argent lui était offert de bon cœur et non comme un vil salaire, et cette fois il l'accepta.

« Quand les voyageurs de la diligence furent assis dans la *posada*, autour d'un grand *brasero*, le personnage à fourrures dit à la femme vêtue d'indienne :

« — Vous devez me mépriser, señora.

« — Maintenant, non.

« — Maintenant non? c'est-à-dire que vous m'avez méprisé. C'était justice, et vous aviez raison.

« — Nous nous sommes méprisés mutuellement, *caballero*, et nous avions tort l'un et l'autre. Vous aviez vos préjugés contre les tissus de coton, j'avais les miens contre les fourrures. C'était un mal-entendu dans lequel, j'espère, nous ne tomberons plus. Il n'y a pas de vêtement qui ne puisse recouvrir un cœur noble et compatissant.

« Le jour suivant, lorsque les quatre voyageurs se séparèrent, les enfants s'embrassèrent, les vieux se serrèrent les mains : c'étaient des amis. »

Tout le monde ici finit par avoir le beau rôle ; mais on aura craint un moment, j'en suis persuadé, que le bon esprit de l'écrivain ne se laissât entraîner à l'une de ces déclamations trop communes chez nous. Ces sentiments haineux entre les diverses classes de la société n'avaient guère jusqu'ici existé en Espagne, et aujourd'hui même que les passions passent les Pyrénées aussi aisément que les idées, là où parfois ils se rencontrent, on reconnaît, à leur langage, qu'ils sont d'importation étrangère et nouvelle. Quant à moi, je savais d'avance que doña Concepcion Arénal s'arrêterait à temps sur la pente fatale. J'en avais pour garant la page qu'on va lire :

« Voyez-vous cette grande dame, belle, parfumée, brillante, adorée, superbe? La toilette, le salon, le théâtre, son équipage, sa vie est là tout entière. Qu'elle est loin de penser qu'il y a des malheureux qui meurent de froid et de faim ! plus loin encore de compatir à leurs souffrances et de les soulager ! L'indifférence ouvre un abîme entre cette femme et les infortunés qui, à quelques pas d'elle, souffrent toutes les horreurs de la misère. Ainsi parle celui qui la voit, et il se trompe ; cette femme passe de longues heures, des jours entiers, à soigner des enfants qui n'ont pas

de mère, et grâce à ses services et à ceux de ses amies, la mortalité a diminué d'une manière incroyable parmi les enfants de l'hospice. Mais elle va en équipage porter secours aux malheureux? Sans doute; mais devant les hommes, et probablement devant Dieu, il vaut encore mieux faire le bien en voiture que de ne rien faire à pied, et la compassion dans les hautes classes est d'autant plus méritoire qu'elles sont plus loin des maux qu'elles assistent.

« Voyez-vous ce beau fils? il abaisse un regard complaisant sur ses bottines vernies et bien prises, sur le nœud gracieux de sa cravate. L'heureuse combinaison des couleurs de son gilet lui paraît d'un puissant effet; on dirait sa moustache peinte. Il interroge son miroir sur l'inclinaison qu'il doit donner à son chapeau; il se déclare irrésistible; il met ses gants, prend sa canne et sort. C'est à coup sûr le plus nul et le plus fat des hommes.

« Où ira-t-il? il s'écarte des rues principales, il laisse de côté celles de second et de troisième ordre; il arrive à une ruelle: il entre dans une maison de misérable apparence. Il monte à tâtons un escalier étroit et tortueux. Là s'offre à ses regards une scène déchirante. Il s'informe, prend note des détails, compatit à la souffrance et la console; il fait partie d'une association charitable. Lorsqu'il descend de ce triste logis, il a les mêmes bottes vernies, les mêmes gants; rien n'est changé dans sa cravate, dans son gilet, dans sa moustache, et cependant son aspect n'est plus le même; je ne sais quel air grave s'est substitué à la fatuité de tout à l'heure. Depuis qu'il s'est laissé émouvoir, nul ne songe à le mépriser. »

Quittons les épisodes et revenons aux grandes lignes. Jusqu'où devra s'étendre l'action respective de l'État, des associations charitables, de l'individu? L'écrivain croit

qu'il sera facile de marquer les limites, si l'on veut bien admettre les trois propositions suivantes :

1° Dans le corps social, comme dans le corps humain, le bien résulte de l'harmonie dans l'exercice des facultés diverses.

2° Les facultés de l'âme, comme celle du corps, se développent par l'exercice.

3° La pauvreté n'est pas un crime ; le pauvre n'est pas hors la loi.

Est-ce que l'écrivain, le moraliste dont nous cherchons ici à saisir les rapides évolutions, ne vous fait pas souvenir un peu de ces hardis logiciens du moyen âge qui, après avoir commencé par marquer le but qu'ils voulaient atteindre, posaient leurs prémisses, et donnaient ensuite à leurs auditeurs l'agréable surprise de se voir amenés, pour ainsi dire, à leur insu et par des chemins détournés, à ce but marqué d'avance? Cette méthode a quelque chose d'artificiel sans doute et dont se lassent bientôt les esprits absolus, mais elle n'en suppose pas moins une rare faculté de généralisation et une singulière puissance de déduction.

Que sent d'abord l'être intelligent à l'aspect de la misère de ses semblables? Ce qu'il éprouve, c'est un mouvement instantané, irréfléchi, qui le porte à s'approcher de celui qui souffre : — l'instinct.

Ce qu'il ressent plus tard, c'est une impulsion moins vive, moins aveugle, mais plus profonde, plus durable et qui le fait se souvenir du malheureux, même quand il ne l'a plus sous les yeux : — le sentiment.

Il médite, il calcule, il combine les moyens de porter remède à la souffrance ; il repousse les uns, il admet les autres ; il forme un plan : — la raison.

Instinct, sentiment, raison, tels sont les éléments du bien. S'il est rare de les rencontrer chez un seul individu, dans

des proportions suffisantes et avec l'activité nécessaire à l'œuvre que l'on poursuit, pourquoi ne pas les demander à l'être collectif appelé la société, l'association?

Ainsi l'individu représentera l'instinct, l'association le sentiment; l'État sera la raison.

Suivre l'écrivain dans les bonds inégaux de son argumentation subtile, autant vaudrait traduire le mémoire entier. Je me borne à mettre le lecteur sur la voie, et je vais droit aux idées pratiques.

Ainsi, arrivé à cette proposition que la pauvreté n'est pas un crime, l'auteur s'écrie :

« A quoi bon prouver ce que ne nie personne? A quoi bon affirmer une fois de plus ce dont personne ne doute? Pourquoi soutenir emphatiquement ce que nul ne conteste? Mais si on accepte le principe, accepte-t-on également les conséquences? La pauvreté n'est pas un crime, on nous l'accorde ; mais le pauvre en est-il moins traité comme s'il était un criminel?

« Vous voulez que les plaies et les haillons du pauvre ne fassent pas contraste avec les splendeurs de la civilisation. Vous avez peut-être raison. Je ne vous demanderai pas si vous tenez assez compte de cet instinct de liberté individuelle, plus indomptable en Espagne que partout ailleurs ; — je vous demanderai seulement pourquoi, même abstraction faite de cet amour instinctif de la liberté, pourquoi le pauvre résiste, quand vous voulez l'enfermer dans un dépôt de mendicité? Sachez-le bien, c'est qu'il y est mal; c'est que moralement et matériellement on l'y traite mal : ce que vous appelez un asile, vous lui en faites une prison. Enfin, s'il y a une loi, elle est inégalement exécutée. »

Et doña Concepcion revient ici avec plus de force sur les abus dont elle a déjà fait une peinture énergique, moins cependant, ce semble, pour les flétrir de nouveau que pour

réclamer, en bonne Espagnole, le droit qu'elle reconnaît au pauvre de garder sa liberté.

« La société, dit-elle, peut-elle légitimement priver un homme de sa liberté, parce que cet homme n'a pas de quoi manger? Nous n'hésitons pas à répondre négativement.

« Mettons-nous un moment à la place du pauvre. — J'ai travaillé tant que j'en ai eu la force. Le temps, une maladie, un accident, me rendent invalide, ou je suis infirme depuis ma naissance. La consolation de mon malheur, Dieu l'a mise dans le cœur de mes semblables; si je me montre dans la rue, j'excite la compassion, on me vient en aide, je ne meurs pas de faim. Je vais toujours au même endroit; j'ai mes connaissances et mes habitués. L'un ajoute à son aumône une question sur mon état, l'autre un conseil, un autre quelques bonnes paroles. De temps en temps je reçois quelque vêtement à moitié usé, mais qui peut encore servir, et à certains jours particuliers, il m'arrive une aumône plus considérable. J'ai mes consolations, j'ai mes joies, Dieu soit béni mille fois! Mais voici un agent de police qui, parce que je suis boiteux, manchot, vieux enfin, me conduit dans une prison, de quelque nom qu'on l'appelle. J'y serai soumis à la volonté du dernier mercenaire sans charité. Il faudra pour me lever, me coucher, manger, prier, attendre qu'on m'en donne l'ordre; ma volonté ne sera consultée en rien. On trouvera même ridicule que je laisse entendre que j'en ai une. Si j'ai froid, je le supporterai comme je pourrai, bien que j'aperçoive de l'autre côté de la rue le soleil briller et m'appeler. Si j'ai chaud, il me sera défendu d'aller chercher ailleurs un air moins étouffant. La nauséabonde pitance que l'on me donne et qui est toujours la même, finit-elle par me répugner, on n'ira pas la changer pour moi, et je me sentirai défaillir, mourir peut-être. Je n'ai plus de famille, plus d'amis, plus de liberté. Où sont les jours où

j'étais maître de mes actions? Oh! comme je me souviens de ce bon monsieur qui me faisait l'aumône et me parlait comme à un ami! Et cette bonne señora qui, en me secourant, s'informait de ma santé, et me donnait de si bons conseils! Qu'auront-ils dit en voyant se passer tant de jours sans que j'aie reparu à ma place ordinaire? Ils m'auront cru mort; cela valait mieux en effet! »

Je sais tout ce qu'on peut répondre à cette plainte du pauvre. Mais jamais un Espagnol ne se payera des arguments de nos économistes. D'ailleurs, la seule réponse à faire au pauvre, c'est de lui ouvrir un asile où il rencontre la sympathie, en même temps que l'ordre et le remède à ses maux. Il ne paraît pas qu'en 1860 ce problème eût encore été résolu en Espagne, il ne le sera que le jour où la charité individuelle et les associations de bienfaisance interviendront efficacement dans l'exécution de la loi.

« Pour sauvegarder tout ensemble les convenances d'une civilisation raffinée et le droit de l'individu, que propose-t-on, le voici : On veut que, dans chaque district, il soit établi un tribunal, un jury, qui, après mûr examen, et prenant conseil de l'autorité, de la charité, de la science, décide si le pauvre est valide ou ne l'est pas. » Dans ce dernier cas, il recevra une *cape*, une médaille, un signe quelconque, et, ainsi muni, il pourra choisir entre l'établissement de bienfaisance et la charité libre, qui, ainsi avertie, ne craindra pas d'être trompée. Assurée de secourir une véritable détresse, elle donnera de meilleur cœur et davantage, et le vagabond n'aura d'autre alternative que de travailler ou de mourir de faim. On ne craindra plus que l'égoïsme prenne le langage de la philosophie et de la raison pour refuser l'aumône. Alors il se manifestera un changement dans les idées, et la femme vêtue de velours, et l'homme enveloppé de fourrures, s'ils passent devant un mendiant sans le secou-

rir, feront une chose blâmable, et qui, un jour ou l'autre, les couvrira de honte. Les sentiments d'humanité se développeront en s'exerçant, prendront plus de force. Il se forme des relations bienveillantes entre celui qui donne et celui qui reçoit, et l'un et l'autre en deviennent meilleurs. Que de fois le pauvre se résignera à son sort, le bénira même, s'il parvient à connaître, à soupçonner ce qui se cache d'amertume au cœur de celui qui descend d'une voiture pour lui faire l'aumône! Que de fois, à son tour, celui qui souffre des maux imaginaires, trouvera une consolation, une leçon dans le spectacle des maux réels ! L'aumône que nous échangeons contre un reçu à la fin du mois, à la fin de l'année, ne nous accoutume pas à faire le bien. Elle ne moralise ni elle ne console, comme celle que l'on donne de sa main, ou par la main d'un enfant qui apprend ainsi, dès le premier âge, à ne jamais passer devant un malheureux avec indifférence.

« Mais on nous dira : L'aspect de la misère dans une grande ville où il y a une police des trottoirs, et qui est éclairée au gaz, est quelque chose de répugnant.

« Ce qui nous répugne à nous, c'est cet argument, si on peut appeler un argument cette hypocrisie cruelle qui fait si peu pour qu'il n'y ait pas de pauvres, et qui fait tant pour qu'on ne les voie pas.

« Il y aura toujours des pauvres parmi vous, a dit Celui qui ne se trompe pas. »

En recherchant les moyens de mettre en harmonie l'action respective de l'État, des associations bienfaisantes et de la charité individuelle, doña Concepcion Arénal n'en trouve aucun qui ne doive prendre pour base ou l'économie sociale, ou le sentiment religieux, et elle demande que l'initiative parte de l'État chargé, on l'a vu plus haut, de représenter la raison.

« La nécessité, dit-elle, de cette initiative, évidente pour toute nation civilisée, l'est surtout pour un peuple qui, comme le nôtre, hésite en toutes choses, essaye, doute, change, détruit et rétablit. Rien n'égale l'anarchie intellectuelle qui règne parmi nous. Tantôt on nous verra prendre feu devant quelque niaiserie scientifique, et lui offrir le tribut de notre respect. Tantôt nous passerons avec indifférence à côté d'une grande pensée, d'une œuvre d'un vrai mérite, comme un aveugle à côté d'un tableau de Raphaël. Aujourd'hui nous nous scandalisons d'une idée que nous n'avons pas bien comprise, demain nous accorderons notre appui à une autre que nous avons entendue de travers. Dans les sciences, dans les arts, on traduit, on imite, on travaille d'une main incertaine à créer quelque chose qui ait de la vie. En morale quoique doués d'un instinct du bien qui nous sauve de beaucoup d'entraînements, nous avons pourtant aussi nos doutes et nos perplexités, nos écarts et nos aberrations. Dans une situation pareille, peu de choses sont faciles, il en est peu aussi qui paraissent impossibles, et l'initiative éclairée de l'État s'impose à nous comme une impérieuse nécessité.

« Existe-t-il une opinion politique, en matière de bienfaisance? Que demande-t-elle? Dans les journaux qu'on arrête les mendiants; dans les rues, qu'on leur fasse l'aumône; sur les places, que l'on résiste à ceux qui viennent les y arrêter. Sur quelque autre point que ce soit, cette opinion n'est pas mieux d'accord, les oracles se ressentent toujours du lieu où on les a rendus. »

Répétons-le donc, c'est à l'État qu'il appartient de commencer. Mais par où débutera-t-il? Il devra faire une loi, loi impuissante cependant, si elle ne se fonde sur l'organisation des associations philanthropiques, et ne réussit à établir entre toutes ces associations unité de vue et d'action;

Si elle n'impose à toute association religieuse l'obligation de joindre au but particulier qu'elle s'est marqué le devoir de coopérer à quelque œuvre de charité;

Si elle ne fait intervenir la publicité la plus complète dans toute ce qui touche à l'organisation de la bienfaisance publique.

Cette loi, en outre, devra empêcher autant que possible les agglomérations de pauvres.

Elle devra faire appel au prêtre et à la femme, comme à d'indispensables auxiliaires.

Elle devra enfin assurer à la bienfaisance les services de la science.

Sur le premier point, il est difficile de ne pas être de l'avis de doña Concepcion, surtout en ce qui concerne les rapports à établir entre les diverses associations, En parlant ainsi, je pense, comme elle, à l'Espagne, pays où l'instinct de localité aura longtemps et toujours besoin d'être combattu par l'esprit d'unité. L'écrivain entre, à cet égard, dans des détails qui témoignent d'une douloureuse expérience et d'une sincérité d'observation qui ne se laisse jamais corrompre par l'amour-propre national : il faut lui en tenir grand compte. Préoccupé avant tout du sort des enfants abandonnés et de l'extrême difficulté que l'on éprouve souvent à faire parvenir ces pauvres créatures à l'hospice chargé de les recueillir et de les élever, il voudrait que l'Espagne moderne s'inspirât ici des traditions et des coutumes de l'ancienne.

« Les anciens ordres mendiants, nous dit-il, avaient dans chaque village un *hermano* chez lequel était logé gratuitement et entouré des soins les plus affectueux le religieux envoyé pour quêter, pour prêcher, etc., et avec lui le frère lai qui l'accompagnait dans ses tournées. Comme ses quêtes les plus fructueuses avaient lieu durant l hiver, qui est l'époque

où l'on tue les porcs, il arrivait souvent, surtout en certains pays, que les intempéries de la saison combinées avec le mauvais état des chemins ne permettaient pas au religieux de regagner son couvent pendant plusieurs semaines, et tout ce temps, il le passait dans la maison de l'*hermano*, et de ces *hermanos* il y en avait dans de misérables villages qui comptaient souvent moins de vingt feux. Dans les derniers temps, on murmurait bien un peu contre cette onéreuse coutume, mais bonne ou mauvaise, elle se maintint, soutenue en particulier par les femmes, et les moines ne cessèrent de se voir hébergés et bien reçus qu'au moment où furent supprimées les communautés religieuses.

« On comprend combien il serait plus facile de trouver un *associé* là où se rencontrait un de ces *hermanos*. »

Sur l'obligation à imposer aux associations religieuses de se dévouer secondairement à quelque œuvre particulière de charité, l'opinion de l'auteur paraît plus discutable. Cela est possible en beaucoup de cas certainement, et nul doute qu'il n'y eût grand profit pour les pauvres; et j'affirmerais volontiers qu'en bien des pays cela est, et que le zèle a trouvé les moyens de concilier l'action charitable avec la contemplation ascétique. Mais il ne faut pas oublier que nous touchons ici à un domaine sacré, celui de la conscience, et que ce n'est qu'avec d'extrêmes ménagements qu'il peut être permis d'entreprendre sur la plus inviolable des libertés. La plupart du temps sans doute l'Église irait au-devant du vœu de l'État, mais il ne faudrait pas dire, avec l'auteur, que le droit de l'État est d'imposer de pareilles modifications à la règle des établissements religieux.

Il est hors de doute également que la presse pourrait rendre d'utiles services à la bienfaisance publique. Ne pourrait-elle, en effet, appeler l'attention sur les œuvres de cha-

rité, comme elle le fait trop souvent sur les crimes? Les bonnes actions se cachent volontiers, je le sais. Mais, dans le nombre, il en est que la reconnaissance publie, et qu'un récit fait à propos rendrait peut-être contagieuses comme les mauvaises. « La publicité, dit très-bien doña Concepcion, serait à la fois un écho et un phare. Prenez la liste des journaux qui paraissent. Dans la presse tout est représenté bien ou mal, tout excepté la charité et la souffrance. Ouvrez un journal et parcourez-en les différentes divisions. L'espace n'y manque jamais pour discuter gravement le mérite des danseuses et des cantatrices, des escamoteurs ou des *toreros*. Les scandales du vice, les horreurs du crime ont leur place indiquée d'avance; et la bienfaisance? et la charité? vainement chercherez-vous quelque preuve de leur existence. »

Il y a ici exagération sans doute, mais exagération seulement. Au fond, le mal existe, et il devrait être facile d'y porter remède. On a raison de vouloir que dans un journal officiel, par exemple, le feuilleton cède un peu de sa place à des faits d'un meilleur enseignement. Les idées s'épurant peu à peu, les imaginations prenant goût aux choses saines, la bienfaisance finirait peut-être par se voir directement représentée dans la presse; mais il ne faut pas y compter de longtemps, dans un pays où la presse politique a encore quelque peine à vivre, et où nul journal, aucune revue, n'ont pu encore triompher de l'indifférence générale, en ne s'adressant qu'aux instincts littéraires, philosophiques et scientifiques du lecteur. L'auteur l'a senti comme nous, car il voudrait que cette presse de la bienfaisance, organisée par l'État, fût aussi payée par lui. Mais commencez donc par donner aux établissements de charité une organisation vigoureuse, remuez les âmes, et alors la charité prendra d'autorité sa place dans la presse.

Qu'il faille éviter l'agglomération des pauvres, c'est une

idée qui semble évidente par elle-même. Mais dans un pays où, en matière de bienfaisance, tout est à faire ou plutôt à refaire, ne regrettons pas la peine que prend l'écrivain de démontrer ce qui ailleurs n'aurait pas besoin de démonstration. Il combat surtout avec force et raison l'habitude où l'on est, en Espagne, d'envoyer au chef-lieu de la province tous les enfants exposés.

« Ne serait-il pas mieux que dans les chefs-lieux de district on donnât l'enfant trouvé à la femme qui voudrait s'en charger, quand elle réunirait, cela va sans dire, toutes les conditions voulues de vigueur et de bonne conduite ? Il s'en trouverait beaucoup qui l'accepteraient de bon cœur, mais qui ne peuvent aller le chercher dans la capitale de la province, souvent très-éloignée. L'exposé ainsi nourri à la campagne, devrait être placé sous la tutelle de l'alcade, du curé, de quelque membre d'une association charitable, surtout sous la surveillance de quelque dame. Non-seulement il recevrait ainsi la nourriture suffisante, non-seulement il vivrait dans des conditions hygiéniques favorables à son développement physique, mais en beaucoup de cas son âme serait préservée de la contagion de ces vices, suite inévitable de l'agglomération des enfants. Il arrive souvent que la nourrice adopte l'enfant, qu'elle le chérit comme son propre fils, et qu'il devient ainsi un membre de la famille. Ces adoptions seraient bien plus fréquentes, si, comme nous le disions, au lieu d'agglomérer les enfants, on les disséminait, en les plaçant sous la protection et la surveillance de personnes charitables et éclairées dont l'assistance leur assurerait toujours des consolations et souvent une famille. La bienfaisance ne fera jamais trop, jamais assez pour l'enfant qui n'a pas de mère.

« Que les incurables, les impotents, les malheureux atteints d'infirmités chroniques soient envoyés à la capitale

de la province, rien de plus sensé. Mais qu'on y expédie les malades et les enfants trouvés, rien de plus absurde à notre avis, sauf les cas, rares d'ailleurs, où c'est absolument indispensable, à savoir, lorsqu'il ne se rencontre aucune nourrice qui veuille allaiter l'enfant, en dehors de l'établissement, ou quand l'état du malade réclame une opération impossible à pratiquer dans un chef-lieu de district. Ce dernier cas ne se présente que bien rarement, et quant à nous, pour un peu d'hygiène, d'ordre et de charité, nous donnerions de bon cœur tous les prodiges que fait la chirurgie dans les grands hôpitaux. »

J'aime, je l'avoue, cette brusque nature, cette saine raison, un peu parente du gros bon sens de madame Jourdain. Je me fais volontiers aux allures de cette femme, de cette mère dont les vives sorties cachent une charité ardente et vont droit au but. Où je la retrouve encore, dans la pleine et pathétique intelligence de son sujet, c'est au chapitre où elle demande que la prévoyance de l'État fasse surtout appel à la charité du prêtre et à celle de la femme.

Ici doña Concepcion rend un hommage mérité au clergé de son pays. Mais, toujours sincère jusque dans l'expression d'une juste sympathie, elle n'hésite pas à déclarer qu'il pourrait faire mieux encore. Elle voudrait voir s'organiser, au sein du clergé, une vaste association qui, se subdivisant en diverses branches, embrasserait toutes les infirmités humaines. Que ferait par là le clergé, sinon ajouter à ses devoirs de tous les moments ceux dont s'acquittait habituellement avec tant de succès le clergé des monastères? Autant valait, on en conviendra, ne pas le supprimer.

Mais c'est surtout la femme qu'il importe d'appeler à ce ministère de la charité.

« Je plains, dit doña Concepcion, je plains l'enfant qui n'a pas une femme pour le deviner, quand il ne parle pas encore,

pour lui apprendre à prier dès qu'il bégaye quelques mots. Je plains le malade dont le triste regard ne se reflète pas dans les yeux d'une femme, sur le front duquel ne se pose pas sa main délicate, dont l'âme ne reçoit pas la consolation de cette voix si douce, divinisée par la compassion.

« Les infirmiers nous ont toujours inspiré une invincible répulsion, et une pitié profonde le malade condamné à recevoir leurs soins. Tant que l'assistance des malades ne sera pas confiée au sexe miséricordieux, aux souffrances inévitables d'autres viendront s'ajouter, non moins grandes peut-être, et qui pourraient et devraient s'éviter.

« Il est des phénomènes sociaux auxquels ne s'accoutument pas les yeux de l'âme, quoiqu'ils ne cessent de les contempler. L'un d'eux est cet oubli de la loi morale qui désigne la femme comme l'être chargé de consoler le malade et le vieillard, d'enseigner, de conduire, de soutenir l'enfant.

« Laissant de côté les natures privilégiées, malaisément trouverons-nous dans l'homme ordinaire un âge où l'on puisse avec convenance lui confier l'enfance et la maladie. Enfant il a ses jeux, adolescent ses espièglerie, jeune homme ses études, ses coups de tête, ses amours; homme fait la famille et ses ambitions; vieillard l'indifférence du grand âge.

« Chez la femme, c'est le contraire. Dès l'enfance, elle est moins turbulente dans ses jeux, plus douce et naturellement portée à l'abnégation. Il semble que Dieu lui ait dit : Tu vivras sur la terre pour souffrir et pour consoler. Il est rare que même dans l'emportement des passions, elle reste sourde à la voix de la charité, qu'au milieu d'habitudes frivoles qu'elle doit à une éducation fausse, un cri de la douleur ne la fasse rentrer en elle-même, et que malgré ses soucis de tout genre, ses affections d'épouse et de mère,

ne trouve pas d'écho dans son cœur la voix gémissante du malheur. Un jour arrive où elle n'est plus belle, où ses enfants n'ont plus besoin d'elle et s'éloignent d'elle pour former une autre famille, ou pour chercher la fortune. La voilà veuve, ou son mari ne lui offre plus qu'une froide amitié. Que lui restera-t-il? L'ambition est un triste recours, mais c'en est un enfin : elle ne l'a pas. Son intelligence n'a pas été cultivée, elle ne peut donc vivre avec son intelligence. Sa beauté s'est évanouie, elle ne peut donc plus vivre des jouissances de l'amour-propre qu'enivre la flatterie. Elle n'a plus que son cœur, ce cœur qui a encore besoin d'aimer, quand elle ne peut plus inspirer l'amour. Pauvre femme! la voilà bien seule, bien malheureuse. Que fera-t-elle? la charité lui offre un asile. L'amour chez elle se divinise, en devenant la compassion. Peu à peu elle cessera de verser des larmes en essuyant celles des autres; et ne pouvant plus être adorée, elle sera bénie. »

Tout cela est heureusement dit; mais, en vérité, les Pyrénées sont-elles si hautes que doña Concepcion ignore que ce qu'elle voudrait voir faire aux dames espagnoles, les dames françaises le font déjà d'une extrémité de la France à l'autre? Au surplus, qu'elle le sache ou l'ignore, peut-être vaut-il mieux, en effet, qu'elle s'adresse au cœur de ses compatriotes qu'à un sentiment d'émulation. En Espagne, même quand on imite, on aime à paraître inventer.

Quoi qu'il en soit, le mouvement est donné, et il faut espérer qu'il ne s'arrêtera plus. Il a commencé dans les hautes classes, mais déjà il s'étend aux autres. « La charité, dit excellemment doña Concepcion Arénal, ne saurait être une vertu aristocratique; c'est la vertu de l'humanité. La classe pauvre n'a pas le temps, peut-être n'a-t-elle pas la sensibilité nécessaire pour s'occuper des souffrances d'autrui, accablée qu'elle est des siennes propres. Mais la

classe moyenne peut et doit partager avec la plus élevée la noble prérogative de faire du bien à ses semblables. Elle commence, il est vrai, à prêter son aide, mais non partout, ni dans les proportions désirables. Outre qu'étant la plus nombreuse, son action serait la plus efficace; outre que ses habitudes seraient les plus propres à rendre de certains services qu'on ne peut guère attendre de la classe élevée. Et en laissant de côté l'intérêt de l'humanité souffrante et nécessiteuse, dans le seul intérêt de la morale, le pouvoir suprême doit travailler à établir cette communication des diverses classes entre elles, quand elle a d'ailleurs pour objet un but vraiment utile. Ici éclatent les sublimes harmonies du bien. Réunissez dans un but immoral un homme du peuple et un grand seigneur, et vous les verrez aussitôt faire échange de leurs défauts, le premier devenir insolent et le second grossier. Réunissez-les dans un but de sainteté, et préoccupés de l'atteindre, vous verrez l'homme rude adoucir ses manières et acquérir plus de dignité, le patricien déposer sa hauteur et devenir plus affectueux. Il résulte toujours du mal plus d'inconvénients qu'on ne l'avait prévu, et du bien plus d'avantage qu'on n'en avait espéré. En encourageant les associations philanthropiques, en cherchant à y faire entrer les diverses classes de la société, l'État ne s'est proposé que de secourir celles qui souffrent, et il se trouve qu'il a fait un grand pas dans la voie de les moraliser toutes. »

L'auteur rend une éclatante justice au zèle admirable des sœurs de charité. Il ne lui paraît pas, cependant, qu'il doive rendre inutile celui des femmes du monde.

« Nous voulons, dit-il, auprès du malade, non-seulement une femme charitable, qui le soigne infatigablement, mais une autre encore, chez qui le spectacle de ses souffrances, auquel elle n'est pas accoutumée, produise cette doulou-

reuse émotion, excite ce chaleureux intérêt que n'éprouve plus un témoin de tous les jours. La dame qui est de garde dans un hôpital un jour sur douze, sur quinze, un jour dans le mois, souffre ce jour-là, mais c'est précisément dans cette souffrance qu'elle trouvera la source des consolations les plus délicates que le malade attend d'elle. Elle y trouvera le secret de tout ce qui l'afflige, de tout ce qui peut le soulager. L'indifférence n'observe pas.

« Les dames exercent d'ailleurs sur les agents subalternes de la bienfaisance certain prestige qui tourne toujours au profit des malheureux. Il est difficile qu'elles ne soient pas femmes, parentes ou amies de quelque titre de Castille, de quelque autorité, de quelque riche personnage. Leurs plaintes arriveront vite à l'oreille de celui qui peut châtier la faute, de même que la bonne conduite obtiendra d'elles une recommandation efficace. La mercenaire qui peut-être eût négligé le bouillon destiné à réparer les forces du pauvre malade, si elle ne voyait que lui, surveillera de son mieux les aliments que devront goûter les dames de garde. Rien qu'en les goûtant, celles-ci leur assurent un bon assaisonnement. On dirait qu'elles y répandent comme une bénédiction. »

Une dernière considération et qui ne sera pas sans importance aux yeux de l'homme d'État, c'est que cette intervention des dames dans l'œuvre de la charité peut contribuer puissamment à apaiser les haines de classe à classe : dans l'heureuse Espagne, c'est prévenir qu'il faudrait dire.

Enfin, dans une dernière section, doña Concepcion Arénal réclame pour la bienfaisance le secours désintéressé de la science.

Revenons sur ce qu'elle entend par l'éducation qu'il importe de donner à l'enfant pauvre. Elle veut qu'il demeure bien établi qu'il s'agit surtout de l'éducation de l'âme ; car,

de préparer l'enfant à prendre un état, c'est faire peu pour lui, si l'on n'a commencé par développer en lui les instincts honnêtes, les sentiments généreux. « Par éducation, dit l'écrivain, nous entendons la gymnastique de toutes les facultés utiles, de tous les bons instincts ou du moins l'extinction des mauvais, en écartant les occasions où il pourrait naître et s'exercer. La première chose à faire, c'est de rendre l'enfant bon, c'est d'éviter du moins ce qui peut le rendre méchant. Faites-en après, si vous le voulez, un ébéniste, un tisserand, un cordonnier.

« Mais pourquoi ne pas étudier ces asiles agricoles qui, avec tant d'économie et de si heureux résultats, ont été fondés en d'autres pays? Dans le nôtre, si ignorant de tout ce qui touche à l'agriculture et si indigent de population, ces établissements seraient tout ensemble une école pour la jeunesse délaissée et un exemple pour tout le monde. L'agriculture est de tous les arts le plus favorable à la santé du corps et de l'âme. Il n'y a pas d'enfant qui se laisse sans répugnance enfermer dans un atelier, et tous creusent la terre, arrosent et sèment avec plaisir. Remarquez la louable émulation qui, dans les asiles agricoles, s'établit entre les jeunes colons, qui ont chacun leur petit potager, et avec quelle joie ils voient naître et grandir leurs plantes. »

Enfin, dans une rapide et succincte conclusion, l'auteur insiste sur la nécessité d'une loi nouvelle et complète qui embrasse tous les aspects du vaste problème et qui règle tous les cas où doit intervenir l'action de la bienfaisance publique. La loi actuelle, pleine d'erreurs et de lacunes, pourvoit à très-peu de chose et ne garantit par aucune disposition pratique l'exécution de ce qu'elle ordonne. Au lieu de dire : *Telle chose se fera*, elle dit timidement et vaguement : *On verra à faire telle chose*. Et si elle ne se fait pas, à qui vous en prendrez-vous? Il en résulte que rien ne se fait.

Mais, pour constituer la loi indispensable, il ne s'agit pas de porter aux Cortès un projet tel quel, qui, examiné par une commission, sera discuté, voté, approuvé, et ira rejoindre les autres. Il faut que l'on étudie à fond la matière, que l'on consulte l'expérience de ceux qui ont vécu dans les hôpitaux, la science acquise de ceux qui ont longtemps et gravement médité le sujet; que l'on envoie chez les autres nations des hommes compétents pour y visiter les établissements de bienfaisance, comme on y envoie des artilleurs ou des marins pour se rendre compte des inventions nouvelles, dans le grand art de tuer les hommes ou de rapprocher les contrées lointaines.

« C'est le moment ou jamais. Les idées sont en mouvement. Le doute a plus d'adeptes que l'affirmation. Le volcan des révolutions a fait des intelligences quelque chose de pareil à ces métaux amollis par le feu qui, avant de se refroidir, peuvent recevoir toutes les empreintes. Tout est en mouvement, le bien comme le mal. Ni l'erreur ni la vérité n'ont encore de fortes racines. Dans cet état de choses, l'action de la loi est nécessaire et doit être toute-puissante. »

En abordant cette analyse, nous nous étions proposé deux choses : faire connaître à ceux de nos lecteurs qui ont le goût de ces matières exquises et de ces natures énergiques dans la poursuite du bien une œuvre remarquable et dans une belle âme un talent original ; en second lieu, raffermir le courage de ceux qui, chez nous, se vouant à la charité, rencontrent sur leur route des obstacles imprévus, en comparant ce qu'ils ont fait déjà à tout ce qu'il reste à faire en d'autres pays. Voilà où en est, en Espagne, la bienfaisance publique, où elle en était du moins en 1860 ; car depuis huit ans, les idées émises avec tant de force, les vérités semées avec tant d'audace par doña Concepcion Arénal ont

gagné beaucoup de terrain. Ce progrès est-il dû à cette voix éloquente, à ce cri d'une âme généreuse, ou au développement naturel, spontané, irrésistible des idées et des sentiments dont le mémoire couronné a révélé l'énergie latente? Je ne saurais le dire : sait-on jamais bien en Espagne par quel chemin une idée arrive et fait explosion? Toujours est-il que de toutes parts se forment des associations charitables, et quoique les établissements nouveaux soient encore loin de la perfection qui se rencontre ailleurs, ce sont d'heureux commencements qui témoignent, sous ce rapport aussi, du réveil de l'Espagne. Il dépendra d'elle, d'elle seule, que cet élan ne demeure pas stérile. Jamais une nation n'a, comme de nos jours l'Espagne, sa destinée dans ses mains. Sa situation exceptionnelle lui permet d'emprunter au mouvement général des esprits tout ce qui peut la rajeunir sans la perdre. Elle a eu, elle aussi, ses époques néfastes, mais elle n'a fait que côtoyer l'abîme où d'autres sont tombés, mais elle n'y a jeté aucun de ces grands principes, aucune de ces grandes traditions qui semblent avoir péri ailleurs. Ce qu'elle a perdu, elle peut le reprendre sans exposer ses conquêtes nouvelles. Elle est sortie de l'ombre de son passé sans le maudire, et a relâché sans les briser les liens sacrés qui l'y rattachaient.

Le clergé qui, après avoir été si longtemps le maître vénéré de ses destinées, n'avait que trop mérité de les voir passer en d'autres mains, se relève noblement de ses défaillances. Un épiscopat nouveau tend à se former, dont la sainteté et les lumières se communiquent de plus en plus à toute l'Église d'Espagne. Ce retour aux grandes traditions de saint Isidore et de saint Léandre, de Louis de Grenade et de sainte Thérèse, s'est révélé surtout avec éclat dans deux occasions solennelles. Lorsque du haut de la chaire de saint Pierre a été proclamé le dogme de l'Immaculée Con-

ception, qui n'avait rien de nouveau pour l'Espagne, la parole des évêques a été, dans ce pays, à la hauteur du sentiment populaire, et au niveau de la science théologique dans tous les autres. Plus tard, quand la question romaine est venu contrister toutes les âmes je ne dirai pas chrétiennes, mais honnêtes, les lettres pastorales des prélats de la Péninsule ont été dignes de la grande cause qu'elles défendaient devant la foi et la conscience des fidèles.

Pour en revenir à doña Concepcion Arénal, il est permis de conclure de ce qui précède que sa voix n'est pas de celles qui crient dans le désert. Les sentiments qu'elle exprime avec un accent tout nouveau d'éloquence et de charité, beaucoup de femmes les avaient dans le cœur et n'avaient pas attendu cet appel pour se dévouer à l'assistance des malades et des enfants abandonnés. Cette charité laïque, si on nous permet de l'appeler ainsi, a partout pour auxiliaire l'admirable activité, l'incomparable zèle des sœurs de charité. L'Espagne en a donné beaucoup, mais elles n'eussent pas suffi à l'œuvre, et il lui en vient de toutes les contrées. Avec quelle émotion, en parcourant l'Espagne, dans les hôpitaux, dans les infirmeries, sur les chemins de fer, on reconnaît à l'accent nos héroïques sœurs de charité, partout donnant l'exemple, et comme nos soldats, dans les contrées qui ressemblent le moins à la France, prenant sans effort, dès le premier jour, des habitudes qui parfois ajoutent encore au mérite de leurs épreuves et de leur dévouement !

Mais ce qu'on ne peut refuser au généreux écrivain, c'est d'avoir été l'interprète ému d'un véritable besoin des âmes, c'est d'avoir dit, avec un rare mélange de sentiment et d'autorité, ce que chacun avait dans le cœur, c'est d'avoir rendu possible aux hommes d'État ce dont ils comprenaient la nécessité, sans oser peut-être la demander à la loi. Après

cela, faudrait-il, là où le fond est excellent, reprocher à la forme d'avoir un peu trop gardé les habitudes de l'école? La vérité ne trouve pas toujours du premier coup son expression la plus simple et la plus vraie. Souvent, au contraire, l'esprit qui la rencontre, ébloui d'abord de sa lumière, prend un détour pour la produire. L'esprit aussi a ses habitudes qu'il tient de l'éducation, et dont il est longtemps à se défaire. N'est-il pas permis d'espérer que doña Concepcion Arénal, qui écrivant pour une académie, a peut-être cru de bon goût d'affecter les formes et les divisions académiques, y mettra moins de façon le jour où elle écrira simplement pour le public? Que dis-je, espérer? Combien de fois déjà n'avons-nous pas remarqué, même dans ce premier mémoire, l'expression familière et saisissante dont elle savait revêtir sa pensée? D'ailleurs voici mieux encore, et qui prouve que cette simplicité qui est un des grands caractères de la vérité, l'écrivain la tient et ne la perdra plus. Deux ans après son mémoire et sous ce titre : *Manuel du visiteur du pauvre*, doña Concepcion Arénal publiait un petit livre qui est un chef-d'œuvre. Elle-même nous reprocherait de l'appeler un livre, tant l'ambition littéraire y tient peu de place. Mais moins il est un livre, plus l'humble écrit est excellent. Écoutez plutôt sa dédicace :

AUX FILLES DE SAINT-VINCENT DE PAUL.

« Quelle consolation de prononcer ces paroles au lieu de dire : au lecteur, au public! Quelle consolation de déposer ce livre dans des mains amies, au lieu de le porter à l'étalage d'une boutique, comme un véritable enfant trouvé, pour que les passants y jettent ou non les yeux, les uns relevant ses défauts, les autres ses erreurs, aucun ne tenant compte

de la bonne volonté de l'auteur. Cette bonne volonté, vous la sentirez, vous, parce que vous n'êtes ni des critiques, ni le public, et que vous ne verrez pas dans ce livre une œuvre littéraire. Recevez-le avec le cœur, c'est le cœur qui vous l'offre; les défauts qui y sont m'appartiennent, ce qu'il peut y avoir de bon est à vous. Je ne fais que dire la moindre partie de ce que vous faites, montrer l'ombre imparfaite de vos vertus ignorées. Dieu marque à chacun sa tâche selon sa force. A ceux qui valent mieux, à vous, il dit : Donnez de sublimes exemples; à nous, qui valons moins : Recueillez-les et faites-en la règle. »

Vous le voyez, c'est plus que jamais la même nature brusque, mais bonne, maternelle, chrétienne, catholique. J'insiste sur ce dernier mot, car çà et là, dans le mémoire, on avait pu se sentir inquiet. Le penseur, l'écrivain, avaient comme des bonds dont on pouvait s'effrayer un peu. Ici, rien de pareil, et la censure ecclésiastique, loyalement invoquée, ôte toute crainte au lecteur. Il peut sans scrupule se laisser charmer, attendrir, entraîner. Que d'observations ingénieuses ou profondes, que de pages délicieuses, que de traits heureux, que d'expressions hardies avec grâce! Mais que l'auteur a raison de dire que ce n'est pas là une œuvre littéraire! Si c'en est une, c'est à force de n'en pas être une : c'est bien mieux en effet, c'est un acte de foi et de charité.

On ne s'attend pas sans doute à nous voir recommencer sur ce livre le travail que nous venons de faire sur le mémoire couronné. De pareils livres ne s'analysent pas, il faut les traduire et que chaque membre de la Société de Saint-Vincent de Paul en ait un exemplaire dans sa poche. Nous savons une âme chrétienne qui, après en avoir fait ses délices, semblait avoir pris avec elle-même et avec nous

l'engagement de le traduire. Pour rendre cette œuvre d'une femme, il faudrait, en effet, tout le cœur et la plume délicate d'une femme.

Le mémoire couronné par l'Académie de Madrid est l'œuvre d'une ferme intelligence, d'une âme courageuse et dévouée. En le lisant, on admire, on approuve, on s'étonne que le bien réclamé ne soit pas fait encore. Le *Manuel du visiteur du pauvre* n'excite qu'un sentiment : c'est le désir de le mettre soi-même en pratique. Pour avoir écrit son premier ouvrage, l'auteur méritait d'écrire le second. Le *Manuel* n'est pas seulement le résumé pratique du mémoire, il en est le couronnement et la récompense.

Une autre récompense est venue à l'auteur. On nous dit, en effet, que doña Concepcion Arénal a été chargée elle-même de réaliser en partie, dans une province de l'Espagne, ce qu'il y a dans son mémoire d'idées utiles et pratiques.

V

LE CURÉ DE MONTELLANO

Chapitres d'un livre [1]. — Fragments de l'histoire du pays basque, par Antonio de Trueba. — Caractère de ce livre. — Opinion de Trueba sur la mer. — Montellano. — Le curé de Montellano.

Les provinces basques, cette sage république municipale qui ne se trouve pas trop mal d'appartenir à une monarchie, ont eu l'heureuse pensée, on le sait, de choisir pour archiviste le charmant poëte populaire, don Antonio de Trueba, et ce dernier a déjà commencé à payer la dette de sa reconnaissance, en tirant des archives qui lui ont été confiées de précieux renseignements. Trueba n'est pas un de ces dragons de la Fable qui allongent leurs griffes et qui soufflent la flamme, à la porte du jardin dont ils surveillent les fruits d'or. Il semble plutôt qu'il ait mis dans ses conditions de cueillir ces fruits avec discrétion, pour en faire

[1] *Capitulos de un libro*, sentidos y pensados, viajando por las provincias vascongadas, su autor don Antonio de Trueba, archivero y cronista del señorio de Viscaya. Madrid, centro general de administracion, calle del Clavel, n° 11. 1864.

part aux délicats. Doué d'un sens poétique très-fin, d'un amour passionné pour son pays natal... et aussi des jambes infatigables de la jeunesse, il ne craint pas de parcourir ces belles provinces, dont il aspire à devenir l'historien, tout en restant leur poëte, amassant d'avance dans sa mémoire le vivant commentaire des documents officiels dont la clef a été commise à sa garde. En attendant, il en tire des récits qu'il est en mesure de replacer dans leur vrai cadre, et des drames dont il a d'avance retrouvé la scène. Ainsi s'est formé le volume qui a pour titre *Capitulos de un libro*. C'est un premier pas dans cette voie, où la géographie actuelle viendra vivifier, en les rapprochant de nous, les vieilles traditions, où le souffle de la pensée contemporaine, en ranimant les passions d'une autre époque, y mêlera une clarté nouvelle qui aidera à les comprendre sans les énerver.

Ces chapitres détachés d'un livre qui n'est pas encore fait, et qui ne font que l'annoncer, offrent une grande variété. Il y a là de fraîches descriptions, des esquisses enlevées d'après nature, de petites scènes de village, dont les détails naïfs ne font pas ressortir la vérité familière aux dépens de l'élévation morale, de courtes mais énergiques chroniques, de vives dissertations assaisonnées d'une pointe de paradoxe que l'écrivain n'évite ni ne recherche. Ce n'est pas encore le livre, mais un essai de ce que Trueba voudrait tenter, et comme les études d'un tableau qu'il a tout achevé dans l'imagination. Le livre s'amasse lentement, jour par jour, dans la pensée de l'écrivain. Celui-ci passe le reste de sa jeunesse à poursuivre son œuvre au bord de la mer qui baigne les côtes de Cantabrie, sous le chêne de Guernica, dans les ruines éparses, au pied des tours écroulées ou debout, dans les vallées profondes, dans les sentiers ombreux, sur les montagnes, sur la berge verdoyante des

rivières du Señorio de Biscaye. Mais, chemin faisant, un autre livre s'est écrit comme de lui-même, et sans que Trueba y songeât, sur le carnet du voyageur, et c'est d'abord celui-ci qu'il nous donne, comme pour inviter le lecteur à prendre patience : ingénieux artifice de l'écrivain qui, en montrant ses compatriotes à eux-mêmes tels qu'il les voit aujourd'hui, les rendra assurément moins impatients de se voir tels qu'ils furent jadis.

Ceux, d'ailleurs, qui, plus pressés, seraient bien aises de savoir comment Trueba entend et raconte l'histoire des âges reculés, peuvent ouvrir le livre à la page 87; ils y trouveront sous ce titre : les *Salazar*, le récit des hauts faits d'une de ces fortes races qui, au moyen âge, guerroyaient en Biscaye comme partout, et chez lesquels, à côté du batailleur, il y a souvent le chroniqueur, qui n'est nullement embarrassé de prendre la plume, quand son bras affaibli ne sait plus assez vigoureusement tenir l'épée.

J'invite encore ceux qui chercheraient ici le futur historien à se donner le plaisir de lire une savante et agréable notice sur le vieux chroniqueur Esteban de Garibay. La manière sympathique dont Trueba parle de ses devanciers laisse déjà surprendre en lui la manière dont il comprendra ses devoirs, quand son tour viendra de raconter.

Mais tout ce livre n'est-il pas une autre confession involontaire? Pourquoi, je le demande, étudierait-il, jusque dans les plus naïves habitudes de la vie populaire, ce pays qu'il aime et qu'il voudra peindre, si, au témoignage des archives écrites dont il est le gardien, il ne croyait bien faire de joindre cet autre témoignage que rendent du caractère et de la vie d'un peuple les archives vivantes de la tradition et des mœurs locales?

J'ai parlé des velléités paradoxales qui percent ici parfois sous la candeur habituelle de l'écrivain, mais qui, au lieu

d'être une recherche de l'esprit, ne sont qu'une forme plus vive de sa sincérité. Je veux en donner un exemple; mais je le répète, ce n'est pas une boutade plus ou moins spirituelle, c'est l'explosion d'un sentiment vrai. Il s'agit de la mer. Trueba, en la voyant de près, s'étonne de l'enthousiasme qu'elle excite, et il lui dit hardiment son fait. Je traduis; en un sujet comme celui-ci, il faut laisser tout entière à chacun la responsabilité de ses goûts et de ses opinions :

« Un de mes amis qui a passé trente ans de sa vie à parcourir les solitudes de l'Océan, me montrait dernièrement le journal où il consignait, jour par jour, toutes les terribles vicissitudes de ses longues navigations. Je me mis à feuilleter le livre, et, après avoir lu sur la première page cette exclamation : « Que la mer est belle! » je ne fus pas peu surpris de lire sur la dernière : « La mer n'a pas été faite pour les hommes. »

« J'écris ces lignes au crayon, assis sur un rocher du cap de Machichaco. La mer s'étend devant moi, au delà de l'horizon que ma vue embrasse, et je l'ai bonne, que sainte Lucie me la conserve! les vagues rugissent orgueilleusement à mes pieds, en venant se briser contre le rocher qui me sert de siége, prévoyant sans doute que je vais insulter l'Océan. Oui, je vais insulter à ce géant perfide, et je le ferai impunément, car c'est à peine s'il peut m'éclabousser de l'écume de sa colère.

« Oh! je le sais, ceux qui font le métier de poésie s'indigneront de voir qu'en m'asseyant au bord de la mer, je n'aie pas aussitôt écrit sur mon calepin : « A la mer! Ode, » et que je ne lâche pas la bride aux alexandrins. Mais ces messieurs me permettront de leur dire que les horreurs sublimes, et la mer est du nombre, si sublimes qu'elles

soient, n'en sont pas moins des horreurs, et les horreurs, à mon avis, ne méritent pas qu'on les chante.

« — Mais, me répliqueront-ils, les batailles aussi sont « des horreurs, et aussi les tempêtes, les incendies, les « tremblements de terre, la peste, la famine, les calamités « de toute espèce.

« — Nous sommes du même avis.

« — Et tout cela, on ne le chante pas?

« — D'accord, mais c'est une musique que je n'aime pas.

« — Comment! vous n'admirez pas la grandeur de Dieu « dans les bouleversements de la création?

« — Si, mais je l'admire plus encore dans le repos et « l'harmonie de la nature.

« — La poésie est faite pour tout chanter.

« — La poésie n'a pas été faite pour chanter le laid.

« — Et c'est de la mer que vous parlez?

« — Laissez-moi donc continuer à en parler. »

Mais avant que le poëte (car poëte, il l'est ici, et un peu trop, je crois) continue, il me permettra bien sans doute de faire une distinction : peindre ou chanter n'est pas précisément célébrer. Milton chante Satan et ne le célèbre pas; Virgile peint une tempête, l'admire-t-il? L'horrible n'est pas le laid, car il n'est pas le contraire du beau. Il en serait plutôt une forme tragique et sombre. Mais revenons à Trueba, et ne l'arrêtons plus en si beau chemin :

« Je suis né, j'ai passé mon enfance dans le voisinage de la mer; et bien qu'il soit dans ma nature de m'attacher profondément à tout ce qui m'entoure, aux personnes que je fréquente, à la maison que j'habite, aux arbres qui me prêtent leur ombre, aux oiseaux qui me donnent des sérénades, au ruisseau qui m'envoie ses murmures, aux montagnes et à la plaine que je contemple de ma fenêtre, et même au soleil qui me brûle et au froid qui m'engourdit, et aux

moustiques qui me harcèlent, quelque penchant, je le répète, que j'aie à faire amitié avec tout cela, je n'ai jamais pu faire amitié avec la mer.

« J'étais encore bien petit, lorsqu'à travers la vallée profonde qui sépare mon village de la mer, arrivaient jusqu'à ce pacifique et adoré coin de terre des mugissements sourds et prolongés qui me faisaient trembler et me réfugier dans le sein de ma mère.

« Sainte Vierge de Begoña, s'écriait-elle alors avec des « larmes dans les yeux, n'abandonnez pas les pauvres gens « qui naviguent sur ces mers traîtresses ! »

« Et cette pieuse imprécation se gravait dans ma mémoire, et, dans la confusion de mes idées, j'associais l'image de la mer à celle des grands fléaux qui affligent l'humanité.

« J'aime la mer, mais de loin. De près tout me déplaît en elle. Je n'aime pas sa couleur, qui n'est ni verte ni bleue, mais un composé indéfinissable de ces deux nuances; je n'aime pas son goût, qui est salé et amer ; je n'aime pas son odeur, qui est âcre et nauséabonde. L'eau des rivières lave, l'eau de la mer salit ; les évaporations des rivières fécondent les plantes, celles de la mer les brûlent et les dessèchent.

« Et, à propos de plantes, quelle différence de celles des eaux douces à celles de la mer! Les plantes marines, corps inertes où il n'y a que matière grossière ; les plantes fluviales, corps vivants qui semblent animés et embellis du parfum de l'intelligence.

« J'entends dire que le brome, les chlorures et les sulfates qui entrent dans la composition de l'eau de mer ressuscitent les morts. Je n'ai garde de le nier, je connais trop mon ignorance pour trancher des questions de cette nature ; mais ce que je dirai, le voici : lorsque, dans ces rochers tristes et pelés où se brisent les vagues de la mer, je lutte avec le

vent qui y souffle éternellement, et que, dans ce vent, je crois respirer les effluves des corps humains qui flottent sans larmes, sans fleurs et sans prières, en cet abîme, je ne me sens pas à l'aise comme dans nos plaines vertes, fleuries et tempérées d'Abondo, de Durango, de Guernica, où l'amour et les souvenirs consolent et fortifient mon âme, où les arbres et les fleurs me prêtent leur ombre et leurs parfums, où les brises de la montagne rafraîchissent mon front, ravissent mon oreille et dilatent mes poumons.

« Et puis, ô mer! tu n'es pas ma patrie! Tu es un étranger vagabond qui vient voir nos riantes et pacifiques montagnes avec l'orgueil de ces autres étrangers qui nous vinrent aussi sous le commandement des Césars et des Agrippa, et qui, ainsi que toi, virent leur puissance se briser contre nos rochers, et, comme toi, réussirent seulement à pénétrer dans quelques-unes de nos belles vallées.

« Et ensuite ce perpétuel mouvement, cette inquiétude, cette fureur, ces convulsions éternelles qui repoussent de ton domaine la perfection et les progrès auxquels la terre ouvre son sein avec reconnaissance, ne peuvent sympathiser avec des natures sereines et paisibles comme la mienne.

« Maudit soit l'insensé qui, le premier, lança une planche sur l'Océan, et s'y lança avec elle!

« Si, quelque jour, le malheur me jette en proie aux solitudes de l'Océan, ayez compassion de moi, mes frères, et compatissez, comme je le fais moi-même, au sort de ceux qui errent sur la mer.

« Sur le continent qui s'étend derrière moi, il y a toujours un arbre ou un rocher où le voyageur peut s'abriter du vent et de la pluie, il y a toujours quelques pieds de terre où il peut s'asseoir et se reposer de ses fatigues; mais, dans ces déserts mobiles qui se déroulent devant moi, le pauvre voyageur n'a pas même la consolation de l'immobilité.

« Le pieux Martin de Olarte se mourait un jour de tristesse dans ces solitudes; et il invoqua le nom de la Vierge de Begoña, dont le sanctuaire l'avait jusque-là abrité sous son ombre, tranquille, content et heureux. La Vierge basque permit que le son de ses cloches traversât les trois cent cinquante lieues qui séparaient encore Martin du continent, et cette sainte et harmonieuse voix de la patrie suffit pour ranimer et consoler le pauvre pèlerin.

« Cloches, temples, foyers, souvenirs et tombeaux, tout ce qui constitue la vie de l'âme se rencontre sur la terre; mais dans ton sein, solitaire Océan, qu'est-ce que l'on rencontre, si la Vierge de nos montagnes ne renouvelle le miracle qui consola et ranima le pauvre Martin de Olarte? Ah! pas même une croix qui fasse souvenir des morts, pas une pierre qui rappelle les héros!

« Ici s'arrêtent les lignes que j'écrivis au crayon, assis sur un rocher du cap de Machichaco. C'était l'expression incomplète de ce que j'éprouvais dans ce moment. Je croyais, en les écrivant, que nul ne les lirait que moi. Mais j'entends rugir la mer comme un lion affamé, et les larmes et le désespoir de quatre mères infortunées me disent que ce monstre insatiable a dévoré quatre nobles jeunes gens, orgueil de nos montagnes. Comment soulager la douleur et l'indignation de mon âme? J'arrache cette page de mon calepin, et je l'envoie à l'imprimeur. »

Ne croyez pas cependant que l'écrivain se dissimule plus que moi ce qu'il y a d'excessif dans ces généreuses imprécations. Fils et habitant des côtes, il sait ce que sa terre natale doit à la mer, et l'éloquente réponse que le philosophe et l'historien, l'économiste et le législateur, le chrétien surtout, pourraient adresser à l'homme de la terre et au poëte. Cette réponse ne paraît pas lui avoir manqué; car cette page vibrante était à peine lancée, que ce fut, sur toutes les côtes

du nord de l'Espagne, à qui prendrait le premier fait et cause pour l'Océan. La cause était belle, et beaucoup se levèrent pour la soutenir, et, dans le nombre, un poëte de notre connaissance, un des chantres ingénieux de la campagne du Maroc, don Eduardo Bustillo. Mais Antonio de Trueba maintint son dire dans une lettre, avec la même verve originale, avec ce même mélange de généreuse colère et de sensibilité naïve. Toutefois, il prit de lui-même l'engagement d'écrire un nouveau chapitre qui serait le correctif du premier, et qui aurait pour titre : *la Mer vue de loin*. La lettre est dans ce volume, mais j'y ai inutilement cherché le chapitre. L'a-t-il écrit en effet? l'écrira-t-il jamais?

Mais ce que j'aime à retrouver dans ce volume, comme dans tout ce que le poëte a écrit, c'est un sentiment religieux dont la vivacité n'exclut pas la modération. La foi, dans les provinces basques, a ce caractère aimable et doux qui tient d'abord sans doute au génie du pays, mais qui doit venir aussi de ce qu'elle n'a pas eu à y soutenir de luttes violentes et passionnées. Je trouve ici, et je voudrais traduire tout un chapitre qui, en même temps qu'il montre cette vérité sous une forme sensible, me paraît résumer les meilleures qualités de l'écrivain, la naïveté aiguisée de finesse, la grâce relevant la simplicité, une originalité sans recherche et un certain goût de terroir qui est le trait particulier de sa manière. C'est l'histoire vraie d'un curé de village, lequel allie à une sainteté réelle une imagination ingénieuse, qui peuple sa solitude d'une foule de jolies inventions, et sait cultiver son esprit en même temps que son jardin. Je commence sans autre préambule ; celui de l'auteur paraîtra assez long.

LE CURÉ DE MONTELLANO

I

« A l'extrémité de la plaine qui s'étend au nord-ouest de Bilbao, on voit s'élever une montagne conique à laquelle les gens du pays donnent généralement le nom de petit Sarantes, par cette seule raison qu'elle est plus petite qu'une autre de même forme qui la précède, et qui, de son vrai nom, s'appelle Le Sarantes. Le pic que les habitants de Bilbao désignent sous celui de petit Sarantes se nomme Montaño. Entre le pic de Montaño et celui de Janco qui se dresse un peu plus loin, et que l'on n'aperçoit pas de la vallée de l'Ibaizabal, débouche dans la mer, par la Plage de Poveña, après avoir effleuré la base occidentale du premier et la base orientale du second, la rivière de Somorrostro, qui ramasse presque toutes ses eaux dans les *concejos* de Sopuerta et de Galdames, situés à un peu plus d'une lieue de la mer, au cœur même des *encartaciones*.

« Quand on suit en montant la vallée profonde, verdoyante et pittoresque, au fond de laquelle court le Somorrostro, qui donne la vie en passant à je ne sais combien de forges et de moulins, on voit sur la pente des montagnes de droite, entre des bouquets de châtaigniers, un petit village de vingt-quatre feux, appelé Montellano, et qui appartient au *concejo* de Galdames.

« Cet humble village n'a plus de monuments anciens, ayant vu tomber les deux qu'il possédait encore dans le siècle dernier, c'est-à-dire la tour de Ubari et celle qui portait le nom de Gallo. Mais il est hors de doute que, déjà au quatorzième siècle, ce village existait sous le nom qui est

encore aujourd'hui le sien, plusieurs familles y ayant déjà leurs maisons patrimoniales, entre autres celle d'Ortiz de Montellano qui était celle de ma grand'mère maternelle.

« Ce nom de Montellano[1] est un peu tiré par les cheveux, car, s'il faut dire la vérité, le village a grand besoin de se tenir ferme pour ne pas rouler dans la rivière qu'il entend murmurer au-dessous de lui. Mais Montellano sait très-bien se défendre, et, dans l'occasion, prendre sa revanche des plaisanteries dont le poursuivent les habitants des villages voisins, à propos de son nom et de bien d'autres choses. Montellano, plus d'une fois, a produit d'excellents *chanteurs* (*cantadores*, chanteurs de *cantas*), et, ici, ma modestie m'oblige à déclarer que je ne prétends nullement me mettre du nombre, comme pourraient malicieusement le supposer ceux qui savent que le hasard m'a fait naître à Montellano. Le plus célèbre de ces chanteurs fut un oncle à moi, connu par le surnom de Vasco, et si habile aux *cantas*, qu'il pouvait, disait-on, parler en vers des heures entières. Je crois le voir avec ses souliers à boucles, ses guêtres, sa culotte et sa veste noires, son gilet de tripe bleue, sa ceinture violette, son chapeau dont les ailes étaient relevées par derrière et abaissées par devant, et sa petite queue grise peignée avec grand soin ; je crois le voir encore sous les noyers du Carral, revenant de la Romeria de Beci, et faisant crever de rire avec ses cantas la foule joyeuse qui l'entourait... »

II

« Les vingt-quatre maisons dont est formé Montellano sont distribuées entre quatre groupes répartis sur la pente

[1] Ce nom de Montellano, formé de deux mots contradictoires, donne à la fois l'idée de la plaine et celle de la montagne : *monte llano*.
A. DE L.

orientale du Llangon, et séparés les uns des autres par un espace de cinq cents à mille pas. Au-dessus des quatre groupes, se dresse, à l'un des bouts d'une belle châtaigneraie, l'humble église de Sainte-Marie, et parallèlement à l'église, à l'autre bout des châtaigniers, et dominant aussi le village, se détache par sa blancheur, dans un bois d'arbres fruitiers, la maison du señor curé.

« Le *moi* a été qualifié de satanique ; il est impossible, cependant, dans certain genre d'écrits, de ne pas s'en servir. Que le journaliste dise *nous*, c'est tout à fait dans l'ordre, il est rare qu'il ne représente pas une certaine collection d'individus ou d'idées. Mais quand on écrit pour son propre compte un livre ou simplement un souvenir personnel, comme je le fais ici, employer le *nous*, c'est une des choses les plus ridicules qu'on puisse se jeter à la face. J'ai lu un article de mœurs qui commençait de cette façon : « Un jour que nous accompagnions notre épouse... » De sorte que l'auteur de l'article, pour éviter le *moi* qu'il trouvait trop modeste, se donnait des airs de roi ou de pape, en usant du *nous*, et faisait de sa pauvre femme l'épouse de plusieurs maris. Va donc pour le *moi* ; quand saint Augustin s'en sert dans ses *Confessions*, et quand l'Église dit *moi, pauvre pécheur*, il n'est donc pas si satanique, à la condition, bien entendu, d'en user comme Dieu le commande.

« Ma mère n'était pas moins férue que moi, à l'endroit du village où elle était née, où elle avait été élevée. Comme elle était née, comme elle s'était élevée à Montellano, elle ne parlait que de son village et du désir qu'elle avait d'y retourner. Une circonstance contribuait sans doute à lui inspirer ce désir, c'est que du village où elle était allée vivre, aussitôt après m'avoir mis au monde, elle apercevait au loin, dans la montagne, à l'autre extrémité de la vallée, les blanches maisons de son lieu natal. Souvent, quand soufflait le

vent du nord, nous entendions, du milieu des champs, sonner les cloches de Montellano, et ma mère en pleurait de joie. Je n'éprouvais pas une aussi grande envie d'aller à Montellano, parce que mes souvenirs et mes amours d'enfant étaient naturellement, non où j'étais né, mais où j'avais été élevé. J'avais grand plaisir néanmoins à accompagner ma mère, pour deux raisons : la première, parce que j'allais avec ma mère ; la seconde, parce que les habitants de Montellano étant pour la plupart nos parents, les petits sous et les gâteaux pleuvaient à l'envi dans mes mains.

« A l'époque la plus reculée où se reportent mes souvenirs, on ne voyait aucune habitation dans la châtaigneraie qui traverse le chemin qui va du faubourg des Casas à l'église, et sur un petit monticule, couvert seulement de jonc et de bruyères, où j'arrivais par le petit vallon de la Fontaine, j'avais coutume de m'arrêter pour contempler le beau et vaste paysage que l'on découvrait de là. A mes pieds était le village, dont les quatre groupes avaient l'air de vouloir jouer aux quatre coins sous la présidence de l'église. Plus bas, tout en bas de la côte, j'entendais gronder la rivière, et de distance en distance, à travers le feuillage, je voyais briller ses ondes azurées. A ma gauche, se dessinaient les pics dénudés du Somorrostro, dont la tradition faisait trois géants qui, s'étant déshabillés pour se baigner dans la mer, se virent par Dieu changés en pics, parce qu'ils n'avaient pas fait le signe de la croix, au moment de se jeter à l'eau. En face de moi, un peu à droite, s'étendait le *Concejo* et se dressaient les montagnes de Galdames, où je ne voyais pas sans terreur, me regardant comme deux énormes yeux noirs, le souterrain de Urallaga dont la prunelle est un temple et les larmes un ruisseau, et celui de Artecona, qui annonce les variations du temps, en lançant une colonne de blanche vapeur, pareille à la fumée des locomotives. A ma droite en-

fin, s'allongeait la belle vallée de Sopuerta, dominée par les ruines de l'église de Saint-Martin, qui figure déjà dans les donations du treizième siècle, et je voyais l'historique Avellaneda lever sa noble tête féodale entre deux hautes montagnes, pour contempler Sopuerta, seule assez haute pour apercevoir Montellano.

« Vers ce même temps, on parlait beaucoup de l'étrange façon de vivre qu'avait adoptée le curé de Montellano. Il s'était construit, derrière l'église, une rustique cellule, où il passait solitairement les jours et les nuits, sans permettre à personne, pas même à ses frères et à sa mère d'y pénétrer. Tout ce qu'on savait, c'est que le señor curé vivait là très-occupé, car de cette cellule on voyait sortir des instruments de labour, et jusqu'à des pièces de toiles, fabriqués les uns et les autres par le curé qui donnait aux pauvres les fruits de son travail et de son invention.

« Comme le señor curé accomplissait et accomplit encore avec un grand zèle tous les devoirs de son ministère, comme il était charitable, et que, sous tous les rapports, sa vie était celle d'un juste, les habitants du lieu, enclins d'ailleurs à penser pieusement, commencèrent à croire et à dire que leur curé menait sainte vie, et ils allèrent jusqu'à lui attribuer le don des miracles. Le señor curé prit l'alarme, en apprenant les bruits qui couraient, et se fit un devoir de conscience d'abandonner un genre de vie qui portait les gens à lui supposer des vertus qu'il n'avait pas.

« Mais quelle raison l'avait donc poussé à vivre d'une façon si incommode, à l'ombre de sa solitaire église, au lieu de mener une vie douce et facile, à côté de sa vieille et sainte mère qu'il aimait de toute son âme? Peut-être en avait-il quelque autre que je ne connais pas, je ne l'ai jamais interrogé à ce sujet; mais celle que je connais et que tout le monde sait, la voici : sa mère, élevée dans une ferme de l'in-

térieur de la Biscaye, savait à peine l'espagnol, et, comme pour trouver un confesseur qui la comprît, il lui eût fallu faire un long voyage que sa santé délicate lui rendait impossible, elle n'avait d'autre ressource que de se confesser à son fils, et, à tort ou à raison, celui-ci croyait que cette séparation rendrait entre eux la familiarité moins grande, et que sa mère éprouverait alors moins de répugnance à lui ouvrir son cœur, au tribunal de la pénitence. D'un autre côté, ce sacrifice devait lui être moins pénible qu'à un autre, parce que, ayant un goût tout particulier pour la mécanique, il pouvait s'y livrer dans cette solitude, sans que personne vînt le déranger.

« Le señor curé abandonna donc sa retraite pour qu'on ne dît pas qu'il menait vie de saint, et s'en alla exercer autre part son activité et ses talents, précisément sur ce monticule où j'aimais à m'arrêter pour admirer le paysage qui s'offrait à mes regards.

« La dernière fois que j'étais allé à Montellano prendre congé de nos parents, à la veille de quitter mes montagnes natales, j'avais traversé le petit vallon de la Fontaine pour gravir la colline. Là m'attendait un spectacle nouveau. La colline était entourée d'une haie, et dans l'intérieur de la clôture, où l'on venait de planter une multitude de petits arbres, s'élevait une petite maison blanche, où les mains du bon curé n'avaient cédé à personne le plaisir d'orner le dedans.

« Plus de vingt-cinq ans après, je revenais à Montellano. Je ne m'arrêterai pas à raconter ce que j'éprouvai, quand je foulai de nouveau ces lieux remplis pour moi de tant de souvenirs de mon enfance et de ma famille. Je n'ai déjà que trop abusé de mes souvenirs, pour en venir à parler du señor curé, objet principal de cette étude. Un peu après le lever du soleil, j'entendis la cloche de Sainte-Marie sonner la

messe, et je me dirigeai vers l'église, non du groupe de las Casas et en passant par le petit vallon de la Fontaine, mais en partant d'un autre point.

« Je venais à peine d'entrer que le curé parut devant l'autel. Je m'attendais à le retrouver appesanti par les années et par le travail, et je vis un homme plein de vigueur et de santé. Son visage révélait la paix de l'âme et la santé du corps, que Dieu refuse rarement à ceux qui font un bon usage de la vie. La messe finie, au lieu de m'éloigner de l'église, comme tous ceux qui l'avaient entendue avec moi, j'entrai dans la sacristie pour saluer le señor curé, avec lequel je sortis du temple, un moment après, les yeux encore humides, parce que le digne curé n'avait pas voulu se retirer sans réciter avec moi un *Pater* sur les dalles qui couvraient les os de sa mère et ceux de mes aïeux.

III

« Entre les énorme châtaigniers qui se voient devant l'église de Montellano, il en est un sous lequel je ne pouvais ne pas m'arrêter. Notre savant Iturriza dit que le châtaignier pousse jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, et qu'à cent ans il commence à décliner. Si c'est la règle générale, elle a, comme toutes les autres, ses exceptions, car l'arbre colossal au pied duquel nous nous arrêtâmes, le curé et moi, conserve encore toute sa vigueur, et, il y a trente ans, il était déjà comme aujourd'hui; ma mère disait l'avoir toujours connu ainsi, et ainsi le lui avait dit sa mère à elle, qui ne l'avait jamais non plus connu autrement.

« — Pourquoi, señor curé, ne nous est-il pas donné à « nous autres hommes de voir réunies sous cet arbre toutes

« les générations qui se sont reposées à son ombre ? » m'écriai-je avec tristesse.

« Le curé me répondit avec un sourire de bonté :

« — C'est Dieu qui le veut ainsi, mon ami. Il nous a ac-
« cordé la grâce de les voir, en nous donnant la pensée qui
« est bien un autre privilége que les longues années de ces
« arbres. »

« Et, en effet, ma pensée vit alors défiler une suite de générations rustiques qui passaient sous cet arbre pour se diriger vers l'église, d'abord pour s'y purifier dans l'eau du baptême, ensuite pour demander à Dieu la consolation et la force, afin de ne pas défaillir à l'œuvre, et enfin pour y chercher le repos éternel sous ces dalles où nous venions de répandre une prière et une larme.

« Nous cheminions dans la châtaigneraie, quand tout d'un coup je vois apparaître un bois d'arbres fruitiers qui ombrageaient une maison aussi modeste que belle, comme doivent être les maisons et les jeunes filles d'un village.

« On entendait dans la maison, parmi le charivari des poules et des porcs, la voix d'une femme qui querellait et menaçait de tout ce qu'elle allait faire, de tout ce qu'on allait voir, si on ne voulait pas la laisser en paix.

« — Ne craignez pas qu'il arrive malheur dans ma mai-
« son, me dit en souriant le curé. Ma gouvernante ne fait
« tout le long du jour que menacer de mort la famille, qui
« fait tout ce vacarme pour avoir son déjeuner, mais pour
« peu qu'il faille tuer un poulet au logis, on va chercher
« le bourreau ailleurs. »

« Nous entrons dans la maison, formée, comme presque toutes celles de notre pays, d'un rez-de-chaussée, d'un étage et d'un grenier, et tout aussitôt je trouvai à admirer le génie du bon curé. Une belle horloge de campagne, placée dans le salon, sonna huit heures, et le señor curé

m'apprit qu'elle était son ouvrage, mais qu'il n'était pas content de son travail, parce qu'il n'avait pu encore venir à bout d'une petite machine chargée d'éveiller l'attention avant que la cloche ne sonnât les heures. Que devait être cette petite machine? Un de mes amis, qui a eu de longues relations avec le curé de Montellano, a satisfait ma curiosité sur ce point, après la visite que je suis en train de raconter. Le cher curé voulait qu'au moment où l'horloge allait sonner, un ange entr'ouvrît un groupe de images, et, se montrant au milieu, s'écriât : *Salut, Marie, pleine de grâce!* Et il paraît que, au moyen d'une série de petits soufflets, il a déjà, en grande partie, réalisé son ingénieuse pensée.

« Avant d'aller plus loin, je dois dire que, dans les inventions du curé de Montellano, ce qui frappe le plus, c'est la simplicité La nature est son grand modèle, son grand maître, son grand recours. Pendant qu'il me montrait la maison, nous entrâmes dans la salle à manger, et je vis la gouvernante éplucher des châtaignes pour les faire rôtir ou bouillir. Nous étions au mois d'août, et par conséquent dans la saison où rien ne doit étonner plus que de voir des châtaignes fraîches. Celles-ci l'étaient comme si elles sortaient de leur coque verte, et je ne pus m'empêcher d'en témoigner ma surprise au señor curé.

« — Je suis, me répondit-il, très-friand de châtaignes, « et je regrettais beaucoup de ne pouvoir en manger pen- « dant une grande partie de l'année; car, si on les conserve « dans leurs pelotes, ce que font quelques personnes, elles y « prennent un détestable goût d'humidité, deviennent li- « gneuses et achèvent de se perdre, dès qu'elles commen- « cent à germer, sur la fin de février. Un matin du mois de « juin, il peut y avoir vingt-quatre ans de cela, j'envoyai « quelques grains de menu plomb à certaine grive qui, avec

« une audace sans pareille, s'opiniâtrait à me croquer les « fruits d'un cerisier qui est dans la haie de ma huerta. La « grive alla tomber en dehors. En la cherchant dans les « feuilles sèches d'un châtaignier, je tombai sur une châ- « taigne bien conservée, parfaitement fraîche, et la première « chose que je fis, fut de me demander comment s'était con- « servée cette châtaigne. Croyant l'avoir deviné, lorsque « arriva la première récolte, je mis dans un petit coffre une « couche de feuilles sèches de châtaignier, sur celle-ci une « couche de châtaignes, sur celle-ci une seconde couche « de feuilles, et ainsi de suite; et quand le coffre fut plein, « je le fermai et le mis de côté. Au mois de février, je cal- « culai qu'il était de toute nécessité d'empêcher mes châ- « taignes de germer; j'ouvris le coffre et je vis qu'elles « s'étaient admirablement conservées, grâce à l'humidité « modérée qu'elles avaient entretenue dans les feuilles. Je « remplaçai les feuilles par d'autres complétement sèches, « et lorsqu'au bout de quelques mois, j'ouvris de nouveau « le coffre, je trouvai mes châtaignes aussi savoureuses et « aussi fraîches que vous les voyez ici.

« — Voyez un peu, pourtant, comme Dieu est venu à « vous...

« — Dieu, mon cher, vient toujours à nous, quand nous « allons à sa rencontre.

« — Vous n'avez, je pense, révélé qu'à vos amis les plus « intimes votre méthode pour conserver les châtaignes?...

« — A tous ceux qui me l'ont demandée. Aussi dans tout « le pays c'est devenu une méthode générale.

« — Tout le monde n'aurait pas fait comme vous.

« — Pourquoi? Le pain tendre en vaudra-t-il mieux, « parce qu'on saura que d'autres le mangent dur?

« — Il est surprenant que le secret étant si simple, on ne « l'ait pas connu avant vous.

« — J'ignore s'il l'a été ailleurs. Mais ce que je sais, c'est « que je l'ignorais, avant que le hasard me le fît découvrir[1]. »

« Nous rentrâmes dans le salon, et le señor curé, tirant de sa poche une petite clef toute semblable en apparence à la première venue, ouvrit la porte d'un cabinet où il couchait. Dans ce cabinet, j'aperçus une certaine collection de machines aussi simples qu'ingénieuses, une entre autres, qui se mit en mouvement dès que le curé l'eut touchée avec l'indicateur. Mais quand je saurais en décrire le mécanisme, je ne le ferais pas, par des raisons de délicatesse faciles à comprendre. Tout ce que je puis dire, c'est que ce mouvement était déterminé et entretenu par des ressorts faits avec de vieux morceaux de scie et des balanciers en bois ayant une pierre à leur extrémité inférieure.

« — Qu'est-ce que cette machine? demandai-je au curé.

« — Une machine dont le mouvement est encore limité ; « mais quand vous devriez vous moquer de moi, je vous « dirai que j'entends bien le rendre continu.

« — Cependant, ceux qui ont le mieux étudié la dynami- « que assurent que le mouvement continu est une chimère.

« — L'opinion contraire des personnes qui en savent plus

[1] « Ce chapitre fut publié dans les journaux, au mois d'octobre 1865, et depuis lors un grand nombre de personnes adoptèrent la méthode du curé de Montellano, pour conserver les châtaignes, et le résultat en fut si heureux pour moi, que, durant le printemps et l'été qui suivirent, ma maison regorga de châtaignes fraîches, que ces personnes m'envoyèrent de plusieurs points des provinces basques. Mais le curé craignant que tout le monde ne s'y prît pas bien, à cause de la brièveté avec laquelle j'avais expliqué sa méthode, m'envoya les éclaircissements qui suivent et que je publiai. » Suit l'explication détaillée du bon curé. Nous ne la reproduisons pas ici, mais nous lui devons d'apprendre le nom de ce rare et excellent homme : il se nomme Jose Maria de Sagarminaga.

A. DE L.

« long que moi est, en effet, la seule chose qui me décou-
« rage de continuer à travailler à cette petite machine.

« — Mais vous continuerez ?

« — Je continuerai, pour voir jusqu'où peuvent atteindre
« mes débiles forces. »

« Au-dessous d'un crucifix placé au chevet du lit, j'aper-
çus un petit anneau, et je demandai au curé quel en était
l'objet.

« — Lorsque je m'éveille, me répondit-il, et que je veux
« savoir l'heure qu'il est, je tire cet anneau pour le deman-
« der à l'horloge du salon, qui sur-le-champ me répond,
« comme vous allez voir. »

« Et, en effet, le curé ayant touché l'anneau, l'horloge
aussitôt nous dit, de sa voix vibrante et sonore, l'heure
précise qu'il était en ce moment.

« Nous sortîmes du cabinet dont le curé referma la porte
à clef. Il me remit la clef et me pria d'ouvrir, comme il
venait de le faire lui-même. Mais je l'essayai en vain, tous
mes efforts furent inutiles.

« Nous descendîmes au vestibule, et le curé m'invita à
ouvrir la petite porte de la huerta, qui n'était fermée que
par un loquet. Je travaillai inutilement à le lever, et il céda
dès que le curé l'eut touché du doigt.

« — Sommes-nous ici en sûreté? dis-je en souriant,
comme nous entrions dans la huerta.

« — Pourquoi ?

« — Parce que j'ai entendu chanter dans les encarta-
« cions :

> Dans la huerta du curé de Montellano, il y a du miel,
> Des fruits et des fleurs, et des arquebusades.

« Expliquez-moi, je vous prie, le dernier vers de ce cou-
« plet.

« — En effet, celui qui voudrait assaillir ma huerta, de « quelque côté qu'il vînt, pourrait être sûr, dès qu'il y « mettrait le pied, de recevoir un coup d'escopette.

« — Et ce coup, qui le lui tirera ?

« — Un garde qui ne ferme jamais l'œil : vous allez le « voir. »

« Je suivis le curé, qui me recommanda de ne pas m'écarter du sentier qu'il suivait lui-même, et nous arrivâmes au centre de la huerta. Là, je vis une escopette placée horizontalement sur un piquet. D'un appareil très-simple, adhérent au pieu, partaient, se dirigeant sur tous les points de la circonférence, des fils de fer qui cheminaient cachés entre l'herbe et la terre. Pour peu que celui qui sera entré dans la huerta mette le pied sur l'un de ces fils de fer, l'escopette tourne rapidement, et, visant dans la direction du fil de fer touché, fait feu, sans que jamais le coup s'égare.

« Je frémissais à l'idée du terrible châtiment que cet appareil pouvait infliger à celui qui aurait commis la faute légère, dont je m'étais rendu coupable tant de fois, de franchir une haie pour cueillir une pêche ou une fleur ; mais je me rassurai bien vite, en faisant cette réflexion que le curé de Montellano, si désintéressé, si bon, si zélé, n'était pas venu en ce monde pour châtier par le sang versé, mais pour donner l'exemple du travail et de l'abnégation.

« La peur, dit-on, garde la vigne : elle garde aussi la huerta du curé de Montellano, dont la clôture assurément n'est violée par aucun de ceux qui savent le couplet que je viens de citer, quand même les beaux fruits étalés de l'autre côté lui feraient venir l'eau à la bouche.

« Mais tout le monde n'a pas entendu chanter ce couplet. On raconte qu'un couvreur asturien, qui travaillait du côté de l'îlot d'Otanez, alla un jour faire quelques emplettes à

Portugalete, et comme, au retour, la nuit l'avait surpris à Somorrostro, il voulut raccourcir, en coupant par la côte de Montellano, au lieu de suivre la route. En longeant la huerta du curé, avec son sac sur l'épaule, il vit, à la clarté de la lune, les arbres chargés de fruit, et voulut se remplir la panse, comme disent les jeunes gens de la vallée de l'Ibaizabal. Il franchit la clôture, reçut une arquebusade et roula par terre, en criant : « Je suis mort ! » En entendant le coup et le cri, le curé se prit à sourire, entra dans la huerta, fit voir au couvreur que c'était la peur qui l'avait jeté par terre, et non la rosée de sel fin dont était chargée l'escopette et qui lui avait cinglé les mollets, lui fit un petit sermon sur le respect dû au septième commandement, lui remplit son sac de fruits, et lui montra un sentier qui le remit dans son chemin.

« Mais le curé n'est pas si débonnaire envers les bêtes malfaisantes qui rôdent autour de son poulailler ou de ses ruches. Dans un angle de la huerta qui donne sur un petit bois, il y a, dans la haie, une ouverture qui semble inviter les chats sauvages et les renards à s'y engager. L'escopette qui regarde de ce côté est chargée avec du plomb à loup, et il n'y a pas de bête qui, passant la tête par le trou, ne paye de la vie sa gourmandise.

« Je répète que toutes les inventions du señor curé sont si simples, qu'en les voyant, on ne peut s'empêcher de dire : Mais comment cette idée ne m'est-elle pas venue ? C'est aussi l'exclamation qui échappe involontairement devant une machine à tuer les taupes que le curé me montra.

« Sa gouvernante, excellente femme, qu'en allant au ciel, la défunte mère du curé chargea de veiller sur la maison et sur l'humble domaine de son fils, comme elle l'avait fait elle-même et lui avait appris à le faire, troubla un matin de ses cris d'indignation ce tranquille paradis. Le cas était

qu'une taupe, aimant trop les mines, comme tant d'autres à qui cette passion a coûté la fortune et la vie, s'était acharnée à poursuivre, dans la huerta du curé, je ne sais quel rare filon, et avait rempli de trous et de monticules de terre ces jolis sentiers et ces beaux carrés où la bonne gouvernante semblait se regarder comme dans un miroir.

« Le señor curé, pour la calmer, lui promit que la taupe payerait le tout ensemble, et quelques heures après, il avait acquitté sa promesse, comme vous allez voir. Il avait déjà observé, ou il observa alors, que la taupe, soit pour chercher sa nourriture, soit pour se donner le plaisir de la promenade à couvert, en quoi elle laisse bien loin derrière elle la municipalité de Madrid et celle de tant d'autres capitales, creuse sa mine horizontalement, à deux ou trois pouces de la surface du sol, et que, de distance en distance, elle rejette au dehors la terre qui la gêne. Ayant fait cette observation, il prit une planche ; vers le milieu de cette planche il enfonça, à six pouces environ l'une de l'autre, deux rangées transversales de clous aigus et longs ; il retira ensuite avec soin la terre de la taupinière qui lui sembla la plus fraîchement faite, de manière à laisser la mine à découvert, remarqua la direction que prenait la mine dans un sens et dans l'autre, planta au milieu une planchette, à laquelle il appuya son appareil dans la direction de la mine, avec les rangées de clous tournées en dedans, et sur la planche il plaça une grosse pierre. Il couvrit ensuite avec la terre qu'il avait retirée de la taupinière la planchette où venait s'appuyer l'appareil et se retira, assuré d'avance que la taupe ne tarderait pas à se convaincre que, pour exercer l'état de mineur, il faut avoir les yeux bien ouverts.

« Peu de temps après, la taupe revenait par sa promenade couverte, se réjouissant dans son œuvre, comme se réjouissent dans la leur les ayuntamientos de Motrico, de

Deva et autres villes de notre littoral, qui en ont construit de très-agréables et très-utiles, quand elle se heurta à un obstacle qui ne lui permettait pas de passer outre.

« — Que diable est ceci? s'écria-t-elle. Un éboulement, « sans doute. Le gouvernement a grand tort de permettre « que l'on creuse des tunnels sans en revêtir les parois. »

« En donnant du museau à droite et à gauche, elle suait sang et eau pour dégager le passage. Mais dès qu'elle en vint à remuer la planchette, la planche que celle-ci tenait en équilibre retomba lourdement, et l'une des rangées de clous tua la taupe du coup, sans lui laisser le temps de crier : Jésus !

« Depuis cette époque, il est presque aussi dangereux de creuser les mines dans la huerta du señor curé que dans les montagnes de Triano.

IV

« Si je racontais tous les traits de génie que, dans les encartacions, j'ai ouï attribuer au curé de Montellano, j'en remplirais le reste de ce livre. Il se peut qu'il y ait une certaine exagération dans ces récits des *encartados*, car le peuple, en général, aime assez l'exagération, et l'encartado ne la hait pas, comme le prouvent assez les prouesses qu'il attribue au Fort d'Ocharan[1].

[1] Le Fort d'Ocháran est encore une des figures originales de ce voyage à travers champs dans les provinces basques. C'était un géant de village, doué d'une force extraordinaire, dont il n'abusait pas. Trueba n'a pas connu le Fort d'Ocháran, mais il a suivi les traces encore récentes de sa légende populaire. Le peuple aime à se retrouver lui-même dans ces types robustes et simples qu'il oppose volontiers à la force intelligente qui le domine. A. DE L.

« Il paraît que le señor curé avait, il y a quelques années, tout contre sa maison, une provision de dalles qu'il avait fait extraire d'une carrière, et dont il voulait faire la base de ses ruches, et presque tous les matins il se trouvait avec une dalle de moins, que venait enlever un de ses voisins, à une heure avancée de la nuit.

« Le curé se promit de surprendre son voleur et de lui donner une leçon qui lui ôterait pour toujours l'envie de venir toucher à ses dalles.

« Je ne sais quel appareil il disposa dans le lieu où elles étaient, mais le fait est que le larron eut à peine remué une de ces dalles, qu'il se dressa du sol un piquet, et que le voleur en reçut un coup qui l'obligea à fuir, à demi éreinté.

« Depuis des années, les journaux parlaient de vols nombreux et sacrilèges commis dans la plupart des églises d'Espagne. Par bonheur, une si indigne profanation n'avait pas atteint les églises de Biscaye. Toutefois, le vieux et zélé curé de Notre-Dame de Mercadillo, don Francisco de las Herreriaz, travailla par tous les moyens à assurer les portes de sa paroisse, et chargea un serrurier du village de fabriquer à tout prix de nouvelles clefs et de nouvelles serrures pour la porte principale de l'église.

« Le serrurier se jura de faire un chef-d'œuvre, et si bien il y réussit, que de tous les villages voisins les gens allaient à Sopuerta admirer les clefs de l'église de Mercadillo.

« Au bout de quelques mois, les curés de Sopuerta et de Galdames convinrent de tenir des conférences dans la sacristie de Mercadillo. Le curé de Montellano était le président naturel de ces conférences.

« Les curés arrivèrent une après-midi sur l'aire de l'église. La femme du sacristain, qui en gardait les clefs, se trouvait dans un champ un peu éloigné. On l'appela et elle dut quitter son ouvrage pour venir ouvrir l'église.

« — Pauvre Manuela, nous regrettons bien de t'avoir dé-
« rangée, lui dit le curé de Montellano ; la première fois que
« nous viendrons, je t'éviterai cette peine. »

« Un autre jour, quand le curé de Montellano arriva, ses confrères étaient déjà réunis, et lui dirent qu'ils avaient envoyé chercher la femme du sacristain.

« — Tant pis ! dit le curé de Montellano, il n'était pas « nécessaire de la déranger ; » et s'approchant de la porte de l'église, il l'ouvrit avec la plus grande facilité, à l'extrême surprise de tous ceux qui étaient présents.

« Jugez quelle dut être celle de la femme du sacristain, lorsque, arrivée quelques instants plus tard avec les fameuses clefs dans la main, elle trouva les curés déjà réunis dans l'église.

« Lorsque, la nuit venue, elle raconta à son mari ce qui s'était passé, celui-ci eut peine à l'en croire. Je tiens le fait du sacristain lui-même, homme très-véridique ; il ajouta que quelques jours après, ayant rencontré le curé, il lui demanda :

« — Est-il vrai, señor don Jose, que, l'autre soir, vous « ayez ouvert sans les clefs les portes de Mercadillo ?

« — Oui.

« — Et avec quoi donc les avez-vous ouvertes ?

« — Avec ceci, » lui répondit le curé, en tirant de sa poche et en lui montrant un petit morceau de fer qu'il emmancha dans un petit morceau de bois.

« Le curé et le sacristain prirent congé l'un de l'autre, le premier étonné de l'étonnement du second, et le second émerveillé de l'habileté du premier.

V

« Le curé de Montellano sait tirer parti de tout. S'il pousse une ronce dans le voisinage de la clôture de sa huerta, au lieu de la couper comme tant d'autres font, il l'achemine en la faisant passer sous terre ou sur terre, vers sa clôture, où elle devient aussi utile qu'elle serait nuisible ailleurs. Pour mettre en fuite les oiseaux qui viennent manger les cerises ou tout autre fruit, on est dans l'usage d'accrocher aux arbres des haillons de couleur foncée qui, le premier jour, épouvantent les oiseaux, mais dont ils se rient le lendemain. Le curé de Montellano, pour tenir les oiseaux en continuelle alarme et loin de ses arbres, attache à ceux-ci des mannequins qui imitent si parfaitement l'homme, que plusieurs d'entre eux en portent deux fois le visage. Mais le señor curé fait mieux encore : au moyen d'un mécanisme simple et ingénieux, comme tout ce qu'il imagine, il en vient à obtenir que tous ces mannequins se meuvent et rabattent les oiseaux.

« On est étonné de la variété de fruits que produit cette petite huerta ; on est étonné de leur beauté et de leur goût exquis ; on est étonné de toutes les combinaisons de greffe mises en pratique par l'excellent curé, surtout de l'abondance de feuillage, et de l'accroissement que prennent les arbres, grâce au soin tout particulier, ou, pour mieux dire, à l'amour avec lequel le maître les surveille et les protége.

« Il n'y a pas là un seul arbre qui, aux yeux du curé, ne s'embellisse des souvenirs qu'il lui rappelle, et en cela paraît aussi l'élévation de ses sentiments, car les souvenirs sont une espèce de religion qui n'a son culte que dans les cœurs généreux. Il n'oubliera jamais, par exemple,

l'arbre à l'ombre duquel sa mère aimait à s'asseoir, ni celui dont cette sainte femme préférait le fruit. « Voilà, « disait-il, un pêcher provenant d'une pêche qu'un tel cueil- « lit de sa main pour me l'offrir, un jour que je visitai sa « huerta. Ce cerisier, c'est ma mère qui le découvrit entre « les ronces de ma haie, et qui elle-même le transplanta ici « de ses propres mains. Un oiseau venait, Dieu sait d'où, et, « en passant à côté de l'église, il laissa tomber une cerise « qu'il portait dans son bec, et de cette cerise que je ra- « massai et que j'enterrai ici est né ce cerisier. » Et si l'origine de chaque arbre enferme un souvenir pour le señor curé, leur vie même forme une suite de souvenirs qui embellissent la sienne.

« J'ai parlé de l'amour avec lequel il soigne et protége les arbres de sa huerta, et ce mot d'amour me paraît encore trop peu expressif pour qualifier ce soin et cette protection. Il soutient l'arbrisseau auquel les forces manquent encore pour résister à celle du vent, comme la mère soutient un enfant dont les petites jambes ne peuvent encore porter le corps. De même qu'une mère ouvre et élargit le petit vêtement qui opprime l'enfant et arrête sa croissance, ainsi il ouvre l'arbre et élargit le vêtement d'écorce qui ne lui permettait pas de se développer. Les arbres tombent-ils malades, faute de séve ou à cause de sa surabondance, il leur rend la santé en les saignant ou en les nourrissant davantage. S'il fait froid, il abrite l'arbre; si le soleil brûle, il lui ménage de l'ombre; lui donne à boire, quand il a soif; écarte les insectes qui l'assiégent, et détruit les épines qui le blessent, ni plus ni moins qu'une tendre mère fait pour le faible enfant qui grandit sous son aile.

« — Je ne puis parvenir, dit le señor curé, à me convain- « cre que ces arbres sont des êtres insensibles et dépourvus « de raison. Comme je les ai vus naître et grandir jour par

« jour, année par année, me réjouissant quand je les ai vus « prospérer, m'attristant si je les voyais souffrir, et ayant « part à leurs dons comme ils l'avaient aux miens, il me « semble qu'ils ont pour moi la reconnaissance et l'affection « que j'ai pour tous les êtres au milieu desquels je passe « ma vie et dont je reçois les bienfaits, et je remercie Dieu « de m'avoir donné cette faculté de peupler le monde de « beaux fantômes, de prêter la vie et le sentiment à ce qui « en est privé, parce que la vie doit être bien triste et dé- « pourvue de consolation pour ceux qui ne voient en elle « que la sèche et stérile réalité. »

« Je ne pouvais revenir de voir transformés en arbres énormes ces petits arbrisseaux qu'il y a vingt-cinq ans j'avais vus plus débiles que le roseau qui plie aux bords de l'Ibaizabal, et, en pensant à eux, je pensais à moi-même. Non, ce n'est pas de l'égoïsme, ce n'est pas de l'amour-propre que cette propension de l'homme à avoir toujours ce *moi* dans la pensée et sur les lèvres. — Que nous importent, à nous, tes tristesses ou tes joies, pour que tu viennes nous les chanter ainsi? dit au poëte le vulgaire; tais-toi, égoïste, ou chante pour toi seul! Et cependant le poëte peut répondre au vulgaire : — Mes joies et mes tristesses ne sont pas miennes; ce sont celles de l'homme. — Égoïste, ajoute le vulgaire, prenant ensuite le philosophe à partie, que nous importe à nous ton individualité, pour que tu la fasses danser sous nos yeux dans toutes tes spéculations? Et le philosophe peut lui répliquer : — Je ne suis pas moi, je suis l'humanité. Pour me rendre compte d'un sentiment, j'ai besoin d'un individu en qui je puisse l'observer, et je choisis mon individualité, parce qu'elle est plus à ma portée.

« Mon individualité était précisément celle que j'avais le plus à ma portée en ce moment; voilà pourquoi je pensai et dis au señor curé :

« — Il me vient une idée bien triste. Combien ont poussé « ces arbres qui ne sont que des plantes, lesquelles ne sen- « tent ni ne raisonnent, et combien je suis resté petit, moi « qui suis un homme et qui ai raisonnement et senti- « ment ! »

« Le señor curé sourit et me demanda :

« — Jusqu'où s'étend l'horizon qu'embrassent les arbres?

« — A deux lieues au plus, lui répliquai-je.

« — Et quelle est l'étendue de celui que découvre votre « pensée?

« — Elle est infinie.

« — Donc, mon ami, louez Celui qui vous a créé à son « image et ressemblance. Soyez digne de monter, et vous « verrez comme vous monterez jusqu'au ciel. »

« Quelques abeilles qui venaient, en bourdonnant, se poser sur les fleurs, car il faut savoir qu'il y a ici des fleurs en toute saison, me firent supposer que le curé avait des ruches. Et comment eût-il pu refuser un petit coin dans sa huerta aux industrieuses abeilles, cet homme si industrieux lui-même, et si épris de tout ce qu'il y a de noble et de grand ?

« Et, en effet, peu d'instants après, dans l'endroit le plus beau par sa riche végétation, et le plus agréable parce qu'il est le mieux abrité des vents, je rencontrai le plus magnifique rucher que j'aie vu en ma vie, non par le nombre des ruches, il n'y en a guère qu'une cinquantaine, mais par l'art et le goût qui ont présidé à leur construction, et par les soins dont elles sont l'objet.

« Ces ruches occupent une galerie, ouverte d'un côté et fermée de l'autre, les unes placées horizontalement, les autres dans le sens vertical. Entre les ruches et le mur qui ferme la galerie derrière elles, il y a un passage avec des siéges, où le señor curé trouve ses plus grandes délices,

sentant, s'il ne le voit pas, le travail de cette industrieuse tribu.

« Chaque ruche a son numéro et son nom écrit par derrière; son histoire et ses souvenirs écrits, au nom de chacune, dans la mémoire du señor curé.

« *Trueno* se nommait la première que je m'arrêtai à considérer, et le curé me dit qu'elle se nommait ainsi parce que l'essaim qui l'habitait commença à quitter la ruche maternelle, au moment où éclatait un épouvantable coup de tonnerre, durant une tempête. *Flor de la maravilla* se nommait une autre, parce qu'elle avait été longtemps entre la vie et la mort, jusqu'au jour où les soins de son maître et protecteur assurèrent sa vie.

« Tous les essaims jouissaient alors d'une santé superbe, car il n'y avait pas une ruche qui ne regorgeât de miel et d'abeilles.

« Devant les ruches, je remarquai une collection de petits tubes en roseaux, fermés avec des bouchons, et je demandai au curé à quoi ils servaient :

« — Ce sont, me dit-il, les hôpitaux de mes abeilles.

« — Comment, les hôpitaux?

« — Oui, mon cher. Quand il fait grand froid, les pau-
« vres petites abeilles qui s'éloignent des ruches, se sentent
« à demi engourdies et retournent au logis chercher la cha-
« leur ; mais en arrivant à la ruche, comme elles viennent
« étourdies par le froid, elles ne trouvent pas aisément l'en-
« trée, et tombent à moitié mortes devant la ruche. Alors je
« les recueille et les mets dans ces tubes, où, dans le fond,
« il y a un peu de miel distillé par un petit trou ménagé
« dans le nœud du roseau, pour le cas où elles auraient
« besoin de se réconforter. Je referme le tube avec le bou-
« chon ; je le place dans ma poitrine ou je l'approche du
« feu, et, grâce à la chaleur, les abeilles se raniment au

« bout de quelques instants, et dès qu'elles trouvent l'hô-
« pital ouvert, elles prennent gaiement leur vol et rentrent
« guéries au logis.

« — Beaucoup meurent de faim pendant l'hiver ?

« — Dans mon rucher, il en meurt fort peu. Lorsque le
« froid est très-vif et qu'elles n'ont pas de miel pour se
« nourrir, elles n'ont aucunement besoin de s'éloigner pour
« chercher de quoi vivre.

« — Et où le trouvent-elles?

« — Dans une assiette que je mets moi-même au pied
« de chaque ruche, avec une nourriture composée de
« substances aromatiques et sucrées, qui leur plaît et leur
« profite beaucoup. J'en ai fait l'expérience.

« — Si les abeilles avaient conscience de leur devoir, elles
« vous chériraient.

« — Et elles me chérissent, comme vous allez le voir ; car,
« à défaut de la conscience, elles ont l'instinct. »

« Et le señor curé, s'approchant d'une ruche d'où les abeilles débordaient par milliers, s'écria d'un ton affectueux :

« — Petites! petites! »

« Et les abeilles aussitôt de s'agiter et de voleter avec un murmure caressant, dès qu'elles ouïrent la voix du curé.

« Celui-ci me parlait, un moment après, des ressources que lui procurait la cire de ses ruches, pour aligner, dans son modeste budget, les recettes avec les dépenses, et ces paroles amenèrent ma pensée dans la région de l'économie.

« — Savez-vous, dis-je, que cette maison avec ce qui
« l'entoure représente un capital qu'il semble impossible
« que vous ayez pu réunir sans autres ressources que celles
« de votre pauvre cure?

« — Considérez cependant que cette maison, cette huerta,

« ce rucher, tout ce que vous voyez enfin, est l'œuvre ex-
« clusive de mes mains.

« — Tout ce que vous avez fait n'en est pas moins un
« prodige à mes yeux.

« — Employez, pendant trente ans, deux heures par jour
« comme je les ai employées ici, au lieu d'aller à la chasse
« ou de causer avec l'un ou l'autre, et vous verrez comme
« on arrive à faire des merveilles comme ceci. »

« Je convins que le señor curé avait raison ; mais il faut convenir que c'était aussi un homme de grand mérite que ce Génois qui trouva le moyen de faire tenir les œufs sur leur côté le plus pointu.

« Elle n'était pas si mauvaise, la petite leçon de vertu et d'amour du travail que le señor curé venait de me donner, sans intention aucune, bien entendu. Dans la belle comédie d'Eguilaz intitulée : *la Croix du mariage*, il y a une femme dont la sainte conduite d'épouse et de mère est l'antithèse de celle de son mari. Ce dernier, en rentrant chez lui, à des heures fabuleuses de la nuit, et après avoir dissipé au jeu, ou n'importe où, les épargnes de la famille, trouve sa femme travaillant et veillant près du berceau de son fils malade, et il se plaint qu'elle ne cesse de lui jeter sa dissipation au visage. « — Mais je n'ai pas même desserré les
« lèvres, lui réplique avec douceur l'honnête et prudente
« épouse. — Non, s'écrie-t-il, ce ne sont pas tes lèvres, ce
« sont tes actes qui me reprochent ma conduite. »

« Que ne nous reprochent pas les actes du curé de Montellano, à moi et à deux ou trois autres que je connais bien?

« Le soleil arrivait à son zénith, ou, pour parler avec la clarté que j'aime, il était l'heure de dîner, et quoique le señor curé insistât beaucoup pour me faire asseoir à sa table, il me fut impossible de lui complaire en ceci, parce

qu'autour de celle d'un de mes parents m'attendait une chaise de jonc et des cœurs d'or.

« Lorsque je repassai devant les châtaigniers séculaires de l'église, je crus voir une ombre me sourire; c'était peut-être celle de ma mère qui souriait de joie, en voyant que j'aime à visiter encore son village bien-aimé. »

VI

L'ANCIEN THÉATRE ESPAGNOL

Traduction d'un choix de ce théâtre, par M. Habeneck[1]. — Quelques propositions hasardées de sa préface. — Francisco de Rojas : *Garcia del Castañar.* — Rapprochement ingénieux de cette pièce et d'*Hernani.* — Réserve importante. — Moreto : *Dédain pour dédain.* — Comparaison avec la *Princesse d'Elide.* — Ruiz Vélez de Guévara : *Régner après la mort.* — Juan Ruiz de Alarcon : *Les murs entendent.*

Depuis que la littérature française produit si peu, elle se retourne volontiers vers les littératures étrangères, non plus comme aux beaux jours du romantisme fervent, et avec cet emportement d'admiration qui ne devait pas tarder à amener l'imitation au nom de l'originalité, mais avec cette patiente sympathie qui veut se rendre compte d'elle-même et des instincts qui l'ont éveillée.

Les lettres espagnoles ont leur bonne part dans ce travail des esprits curieux. On se reprend à étudier leurs antiques chefs-d'œuvre; et en pénétrant mieux l'esprit, on se défend moins contre leurs beautés.

[1] *Chefs-d'œuvre du théâtre espagnol*, traduits pour la première fois et annotés par Charles Habeneck. Paris, Hetzel, rue Jacob.

Voici encore un volume de drames ou de comédies empruntés à ce hardi théâtre qui, en général, ne ressemble pas plus à celui des Grecs qu'au nôtre, et qui n'a de commun avec celui de Shakspeare que le mouvement et la variété. Après Cervantes et Lope de Véga, après Caldéron et Tirso, la scène espagnole possède encore des poëtes célèbres qui, même à la suite de ces grands initiateurs, peuvent encore être appelés des maîtres : Rojas, Alarcon, Moréto, Vélez de Guévara. Remercions donc M. Habeneck d'avoir essayé de faire connaître à la France ces ouvriers de la onzième heure, tout en nous réservant de discuter ses choix et de nous demander un peu sévèrement si la perfection du travail a toujours répondu à la bonne volonté du nouveau traducteur.

En tête de ses traductions, M. Habeneck a écrit une préface où il traite sommairement des origines et du développement de l'art dramatique en Espagne. C'est bien à peu près cela, et on ne saurait dire que les choses se soient passées beaucoup autrement. Mais un peu plus de précision dans les termes, un peu moins de confusion dans les détails, eussent peut-être donné à cette rapide esquisse la clarté qui y fait faute en plus d'un endroit. Au lieu de considérations générales, toujours nécessairement un peu vagues, quand elles ne sont pas à côté de la vérité des choses, ne valait-il pas mieux accuser davantage et d'un trait à la fois plus ferme et plus arrêté les transformations successives par lesquelles, de Lope de Ruéda à Moratin, a passé la scène espagnole ?

Prenons quelques exemples.

Remontant aux origines de la civilisation moderne en Espagne, civilisation dans laquelle M. Habeneck ferait volontiers à la race juive une part d'initiative égale à celle qui revient à l'élément arabe, l'auteur parle des *restes des tribus*

germaines qui, repoussées dans les montagnes des Asturies, recommençaient, dit-il, *périlleusement et pied à pied la conquête du pays d'où elles avaient été chassées*. Il y a là, croyons-nous, une erreur historique. C'est aujourd'hui un fait notoire et accepté, si étrange qu'il paraisse au premier abord, que, dans cette longue et sanglante bataille du Guadalété, ce ne fut pas seulement une armée, mais une nation entière qui périt; que, dès le lendemain de la conquête musulmane, les Goths parurent comme absorbés par le sol ibérique; que ce fut surtout la race primitive qui, retrouvant tout à coup le sentiment héroïque de sa nationalité, oublié depuis tant de générations, s'élança de la caverne de Covadonga pour prendre l'offensive contre ses derniers conquérants, et que c'est elle enfin que, durant huit siècles, Mahomet eut en face. Pélage fut un Goth, le fils d'un chef goth, c'est tout ce que l'on peut dire à l'honneur des vaincus de Jérez. Mais, dès le premier moment, Pélage lui-même prend la physionomie du nouveau peuple qui est venu se ranger derrière lui. Rien ne se fait plus par les Goths, au nom des Goths, il n'y a plus que des Ibères.

Voilà mon premier point, le second a trait à Cervantes.

Je défie que l'on trouve, en Espagne même, un admirateur plus décidé de *Don Quichotte* que je ne le suis. Je l'aime à rendre jaloux les Espagnols eux-mêmes. J'ai dit jaloux, et je devrais ajouter inquiets, car ils me reprocheraient volontiers de faire à ce chef-d'œuvre une trop grande place dans leur littérature, de le regarder comme leur véritable épopée et de vouloir y faire tenir l'Espagne tout entière. Mais plus j'admire ce livre incomparable, moins je voudrais voir la critique moderne en dénaturer le sens, et venir, comme M. Habeneck, d'une vaste et sereine peinture où se réfléchit, où se reconnaît tout un peuple, faire une satire indirecte, une protestation du peuple, personnifié dans San-

cho, contre une aristocratie oppressive ou une royauté tyrannique, dont l'inoffensif hidalgo serait le type haïssable. Il n'y a rien de cela dans *Don Quichotte*, et Cervantes n'y a rien mis, n'y a rien voulu mettre de semblable. Il y donne bien çà et là à ses ennemis personnels un coup du revers de sa bonne épée de Lépante. Mais nulle part il ne s'y fait le redresseur des griefs de la démocratie de son temps. Je n'examine pas si, à cette époque, le peuple espagnol n'avait pas, en effet, quelque querelle légitime à soutenir contre ses maîtres. J'affirme seulement que le bon Cervantes ne songea nullement à se faire le champion d'une classe opprimée, et de fait, s'il y a quelqu'un de battu dans ces grandes aventures qu'il raconte si bien, il me semble que c'est don Quichotte et non son écuyer, si habile d'ordinaire, comme il le dirait lui-même, à tirer son épingle du jeu. Pour une fois qu'il aura été berné, combien d'autres où il se tient à l'écart de la bataille, et ne paraît que pour aider son maître à se relever, après que l'ennemi s'est éloigné. Laissons donc le *Don Quichotte* en sa vraie lumière, respectons son véritable sens, compris et accepté du monde entier depuis des siècles, et ne mêlons que dans une juste mesure à une histoire du théâtre espagnol le nom de Cervantes. Ses œuvres y font une assez médiocre figure, et si M. Royer a bien fait de traduire ou d'analyser ses pièces, c'est moins, sauf la *Numancia*, pour leur mérite intrinsèque, que parce qu'il y avait lieu de rendre cet hommage à l'auteur du *Don Quichotte*, et que d'un tel génie les moindres essais ont souvent leur prix, toujours leur valeur historique.

Je ne voudrais pas pousser trop loin ces observations. Je ne saurais cependant me dispenser de relever encore, dans la préface de M. Habeneck, une expression qui va à l'encontre du génie même de l'Espagne, et sur laquelle on pourrait prendre une impression inexacte. Parlant des poëtes

dont il a traduit quelques drames, M. Habeneck les appelle de grands artistes, de grands écrivains. Ce sont deux qualifications qui conviennent à merveille à nos poëtes français, qui sont, eux surtout, d'incomparables ouvriers de style, des ciseleurs délicats du langage. Mais en Espagne, au théâtre, surtout au théâtre, la poésie n'est pas une source que l'on travaille à contenir entre deux rives embaumées, dont on amène doucement les eaux sur un sable d'or, d'où l'on écarte avec soin tout ce qui pourrait altérer la limpidité du courant, tout ce qui pourrait lui faire obstacle. C'est quelque chose d'impétueux qui va tantôt par bonds inégaux à travers les rochers, tantôt d'une pente douce sur un lit calme et profond. Ici, c'est un torrent qui ravage tout et qui va se perdre dans les marais ; là, c'est un ruisseau paisible où se réfléchissent les étoiles, et qui aime à s'attarder mollement parmi les fleurs. On me demandera peut-être ce que deviennent alors l'action, les personnages, le drame enfin. Hélas! le plus souvent, ce qu'ils peuvent. Mais on voit d'ici quelle peut être la part du style proprement dit dans une œuvre où l'inspiration prime-sautière tient une si large place, et si de tels poëtes, tour à tour naïfs ou maniérés, barbares ou sublimes, doivent être appelés couramment de grands écrivains, de grands artistes. Je n'ai garde de dire, à Dieu ne plaise! que l'art manque absolument à leurs compositions. Je dis seulement qu'il n'en est ni la règle suprême, ni l'invisible modérateur. Je rencontre, et je me plais à transcrire ici quelques lignes où un jeune critique espagnol me paraît avoir indiqué avec une parfaite justesse les irrégulières allures des poëtes de sa nation et ce qu'il y a d'inachevé dans leurs plus magnifiques drames. Voici ce que dit quelque part don Carlos Ochoa, le digne fils de son docte père, éditeur en France des chefs-d'œuvre de la littérature castillane :

« Plus on étudie l'antique scène espagnole, plus s'enracine dans l'esprit l'opinion qu'il n'y a pas de caractère possible ni de situation théâtrale qui n'aient été devinés par nos admirables poëtes dramatiques des seizième et dix-septième siècles. Il est vrai qu'en général ceux-ci ne faisaient que déflorer la matière qu'ils traitaient, laissant le champ libre à d'autres pour l'approfondir. Ils découvraient la mine et laissaient à d'autres le soin de l'exploiter. Ils trouvaient un sentier nouveau et, peu curieux des régions enchantées où il pouvait les conduire, contents d'avoir montré le chemin, toujours sur l'aile du génie, mais rarement soutenus par la persévérance qui corrige et qui perfectionne, ils abandonnaient l'œuvre incomplète et couraient à de nouvelles découvertes. C'est pour cela que le théâtre espagnol possède à peine une seule perle parfaite, mais c'est une inépuisable carrière où se trouvent accumulés avec une profusion incroyable tous les éléments que le talent peut mettre en œuvre, en se bornant à adapter les matériaux qui lui sont offerts au moule de la raison et du bon goût. »

Le lecteur pourra préférer la métaphore de Carlos Ochoa à la mienne, mais, si je ne m'abuse, l'idée, au fond, est la même.

A cette histoire résumée du théâtre espagnol M. Habeneck ajoute une dernière page, au sujet de laquelle il me permettra de lui soumettre, non pas une critique, mais un simple doute. On sait, et c'est une vérité heureusement banale, que l'Espagne est encore sensible à l'inspiration profondément catholique d'une grande partie de son théâtre, et c'est ce qui fait qu'en 1858 don Eugenio Hartzembush a pu trouver un théâtre, des acteurs et un public pour son drame : *Le mauvais Apôtre et le Bon Larron*. Il a vu la foule attentive et même recueillie aux représentations de cette belle œuvre. Il y avait surtout un moment où, quand Dimas

racontait comment il avait tiré la sainte Famille d'un mauvais pas dans le désert, l'intérêt du récit, le charme des vers, l'émotion de l'acteur (c'était Valéro, qui mettait dans ce récit autant de sa foi que de son talent), tout cela remuai fortement l'auditoire qui redemandait deux fois la pathétique légende. Mais de cette religieuse impression à ce que raconte M. Habeneck d'une représentation donnée à Madrid, en 1857, d'un drame sur la passion de Notre-Seigneur, où il aurait vu tous les assistants se jeter à genoux en se frappant la poitrine, il y a loin, on en conviendra. Devant la foule attendrie, M. Habeneck se sera reporté par l'imagination à cette primitive époque des croyances naïves, où les choses sans doute se passaient ainsi, et très-sincèrement il aura cru voir de ses yeux ce qu'il se souvenait d'avoir lu.

Enfin, si ce volume se réimprime, l'auteur s'empressera sans doute de faire disparaître de son introduction des négligences telles que celles-ci :

« Lorsque Ferdinand et Isabelle eurent, par leur mariage, uni la couronne d'Aragon et de Castille...

« On a préféré suivre l'espagnol pas à pas et nous abstenir de toutes les périphrases... »

Mais il est temps de parler des drames que M. Habeneck a traduits et de sa traduction. Ici encore, nous aurons quelquefois le regret d'avoir à mêler la critique à l'éloge. Quant au choix qu'il a cru devoir faire, on ne saurait qu'approuver. Là même où peut-être on eût soi-même choisi autrement, on peut encore dire qu'il a choisi avec discernement et avec goût.

De Francisco de Rojas il a donné *Garcia del Castañar :* l'hésitation n'était guère possible ; le *Venceslas* nous est connu par Rotrou ; *Garcia* d'ailleurs est le chef-d'œuvre de son auteur et l'un de ceux de la scène espagnole. A l'époque des mariages espagnols, un acteur de mérite que

l'on n'a pas eu le temps d'oublier tout à fait encore dans so pays, Lombia, amena à Paris une compagnie qui donna quelques représentations, assez peu suivies. Pour faire connaître aux Parisiens un théâtre qu'ils avaient un peu oublié depuis Molière et les deux Corneille, Lombia choisit tout d'abord *Garcia del Castañar*. La pièce parut froide, et l'on ne peut dire que cela tenait uniquement à ce que les spectateurs étaient peu familiarisés avec la langue castillane, les Espagnols étaient en majorité dans la salle. C'est que la pièce, en réalité, ne produit guère plus d'effet à Madrid et à Séville, où j'ai vu cependant le principal rôle tenu tour à tour avec grand talent par Roméa et par Valéro. Que faut-il en conclure ? Qu'à Madrid et à Séville, comme à Paris hélas ! l'ancienne forme est usée, et que la plupart de ces grandes œuvres du passé ne conservent guère tout leur charme que pour le lecteur solitaire.

C'était une raison de plus pour traduire celle-ci. Elle est de celles dont les fortes beautés devaient le moins perdre dans une traduction.

M. Habeneck est le premier, je crois, qui ait signalé l'analogie singulière qui existe entre ce drame de *Garcia* et l'*Hernani* de Victor Hugo. Dans l'un comme dans l'autre, le héros est le dernier descendant d'une grande famille, qui, après la guerre civile, cherche à se soustraire au vainqueur. Seulement Garcia se fait laboureur, Hernani est devenu un bandit. Dans les deux pièces, le roi déguisé en courtisan, ou un courtisan qui prend le nom du roi, vient, par surprise, tenter la foi de la femme ou de la fiancée de son hôte. Garcia del Castañar, comme Ruy Gomez de Silva, respecte le droit de l'hospitalité dans celui qui en abuse pour l'outrager. Dans *Hernani*, le vieillard, qui est un peu plus de notre temps que du sien, épargne l'hôte plus que le roi. Dans *Garcia*, au contraire, c'est l'idolâtrie

de la royauté qui arrête le bras levé sur le prétendu roi. C'est l'idée même du drame, qui en a pris son véritable titre : HORMIS LE ROI, PERSONNE. Et en effet, dès que Garcia a reconnu qu'il n'a devant lui qu'un courtisan, il l'entraîne à l'écart et le tue, dénoûment héroïque et qui saisit bien autrement que le poison d'Hernani.

Je crains que M. Habeneck, en traduisant cette pièce, n'ait gardé la préoccupation de ce parallèle aussi juste qu'il est ingénieux entre Ruy Gomez et Garcia, et qu'elle ne lui ait fait voir Garcia beaucoup plus vieux qu'il ne l'est en réalité. Garcia n'est pas un vieillard. Il est dans toute la force de l'âge. Il offre ses services au roi contre les Maures, et on verra le roi accepter plus tard l'offre qu'il lui fait de sa personne. L'erreur de M. Habeneck provient de l'interprétation inexacte d'un passage du texte. Mendo, s'animant à ne pas craindre la vengeance de l'époux dont il vient séduire la femme, dit : *Al fin es viejo*, *après tout il est vieux*. M. Habeneck lui fait dire : Enfin, c'est un vieillard. Il y a là, ce me semble, une assez notable différence. Aux yeux d'un jeune libertin, comme paraît l'être Mendo, Garcia, dans la force de l'âge, peut aisément passer pour vieux, sans être pour cela un vieillard. Avec ce mot de vieillard, vous jetez une sorte de ridicule sur les belles amours de Garcia et de Blanca, et vous diminuez l'intérêt qui s'attache à cet honnête mari qui se croit outragé et ne peut se venger.

M. Habeneck me semble aussi s'être mépris sur un autre mot du texte, et cette erreur entraîne de sa part une appréciation inexacte qu'il importe de rectifier. Il fait de Garcia un paysan. Garcia n'est pas plus un paysan qu'il n'est un vieillard. Il pourra dire de lui-même qu'il est un paysan, mais du ton d'un homme qui sait bien, non pas que le comte Garci Bermudo, mais qu'un *labrador*, n'est pas nécessairement un paysan, dans le sens où nous l'entendons. Le

vrai labrador est, à proprement parler, un gentilhomme campagnard, une sorte de patriarche qui vit sur son domaine et le cultive avec ses vassaux, comme le Saxon Cédric, dans *Ivanhoë*. Mendo peut s'y méprendre, mais rien dans le poëme ne prête à pareille méprise pour le lecteur, et cette fois encore le traducteur ne devait pas voir son héros par les yeux de celui qui le rabaisse pour s'encourager à ne pas le craindre.

Je ne m'arrêterai pas à relever un certain nombre d'inexactitudes d'une importance plus secondaire, et qui ont leur excuse dans l'obscurité de l'original, et ce qu'on me permettra d'appeler l'inexpérience du traducteur, car je m'aperçois qu'à mesure qu'il avance dans sa tâche, il devient plus attentif au texte et acquiert plus d'aisance et de naturel.

La seconde des pièces traduites est prise dans le recueil de Moréto, c'est aussi la plus populaire de ce recueil. Si Rojas est surtout remarquable par la puissance de l'invention dramatique, Moréto est plutôt un très-ingénieux metteur en œuvre, un très-subtil arrangeur, qui s'empare volontiers des inventions d'autrui pour leur donner une forme plus attrayante et plus achevée. Celui-ci, à la bonne heure, peut, à la rigueur, être appelé un artiste et un écrivain. En ne consultant que son intérêt, M. Habeneck eût choisi de préférence *le Vaillant Justicier*, qui à l'intérêt historique joint le mérite d'être plus facile à traduire; mais il est allé bravement au chef-d'œuvre. *Dédain pour dédain* est l'œuvre capitale de Moréto. On la joue rarement, parce qu'elle est tout entière dans le charme des détails, et qu'elle exige un trop grand nombre d'interprètes habiles au bien dire. Par la même raison, elle est de celles dont la grâce se perd, s'évapore, pour ainsi dire, dans une traduction. Il faudrait pour celle-ci la plume avec laquelle Alfred de

Musset a écrit ses plus délicats proverbes. M. Habeneck, qui a bien raison de nommer ici Alfred de Musset, a fait de son mieux, et a souvent réussi à faire soupçonner cette grâce impossible à rendre. Il n'a qu'un tort, c'est d'appeler *la Princesse d'Elide* une parodie. Tout le respect qu'un bon traducteur doit à son modèle ne l'autorisait pas à manquer d'égards à Molière. Comparée à cet admirable marivaudage, *Dédain pour dédain*, *la Princesse d'Elide* pourra ne paraître qu'une esquisse assez pâle, un croquis pris en courant d'après une toile exquise. Mais il est consacré que de Molière les moindres traits de plume ont encore leur charme et leur prix.

Voici qui est peut-être aussi grave. M. Habeneck, dans sa notice, parle d'une autre charmante comédie de Moréto, *le Beau don Diègue*, et il dit qu'elle appartient au genre que les Espagnols appellent *de figuron*, *parce qu'une seule figure y est principalement développée*, *comme dans* l'Avare *de Molière*. Erreur complète, *l'Avare* appartient essentiellement à la comédie de caractère, et ce que les Espagnols appellent comédie *de figuron*, est, à proprement parler, la charge, une sorte de parade où quelque grotesque, étale ses ridicules. *M. de Pourceaugnac* pourrait tout au plus donner une idée du genre. Nous sommes loin, on le voit, de *l'Avare*.

Après Rojas et Moréto vient le tour de Luiz Vélez de Guévara. Si M. Habeneck se fût préoccupé de l'ordre chronologique, c'est par Guévara qu'il eût commencé, car celui-ci, né en 1570, est antérieur à Rojas et à Moréto, qui appartiennent l'un et l'autre à la première moitié du siècle suivant. L'ingénieux créateur de ce *Diable boiteux* si heureusement développé par Lesage, qui semblait se préparer par là à l'émancipation plus complète de son génie dans *Gil Blas*, Guévara, est aussi l'auteur de quelques drames

fort applaudis en leur temps, dont aucun, je crois, ne se joue aujourd'hui. M. Habeneck a choisi celui qui a pour sujet *Inez de Castro*, ce thème pathétique qui, du poëme de Camoëns, a passé sur la scène espagnole et sur toutes les scènes du monde. Lamotte, le plus froid des poëtes, en a fait une des tragédies qui ont fait verser le plus de larmes à nos pères, et de nos jours même, non pas Guiraud, comme le dit M. Habeneck, mais d'abord Firmin Didot et ensuite Lucien Arnault, en tiraient une tragédie moderne, presque à la même époque où Victor Hugo en composait un mélodrame non joué, dans lequel rien n'annonçait encore *Hernani* et *Marion Delorme*.

Il y a de belles scènes dans l'*Inez de Castro* de Guévara; il y a surtout un mouvement et un intérêt de situation assez soutenus. La traduction s'en lit avec plaisir, et je ne reprocherai au traducteur qu'une chose, c'est que son titre ne rend pas celui de Guévara. *Régner après sa mort*, tel est le titre littéral de la pièce. M. Habeneck traduit : *la Reine morte;* il me semble que ce n'est pas tout à fait cela, et qu'il eût été plus exact de dire : *la Morte reine*. Ceci me rappelle une autre querelle dans le même genre que j'ai à faire à M. Habeneck. En parlant du *Don Juan* de Tirso de Molina, il l'appelle *le Moqueur de Séville*, traduisant ainsi *el Burlador de Sevilla*. Don Juan n'était-il donc qu'un moqueur, le moqueur par excellence, si l'on veut? Réduit à ces proportions, ce caractère audacieux aurait-il donc si aisément pris droit de cité chez tous les peuples, dans tous les arts, dans toutes les littératures? *Trompeur* donnerait à peine le sens du mot, sans en rendre toute l'énergie. M. Royer, qui traduit le mot par *séducteur*, en approche davantage. Il y faudrait cependant encore cette nuance d'une insolente raillerie qui, chez don Juan, est l'assaisonnement ordinaire de la séduction et de l'abandon qui la suit.

Le dernier poëte auquel M. Habeneck ait emprunté quelque chose, contemporain de Rojas et de Moréto, et l'égal au moins de tous deux, est Juan Ruiz de Alarcon, l'auteur de l'original du *Menteur*. M. Habeneck aura trouvé *la Verdad sospechosa* trop connue en France par la belle imitation de Corneille pour en donner une traduction plus rigoureuse. Le même motif l'aura empêché de traduire *le Tisserand de Ségovie*, dont M. Hippolyte Lucas a fait applaudir sur la scène française une heureuse imitation. *Les murs entendent* (j'eusse mis franchement : *Les murs ont des oreilles*) est aussi une charmante comédie qui complète agréablement le recueil.

Il y a dans cette pièce un passage qu'on ne peut lire sans émotion; Célia, une fille d'esprit, dit à sa maîtresse : « Il ne faut pas voir dans un homme seulement sa beauté et sa grâce. La noblesse, voilà la beauté; le savoir, voilà la grâce d'un homme. » Est-ce qu'il n'y a pas là un retour mélancolique du poëte sur lui-même? Alarcon, né au Mexique, était petit et contrefait. Sa bosse et sa petite taille lui attirèrent bien des épigrammes, au nombre desquelles on regrette d'en trouver une signée du nom de Tirso. Toute sa vie fut une longue lutte, et il ne faut pas s'étonner d'en trouver la trace dans ses œuvres. C'est peut-être aussi à cette vie persécutée que l'on doit le sens moral qui les distingue et lui fait, à lui, une place à part parmi les maîtres de la scène espagnole.

Cette comédie, *Les murs entendent*, n'est pas sans quelque analogie avec *le Menteur*. On y ment beaucoup, et toute l'intrigue roule sur une médisance qui n'a eu pour but que d'écarter un rival présumé. Celui qui se l'est permise en est la première victime. Cette méchante parole, Ana l'a entendue et retire son amour à don Juan pour le donner à un plus digne. De là le titre de la pièce.

Je finis par où j'ai commencé, en rendant grâce à M. Habeneck de ses efforts souvent heureux. Loin de moi de vouloir le décourager. L'art de traduire est un art difficile, et l'honneur d'y avoir réussi n'est pas en proportion du labeur. Allons toujours, et payons-nous de notre peine par le plaisir que nous trouvons dans ce doux et intime commerce avec les maîtres.

VII

JUAN RUIZ DE ALARCON Y MENDOZA

I

Originaire de Cuenca, en Espagne, Alarcon était né au Mexique.— Ce que l'on sait des premiers temps de sa vie.— Quitte l'Amérique très-jeune. — Continue ses études à Salamanque. — Vit quelque temps à Séville, puis à Valence. — Se rend à Madrid.— Railleries et persécutions que lui attirent partout ses difformités physiques. — Hommage rendu à son génie par Lope de Véga, par Montalvan, etc. — Caractère nouveau de son théâtre. — Explication de son succès tardif. — Il entre au conseil des Indes.— Sa mort.

M. Alphonse Royer avance avec un courage récompensé par le succès dans le dessein qu'il s'est proposé de faire mieux connaître à la France, à l'aide d'un heureux choix de traductions exactes, l'ancien théâtre de l'Espagne. Ce qu'il ne traduit pas, il l'analyse, et, de cette manière, on a les principaux chefs-d'œuvre dans leur entier, et du reste une idée qui suffit à qui ne tient pas à aller tout à fait au fond des choses. M. Royer a commencé par Cervantes et Tirso de Molina. C'est aujourd'hui le tour d'Alarcon[1], en

[1] Traduit, comme Cervantes et Tirso de Molina, par M. Alphonse Royer. Paris, Michel Lévy.

attendant Moréto et les autres. Je n'ai garde de dire, en attendant mieux, car sous certains rapports importants, la scène espagnole n'a rien de mieux qu'Alarcon. Il a précisément des qualités que n'avaient pas et que ne devaient pas avoir ceux des maîtres qui l'ont précédé ou suivi, et par ces qualités toutes nouvelles en Espagne, l'élévation du but moral et la perfection inattendue de la forme, il est de tous le plus sympathique à l'esprit français. Corneille et la France lui doivent le *Menteur*, premier gage, gage immortel de cette parenté que j'aime à constater, et que l'Espagne contemporaine reconnaît elle-même.

Lope de Véga avait introduit dans le drame une sorte de grandeur épique ; Tirso de Molina y avait mêlé, à égale dose, une observation railleuse et une verve comique qui n'ont été bien comprises, dans le pays même, que d'hier. Caldéron devait y jeter une passion énergique et sombre. Aucun de ces grands poëtes ne s'était préoccupé ou ne devait avoir souci d'un but moral à atteindre. Ils ont trouvé souvent, dans la force même de leurs croyances, de magnifiques inspirations religieuses. Mais le sens philosophique manque généralement à leurs œuvres. Elles sont remplies de hautes figures ; la passion y éclate avec une impétuosité naïve et irrésistible. Mais vainement on y chercherait les types généraux de l'humanité. Le théâtre espagnol était surtout chevaleresque, avec des échappées sur l'histoire; il était réservé à l'Amérique de lui donner le poëte qui devait étendre et compléter son domaine héroïque. Cet initiateur lui arriva, vers la fin du seizième siècle, sous la forme d'un être chétif, malingre, contrefait. Celui qui aurait pu dire, comme Dante : « J'étais, moi sixième, parmi ces grands poëtes, » se nommait : Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza.

D'où venait-il? la réunion de ses divers noms nous indique une race distinguée. On sait, en effet, qu'Alarcon

appartenait à une famille illustre de la Péninsule, originaire d'une petite ville de la province de Cuenca, Alarcon, dont avant lui ses parents avaient pris le nom. Il est à peu près prouvé qu'il était né lui-même au Mexique, dans la province de Tasco ou Tackeo. Un autre Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza avait eu pour fils le pieux fondateur d'un couvent de religieuses mercenaires qui existe encore à Madrid et où reposent ses cendres. Ce dernier, qui, avant d'être prêtre, avait été marié, fut peut-être le père de notre poëte, auquel il aurait donné, comme on voit, tous les noms du sien.

Alarcon paraît être venu très-jeune en Espagne. C'était de Séville qu'on partait alors pour l'Amérique. C'était par là d'ordinaire que l'on revenait ou qu'on arrivait en Espagne, et cette croissante capitale de l'Andalousie jetait alors un tel éclat par la richesse et l'étendue de son commerce, par la renommée de ses beaux esprits, la grâce piquante de ses femmes, la liberté de ses mœurs, qu'il était difficile qu'on ne s'y laissât pas retenir. C'est à Séville que l'on aperçoit la première trace d'Alarcon, et c'est un écrit justement attribué à Cervantes qui nous donne les premiers détails sur son errante jeunesse. Il nous le montre dans une scène digne du Don Quichotte et racontée avec le style même de l'immortel récit. Dans cette scène (il s'agit d'une joute poétique), Alarcon est traité assez lestement et en poëte qui commence. Le futur dramatique devait naturellement s'effacer, dans cette circonstance, devant le principal ordonnateur de la fête, qui n'était autre que Diégo Jiménez de Enciso, futur auteur lui-même, mais déjà fort apprécié, de pièces remarquables, *les Médicis de Florence*, *la Mort de Charles-Quint*, *l'Infant Don Carlos*[1]. La fête eut lieu le 4 juillet 1606, à deux lieues de Séville, dans le Pa-

[1] V. celui de mes volumes qui a pour titre : *l'Espagne religieuse e littéraire* Paris, Michel Lévy.

tio du couvent encore debout de San-Juan d'Aznalfarache. On voudrait que Cervantes eût mis plus de générosité de cœur dans la manière dont il parle du pauvre contrefait qui devait être plus tard le but de tant de flèches cruelles ; qu'il raille ses vers, à la bonne heure, mais ses infirmités !

« Ce jour, dit-il, donna ample matière à rire, et pour en augmenter l'envie par l'exhibition de sujets ridicules, Alarcon présenta sa personne et quatre dixains écrits pour consoler une dame qui suait des mains. »

Alarcon reparaît encore un peu plus loin, dans un tournoi grotesque, sous le nom du prince de Chunga, avec une armure et sur un cheval de carton. Il se comporta si bien, qu'il eut pour récompense deux paires de gants. Il s'empressa de les offrir à une dame voilée qui assistait au tournoi. Était-ce la dame aux quatre dixains ?

Plus tard, dans ses comédies, Alarcon parle de Séville, de ses places, de ses promenades, de ses habitants et de leurs mœurs, en homme qui a dû résider quelque temps en Andalousie.

De Séville serait-il allé à Valence ? En 1611, son nom, déjà plus connu, puisqu'il est une recommandation, se lit au bas d'un dixain, sur la première page d'un livre du marquis de Careaga, imprimé à Barcelone. Adolfo de Castro en conclut que le poëte devait se trouver, à cette époque, à Murcie ou à Valence, tous les autres dixains qui accompagnent le sien, étant signés par de beaux esprits valenciens ; quant à lui, il signe : *Le licencié Juan Ruiz de Alarcon, natif du Mexique.*

Il paraît prouvé aujourd'hui que, même avant d'habiter Séville et Valence, Alarcon suivit, pendant quelques années, les cours de l'Université de Salamanque. Une de ses premières comédies, *la Caverne de Salamanque* (*la Cueva de Salamanca*), tout imparfaite qu'elle soit, est pleine de détails

finement observés, et de nature à prouver qu'il a vu de près les étudiants qu'il met si bien en scène. Bachelier en droit canon dès 1600, Alarcon joignit, en 1602, à ce premier grade celui de bachelier en droit. En 1605, il continuait encore ses études à la même université, et c'est l'année suivante que nous le retrouvons à Séville où déjà il plaidait avec succès. C'est le témoignage que rendait de lui plus tard un des acteurs autorisés de la fête d'Aznalfarache, Hernando de Castro Espinosa, lorsque le 18 février 1609, Alarcon retourné à Mexico s'y fit recevoir licencié en droit. Le récit même de cette fête nous fournit une preuve indirecte de la renommée qu'Alarcon commençait à se faire au barreau de Séville. C'est que devant le tribunal de la Joute il fut délégué comme *fiscal*, c'est-à-dire pour porter la parole dans les cas litigieux, au nom du ministère public, et une fois entre autres il s'en acquitta avec une grâce piquante.

Des documents nouveaux qui ont pu être consultés, on tire cette conclusion qu'Alarcon venu en Espagne dans les dernières années du seizième siècle aurait fait toutes ces premières études à l'université de Mexico. J'aurais cru plutôt qu'Alarcon était presque un enfant, lorsqu'il quitta sa patrie. Je n'avais trouvé que cette manière de m'expliquer comment lui, qui n'a pas hésité à se mettre deux fois dans ses pièces, n'y rappelle nulle part son pays natal. Je me disais que venu plus tard, il eût gardé sans doute de sa patrie américaine quelques grandes images qui, d'elles-mêmes, eussent jeté leur éclat dans ses vers.

Il est certain au moins que, d'assez bonne heure, il se rendit à Madrid. Espérait-il y trouver un théâtre plus digne de son talent? Sa rare modestie, encore un trait qui le distingue de ses rivaux, ne permet guère de lui supposer une grande ambition littéraire. Au milieu de ces poëtes qui, à force de peindre les héros galants de la chevalerie, avaient

fini par en prendre un peu la tournure et les manières, il apportait sa chétive personne et cette timidité naturelle que devait lui donner le sentiment de sa difformité. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est qu'il venait solliciter. Il le dit lui-même dans le prologue du premier recueil de ses comédies; il les appelle « une distraction permise de son loisir, un vertueux effort de la nécessité où le mit le retard apporté au succès de ses démarches. » C'était donc dans l'intervalle des démarches qu'il écrivait ses ouvrages et les faisait représenter. Il se consolait ainsi de l'ennuyeux métier de solliciteur par les douces jouissances du métier de poésie. Ces beaux ouvrages qui étaient la joie de sa solitude et qui sont aujourd'hui l'honneur de son nom, il les rêvait dans les antichambres : c'était heureusement racheter le temps perdu.

Ses comédies qu'il publia tard, comment furent-elles, en naissant, accueillies au théâtre? On n'a là-dessus aucun détail. Tout ce qu'il est permis d'entrevoir, c'est qu'elles furent mieux venues des esprits délicats que du bas peuple. Il le donne à entendre lui-même, au début de ce prologue dont nous avons tout à l'heure cité quelque chose, et où, parlant au commun des lecteurs dans un langage qui ne lui est pas habituel, il dit : « C'est à toi que je m'adresse, bête féroce! à la noblesse il n'est pas nécessaire, car elle se prononce en ma faveur, plus que je ne saurais le faire moi-même. » Il faut l'en croire, car, en 1621, des courses de taureaux et des jeux de bague ayant eu lieu à Madrid, à l'occasion peut-être d'une visite du prince de Galles, le duc de Cea choisit Alarcon entre tous pour le charger de conserver dans un poëme descriptif la mémoire de ces fêtes. Le poëte trouva le fardeau au-dessus de ses forces, et s'adjoignit pour ce grand œuvre quelques amis déjà célèbres, le docteur Mira de Amescua, Luis Belmonte, l'auteur pré-

sumé d'un drame étrange, le *Diable prédicateur*, et l'un des Figuéroa.

Malgré ce renfort, et peut-être à cause du renfort même, le poëme fut trouvé médiocre. Il s'est perdu, et il ne parait pas qu'il y ait beaucoup à le regretter. Il fit pourtant un certain bruit de son vivant. Ceux qui, plus favorisés de la multitude, étaient peut-être secrètement jaloux de cette muse un peu aristocratique, profitèrent de l'occasion. Il était d'usage que les beaux esprits se réunissent pour juger en commun les ouvrages de ce genre : l'un d'eux prenait la parole au nom de tous, et sous le titre de *vejamen*, faisait un rapport qui n'était autre chose qu'une satire sans fiel, à laquelle les plus grands se prêtaient de bonne grâce. On a eu de croire qu'Alarcon, appelé à comparaître devant ce libre tribunal de ses pairs, chercha à se dérober au jugement. L'arrêt n'en fut pas moins rendu. Les noms qui se lisent au bas étaient faits pour donner de l'orgueil au plus humble : c'étaient Lope de Véga, Quévédo, Montalvan, Tirso de Molina, Vélez de Guévara, Gongora, et ce même Amescua, l'un des collaborateurs du poëte. Ce nom prouve surabondamment que la guerre n'avait rien de sérieux. Une circonstance remarquable d'ailleurs, c'est que la brillante pléiade parle fort peu des vers et réserve tous ses traits pour les imperfections physiques d'Alarcon.

Pour nous qui assistons de si loin et de sang-froid à cette exécution peu généreuse, il demeure prouvé que le pauvre Alarcon était, dans ce monde des beaux esprits, un de ces êtres sacrifiés avec lesquels on ne se gêne pas. Né loin de la mère patrie, on le considérait sans doute comme un intrus. Le dédain dont il se sentait l'objet dut contribuer à développer en lui ces instincts de haute moralité qui sont un des traits de son originalité propre. Refoulé en lui-même, il cherchait sans doute, dans la contemplation de l'idéal et

du vrai, le dédommagement des sympathies qui lui étaient refusées. Dans une âme médiocre, cette souffrance intérieure eût tourné vite à l'amertume et à la haine; mais l'âme d'Alarcon était belle, et son génie, au contraire, avait puisé dans cet isolement forcé une inspiration supérieure à celle de ses contemporains. Ces élans chevaleresques que d'autres avaient surtout dans l'imagination et qui, chez eux, éclatent en paroles pompeuses, en images exubérantes, il les avait, lui, dans le cœur, et on les retrouve, exprimés avec une simplicité sentie, à chaque page de son théâtre.

N'exagérons rien cependant, et ne prenons pas trop au pied de la lettre les *dixains* et les *letrillas* auxquels nous faisions allusion tout à l'heure. Ces mêmes écrivains que nous accusons d'avoir involontairement cédé à un sentiment de jalousie, quand ils parlent sérieusement d'Alarcon, le font sur un autre ton. Lope de Véga, par exemple, dans son *Laurier d'Apollon*, où il passe une revue si bienveillante des littérateurs de son temps, arrivé au nom d'Alarcon, dira de lui : « La renommée qui, comme le soleil, découvre et montre tout ce qu'elle regarde, trouve à Mexico don Juan de Alarcon qui avec son doux génie aspire au rameau divin. »

Remarquez ce mot, *son doux génie;* et dans ce dixain même, où le bon Lope a voulu être malin, comme les autres, ne semble-t il pas retenir le trait et s'arrêter en chemin? Mais il ne s'arrête pas; il fait mieux, car le dixain commencé en épigramme finit en apologie. « C'est chose cruelle, dit-il, de lui faire à lui seul un reproche de ce qui est la faute de tant d'autres. »

Et Montalvan, dont le dixain, pour le dire en passant, est le meilleur de tous et le plus acéré, que dit-il d'Alarcon dans son *para todos*? « Il dispose ses inventions avec tant

de nouveauté, d'art et d'étrangeté qu'il n'est pas une de ses comédies où il n'y ait beaucoup à admirer et rien à reprendre. Quand on songe à tout ce qu'il en a écrit, c'est une grande marque de la fertilité de sa veine. »

Quelle était donc cette *étrangeté* qui surprenait et charmait Montalvan? Hartzembush, en quelques mots, vous le dira mieux que moi. « La nouveauté, dit-il, que Montalvan admirait dans les comédies d'Alarcon, et qui allait pour lui jusqu'à l'étrangeté, ne pouvait consister ni dans la trame, ni dans les situations, ni dans les effets, en quoi chaque auteur travaillait alors à paraître nouveau. Elle devait tenir surtout à ce qu'Alarcon peignait des types moraux, au milieu de poëtes qui ne reproduisaient guère que des caractères chevaleresques. Elle devait tenir à ce qu'Alarcon aspirait à corriger, là où les autres se proposaient uniquement de plaire. »

Disons-le donc une fois encore et bien haut, l'élévation constante des sentiments, la recherche d'un but moral, la mise en relief des caractères humains, voilà ce qui constituait cette nouveauté que Montalvan appelle de son nom, quand il dit cette étrangeté. L'Espagne ne connaissait encore rien de pareil, et cela pouvait à bon droit passer pour une importation américaine. Rien, à notre avis, n'éclaire d'un reflet plus vif l'état du théâtre espagnol, au dix-septième siècle, que ce mot arraché à Montalvan par la force de la vérité. Cette singulière nouveauté, particulière au talent d'Alarcon, lui resta en propre. Car venus après lui, Calderon et Moréto suivirent de près les traces de Lope de Véga et de Tirso. Emportés par la puissante impulsion de leur génie, les uns et les autres s'abandonnèrent, sans regarder où ils allaient, au mouvement impétueux de ces passions que j'appellerai des passions chevaleresques, si on ne veut pas les appeler des passions espagnoles, l'amour, la ja-

lousie, l'honneur. Alarcon qui sait aussi les peindre, et quelquefois avec une égale énergie, reste maître de son pinceau, et en les peignant il les juge.

C'est peut-être aussi à cette nouveauté du fond que Montalvan sentit, sans s'en rendre compte, qu'il faut en attribuer une autre qui peut-être passa pour défaillance d'inspiration aux yeux des contemporains, je veux parler de cette mesure relative dans la composition, mais absolue dans le style, qui a fait d'Alarcon, au dire d'un illustre moderne, son compatriote, le plus classique des dramaturges de l'Espagne.

Lope de Véga, dans son Art dramatique (*Arte de hacer Comedias*), car cet admirable improvisateur de la scène, qui semble n'avoir jamais eu rien de commun avec l'art, en savait à fond tous les secrets, Lope de Véga avoue que s'il manque aux règles, ce n'est pas faute de les bien connaître. Il voulait réussir, et le peuple, pour lequel il faut écrire, quand on veut réussir au théâtre, eût repoussé des pièces régulières. Alarcon eut le rare courage de ne pas écrire pour le peuple, mais de penser d'abord aux esprits délicats. Or, ceux-là sont trop peu nombreux pour soutenir un poëte contre le torrent de la foule. De là cette longue éclipse de la gloire d'Alarcon. Mais comme il avait les qualités qui font les œuvres durables, et qu'avec le temps et les progrès du goût, ces œuvres ne cessent d'accroître ce rare public des premiers jours, la gloire d'Alarcon a survécu, et, depuis cinquante ans, l'Espagne assiste charmée, et travaille elle-même à cette réhabilitation d'un beau génie. Et, aujourd'hui que l'on joue si rarement les comédies de Calderon et de Lope de Véga, qu'on ne les lit guère eux-mêmes que comme des anciens, Alarcon se lit comme un écrivain d'hier. Pourquoi? Parce que, sous ce langage dont nul n'a surpassé la perfection, on retrouve l'homme de tous les temps.

Mais achevons la trop courte biographie de notre poëte ; nous reviendrons ensuite sur ses œuvres. Ses démarches ne restèrent pas toujours sans succès. Il entra au conseil des Indes, et dans le prologue de la seconde partie de ses comédies, il tire autant vanité de sa réputation de bon serviteur de l'État, que de son renom de poëte.

Quand la mort le surprit, le 4 août 1639, il était rapporteur du conseil. « Est décédé, dit un journal du temps, à la date du 9, Juan de Alarcon, poëte fameux par ses comédies et par ses bosses, et rapporteur au conseil des Indes. » La date de sa mort et de son enterrement fut retrouvée et relevée le 16 mars 1847 sur les registres de la paroisse de Saint-Sébastien. Cette paroisse avait compté parmi ses fidèles Cervantes et Lope de Véga.

II

Alarcon publie lui-même son théâtre. — Analyse et appréciation des pièces qui le composent : *La caverne de Salamanque.— L'autre lui-même.— Les promesses à l'épreuve. — La vérité suspecte*, original du *Menteur* de Corneille. — *La faveur du monde. — Changer pour trouver mieux. — La chance est tout. — Acquérir des amis. — L'Examen des maris. — Don Domingo de don Blas*, attribué à Alarcon, mais non compris dans son recueil. — *A quoi entraîne un mensonge. — Le Maître des Étoiles. — Le châtiment de l'Amitié. — La Ruse de Melilla. — L'Antéchrist. — Cruel par honneur. — Les secrets privilégiés. — Le Tisserand de Ségovie.* — La seconde partie seule paraît être d'Alarcon.— Imitation de M. Hippolyte Lucas.— Traduction de M. A. Royer. — Jugement général.

Juan de Alarcon, c'est un soin qu'autrefois un auteur prenait rarement en Espagne, a publié lui-même son théâtre, en deux recueils dont le premier parut à Madrid, en 1628, le second à Barcelone, en 1634, en tout vingt et quelques comédies. Plusieurs des pièces du recueil de 1628 sont

de beaucoup antérieures à cette date, car l'approbation et permis d'imprimer remontent déjà à 1622. En rapprochant cette circonstance de ce qu'on lit sur le titre de la collection, que le libraire l'imprima à ses frais, on serait tenté de croire que le libraire hésita longtemps. Le poëte lui-même paraît s'être attendu à un accueil peu bienveillant de la part du public, car dans un court prologue dont le ton cavalier est un peu celui d'un poltron révolté, il dit, s'adressant au peuple : « Ces comédies vont vers toi ; traite-les suivant ta coutume, non selon la justice, mais selon ton caprice. Elles te regardent avec dédain et sans peur, comme ayant déjà passé le péril de tes sifflets, et maintenant elles peuvent affronter celui de tes taudis. Si elles te déplaisent, je me réjouirai d'apprendre par là qu'elles sont bonnes... »

Abordons ce double recueil, et tâchons d'y saisir le développement de ce talent original qui n'a plus rien à craindre des juges redoutables qu'il bravait si fièrement, il y a plus de deux siècles. Nous aimons, nous autres, à prendre le poëte à ses débuts, à le suivre dans le noble effort de ses féconds transformations, et quand le ruisseau est devenu fleuve, à remonter son cours pour le surprendre dans sa source et dans ses premiers méandres. Mais en Espagne, c'est là un goût qui ne date que d'hier ; les œuvres des maîtres eux-mêmes nous arrivaient de là en bloc et tout d'une pièce ; il fallait se jeter au beau milieu et déchiffrer comme on pouvait et comme on eût fait d'un manuscrit grec retrouvé dans un couvent du Mont Athos, ou d'un palimpseste latin découvert sous une homélie de quelque moine du Bas-Empire. Grâce à quelques érudits de bonne volonté, on commence à voir clair dans cet abîme d'obscurités ; les ténèbres se font visibles ; elles l'ont toujours été dans Alarcon. D'ailleurs avec un esprit aussi soigneux de ses œuvres la tâche devait être moins ingrate.

En renvoyant à la jeunesse du poëte les œuvres les plus imparfaites, on a chance de tomber juste. En prenant ce parti sommaire, j'ai eu la joie infinie de me rencontrer avec le dernier éditeur d'Alarcon, avec l'homme que sa vaste érudition, que son flair sûr, que son rare talent de poëte dramatique, préparaient le mieux à cette difficile mission, don Juan Eugenio Hartzembush. Par une foule de rapprochements minutieux, d'inductions logiques, d'analyses littéraires ou philosophiques, il a réussi à former une liste chronologique qu'on peut accepter sans crainte de se tromper.

Ainsi, *cette caverne de Salamanque*, dont j'ai déjà parlé, qu'elle ait été ou non une réminiscence des années d'études, et même, comme on l'a dit, une esquisse destinée à être représentée, à l'Université même, par les étudiants, amis de l'auteur, il est évident que ce fut l'un des essais de la jeunesse du poëte.

Je glisse légèrement sur cette première époque, antérieure au commencement du dix-septième siècle, époque de tâtonnements et d'inexpérience, dont les heureuses ébauches laissent cependant entrevoir, derrière le poëte dramatique qui cherche encore sa voie, l'écrivain délicat, exercé, et qui a déjà le sentiment de toutes les ressources du style. J'ai hâte d'arriver aux créations qui doivent nous montrer dans un heureux accord l'écrivain et le poëte dramatique. De 1616 à 1621, je trouve trois comédies où ce dernier est presque tout entier.

L'autre lui-même (*el semejante à si mismo*) est une pièce passablement embrouillée, mais amusante, pleine de situations tour à tour comiques ou touchantes, où sont prodigués les beaux sentiments et les jolis détails. Cela ne s'analyse guère ; M. Royer y a cependant réussi.

Les *Promesses à l'épreuve* (*la prueba de las promesas*) est emprunté pour le fond au comte Lucanor, cette inépui-

sable mine de légendes et de contes où les dramatiques espagnols puisent à pleines mains. On se demande ici quel est le plus ingénieux de l'inventeur ou de celui qui a tiré un si heureux parti de l'invention première. C'est l'histoire de ce magicien de Tolède, lequel incertain entre deux prétendants qui se disputent le cœur et la main de sa fille, élève autour d'eux le nuage d'un rêve, et dans une vie imaginaire qu'ils prennent pour la réalité, les force à se montrer tels qu'ils sont, et de cette manière incline doucement vers le meilleur le choix de son enfant. On voit d'ici tout ce qu'un pareil cadre doit amener de contrastes et de surprises, sans compter celle du dénoûment qui a déjà fait le succès de tant de pièces.

La Vérité suspecte (*la Verdad sospechosa*) n'appartient qu'au second recueil d'Alarcon ; mais elle date de l'époque du premier. On n'a pas oublié que Corneille découvrit cette comédie, imprimée sous le nom de Lope de Véga, dans une collection donnée en 1630, et dont l'approbation est de l'année précédente ; certains détails de la pièce même indiquent qu'elle était déjà écrite en 1621. En retrouvant son œuvre sous ce grand nom, Alarcon éprouva, ce semble, plus d'étonnement que de dépit, car en la reprenant pour son second recueil, il écrivait : « *Le Tisserand de Ségovie*, *la Vérité suspecte et l'Examen des maris*, courent imprimés sous d'autres noms. C'est la faute des libraires qui leur donnent pour maîtres qui il leur plaît, et non celle des auteurs à qui ils les attribuent. Les œuvres où ceux-ci sont le plus négligés ont plus de prix que celles où j'ai mis tout mon soin. La déclaration que je fais ici est donc pour leur honneur plus que pour le mien ; il ne serait pas juste que leur renommée eût à souffrir des défauts de mon ignorance. » C'est quelque chose encore de bien peu espagnol que cette humble façon de réclamer la paternité de trois chefs-

d'œuvre. Et que direz-vous de notre bon grand Corneille, qui a l'air de prendre de l'humeur de cette réclamation d'Alarcon? « Si c'est son bien, dit-il quelque part, je n'empêche pas qu'il ne s'en ressaisisse. » Il avait donc oublié déjà ce qu'il écrivait plus haut : « Le sujet en semble si spirituel et si bien tourné, que j'ai dit souvent que je voudrais avoir donné les deux plus belles pièces que j'aie faites, et qu'il fût de mon invention? »

Dans l'excellente introduction qui ouvre son volume, M. Royer juge superflu d'entrer dans une longue comparaison de ce bel original et de l'admirable imitation de Corneille. Il a raison, ayant traduit l'œuvre d'Alarcon. J'ai une raison de plus, pour m'abstenir à mon tour; c'est que dans la dernière édition de Corneille, un fin et savant critique, le seul, je crois, à qui, pour bien connaître l'Espagne, les livres espagnols tiennent lieu de l'Espagne elle-même, M. Viguier, a fait ce parallèle. Il ne fallait pas moins que le sens exquis d'un tel maître pour faire comprendre que, même après une pareille imitation, un drame espagnol du dix-septième siècle peut rester encore un parfait original[1].

La Faveur du Monde (*los Favores del Mundo*), qui n'est guère postérieure que d'une année à la comédie dont nous venons de parler, est une heureuse et dramatique démonstration de cette vérité triviale, que la faveur de l'homme est chose passagère, et qu'il faut s'attacher à quelque chose de plus solide. C'est une des pièces où Alarcon paraît avoir voulu se mettre en scène. Il y a là, en effet, un Garci-Ruiz Alarcon, deux des noms de notre poëte, noble figure sous laquelle il aimait sans doute à se retrouver tel qu'il se voyait lui-même, et en qui la postérité moins préoccupée que les

[1] Depuis que ceci a été écrit, M. Viguier est mort, laissant à tous ceux qui l'ont connu le regret que cet homme rare n'ait attaché son nom à aucune œuvre. A. DE L.

contemporains de sa chétive personne, ne demande pas mieux que de le reconnaître aussi. Les nobles sentiments qu'il avait dans le cœur, et dont son théâtre entier nous est un glorieux témoignage, autorisent de notre part la douce illusion qu'il cherchait à se faire à lui-même. Qui donc serait tenté de lui refuser la douce et inoffensive revanche qu'il prenait ainsi dans le monde de la fantaisie, des dégoûts immérités qui l'avaient accueilli dans celui-ci? Pour en revenir à Garci-Ruiz Alarcon, depuis cinq ou six ans, il poursuit un inconnu qui l'a insulté. Il le rencontre enfin et le force à mettre l'épée à la main. Son adversaire est blessé et tombe. Mais au moment où il va recevoir le coup de la mort, il s'écrie : « Que la Vierge me soit en aide! — Ainsi soit-il! répond Garci-Ruiz, je ne puis qu'user de courtoisie envers si haute intercession. Relevez-vous, don Juan, vous devez la vie à Notre-Dame, la Vierge, mère du Dieu fait homme. » Ce trait admirable n'est pas une invention du poëte. Mais ce qu'il y a ici de singulier, c'est qu'il est attribué à un Garci-Ruiz de Alarcon, et il n'est pas prouvé que ce ne fût pas un des ancêtres du nôtre.

Les Murs ont des oreilles (*las Paredes oyen*) est une comédie de la même date, c'est-à-dire antérieure à 1622, et qui paraît écrite sous la même inspiration. Elle méritait assurément de faire partie du recueil de M. Royer, mais un scrupule honorable l'a retenu, la pièce ayant été traduite, l'année précédente, par M. Ch. Habeneck. Comment le blâmer de s'être abstenu? Un bon sentiment vaudra toujours la meilleure page. C'est encore une comédie de caractère. Après le menteur, le médisant. Il est rare que l'un de ces vices ne mène pas à l'autre. Seulement si la médisance n'est pas le principal défaut de Mendo de Guzman, et s'il est puni pour avoir médit, l'intrigue de la comédie n'est pas la conséquence directe du vice qu'elle veut corriger, car la médisance de

Guzman méritait ici un autre nom. Elle n'était cette fois qu'une ruse de guerre et un stratagème pour écarter un rival redouté. L'idée morale n'en est pas moins le fond de la pièce ; et on pourrait même dire que la leçon n'en est que meilleure, puisque le vice est si sévèrement châtié, là même où il pourrait invoquer le bénéfice des circonstances atténuantes. La comédie du reste est charmante de tout point, vive, amusante, entraînante, et le héros cette fois est bien notre Alarcon.

Dans la *Faveur du Monde*, le poëte n'avait donné que deux de ses noms au personnage de son choix; ici il lui donne les deux autres. C'était tout à l'heure Ruiz Alarcon, c'est à présent Juan de Mendoza, et le poëte s'appelait, comme on sait, Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza. Si du nom nous passons à celui qui le porte, l'analogie est plus frappante encore. Tous les héros du théâtre espagnol sont beaux et bien faits, comme il appartient à de galants chevaliers. En voici un, enfin, qui a un peu moins à se louer de la nature. Juan de Mendoza dit de lui-même à son valet, dès la première scène : « De quelle espérance peut se flatter l'amour d'un homme aussi pauvre, aussi laid que je le suis, d'aussi triste tournure? » C'est pourtant cet homme qui finira par paraître le plus digne d'être aimé, même aux yeux de la femme qui a commencé par le dédaigner, et doña Ana de Contréras qui disait hier : « Oh Célia! quel fâcheux visage, quelle fâcheuse tournure a don Juan de Mendoza! » demain sera touchée du mérite qui se cache sous des dehors si peu attrayants, et se verra forcée de lui avouer à lui-même ce que sa modestie ne lui permet pas de deviner. On s'intéresse doublement au personnage qui dissimule si peu le poëte, et on voudrait croire que la vie finit par ménager à ce dernier quelque chose de semblable à la douce surprise qui récompense la vertu de l'autre.

Changer pour trouver mieux (*Mudarse por mejorarse*) est une des meilleures comédies du recueil, et je félicite M. Royer de ce qu'aucun scrupule ne l'a empêché de la traduire. Ça été décidément une grande date dans la vie d'Alarcon que ces années de 1621, 1622, autour desquelles viennent se grouper les ravissantes œuvres dont nous achevons de parler.

Don Garcia a faussé compagnie à une aimable veuve qu'il aimait, pour courtiser sa nièce, jolie Andalouse, fraîchement arrivée de Séville, et qui n'ayant que de la naissance et de la beauté, attend patiemment la fortune. Léonor qui a de l'honneur veut savoir pourquoi don Garcia a délaissé sa tante. — « Pour trouver mieux », répond celui-ci. Léonor est sur le point de se laisser aller à l'occasion qui se présente, mais un marquis aimable et riche lui offre sa main et elle accepte, *ayant trouvé mieux* que Don Garcia. C'est la moralité de la pièce qui, à travers de piquants incidents, arrive non sans grâce à un double mariage. Il y a sur cette figure de Léonor, finement dessinée, un reflet adouci du soleil de l'Andalousie.

Alarcon a été moins heureusement inspiré dans *La chance est tout* (*Todo es ventura*). C'est un imbroglio qui amuse sans beaucoup intéresser. Était-il donc nécessaire de marier une autre Léonor avec Tello, le valet congédié d'un gentilhomme ruiné, pour que le spectateur fût convaincu que rien n'est capricieux comme la destinée? Tello a gagné le cœur d'une femme à laquelle il n'eût osé aspirer, en tuant gaillardement un taureau dans la place. — « Bon ! dit une malicieuse suivante, il l'a touché à la nuque, comme il eût fait au pied. Tout est chance dans la vie. » Le récit de cette course de taureaux est un vrai chef-d'œuvre. Alarcon a souvent de ces *chances*-là, et, chez lui, elles ne dépendent jamais des caprices de la destinée.

C'est le moment de dire un mot de quelques comédies auxquelles Alarcon a mis la main, sans qu'il leur ait fait l'honneur de les admettre dans ses recueils. Tels sont *les Exploits du marquis de Cañete*, *Ruse contre Ruse*, *la Vérité sert toujours à quelque chose*. Assez peu dignes de lui, elles ne le sont pas davantage des noms auxquels le sien se trouve associé en passant. Après les délicates comédies dont j'ai parlé, et avant les dernières qui vont nous occuper, il y eut peut-être chez le poëte un moment de défaillance dont on aurait ici le témoignage. Mais nous allons bientôt le voir se relever avec éclat et se rajeunir en finissant.

Tout ce qui jusqu'ici a été dit d'Alarcon, de sa profonde observation, de sa verve railleuse, de l'art où il excelle de mettre en relief les caractères moraux, de la poésie tempérée de son style, pourrait faire croire que toutes ses pièces sont des comédies. Mais cette distinction tranchée des genres serait, en Espagne, au dix-septième siècle, une nouveauté plus hardie que toutes les autres. Alarcon ne se l'est permise que dans une certaine mesure. Oui, sans doute, l'élément comique domine dans son œuvre, mais il n'est guère de ses comédies qui, à un moment donné, ne menacent de tourner au drame, où les larmes ne soient près du rire; et même en quelques-unes, le drame envahit tout. En voici une, par exemple, et elle ne sera pas la dernière, où la grandeur tragique s'allie heureusement à l'intérêt romanesque. Elle a pour titre : *Acquérir des amis* (*Ganar amigos*).

Alarcon y introduit cette terrible figure du roi Don Pèdre, qui a plus ou moins hanté toutes les fortes imaginations du théâtre espagnol, et partout où passe cette funèbre vision, toute comédie court grand risque de s'assombrir ; le sourire commencé se glace aussitôt dans un sentiment de terreur. Mais ici ce que le poëte s'est attaché surtout à mettre

en lumière, c'est ce côté singulier de la physionomie du Justicier, qui dissimulera si bien la cruauté, que l'histoire elle-même, en Espagne du moins, n'en tiendra compte qu'à demi. Le drame où Alarcon nous la montre, est d'ailleurs rempli d'une émotion tour à tour douce ou élevée. Don Pèdre n'est ici que sur le second plan. Le caractère qui attire tout à soi est celui du marquis don Fadrique, un de ces rares modèles de générosité chevaleresque qui n'ont qu'à se montrer pour gagner tous les cœurs.

M. Alphonse Royer n'avait garde d'oublier un pareil chef-d'œuvre; il a fait plus, il l'a traduit en vers, et en vers de la même mesure que ceux de l'original. Tentative hardie et dont il faudrait encore le féliciter, quand il n'y aurait pas aussi bien réussi. Elle nous donne une idée aussi exacte qu'heureuse de cette vive allure du dialogue, de ce vers court et rapide qui, sans atteindre l'effet si juste de l'ïambe grec et latin, n'a pas du moins la solennité un peu trop monotone de notre alexandrin. Sur la scène espagnole il maintient une sorte de simplicité dans le style, là même où il s'empâte de trop de mots et d'images. M. Royer est sorti de l'épreuve de manière à nous faire regretter qu'il n'ait pas tout traduit en vers. Son allure aisée et naturelle ne pouvait échapper toujours à ce qu'il y a d'un peu sautillant dans notre vers de huit syllabes. Mais il s'agissait surtout de donner la note et le ton du vers espagnol dans le drame, et le traducteur y a réussi sans effort. Je serais tenté de croire qu'il a étudié, sous ce point de vue, nos meilleures moralités du quatorzième et du quinzième siècle. Il y a chez lui comme un écho lointain de ces premiers essais de notre naissant théâtre.

Acquérir des amis nous reporte vers l'année 1630. *L'examen des maris* (*el examen de maridos*) est vraisemblablement de la même époque. C'est encore une comédie de ca-

ractère, et quoique inférieure aux premières, elle parut toutefois assez belle pour qu'on n'hésitât pas à l'attribuer à Lope de Vèga, chez qui Alarcon dut aller la reprendre. Elle est sienne, en effet, et porte la marque de son talent original ; il y a là surtout une liste de prétendants qui a devancé et qui vaut bien celle de don Juan.

On s'étonne à bon droit qu'Alarcon n'ait pas compris dans son recueil *don Domingo de don Blas* que la critique moderne s'obstine à lui donner. Ce don Domingo est un homme qui aime ses aises, et qui met à paraître égoïste tout le soin que d'autres prennent pour s'en cacher, au fond le plus généreux et le plus noble des hommes. On comprend d'avance ce qu'une pareille idée doit amener de situations gaies ou touchantes.

Mais puisque Alarcon n'a pas voulu de cette charmante pièce, il faut bien la laisser à d'autres. Quoi qu'il en soit, Zamora trouvant cette comédie sans maître, s'en est emparé pour la gâter, comme il avait déjà fait du *Convié de Pierre* de Tirso de Molina.

Faisons cependant une remarque en passant ; c'est qu'en attribuant de pareilles pièces à Alarcon, on semblait reconnaître que lui seul savait écrire de cette façon. Il n'y eut pas, je crois, d'autre raison pour lui donner la comédie qui a pour titre : *A qui mieux trompera*. C'est un assez bel éloge pour la pièce et pour celui qu'on en suppose l'auteur. *A quoi entraîne un mensonge* (*les empeños de un engaño*) est un imbroglio où un premier mensonge entraîne, en effet, des complications inouïes, au milieu desquelles le poëte retrouve son chemin avec une singulière aisance, et atteint son dénoûment sans fatigue pour le spectateur comme pour lui-même.

On serait fort en peine de deviner quel est ce *Maître des Étoiles* (*el dueno de las estrellas*), dans la pièce qui porte ce

titre; je ne le donne pas même en cent, c'est le Spartiate Lycurgue. Volontairement exilé dans l'île de Crète, et mêlé à une intrigue qui n'a rien de Grec, le sévère législateur de Lacédémone se tue lui-même pour découvrir au monde que le sage est maître de sa destinée, laquelle, comme on sait, dépend des étoiles. On ne saurait accepter cette façon cavalière de traiter ces grands noms de l'histoire, de mêler un Lycurgue à une aventure de cape et d'épée, et de poser un tableau de mœurs espagnoles à l'ombre du labyrinthe. Lista qui n'eut rien d'un complaisant, juge sévèrement cette pièce. Mais tout Espagnol a un cœur de père pour les enfants de son pays : Lista frappe à côté et se contente de remarquer que, moins heureux cette fois que de coutume, Alarcon n'a pu réussir à faire un tout de cette suite de scènes mal liées, et qu'il ressemble un peu trop ici à Lope de Vèga.

Je ne dirai pas que cette comédie, où il y a d'ailleurs de singulières beautés, appartient à la dernière manière d'Alarcon; car Alarcon n'eut jamais, à tout prendre, qu'une manière; mais cette suite de compositions imparfaites semblerait trahir la décadence de son génie. Au fond, il n'en est rien.

A la même date se rattache le *Châtiment de l'Amitié* (*la Amistad castigada*), autre excursion, sinon plus exacte, au moins plus dramatique, dans le champ de l'antiquité. On est cette fois à Syracuse, et il s'agit de Denys le Tyran et de Dion, non pas celui que nous connaissons tous, mais un bon Espagnol du dix-septième siècle, un peu trop scrupuleux sur les devoirs de vassal à suzerain, et qui châtie une infidélité problématique à l'amitié avec une sévérité subtile qui eût bien étonné Pithias et Damon, lesquels étaient pourtant de ce pays et de cette époque. La pièce se sauve par une scène charmante, où l'héroïne amène celui qui la

sollicite pour un autre à parler pour son propre compte. On a déjà vu quelque chose d'analogue dans *les Murs ont des oreilles;* mais Alarcon échappe, à force d'art, au reproche de s'être répété. Ce reproche, d'ailleurs, il l'a bien rarement mérité. Ici Lista ne le compare pas à Lope de Véga, mais à Marivaux, et quand on lit cette jolie scène, ce nom, en effet, est celui qui se présente le plus naturellement à l'esprit.

En Afrique, l'Espagne peut se croire un peu plus chez elle qu'en Grèce ou en Sicile, et si dans *la Ruse de Melilla* (*la Manganilla de Melilla*), il y a plus de fantaisie qu'il n'est besoin, là du moins la vérité de la couleur donne une sorte de vraisemblance à l'invraisemblance même. Le sujet tourne à la légende, et il était fait pour plaire à un peuple qui portait encore tant de passion dans la foi. Même depuis que Grenade est redevenue à jamais Espagnole, l'Espagne a gardé, en face de l'Afrique musulmane, cela s'est vu récemment encore, le souffle héroïque de la croisade. Il en est passé quelque chose dans cette étrange pièce.

L'Antechrist (*el Antecristo*) est encore une singulière inspiration, dans le même ordre de sentiment, sinon d'idées et d'images. C'est à proprement parler un *acte sacramentel.* Le génie profondément catholique qui, il y a des siècles, produisait d'admirables choses en ce genre, fait encore explosion, de temps à autre, dans quelque conception de cette nature. L'Espagne n'a pas tout à fait perdu le goût de ces créations mystiques. Il y a dans Tirso une pièce, *el Condenado por desconfiado*, par exemple, qui n'est, en réalité, qu'un dramatique plaidoyer en faveur de la grâce, et qui, représentée de nos jours, serait encore comprise du peuple espagnol et remuerait ses entrailles. *L'Antechrist* d'Alarcon est une assez pauvre invention, mais relevée par une éloquence grandiose. Il y a même entre le principal personnage et sa mère une scène étrange et terrible, qui pourrait

bien être le chef-d'œuvre tragique d'Alarcon. Comment, de cette hauteur qui donne presque le vertige, le poëte est-il retombé dans la vulgaire féerie qui remplit presque l'œuvre entière? L'explique qui pourra.

Dans *Cruel par honneur* (*la Crueldad por el honor*), Alarcon a su tirer tout un drame d'une simple anecdote racontée par le père Mariana. C'est une composition vigoureuse et qui semble dérobée d'avance au génie de Caldéron.

Également puisé dans l'histoire, ou pour mieux dire à côté de l'histoire, le drame qui a pour titre : *les Seins privilégiés* (*los Pechos privilegiados*) se recommande par des qualités sérieuses. Lista en goûte peu le plan et la conduite; mais il apprécie dans cette composition un fond d'observation politique et morale, par où elle prend une singulière grandeur. Si Corneille l'eut rencontrée dans le recueil d'où il rapporta *le Menteur*, assurément il en eût tiré un de ses chefs-d'œuvre.

Il semble qu'en avançant dans la vie, Alarcon se soit désintéressé des fines comédies, des intrigues légères. On le croirait du moins, quand on lit les précédentes compositions, émues d'un souffle si tragique. Il faut sans doute aux autres la grâce et l'entrain de la jeunesse. La dernière dont il nous reste à parler, est peut-être le suprême effort du génie du poëte et de son art, dans cette voie plus sévère. Il y a deux parties dans *le Tisserand de Ségovie* (*el Tejedor de Segovia*), et on continue à les imprimer, l'une à la suite de l'autre, dans le théâtre d'Alarcon. Si la seconde seule lui appartient, la première mériterait parfois de lui appartenir. Mais, outre qu'il ne l'a point admise dans son recueil, elle est écrite d'un tout autre style que le sien. Elle a tous les défauts des écrivains du temps, ce luxe d'allusions mythologiques, cette redondance de mots, cette incohérence d'images, cette recherche d'expression qu'Alarcon évite avec

un soin qui doit être compté pour beaucoup dans son originalité. La dernière partie, au contraire, est écrite de ce style simple, rapide, châtié, qui n'exclut ni l'énergie, ni la couleur, ni la grandeur, mais où l'école de Gongora n'a rien à réclamer.

Alarcon, auteur de la première partie, se serait au moins donné la peine de mettre la seconde en parfait accord avec celle-là. Il eût évité toute divergence dans les faits, toute dissonnance dans les caractères, toute différence dans les noms. De deux choses l'une, ou Alarcon trouvant le sujet à son gré, s'en sera emparé pour lui donner la suite et le dénoûment qu'appelait un tel commencement, ou quelque poëte de talent voyant un drame tout fait dans les événements qui motivent celui d'Alarcon, aura cédé à la tentation de mettre en action ce qu'Alarcon avait mis en récit. Ce sont ces récits mêmes qui me feraient croire que la seconde partie est antérieure à la première. Celle-ci existant, Alarcon eût sans doute trouvé superflu de répéter, même en les abrégeant, des faits connus de tout le monde.

Je ne raconterai pas *le Tisserand de Ségovie*. Il a été traduit en français, il y a vingt-cinq ans, par M. Ferdinand Denis; il l'est de nouveau aujourd'hui, et à merveille, par M. Alphonse Royer; il a été imité en vers par M. Hippolyte Lucas et représenté avec succès. Il suffira de dire que si de toutes les créations d'Alarcon ce n'est pas la plus parfaite à tous les points de vue, c'est du moins la plus puissante, et celle qui témoigne le mieux qu'à ces qualités exquises et moyennes qui conviennent surtout à la comédie, la finesse, la grâce, l'observation des mœurs et des caractères, il savait joindre, au besoin, la hardiesse et l'énergie que l'on admire dans les autres maîtres de la scène espagnole.

J'ai essayé de faire connaître l'œuvre d'Alarcon, de lui

restituer sa vraie place au sein de l'époque qui l'a méconnu. M. Royer l'avait fait avant moi dans son Introduction, et je n'ai sur lui d'autre avantage que d'avoir développé, peut-être avec une complaisance excessive, ce qu'il a si bien résumé. J'ai voulu marquer, en insistant, le caractère essentiel et distinctif de ce rare génie, cette préoccupation d'un but moral, cette peinture des caractères généraux, ce goût des sentiments honnêtes, voilà pour le fond, et dans la forme, cette élégance, cette mesure, cette délicatesse, cette sobriété relative qui paraissent avoir retardé si longtemps pour lui le jour de la justice. Resterait à définir ce qu'il a fait de ces types tour à tour si nobles ou si tendres chez Lope de Vèga, si hardis, si nouveaux dans Tirso ou dans Rojas, et qui allaient recevoir des mains de Calderon une grandeur et un éclat qui ne devaient être ni surpassés, ni égalés.

Alarcon a cela de commun avec notre Racine, que moins inégal dans ses compositions, l'homme y paraît moins grand; plus accomplis, ses héros semblent moins hauts; plus contenues dans l'expression de leurs sentiments, ses femmes ont l'air moins tendre et moins passionné. A défaut de l'emportement et de l'audace qui entraînent les imaginations, les uns ont cette magnanimité qui les captive; au lieu de l'ardeur et de l'impétuosité qui ne connaissent pas d'obstacles, les autres ont surtout la grâce, le charme, le dévouement qui gagnent les cœurs. Une langue si parfaite et si heureusement nuancée n'est pas d'ordinaire celle des natures violemment passionnées.

On a vu cependant qu'Alarcon sait, tout comme un autre, exprimer la passion profonde et l'énergie brutale, et que si son génie plus tempéré ne l'eût retenu dans un domaine qui est le sien propre, et où Moréto seul l'a suivi quelquefois, il était homme, s'il l'eût voulu, à se faire bien

venir de la multitude et à remporter, au théâtre, de ces bruyantes victoires trop souvent sans lendemain. Lui ferons-nous un reproche d'avoir, par delà les spectateurs du moment, regardé l'auditoire des siècles, et au risque de paraître un peu moins Espagnol aux juges de son temps, d'avoir songé à plaire à ceux de tous les temps, en peignant l'homme universel? Les suffrages qui lui arrivent depuis bientôt un demi-siècle, disent assez qu'il eut raison ; et comme c'est l'Espagne (peut-être avertie par Corneille) qui a donné le signal de cette réparation tardive, saluons en lui un digne compatriote de Lope de Véga et de Tirso de Molina. Mais serait-ce un si grand malheur pour l'Espagne et pour lui, qu'il fût aussi un peu le nôtre?

VIII

LE PÈRE DON CAYETANO FERNANDEZ

Don Cayetano Fernandez est un père de l'Oratoire et un fabuliste. — Comment l'Oratoire l'a conduit à la fable. — Caractère tout particulier de son recueil. — Analyse et traduction de plusieurs de ses apologues[1].

Séville a aussi son Oratoire, et parmi les religieux de cette maison on cite, pour sa piété et ses lumières, le père Cayetano Fernandez. Avocat et marié avant qu'il ne se fît prêtre, quoique sa vie dans le monde ait été aussi chrétienne qu'elle l'est aujourd'hui dans le cloître, néanmoins, dans cette patrie de don Juan et de Mañara, le père Fernandez aura peut-être un jour sa légende. C'est aujourd'hui un homme d'environ cinquante ans, d'une taille assez élevée et d'une physionomie sévère. Sous ces dehors graves, on retrouve aisément le religieux austère, le directeur rigide des consciences, le prédicateur autorisé. Je ne me serais jamais attendu à y découvrir un ingénieux fabuliste. Je serais allé

[1] *Fabulas asceticas en verso castellano y en variedad de metros*, por el P. D. Cayetano Fernandez, de la congregacion del Oratorio, etc. Sevilla, 1864, imprenta de Izquierdo.

plutôt le chercher rue de Lista, chez les Pères jésuites, dont la littérature enseignante poursuit volontiers dans le monde son doux apostolat. Mais il faut s'entendre. Pour être vraiment d'un poëte, les fables du père Fernandez n'en ont pas moins gardé la couleur de leur berceau. Iriarte avait fait un recueil de *fables littéraires*, le père Fernandez a composé des fables *ascétiques*. Ce titre ne doit effrayer personne : avec leur aspect essentiellement catholique et leur tour tout espagnol, ces fables, quand elles cessent d'être des fables, restent d'éloquentes paraboles. Heureusement imaginées pour la plupart, elles sont écrites avec une élégance soutenue, si j'en crois les bons juges, — Fernandez Espinó, par exemple, qui en a parlé avant moi, — mais animées d'un souffle qui parfois les emporte au delà du genre.

A côté de cette vocation religieuse à laquelle le père Fernandez s'est noblement rendu, il en avait sans doute une seconde à laquelle il a longtemps et courageusement résisté, la vocation littéraire et poétique, que le chrétien convaincu aura ajournée jusqu'à l'époque où elle ne pouvait plus être un danger pour l'autre. Cette dernière donne aujourd'hui ses fruits, comme cet olivier de l'une de ses fables, dont l'histoire est peut-être la sienne :

« — O martyre ! ô cruauté ! — Ainsi parlait un olivier dont une main habile avait décimé les branches.

« Pourquoi du tranchant de ta serpe sanglante opères-tu ainsi mon malheur ? Voilà donc comme tu m'aimes, ô laboureur !

« Déjà ma tête amaigrie et ruinée n'offre plus ni ombrages ni beauté aucune, au milieu de la douleur qui m'accable.

« — Tais-toi, et cesse une plainte inopportune, répondit

l'homme. Ce qu'on veut de toi, ce n'est ni la beauté, ni l'ombrage, ce sont des olives.

« Tu verras, en avril, de combien de fleurs ton indigence se revêt, et l'étonnante récolte que tu donneras en octobre.

« Jusqu'à ce moment, olivier, prends patience. »

« Toi aussi adore, chrétien, les rigueurs d'une Providence inflexible et sévère : elle prépare dans la douleur les fruits de l'automne. »

Le saint prêtre a retranché de sa propre main le luxe stérile de ses jeunes rameaux, et aujourd'hui il nous offre ses belles olives. Ses fables, en effet, ont toute la saveur de l'olive andalouse; elles en ont même assez souvent la douce amertume. Croyez-moi, ce n'est pas au hasard et du premier coup que l'on arrive à cette juste mesure dans la composition, à cette force contenue du style, à cette science délicate du rhythme. Il y faut cette lente et féconde élaboration qui, souvent à son insu, se fait dans l'âme du poëte. J'ai toujours éprouvé, je l'avoue, une profonde sympathie pour ces chanteurs de la onzième heure, qui, après avoir refoulé l'inspiration au profit du devoir, trouvent enfin pour récompense cette récolte d'octobre, dont les fruits, pour être tardifs, ne sont que plus parfaits.

Mais, à cause de tout ce que nous venons de dire, ces fables ne seraient-elles pas plutôt des paraboles? Le poëte semble se l'être demandé aussi, car il écrit dans son avant-propos :

« Je crois que la conscience la plus délicate ne saurait s'inquiéter de voir publier des fables sur des sujets religieux, puisque ce genre de littérature a toujours eu pour but d'enseigner de grandes choses, et que notre céleste maître, Jésus-Christ lui-même, a exposé et renfermé dans des paraboles les plus hautes vérités de sa souveraine doctrine.

Certes, les paraboles ne sont pas absolument des fables, si on regarde au caractère spécial de ces poëmes ; mais il leur manque si peu pour cela ! Quant à moi, j'eusse de bon cœur de toutes les paraboles de l'Évangile fait autant de fables, si un respect bien naturel ne m'eût empêché d'altérer en quoi que ce soit le texte sacré. »

Malgré ce qui est dit ici, et peut-être même à cause de ce que dit le poëte, plus d'un lecteur, en lisant ces fables, croira lire encore des paraboles, et si l'on s'obstinait à y voir uniquement des fables, parce que l'on y retrouve les moralités ordinaires d'Ésope, de la Fontaine, de Samaniégo, le poëte lui-même, j'allais dire le prêtre, en reprenant la parole après ses humbles personnages, serait le premier à faire oublier cette trop scrupuleuse distinction des genres.

Si vous demandez encore au père Fernandez pourquoi, prêtre et oratorien, c'est-à-dire pourquoi, tenant de son ministère un double droit à enseigner, il a pris ce détour, il vous l'apprendra volontiers. Des fables ascétiques ! « Cette nouveauté, dit-il, est l'œuvre du temps, et née de l'étude journalière des nécessités de l'époque. Une génération, en grande partie légère, frivole, présomptueuse, cupide, n'ira pas, je le crains, nourrir chrétiennement son esprit dans les grandes œuvres des ascétiques, quoique les nôtres soient les meilleures qui soient au monde. Il était donc nécessaire de chercher un stratagème et de trouver un moyen ingénieux de faire parvenir à certaines intelligences, de faire sentir à certains cœurs les maximes éternelles et les inspirations chrétiennes ; d'obtenir enfin que la pilule de la vérité, presque toujours amère, en vînt à produire ses effets dans l'estomac en charmant l'esprit, ou du moins sans incommoder le palais. »

Quoi donc, hélas ! cette jeunesse de l'Espagne en serait-

elle déjà venue là qu'on lui eût appris à se détourner de ces admirables sources d'enseignement religieux, sainte Thérèse, Louis de Léon, Louis de Grenade et tant d'autres, et qu'au lieu de ces magnifiques traités, qui sont tout à la fois le trésor immortel de la science théologique et des chefs-d'œuvre de style, son goût énervé ne pût supporter que des pilules exclusivement littéraires, et, si on osait le dire, le globule homœopathique de la fable? J'en ai grand'peur, et le père Fernandez paraît en avoir plus peur encore, puisque le voilà qui descend de la tribune auguste de ces maîtres vénérés pour écrire des fables, et pour essayer de rajeunir ou de dissimuler, comme on voudra, en les faisant passer par la langue des bêtes, les grandes vérités de l'ordre moral. J'aime mieux croire cependant que le mal est moindre qu'il ne paraît, et que si le pieux oratorien traduit en beaux vers la sublime doctrine de la foi chrétienne, c'est seulement pour adoucir un peu ses apparences austères, c'est surtout pour la résumer et la condenser, à l'usage d'une génération moins pervertie que pressée, à qui ceux-là mêmes qui l'élèvent le mieux ne laissent plus le temps d'être jeune, de s'arrêter un instant à cette heure divine de la jeunesse qui, hélas! s'écoule si vite, pour ne plus revenir. J'espère enfin que cette génération dont on se défie, attirée par ses fables mêmes, en recevra l'heureuse impression, y puisera le regret, le goût, le désir de cet enseignement plus sérieux dont on déplore qu'elle veuille se passer et dont on l'aide un peu à se passer, — j'espère que par ces fables, qui auront intéressé l'enfant, charmé l'adolescent, averti le jeune homme, l'homme fait se laissera peut-être ramener aux maîtres qu'il semblait avoir à jamais quittés. Qui sait si alors le père Fernandez ne verra pas se presser autour de lui, dans la chaire ou ailleurs, ceux à qui il ne demande aujourd'hui que de lire

son petit livre? Ce serait là le triomphe du poëte et, je le jure, sa meilleure récompense.

En attendant, faisons comme cette jeunesse qu'il veut instruire en la séduisant, et, comme elle, laissons-nous charmer.

Le recueil se divise en cinq livres, dont chacun se compose de plus de vingt fables. J'en traduirai quelques-unes. On appréciera, dès la première, le talent du poëte et le caractère de son inspiration.

« LA DAME ET LE SQUELETTE.

« Une dame eut peur, ayant vu un squelette, et aussitôt elle se mit à fuir.

« Et sa course durerait encore, si une voix ne lui eût crié avec une mystérieuse autorité :

« — Retiens ton pas inconsidéré. (C'était le terrible squelette en personne.) A quoi bon te fatiguer de la sorte?

« Je te suis partout, je cours à tes côtés, je marche au-
« dedans de toi-même.

« Ma tête de mort te fait peur? Mais sous ta chevelure tu
« en portes une toute semblable.

« Avec mes côtes dépouillées de chair, avec mes jambes
« desséchées, je suis ta parfaite image.

« Ce corps qu'on idolâtre n'est qu'un squelette revêtu
« d'une toile fragile.

« Le temps finit par la ronger; usée, elle tombe, et te
« voilà pareille à moi.

« Alors la belle dame, tournant la tête, s'écria : — O mort!
« tu parles bien!

« Et puisqu'il faut que tu me suives, désormais nous
« serons amies. Prends ma main et allons. »

« Et la belle, en effet, s'éprit si fort de sa nouvelle et fidèle amie,

« Qu'elle quitta les vains ornements et les plaisirs fugitifs d'un monde trompeur et cruel.

« Elle se réfugia tout au fond d'un cloître, et passa sa vie entière à contempler son amie,

« Si enivrée d'elle que, dans les bras de la mort, heureuse et sainte, elle expira.

« Ce récit fait voir que la mort perd toute son horreur pour qui sait la méditer.

« Car alors le péché s'éloigne, et la vie demeure sans souci et sans crainte. »

Ne trouvez-vous pas que le nouveau fabuliste est bien le compatriote de ce marquis de Lombay qui, ayant vu dans l'horreur de la mort le visage d'une grande reine qu'il avait connue éclatante de beauté, se sauva du monde dans le cloître et devint saint François de Borja? Je ne citerais que ce seul morceau (car, à l'exemple du poëte, je n'oserais le nommer une fable), qu'on y prendrait une idée assez juste du talent et de la manière du père Fernandez. Toutes ses fables ne sont pas aussi tragiques, mais au fond, c'est là la note qui domine. Il pourra prendre un accent plus familier et plus doux, sourire même, se faire petit avec les petits, il ne nous laissera jamais oublier qu'il est du pays de Ribera, de Zurbaran, d'Herrera le Vieux, et d'une époque où ces terribles maitres ont repris faveur. Mais ne nous laissons pas effrayer et citons encore :

LE TEMPS.

« Une nuit que le sommeil fuyait loin de moi, à la lueur de ma pâle lampe, le Temps pénétra dans ma chambre soli-

taire : il voulait agiter avec moi une question importante. Après m'avoir, d'une voix sonore, demandé pardon de venir à pareille heure : « — Je veux savoir, dit-il, ce qu'il y a de « vrai dans une affaire qui me tient en grand émoi : je ne « sais, ce que je suis, ni ce que je vaux, je doute même si je « serai jamais quelque chose. *Tu es de l'or!* me dit le mar- « chand. L'étudiant me nomme sa *carrière*, le laboureur « son *souci* de tous les moments. Il n'y a que le sot qui me « voue à l'oubli et au mépris. Celui-ci me représente avec « des ailes, celui-là me peint farouche et dévorant un enfant « vivant. Les uns me disent que je calme les chagrins, les « autres que je les répands par milliers. Ceux qui jouissent « me trouvent trop leste, ceux qui souffrent trop lent et « pesant. Pour les jeunes gens, je suis l'instrument de la « destinée, pour les vieux un assassin. Et après cette ava- « lanche de définitions, le philosophe dit que je ne suis « *rien*. Voilà pourquoi, au milieu de tant de contradictions, « je veux apprendre de toi ce qu'il y a de certain ; car je ne « sais ce que je suis, ni ce que je vaux ; je doute même si « je serai jamais quelque chose. »

« Le Temps insistant et me pressant de parler, je lui répondis enfin de cette manière :

« — Ils ont tous raison, car chacun te nomme suivant « ce que tu es pour lui, et puisque tu tiens à mon avis, je « te dirai, à mon tour, ce que tu es pour moi. Tu es... *mon « salut ou ma perte!* voilà ce que me dit la vérité divine. « Si je te perds, malheur à moi, tu seras l'enfer ; si je t'em- « ploie à faire le bien, ma félicité éternelle. Va et proclame « cette vérité : le Temps, qui ne le sait ? est la clef de l'éter- « nité. »

Voici une fable plus courte, plus enjouée ; mais, à y bien regarder, c'est encore une flèche du même carquois.

LE VICE ET LA VERTU.

« Semant le bruit sur sa route, le Vice court étourdiment, tandis que lentement la Vertu chemine dans son éternel sentier.

« L'autre lui crie : — « Où vas-tu si vite? » Et la Vertu lui répond non moins gaiement : — « Comme tu vois, « compère, moi je monte, toi tu descends. »

Moins ascétique dans la forme, celle que je vais traduire a de la grandeur.

LA TERTULIA ET L'ARAIGNÉE.

« Un général, un savant, un riche et un ministre de l'an passé, les compte qui pourra, furent amenés par un jeu du hasard à s'asseoir autour de la même table, dans un casino. Il va sans dire que chacun d'eux avait ses quatre-vingts ans pour le moins ; pas un, en effet, qui n'eût son contingent d'asthme ou de goutte. Tout annonçait la fin prochaine de ces quatre antiquailles qui avaient été l'honneur des âges écoulés.

« Heureuse rencontre, s'écrie d'une voix toute la Tertulia ! et l'on vit un moment se ranimer la flamme de la vie, au milieu des infirmités incurables des quatre mémorables fantômes.

« — Quels temps ! quelle époque! disait l'un, où le monde « s'empressait d'obéir au puissant appel de notre voix !

« — L'Europe, à coup sûr, nous doit un monument !

« — Certes, car nul n'a égalé nos prouesses.

« — Pas plus que notre pouvoir, notre science, nos ex- « ploits et nos richesses.

« — Eh! doucement, messieurs! attendez que je des-
« cende et réclame même récompense pour mon travail.

« — Qui donc nous parle? » se demande avec inquiétude ce congrès de momies. Et nos héros étonnés voient se glisser lestement sur son fil une araignée.

« — Bien le bonsoir, » leur dit-elle, et sur la table elle se campe fièrement et sans vergogne. « Je viens apprendre « ici pourquoi vous vantez si fort vos actions, les croyant « héroïques, admirables, et m'oubliez, ce qui est peu géné- « reux, prenant pour vous toute la gloire, quand, au bout « du compte, votre histoire est la mienne; vous adjugeant « tout le prix, quand vous n'avez fait que ce que je fais « moi-même.

« Et l'Araignée dit cela d'un air si résolu, que le sénat cacochyme en resta ébahi. Mais aussitôt se ravisant, nos héros veulent écraser l'insecte, sauf un seul, et il va sans dire que ce fut le savant, lequel dit d'une voix tremblotante :

« — Hélas! mes amis, c'est la vérité! que chacun de nous « mette la main sur son cœur. Qu'avez-vous fait?... Vous, « général, avec vos canonnades, moi en tissant mes livres « de pièces et de morceaux; vous, mandarin, plus despote « qu'un Maure; vous, gros richard, en remuant l'or à la pelle? « Qu'avons-nous fait? répéta-t-il sur un ton tragique, si de « tout cela pas un fétu ne passe à cette éternité qui ne cou- « ronne que les œuvres avouées par la grâce? — Qu'avons- « nous fait? » s'écrie avec émotion toute la Tertulia, en fouillant sa conscience. — « Ce que vous avez fait? vous « avez tissé des toiles d'araignée. Voilà ce que nous dit « l'insecte, et il ne se trompe guère.

« Ainsi finit le sage, et depuis que je sais l'anecdote, chaque fois que je vois un homme se féliciter d'avoir atteint l'apogée de la fortune et de la gloire mondaine, il m'est

impossible de ne pas me rappeler aussitôt cette histoire, et de voir en cet homme autre chose qu'une araignée qui a tissé une toile un peu plus brillante. »

J'appelle cela une grande fable, si c'est une fable. Celle qui va suivre est d'une originalité plus expressive encore.

L'HORLOGE[1].

« Un jeune homme très-pieux, modèle de toutes les vertus, oublia, une année, de faire sa retraite, mauvais commencement.

« Il devint alors étourdi, léger, dissipé, orgueilleux, et peu s'en fallut qu'il ne tombât dans des erreurs plus graves.

« Jusqu'à ce qu'un jour enfin, comme il revenait d'une promenade voisine de son logis, il entendit des plaintes qui l'émurent.

« — Pauvre de moi ! disait-on, infortunée que je suis ! je « vois ma fin toute prochaine, les forces m'abandonnent, « et, faible et seule comme me voilà, je ne saurais me les « rendre à moi-même.

« Venez, venez vite, vous arriverez encore à temps pour « me sauver la vie. Mais si vous tardez un moment, hélas ! « je serai morte. »

« Le jeune homme cherche des armes, comme un vrai paladin de la Manche, et mettant flamberge au vent, d'un mouvement impétueux il entra dans sa chambre.

« — Où est le démon ? s'écrie aussitôt l'intrépide jeune homme ; mais que vois-je ? » Et son cœur et son épée s'arrêtent glacés du même coup.

« Cette voix plaintive était celle d'une horloge. — Re-

[1] *Reloj de pared*, dit le texte, horloge de muraille. C'est, à proprement parler, ce que nous appelons un coucou. A. DE L.

« monte-moi, dit-elle, maître négligent, sinon je ne pourrai « plus te servir.

« Ne vois-tu pas que mes poids vont bientôt toucher la « terre? une minute encore, et tu ne trouvais plus qu'un « cadavre. »

« Le jeune homme n'était pas sot; il comprit la leçon, et cherchant un lieu écarté, il retourna avec ardeur à ses exercices de piété.

« Le poids allait manquer à l'horloge de son âme, et s'il n'y eût vite porté remède, réprouvé de Dieu, il mourait.

« C'est ainsi que le bon chrétien sait se dérober aux affaires, et de temps à autre prendre soin de remonter le ressort de son esprit. »

En voici une, qui n'est pas seulement espagnole, mais quelque peu andalouse, et je comprends à merveille qu'elle soit datée de Séville. Elle a sa pointe de malice, et c'est presque un tableau de mœurs.

LES DEUX AMIES.

« Pénélope! Beaucoup me disent que je suis une Péné- « lope; amie, voilà dont j'enrage. Pourquoi me traiter si « mal? — Parce que ta vie n'est autre chose que *tisser* « et *détisser*. »

« Ignores-tu que cette dame passait le jour à tisser sa « toile, et que la nuit elle la défaisait? Voilà pourquoi on « donne ce nom à toute femme qui l'imite, en *tissant* et en « *détissant*.

« La jeune fille qui se croit dévote, qui va à la messe « et au sermon, et qui, la nuit, dans les réunions, danse « le *tango* et la gavotte, ne fait, à mon avis, que *tisser* et « *detisser*.

« S'il lui arrive de lire *A. Kempis*[1] et aussi *l'Année* « *chrétienne*, et qu'ensuite on voie dans ses mains Dumas « et Victor Hugo, c'est (qui ne le voit?) *tisser* et *détisser*.

« Et si, le modèle des filles, elle est une esclave pour l'o- « béissance, et qu'avec cela elle donne des rendez-vous à « la grille de sa fenêtre ou aux lézardes de sa porte, c'est « toujours en revenir à *tisser* et à *détisser*.

« Celle qui humblement baise la terre, et qui, à la moindre « insulte, se redresse et devient une furie, se jette sur son « ennemie et lui arrache les cheveux, fait de terribles pro- « grès dans l'art de *tisser* et de *détisser*.

« Celle qui se lève matin pour aller à confesse, comme « je le vois faire à plus d'une, et qui, le soir, ne pense qu'à « se divertir au théâtre, comment appellera-t-elle cela? « *Tisser* et *détisser*.

« Et quoi qu'elle accueille les pauvres, parce qu'elle « aime à faire le bien, si, aux Tertulias, elle fait métier de « mordre le prochain, autant de bien perdu. Elle a *tissé* et « *détissé*.

« Et si, dans une assemblée de charité, elle récite le « *Petit Office*, et qu'ensuite elle aille briller à la promenade, « aux dépens de sa modestie, elle risque encore de tout « perdre en *tissant* et en *détissant*.

« Car être un ange le jour, et la nuit un petit démon, « c'est courir à l'enfer en équipage, c'est sottise et folie, « c'est semer pour ne pas recueillir, c'est... *tisser* et *détisser*.

« — Ah ! chère amie, tu verras ! Adieu la toilette et les « promenades, adieu les théâtres, les bals, les vaines chi- « mères ! Je veux être un ange et rien autre ; je ne veux « plus exposer mon âme à *tisser* et à *détisser*. »

J'ai dit que ces fables avaient parfois le caractère de l'a-

[1] Je crains qu'en Espagne on n'en soit encore généralement à attribuer l'Imitation au moine de Kempen. A. DE L.

pologue évangélique. On en jugera par les trois suivantes, surtout les deux premières : *le Bon Pasteur, les Naufragés, les Serviteurs invisibles.*

LE BON PASTEUR.

« Trois robustes pâtres, Sancho, Juan et Perico, égaux en forces et ayant le même âge, étaient en instance auprès d'un riche laboureur, nommé Gil, pour être admis dans ses bergeries.

« — Je ne demande pas mieux, dit le maître ; mais « voyons d'abord si vous savez le métier, comme je l'en- « tends ; car, enfin, c'est moi qui paye, et je ne veux pas qu'on « vienne se plaindre à moi que vous traitez mal mes brebis.

« Avance, Sancho (excuse-moi, il s'agit ici d'un examen), « que feras-tu, si quelque brebis revêche déserte ton étable?

« — Je la rappellerai, répond le berger, d'un bon coup de « sifflet.

« — Et si elle n'obéit pas?

« — Dame ! j'aurai fait mon devoir.

« — Moi, je ne prendrai pas la chose si froidement, s'é- « crie Juan, en faisant un bond, le bâton et toujours le bâ- « ton, voilà mon système. Je prendrai une bonne corde, et « bon gré mal gré il faudra bien que la brebis rentre à l'éta- « ble ; car si je me nomme Juan, je ne suis pas Juan Lanas [1].

« — Et toi, Perico? » dit le maître, et Perico répond avec un cri parti du cœur : — « Pour la ravoir, je perdrai plu- « tôt le sommeil. Je la sifflerai doucement, et si elle fuit, « je la rapporterai au logis sur mes épaules, et s'il le faut, « je mourrai pour elle.

« — Que Dieu te bénisse, mon garçon ! lui dit le laboureur,

[1] En France, nous disons Jean-des-Vignes, Jean-Bête. A. DE L.

« tu seras un bon pasteur, c'est moi qui te le dis. Je te livre « mes brebis. Quant à vous autres, poltrons ou tyrans, allez « garder les pourceaux ou les bêtes féroces. »

« Pâtres choisis, à qui l'Église croit pouvoir confier ses brebis immortelles, vous savez maintenant de quelle manière il faut traiter votre troupeau, et à quelles conditions on est un bon pasteur.

« Avec la paresse maudite, on ne fait rien ou peu de chose; l'extrême rigueur irrite le méchant et le repousse de plus en plus. Patience et charité ! mais jusqu'à souffrir par amour la mort même. »

LES NAUFRAGÉS.

« Le navire avance légèrement, sillonnant la mer orgueilleuse, sans souci de la tempête qui déjà gronde et prend le dessus.

« Chargé des merveilles et des trésors de l'Orient, que de rêves et d'espérances il porte sur son bord fragile !

« Mais hélas ! la tourmente bat ses flancs rapides; la nuit arrive, quelle épouvante ! tout est horreur et ténèbres.

« Bientôt les aquilons soulèvent des vagues monstrueuses, le tonnerre éclate, et la subite lueur de l'éclair consterne les cœurs.

« Le vent coupe les mâts, une vague emporte le timon, la carène crie, et le gouvernail devient le jouet de la mer.

« Et l'on voit, quand la foudre éclaire l'horrible scène, que les uns montent, que les autres descendent, que les uns pleurent, que les autres prient.

« Le pilote crie, mais en vain, personne ne s'inquiète de ses ordres; au milieu de cette affreuse confusion, la plupart courent à leurs trésors;

« Et les attachant solidement à leur ceinture, pensent se

sauver avec eux, tandis que les autres, accrochés à quelque morceau de bois, prient et espèrent.

« En ce moment le vaisseau est jeté violemment contre les rochers, on entend un cri de terreur, puis la mer disperse les débris.

« Dans l'écume frémissante flottent les hunes et les cordages. Et les pauvres naufragés que deviennent-ils? Le sort n'a pas été le même pour tous.

« Les uns sont descendus au fond de la mer, entraînés par le poids de leurs richesses ; les autres sur une planche arrivent sûrement au port.

« La mort est un naufrage où la vie se brise. Si elle surprend l'homme cramponné aux chimères de ce monde,

« Avec elle il descend dans l'abîme, tandis que monte vers le ciel celui qui, embrassant la croix, foule aux pieds la terre. »

LES SERVITEURS INVISIBLES.

« Un jeune homme bien élevé, voyageur de profession, se logea chez de bons amis.

« Hôtes généreux et attentifs, chacun d'eux veut, en le servant, fêter sa bienvenue.

« Mais il les arrête d'un mot, et les remercie de leurs services : — « J'amène toujours, leur dit-il, deux domestiques « avec moi.

« — Où sont-ils? » lui demande-t-on. — « Il n'est pas « nécessaire que vous les voyiez, mais voici leur portrait « d'après nature.

« Ce sont deux garçons de ma taille, et jumeaux, pour « tout dire ; ils ont juste mon âge, et aussi... tout mon ca- « ractère.

« Ils dépensent peu ; et sans jamais attendre, j'ai sous la

« main ce qu'il me faut, et tout ce qu'ils font l'un et l'autre « me paraît à merveille.

« Prudents comme eux seuls, réservés comme des no- « vices, je les ai toujours avec moi, et ils ne me donnent « aucun ennui.

« Ils ne se querellent, ni ne se plaignent comme tant « d'autres de leur état; ils ne me demandent pas de gages, « et de ma vie je ne leur ai donné une babiole.

« Et avec tout cela ils sont fidèles, infatigables, toujours « empressés, et c'est seulement quand je dors, qu'ils se re- « posent.

« Ainsi je vis heureux sans désirer plus de fortune, et je « ne donnerais pas celle que j'ai pour l'empire de la Chine.

« La famille émerveillée et ne comprenant rien à un cas si étrange, s'épuise en questions comme celles-ci :

« — Où trouve-ton de pareils domestiques? qui vous a « fait un tel cadeau? Dites, comment s'appellent-ils? — Je « vais tout vous dire :

« Je les tiens de l'Évangile qui en a tout un assortiment; « vous dire leur nom, c'est vous découvrir le miracle.

« Ils se nomment... c'est le grand secret, mais il faut le « comprendre : *Contente-toi de peu* et *sers-toi toi-même.*

« O bienheureux sont les pauvres d'esprit! »

Rentrons dans le domaine de la fable :

LA CLOCHE ET LE CHAT.

« Une cloche des plus madrées, passant le nez par l'embrasure de son clocher, avec un clair accent argentin appelait ainsi les fidèles à l'office :

« Paroissien, mauvais chrétien, viens à la messe; ma

« voix sonore de séraphin ailé t'avertit qu'il est déjà l'heure,
« tin, tin, tin.

« Tu ne t'émerveilles point, tu ne tombes pas dans l'ex-
« tase de voir avec quel zèle je t'appelle comme un appeau,
« du haut de l'empyrée? tin, tin, tin.

« Un chat, le blond Marramaqui, entendit de la gouttière voisine l'orgueilleuse harangue de la cloche, et sans un brin de vergogne rabattit ainsi son caquet :

— « Bonne pièce ! n'est-il pas un peu surprenant qu'avec
« tes airs de sainte-nitouche, jamais ta béatitude ne des-
« cende à l'église, pour donner l'exemple? Miau, miau, miau.

« Mais veux-tu que je te le dise? avec moi tu perds ta
« peine; car ta parole n'a pas ce qui donne du poids à la
« vertu. Miau, miau, miau. »

« Celui qui prêche la vertu sans y joindre les bonnes œuvres aurait tort de parler trop haut, s'il ne veut pas qu'on lui applique la leçon du chat à la cloche. »

Je croyais m'en tenir à cette dernière citation; mais, au risque d'abuser de la patience de mes lecteurs, je vais leur traduire encore une composition qui, cette fois encore, sera une vraie fable, et prise en plein dans le milieu où nous vivons. Par la forme du moins et la mise en scène de ses petits récits, le P. Fernandez ne craint pas d'être de son temps :

LES DEUX POULAINS.

« Deux poulains ayant rompu leurs entraves, de la ga-
renne voisine arrivèrent dans la plaine.

« — Quel plaisir d'être libres! s'écrient-ils en même
« temps. Jouissons du monde, le champ est à nous.

« Et hennissant et bondissant à qui mieux mieux, au pas, au trot, au galop,

« Sans regarder ce qu'ils font, ils se jettent étourdiment dans les rails d'un chemin de fer qui coupe la prairie.

« — Heureuse trouvaille que nous envoie le sort ! s'écrie « le plus écervelé des deux ; vois quelle promenade !

« Qu'elle est belle, qu'elle est unie, qu'elle est propre, « combien elle est droite ! Personne n'est là pour nous en « empêcher, allons, jouissons-en !

« — Elle me plaît sans doute, répliqua son compagnon ; « mais je ne sais que penser de tous ces engins de bois,

« Étendus avec tant d'artifice sous ces barres de fer. S'il « y avait quelque anguille sous roche ! J'en ai grand' peur. »

« En ce moment un coup de sifflet résonne au loin, déchirant les airs, et, au bout de très-peu d'instants,

« La machine se montre avec un bruit formidable, son noir panache dressé au vent,

« Ses yeux embrasés d'un rouge sinistre, et arrosant le sol de charbons enflammés.

« — Frère, qu'est ceci ? se demandent en l'apercevant nos deux poulains, saisis d'une terreur panique.

« C'est un monstre effroyable qui marche sur nous. Il « nous avalera sans aucun doute. Fuyons. » Et ils détalèrent.

« Mais chacun d'eux entend se sauver à sa manière. L'un, en bête avisée, d'un bond léger,

« Se jette en dehors de la voie, et le voici en sûreté. Mais hélas ! l'autre, l'écervelé,

« Continue dans le sentier qui lui a tant plu d'abord, et pour échapper, compte sur la vitesse de ses jambes.

« Il court avec une audace vaine devant le monstre qui, avec ses ailes de feu, gagne sans cesse du terrain.

« Le voilà ! il le saisit... Hélas ! plus de remède ; il le roule, l'aplatit, brise ses os,

« Et le pauvre hère expie sa vanité, son entêtement, en laissant dans les rails son corps en lambeaux ;

« Tandis que l'autre, revenu de sa peur, vous dit, encore tout tremblant, ô tendre jeunesse :

« Celui qui croit sottement qu'il est assez fort par lui-même, et qui ne laisse pas de côté, avec une sainte résolution,

« Le doux sentier, semé de hasards, évitera d'abord le crime horrible ;

« Mais tôt au tard, il tombera pour ne plus se relever. « Car l'âme qui aime le danger... c'est l'Évangile qui le « dit. »

On voit qu'à tout prendre la variété même ne manque pas à notre fabuliste. J'aurais pu citer d'autres fables d'un caractère moins sombre que celle qui d'abord auront un peu effrayé le lecteur, surtout une scène très-spirituelle entre don Quichotte et Sancho Panza. En bon Espagnol qu'il est, le père Fernandez ne pouvait manquer de puiser, une fois au moins, à cette source intarissable de bon sens et de gaieté. Dans un court prologue qui précède la fable, il parle de Cervantes en termes que j'aime à lui emprunter :

« Pardonne, ô Cervantes, si ma muse encore novice arrête au passage ton chevalier errant, et, en compagnie du bon Sancho, son écuyer, essaye de le ramener dans la lice.

« Ne prends ni crainte, ni souci de voir mon humble génie se réfugier à ton ombre. Le colosse paraît-il moins grand, parce que le nain se serre contre lui?

« Pardonne-moi donc ce téméraire dessein de te suivre un instant ici, à ma manière. Le monde entier n'en verra que mieux combien tu fus grand, et moi combien petit ! »

Certes, c'est parler comme il faut de ce roi des romans, le *Don Quichotte*. Mais alors pourquoi le poëte, dans une fable imitée de Florian, mais un peu détournée de sa signification première, nous fait-il voir Satan cherchant un ministre pour corrompre la femme (jadis au paradis terrestre

il faisait lui-même ses affaires), et, entre beaucoup de candidats fort méritants, le luxe, l'amour, le caprice, nous le fait-il voir choisissant le roman? N'est-il donc que de mauvais romans et des romanciers corrupteurs? Est-ce que, parmi les fidèles que le père Fernandez voit s'agenouiller souvent sous les voûtes de San Felipe de Néri, son regard ne s'est jamais arrêté sur un écrivain dont les romans sont aujourd'hui l'honneur de l'Espagne catholique, et devait-il, lui poëte et fabuliste ascétique, mêler cette épine à la couronne de son confrère, le délicieux prosateur, l'irréprochable romancier [1]?

On a pu voir par tout ce qui précède que ce n'est ni l'invention ni la couleur qui manquent au poëte oratorien. Cette invention, souvent originale, demeure parfois en chemin, et à des commencements qui promettaient d'heureux petits drames s'ajoute un développement incertain et une fin qui n'est pas toujours un dénoûment. Mais le plus souvent l'idée première, poussée d'un souffle puissant, arrive largement au port. Le style ne mérite pas moins d'éloges; il est clair, sobrement orné, toujours simple, énergique suivant l'occasion. Mais si l'on s'étonne de voir tout à coup, et sans être annoncé, sortir d'un cloître un écrivain si exercé, la surprise redouble, quand il se trouve que ce poëte éminent est aussi un versificateur habile à toutes les délicatesses du rhythme, et que, pour la première fois que le public entend parler de lui, il se présente armé de toutes pièces.

Riche de son fonds, le P. Fernandez ne s'est fait aucun scrupule d'emprunter à ses devanciers le sujet de quelques-unes de ses pièces, et je ne sais pourquoi on l'en blâmerait. Les bons sujets sont de bonne prise. Il en a pris

[1] Fernan Caballero que notre fabuliste aime et apprécie, nous le savons. A. DE L.

quatre et presque cinq chez Florian ; c'est juste la moitié de ce que Florian lui-même a pris chez Iriarte.

Je serais plutôt tenté de reprocher au nouveau fabuliste de s'être fait une règle si absolue de ne jamais s'écarter du caractère ascétique donné par lui à ses fables, qu'il regarde comme une nécessité de demander au texte sacré toutes ses moralités presque sans exception. Il y a là, je le crains, une source d'affectation, et il en résulte un peu de gêne. On voudrait que, dans l'expression du moins, il eût gardé plus de liberté. L'art y eût gagné ce que pouvait y perdre une certaine exactitude trop rigoureuse. L'auteur aura craint sans doute que l'autorité de sa leçon n'en fût diminuée. Cette préoccupation que je signale touche au domaine de la conscience, et je m'arrête. J'aime mieux faire voir à quel point, dans ce livre, l'art est subordonné au succès moral de l'œuvre, et le peu que pèse la gloire dans la balance du sanctuaire.

Dans une dernière fable, ou plutôt dans un épilogue dédié au supérieur de son couvent, le père Eléna[1], le fabuliste se produit lui-même sous la figure d'un joueur d'orgue aveugle, que les espiègles d'un village poursuivent à coups de pierres, fatigués de l'entendre, tandis que d'autres enfants, plus bienveillants ou mieux élevés, dansent devant lui et l'applaudissent.

« L'aveugle, qui finit par remarquer cette divergence, demande à chacun des deux partis pourquoi ils le traitent si différemment.

« — Pourquoi, dit-il aux premiers, vous faites-vous une « joie de me martyriser? Quel mal vous fais-je? » Et ils lui répondent : — « C'est ce maudit instrument qui nous ennuie.

« Si tu ne mets un terme à tes sonates, tu nous rompras

[1] Depuis que ceci a été écrit, le père Alonso Eléna est mort, regretté de tous ceux qui l'ont connu. A. DE L.

les oreilles ; l'orgue de Mostelez[1] n'est rien auprès du tien.

« — Et vous, dit-il ensuite à la troupe pacifique, pour-
« quoi me traitez-vous si bien? Serais-je un autre pour vous?

« — Ah! lui répondent-ils, jamais homme ne trouva de
« si charmantes mélodies; les airs que tu joues viennent
« certainement du ciel.

« — Le mal est donc dans la manière, puisque les motifs
« sont divins! dit l'homme. Et, pour terminer le différend :

« Le tout est de chercher de meilleurs musiciens qui, sur leur luth, rendent plus harmonieuses ces notes que nous devons à la bonté du ciel...

« C'est bien, je vais me mettre en quête. Si je rencontre ces artistes à mon gré, j'écouterai leurs chants avec joie, et désormais bouche close.

« Et alors! élevant humblement sa prière, il s'adressa aux troubadours de l'Espagne :

« Accordez vos harpes, ô poëtes, et que la beauté de vos accords console le zèle trahi de l'ignorant aveugle. Mes plaintes résonneront plus douces sur ces harpes échauffées d'une pieuse flamme. Et si j'ai su à tâtons rencontrer la mine, je la livre vierge à votre foi divine.

« Vous obtiendrez la palme. La renommée portera votre nom de bouche en bouche ; et, étranger à l'envie, ce poison du cœur humain, je bénirai votre feu céleste. Car je ne recherche ni applaudissements, ni renom, rien de ce que le monde poursuit en ses chemins. Mon cœur blessé n'ambitionne qu'une chose : la croix du Rédempteur et sa couronne. »

Voilà bien, sous une expression toute poétique l'accent du prêtre convaincu. Cette haute parole ne perd rien, ce sem-

[1] Dicton populaire. Sous ce titre, on représente, en ce moment, en Espagne une farce qui fait diversion aux tristes préoccupations du pays.
A. DE L.

ble, à passer par les lèvres harmonieuses d'un vrai poëte. Nous ne voulions, en commençant, voir ici que ce dernier; mais comment oublier cette antique et féconde alliance de la Muse et de l'Église d'Espagne? Ce n'est plus le temps de Lope de Véga, de Caldéron, de Tirso de Molina : l'Église s'est séparée du théâtre, et, sur ce terrain glissant, l'alliance ne saurait se renouer, ou du moins renaître aussi intime; mais partout ailleurs elle existe. J'ai essayé de faire connaître les vers horatiens d'un chapelain de la reine, Bono Serrano; je parlerai peut-être un jour des sonnets de Zapata, un des chanoines de Saint-Ferdinand, à Séville; et aujourd'hui voici un fabuliste éloquent qui écrit ses vers au pied de la chaire de San Felipe de Néri. Prêtre ou soldat, le poëte espagnol est presque toujours un homme d'action. Félicitons ce dernier venu d'avoir eu son heure, et quelle heure! dans le grand combat de la vérité.

IX

LE VOYAGE AU PARNASSE

POËME DE CERVANTES

Avant peu, nous aurons l'œuvre entière de Cervantes traduite en français. Il n'y manquait plus guère que *le Voyage au Parnasse* et le voici[1]. C'est à qui retraduira le *Don Quichotte*, et quand la plume se lasse, c'est le crayon qui écrit. Après son *Don Quichotte*, M. Viardot a donné une excellente version des *Nouvelles exemplaires*. Ceux à qui n'avait pas suffi l'agréable imitation de Florian, ont retrouvé depuis la Galatée en personne dans une traduction plus complète. Le *Persiles*, ce dernier et laborieux effort de la vieillesse du grand ecrivain, a tenté, au commencement de ce siècle, un courageux interprète qui a mené l'entreprise à bonne fin. Dernièrement, M. Royer nous faisait connaître le théâtre de Cervantes, et en rendait les singularités piquantes avec une

[1] *Le voyage au Parnasse de Michel Cervantes*, traduit en français pour la première fois et par M. Guardia, bibliothécaire-adjoint de l'Académie impériale de médecine, un volume in-12. Jules Gay, Paris, 1864.

verve spirituelle ; hier enfin, M. Guardia, un jeune Espagnol élevé en France et qui sait écrire en français, publiait et commentait dans notre langue *le Voyage au Parnasse*.

Le Voyage au Parnasse est un poëme ; et quoique les vers de Cervantes jouissent, même en Espagne, d'une médiocre estime, cette composition n'en mérite pas moins une étude particulière. Sous la forme ingénieuse d'une allégorie satirique, Cervantes nous offre en raccourci un tableau très-curieux de la poésie de son temps. Une première fois déjà, dans la seconde partie du VIIIe chant de sa *Galatée*, qu'il intitule le *chant de Calliope*, il avait réuni autour d'un tombeau tous les beaux esprits, ses contemporains. Mais la *Galatée* est de 1584, et de 1584 à 1614, en trente années, bien des talents nouveaux s'étaient produits. *Le Voyage au Parnasse* est donc comme une suite développée de cette première revue. Dans le poëme comme dans la pastorale, que de noms à jamais oubliés mêlés à ceux qui sont restés illustres et devenus populaires ! Ici du moins, jetés au milieu d'une action ingénieuse et vive, ils échappent en partie à la sécheresse d'une froide énumération. Le *Voyage au Parnasse*, c'est le *Lutrin* de Cervantes, et ce n'est pas au hasard que je rappelle l'épopée héroï-comique de Boileau, on le verra plus tard.

Le Voyage au Parnasse parut entre la première partie du *Don Quichotte* et la seconde, et au lendemain des *Nouvelles*, en 1614. Cette même année avait vu imprimer l'odieuse contrefaçon d'Avellaneda, et il est permis de croire que l'on doit à l'irritation qu'en éprouva Cervantes quelque chose de la verve qu'il déploya dans son poëme. Il est remarquable cependant que, dans ce poëme, il ne soit fait aucune allusion à cette suite impertinente du *Don Quichotte*.

L'idée du voyage est celle-ci. Le Parnasse étant envahi par les mauvais poëtes (c'était le temps de Gongora et de

son école) ,Apollon pour le délivrer, envoie Mercure prêcher la croisade parmi les bons. Je mêle, dans l'analyse, comme je les trouve confondus dans le poëme, la mythologie et le christianisme. Mercure n'est pas un grand critique, et il a besoin d'être aidé dans sa mission. Il le sent et s'adresse à Cervantes qu'il charge du soin de choisir parmi ses confrères. Un navire va de rivage en rivage prendre des recrues. Un combat acharné a lieu, le mauvais goût est vaincu et le Parnasse restauré. Mais je veux serrer de plus près le récit, suivre le poëte dans les divers épisodes de l'aventure, et y relever ce qui se rattache directement au génie et à la vie de Cervantes.

L'auteur du *Don Quichotte* un peu dépité de ce que les contemporains semblent lui refuser le don de poésie, médite un voyage au Parnasse, comme avait fait dans le siècle précédent Caporali de Pérouse. Le Parnasse est un peu loin de Madrid, mais le mutilé de Lépante s'en était vu assez près dans le glorieux golfe, pour ne pas tenir compte de la distance ; et ici une remarque essentielle à faire, c'est que cette demi-connaissance que le poëte avait des lieux (peut-être était-elle plus grande que je ne le crois) suffit pour répandre dans l'allégorie un certain air de réalité qui n'en est pas le moindre attrait.

Rien de charmant comme les préparatifs du départ. Il ne s'agit pas d'un voyage dans la lune pour lequel le poëte aurait besoin avant tout de la monture ailée de Roger ; il ne lui entre même pas dans la pensée de réclamer le secours de Pégase. Le vieux soldat fait ses provisions comme pour entrer en campagne ; comme Sancho, il met dans son bissac un pain blanc et quelques débris de fromage, « fardeau utile et léger au piéton, » car il se propose d'aller à pied, et disant adieu à son humble logis, à Madrid, à ses fontaines et à ses théâtres, où l'on applaudit tant de sottises, c'est là le point

sensible, il se met en marche, les pieds dans la poussière et la tête au vent. Vous le voyez, mais il faut l'entendre. M. Guardia me permettra de retraduire à ma façon ce qu'il a si bien traduit à la sienne. Je tiens à rétablir en tercets ce qu'il a réuni, je ne sais pourquoi, dans un récit courant :

« Quant au bagage d'un poëte, toujours léger, toute monture peut le porter, car il voyage sans valise.

« C'est un fait incontestable qu'un poëte, eût-il hérité d'une fortune, une fois dans ses mains, il la perdra loin de l'accroître.

« Et la preuve de cette vérité, c'est, ô grand Apollon, mon père, que tu l'animes de ton esprit.

« Et comme ils ne se mêlent ni se prostituent aux misérables appétits de ce monde ; comme ils ne se noient pas dans les bas-fonds d'un vil intérêt ;

« Que leur instinct les pousse au plaisant ou au sérieux, inaccessibles en toute chose au souci du gain, ils vont par-dessus les sphères.

« Qu'ils pleurent les guerres ou chantent les amours, la vie pour eux passe comme un songe, ou comme le temps pour les joueurs.

« Les poëtes sont faits d'une pâte douce, molle, malléable, tendre et amie du foyer d'autrui.

« Le plus sage d'entre eux se gouverne au gré de sa fantaisie aventureuse et charmée, fertile en ressouces et d'une ignorance éternelle.

« Absorbé dans ses chimères, et ravi de tout ce qu'il fait, il ne songe ni à devenir riche, ni à se faire une position honorable. »

N'aimez-vous pas, comme moi, à retrouver dans la bouche du vieux Cervantes presque les mêmes paroles que dans celle de la Fontaine et de Chateaubriand, et à entendre

l'auteur du *Don Quichotte* parler des naïfs enfants de la muse avec la même simplicité familière. Ce n'était ni le luxe, ni la richesse qu'il demandait aux puissants de son temps : c'était du pain pour sa femme et pour sa fille.

Il continue avec la même bonne grâce, et de ce pas leste et dégagé, il arrive à ce beau port de Carthagène qui depuis a pris pour la marine espagnole toute l'importance que Cervantes lui prédisait dès lors. Là, arrivé au bord de la mer, comment ne se fût-il pas souvenu de Lépante et du grand jour de sa vie ?

« Ma vue s'étendait sur la vaste plaine de cette mer qui me remit en mémoire l'héroïque exploit de l'héroïque don Juan ;

« Où moi-même, entouré de glorieux compagnons, par mon courage personnel et d'une âme intrépide, j'eus, si petite qu'elle fût, ma part dans la victoire. »

Pendant qu'il cherche dans le port une frégate qui le porte aux rivages de la Grèce, il voit arriver à pleines voiles un singulier navire, tel que depuis Argo, la mer n'avait pas vu le pareil. Une barque se détache du flanc de ce navire et s'approche de la terre. Qui saute sur le bord? Sans doute quelqu'un de ces beaux capitaines d'aventure, comme le soldat de don Juan d'Autriche en a tant vus en Espagne, en Italie, en Grèce. Non, c'est le dieu Mercure, qu'il peint en traits si vifs que jamais dieu de la fable ne descendit si vivant de l'Olympe. Le poëte se jette à ses pieds, et le conjure de le prendre à son bord. Mais le dieu qui a lu *Don Quichotte* dans l'Olympe (où ne le lisait-on pas?) le relève avec bonté, lui parle de ses œuvres que « Rossinante a portées en groupe d'un bout de la terre à l'autre, et de sa « main gauche devenue inerte pour le plus grand honneur « de la droite. » Ce n'est pas en simple voyageur qu'il ira au Parnasse, mais, comme autrefois à Lépante, sur un puis-

sant vaisseau. Cette fois seulement il n'aura pas affaire aux Turcs. Apollon a besoin de lui contre des ennemis d'une autre race et qu'il s'agit de combattre avec d'autres armes.

Le poëte s'embarque avec le dieu qui commence par lui faire les honneurs du merveilleux vaisseau, merveilleux en effet, car il est l'ouvrage d'Apollon lui-même.

« Cette galère, dit le poëte, était de la quille au pont, toute fabriquée avec des vers, sans aucun mélange de prose. » Et il se lance dans une description fort ingénieuse, où chaque genre de poésie occupe sa place suivant son importance et son caractère déterminé :

« On me fit voir que la grande vergue était faite d'une longue et lamentable élégie, moins alerte à chanter qu'à pleurer...

« Il fallait voir les folles banderoles qui frémissaient au souffle du vent, faites de poésies diverses, un peu licencieuses... »

Tel est le navire sur lequel Mercure est chargé de recruter en Espagne les renforts dont Apollon réclame le secours, en Espagne seulement. « J'ai rasé, dit le dieu, les rivages d'Italie, j'ai vu ceux de France, mais sans y toucher. » Et pourquoi, je vous prie, ô fils de Maïa? est-ce dédain de nous, ou prévention en faveur de l'Espagne? En Italie, Dante, Pétrarque, Arioste et le Tasse étaient morts depuis longtemps, laissant après eux d'assez tristes héritiers. Mais sur les côtes de France, ne pouviez-vous, en passant, prendre le grave Malherbe, si dur aux méchants poëtes et alors dans toute sa gloire?

Cependant Mercure remet à Cervantes une liste dressée par Apollon lui-même, qui ne trouvera pas mauvais que Cervantes la revise, admirable occasion pour nous de voir défiler toute l'armée littéraire de l'époque. Sur cette revue annoncée s'arrête le premier chant : le poëme en a huit.

Avec le second commence le dénombrement. Le premier de la liste est précisément Gongora, accusé alors de corrompre le génie poétique de l'Espagne. Il est piquant de le voir appelé au secours du Parnasse contre sa propre école. Mais Cervantes pouvait-il oublier que ce grand poëte, égaré plus tard par l'esprit de système, avait débuté par des chefs-d'œuvre? Il n'oublie pas davantage, bien entendu, les maîtres de l'école andalouse, ses amis et ses hôtes pendant les dix ans qu'il passa à Séville, dans l'obscur emploi de contrôleur des approvisionnements de la flotte : le grand lyrique Fernando de Herrera; l'exact et élégant traducteur de l'*Aminte*, Juan de Jauregui, qui, peintre et poëte, avait fait de Cervantes un portrait malheureusement égaré; d'autres qu'il avait sans doute rencontrés ailleurs, dans sa vie errante, l'auteur de *Marcos Obrégon* et l'heureux traducteur de l'Épître aux Pisons, Vicente Espinel; l'ingénieux conteur Sales Barbadilla, Luiz Vélez de Guévara, le premier et véritable père du *Diable boiteux*, trois écrivains très-proches parents par alliance, de notre le Sage, et tant d'autres. Chaque fois que Cervantes se permet de ne pas ratifier les choix un peu précipités d'Apollon, il se contente de désigner d'un trait celui qu'il écarte, mais sans le nommer. Les contemporains ne devaient pas s'y méprendre; mais pour nous ce serait peine perdue que de vouloir deviner. Écartés par Cervantes, les exilés le sont à jamais par la postérité; cette mesure indulgente a son commentaire naturel dans ce court prologue, placé en tête du poëme :

« Si d'aventure, lecteur curieux, tu es poëte, et que ce Voyage venant à tomber dans tes mains pécheresses, tu t'y vois inscrit parmi les bons poëtes, remercie Apollon qui t'aura fait cette grâce; et si tu ne t'y trouves pas, tu peux l'en remercier encore. »

Ainsi, au nom de Quévédo, Cervantes dit :

« Francisco de Quévédo aura de la peine à venir, dis-je alors. Et lui me répondit : Je ne saurais pourtant partir « d'ici sans lui.

« Celui-là est fils d'Apollon, il est fils de la muse Calliope ; « nous ne pouvons nous en aller sans lui : je n'en démor- « drai pas.

« Il est le fléau des méchants poëtes. De la pointe du pied « il chassera du Parnasse les sots rimeurs que nous atten- « dons, et ceux qui déjà y sont.

« — Seigneur, répliquai-je, il a le pas pesant, et il lui « faudrait plus d'un siècle pour venir ici. »

A quoi dans tout ceci fait allusion Cervantes? Né en 1580, Quévédo n'avait alors que trente-quatre ans. Cervantes pensait-il au duel malheureux qui, vers cette époque, avait obligé Quévédo à quitter Madrid et à se réfugier en Italie, auprès du duc d'Osuna? Un seul homme pourrait nous le dire, c'est notre savant ami, le dernier éditeur de Quévédo, don Auréliano Fernandez Guerra y Orbe.

Mais en ce moment, le poëte est interrompu par des nuées de poëtes qui tombent des nues sur le navire, à peu près comme ces pluies de crapauds dont parlent les naturalistes. Si la comparaison vous paraît malséante, prenez-vous-en à Cervantes lui-même, car c'est lui qui dit :

« Avez-vous vu (chose connue et souvent remarquée), quand la terre soupire après l'eau et qu'il pleut,

« De chaque goutte, en un clin d'œil, sortir dans la poussière un crapaud ou une grenouille qui, par petits sauts ou lentement, se met en marche? C'est ainsi... »

Le poëte continue : « Un second nuage laisse tomber le grand Lope de Véga, poëte insigne que nul ne dépasse ou même n'égale, dans les vers comme dans la prose. »

Je cite ce passage, parce que l'on a souvent accusé Lope de Véga et Cervantes de n'avoir pas été justes l'un pour

l'autre. Voilà du moins, en ce qui concerne Cervantes, un démenti assez éclatant. Que l'auteur de *Don Quichotte*, jeune encore et cherchant sa voie, ait eu un peu d'humeur de se voir écarté de la scène par les bruyants succès de Lope, il est difficile de ne le pas croire, et Cervantes a pu, je ne sais où, laisser percer quelque chose de cette humeur; sa *Numancia* lui donnait peut-être le droit d'exprimer, à cet égard, un mélancolique regret. Mais de quelque nature qu'ait été ce sentiment, il n'alla jamais jusqu'au point de lui faire méconnaître le génie supérieur de celui que, dans ce même ouvrage, il appelle un prodige de la nature.

Quoi qu'il en soit, Mercure effrayé de cette invasion plus incommode par le nombre que rassurante par la qualité, prend un crible, y jette pêle-mêle cette avalanche d'alliés inutiles, et laisse tomber à la mer tous ceux qui sont trouvés trop légers de bagage. Laissons-les se débattre dans l'eau salée, nous les retrouverons. Une chose m'étonne dans ce passage : c'est le dédain de Cervantes pour les poëtes d'humble origine. Il traite cruellement un pauvre tailleur, un tondeur qui s'efforcera vainement d'atteindre à la nage la terre ou le navire. « Mercure, dit-il, si sévère aux poëtes à longue robe ou à veste courte, n'avait rejeté aucun de ceux qui portaient la cape et l'épée. » Pourquoi ce mépris des muses plébéiennes? Je voudrais croire qu'il ne s'adresse qu'à quelques individus de talent médiocre. Car en toute occasion, Cervantes parle avec enthousiasme du père de la comédie espagnole, Lope de Ruéda. Et qui était Ruéda? Un batteur d'or.

Le troisième chant s'ouvre par un piquant tableau des occupations de tous ces beaux esprits groupés sur le navire, l'un récitant ses vers que personne n'écoute, l'autre poursuivant une rime qui le fuit, celui-ci rêvant, celui-là « si touché d'amour qu'il célèbre les seins de sa belle avec beaucoup de

goût et non moins d'élégance ». J'imagine qu'il y a sous ce trait, comme sous bien d'autres, une allusion maligne dont le secret aujourd'hui nous échappe, mais qui devait faire sourire les contemporains.

En devisant ainsi, on arrive en vue des côtes de Valence. Valence avait alors, en même temps que des peintres illustres, des poëtes charmants. Mercure fait un signe à ces derniers, et ils accourent se ranger sous la bannière de la poétique croisade. Je me bornerai à citer quelques noms qui ont surnagé : Guillen de Castro, l'auteur du premier *Cid* applaudi au théâtre, Cristobal de Virües qui, ainsi que Cervantes, avait combattu à Lépante, et dont on a une sorte d'épopée mystique intitulée *Monserrate*, et enfin Andrés Rey de Artièda, écrivain plus érudit qu'inspiré, mais qui, dans une épître, restée célèbre, au marquis de Cuellar, nous apprend, en vers excellents, que tout le public de son temps n'était pas complice des extravagances de Lope de Véga.

Le dieu n'accueille pas tous ceux qui accourent au rivage. « Mercure leur ferma la porte, » dit Cervantes, c'est-à-dire ne leur permit pas de s'embarquer ; et pourquoi ? il ne le dit pas, mais on le devine.

« Il craignit sans doute qu'abusant de leur nombre et de leur valeur, ils ne prissent les armes et ne voulussent établir au Parnasse un empire nouveau, un nouveau maître. »

C'est qu'en effet, il s'était formé à Valence toute une école poétique qui, s'inspirant à la fois des Arabes et des Provençaux, ne devait pas laisser que d'inquiéter un peu le génie castillan.

La galère reprend sa course, et de loin en loin reçoit encore quelque recrue que lui dépêchent les mages, entre autres Francisco de Rioja, à qui l'on conteste aujourd'hui l'*Ode aux ruines d'Italica*, mais qui, à d'autres titres, a sa place marquée entre les beaux génies poétiques de l'Espagne.

Bientôt un mousse signale la ville de Gênes. On ne s'y arrête pas, et on continue à longer toute la côte virgilienne, que Cervantes marque en passant d'un trait rapide, en poëte et en marin, et on arrive devant Naples, « la belle Parthénope assise au rivage de la mer qui enchaîne ses pieds. »

Le vaisseau jette l'ancre. Serait-ce pour enlever Quévédo? Non, Mercure n'y pense déjà plus et ne se souvient que des deux Argensolas, deux poëtes aragonais, encore célèbres aujourd'hui et tous deux attachés à la fortune du vice-roi. Cervantes, chargé d'aller à terre les avertir, se refuse à leur porter le message d'Apollon. Il n'avait pas eu, paraît-il, à se louer des deux frères, et il le dit sans détour :

« S'ils eussent tenu quelques-unes des nombreuses pro-
« messes qu'ils me firent à leur départ, je ne serais jamais,
« Dieu me pardonne, entré dans ta galère.

« Je vois ici, seigneur, plus de gens qu'il n'en faut pour
« te tirer d'embarras. Pars, sans tenter plus d'épreuves.

« Que nul ne parle de la sorte, s'écrie le dieu. Si je dé-
« barque et les attaque, vive Dieu! j'enlève tout et le vice-
« roi lui-même. »

Il se laisse pourtant persuader et ajoute avec un mouvement d'humeur qui peut passer pour un éloge : « Je gage
« que le docteur Mira, si le vice-roi n'ordonne le contraire,
« reste aussi sous sa tente. » C'est encore un poëte distingué que ce docteur Mira de Amescua, car il a mérité que notre Corneille lui prît *Don Sanche d'Aragon*.

Le navire glisse entre Carybde et Scylla, qui fournissent, au passage, leur épisode au poëme. Il effleure les monts Acrocérauniens, passe devant Corfou, « l'île inexpugnable, » dit Cervantes qui ne perd jamais l'occasion de faire usage de ses souvenirs, et en poursuivant son allégorie, de marquer d'un trait exact tout ce qu'il a vu dans sa vie de soldat, et jette enfin l'ancre sur les rivages de la Grèce.

Aussitôt Apollon descend de son char, et dépouillant ses rayons, s'avance à pied, escorté des Heures, déesses toutes petites mais mignonnes, au-devant de ses brillants hôtes. Le premier qu'il embrasse, et qui semble être venu de son côté en volontaire, est un poëte andalous, don Juan de Arquijo. M. Guardia ne rend qu'à demi justice à ce rare talent. Il ne voit en lui « qu'un simple amateur dont les vers ont un parfum doux et léger. » Ce n'est pas assez dire. Arquijo, auteur de soixante sonnets et non de vingt-quatre, est beaucoup mieux qu'un amateur. Aux qualités exquises que M. Guardia ne lui refuse pas, il faut ajouter la gravité, l'élévation, la force. Si mince que soit le bagage, c'est celui d'un vrai poëte, et l'accueil d'Apollon en fait foi.

Celui-ci prend gaiement avec ses alliés le chemin du Parnasse. La troupe arrive, haletante, à la fontaine de Castalie :

« En l'apercevant, dit le poëte, la plupart se précipitent, dévorés de soif, vers le courant des ondes cristallines.

« Les uns, non contents de s'y abreuver, y lavent leurs pieds, leurs mains, et je ne sais quoi encore de moins décent.

« D'autres, plus discrets, boivent, à petites gorgées, les savoureuses eaux et se donnent le loisir d'en goûter la douceur. »

Arquijo était précisément un des poëtes délicats qui auraient craint de s'enivrer même de l'eau de Castalie, en quoi il est de la famille de Rioja et de Figuéroa chez les Espagnols, et de celle de Catulle chez les Latins. Je m'arrête là, mais il faut lire tout ce passage. C'est un tableau qui n'a rien d'imaginaire, et que Cervantes avait sans doute retrouvé tout fait dans les souvenirs de sa vie militaire. On ne peindrait pas autrement la halte d'une armée en campagne, après une chaude journée d'été. Voilà justement une de ces pages où sous l'allégorie on sent palpiter la vie.

Épuisée un moment par les compagnons de Cervantes, la douce fontaine avait retrouvé ses fraîches eaux, lorsqu'il y a plus de vingt ans, arrivant moi-même au pied du Parnasse, j'y étanchai aussi ma soif ardente, sans songer, je le confesse, aux grands poëtes de l'Espagne qui m'y avaient précédé, et dont alors je savais à peine les noms. Mais quelques jours plus tard, en traversant le golfe de Lépante, je n'eus garde, je le jure, d'oublier Cervantes.

Toute cette ascension au Parnasse, entre « les palmiers, les hauts cèdres et les rameaux de l'olivier » est poétique et allégrement décrite. Le dieu qui précède et guide la caravane ne paraît pas s'inquiéter beaucoup des besoins matériels de son armée. Il n'en est pas de même de Cervantes qui, ayant fait la guerre pour tout de bon, sait que le meilleur soldat ne vaut rien, même le sobre Espagnol, quand les vivres lui manquent tout à fait. Il commence cependant à se rassurer, en se voyant introduit avec ses compagnons dans un beau verger dont les arbres sont chargés de fruits délicieux. Mais les autres, plus agiles que lui, ont bientôt pris toutes les bonnes places, et le pauvre mutilé, déjà vieux et pesant, n'en trouve plus. Le troisième chant prend fin sur ce mécompte cruel, image trop réelle des tribulations qui poursuivirent le poëte durant sa vie. Dans ce beau jardin de l'Espagne, il y eut place pour tout le monde, excepté pour lui.

La plainte qu'il adresse à Apollon est touchante, et c'est par là que commence le quatrième chant. Cervantes rappelle au dieu tous ses titres à la renommée, surtout ce *Don Quichotte* « destiné à être le passe-temps des cœurs mélancoliques et moroses, en toute saison et en tous temps. » On pourrait discuter le classement qu'il fait lui-même de ses ouvrages, mais on n'aura que de l'admiration pour la noble fierté qu'il déploie :

« J'ai eu, j'ai et j'aurai (grâce au ciel qui m'a fait ainsi)
« l'esprit exempt et libre de tout penchant à l'adulation.

« Je ne mets jamais le pied là où chemine le mensonge, la
« fraude et la fourberie, fléaux certains de la vertu sainte.

« Je ne m'emporte pas contre ma triste fortune, quoique,
« à me voir ainsi debout et en un tel lieu, je sente plus vive-
« ment ma détresse.

« Désirant beaucoup, je sais pourtant me contenter de
« peu. »

Le dieu le console par de belles et joyeuses paroles :
« Résigne-toi, lui dit-il enfin, plie ton manteau et t'assieds
« dessus.

« Car si le sort nous refuse un heureux destin, il est plus
« honorable de le mériter que de l'obtenir.

« — On voit bien, seigneur, lui répliquai-je, que vous
« n'avez point remarqué que je n'ai pas de manteau. Et
« lui : — Même en cet état, j'ai plaisir à te voir.

« La vertu est un manteau sous lequel le pauvre couvre et
« dissimule sa misère qui le sauve du moins de l'envie. »

Une belle compagnie de nymphes servant de cortége à la poésie interrompt l'entretien du dieu et du poëte. Ce dernier a quelque peine à reconnaître la déesse sous ses splendides vêtements, l'ayant toujours, en ce bas monde, rencontrée pauvre et mal vêtue. Apollon lui apprend en beaux vers qu'il y a deux poésies, la poésie véritable, grave, sage, élégante, noble, ingénue, et une autre qui est la fausse, avide, laide, vieille, mais fardée, et qui se plait surtout en la compagnie de Bacchus. Mais pourquoi, pourrait demander Cervantes, est-ce cette dernière qui vient à nous, et non l'autre?

Sur ce, l'attention du poëte est attirée d'un autre côté par un groupe de cinq ou six personnages qui semblent vouloir dérober leurs traits à la foule. Ce sont des prélats

qui ne dédaignent pas de cultiver les muses, mais qui croient devoir à leur dignité le sacrifice d'une gloire profane, ce qui fâche un peu le bon Cervantes :

« Sont-ils poëtes? Oui, alors je n'arrive pas à comprendre pourquoi ils dédaigneraient de faire, à ciel ouvert, montre de leur génie.

« Pourquoi s'abêtir à plaisir et s'abaisser soi-même, en cachant le talent que le ciel départit à ceux qui s'honorent le plus de lui appartenir?...

« Aucune science se doit-elle comparer à cette science universelle de la poésie, qui n'a pas de limite où elle se puisse contenir?

« Ceci étant une vérité, je voudrais bien savoir pourquoi, en de tels personnages, cette crainte, cette fausse délicatesse ou cette hypocrisie.

« Monseigneur fait des vers, et il ne veut pas qu'on le sache, et quand il les a lui-même montrés à tout venant, il accuse la langue d'autrui. »

Cela dit et bien dit, il les nomme, sans doute pour leur faire pièce, car, peu dignes d'être connus, ils sont parfaitement ignorés aujourd'hui.

D'autres alliés arrivent encore, dont les noms intéresseraient peu le lecteur, et qui jettent ici sur le poëme une certaine langueur. Il faut se hâter d'arriver au cinquième chant.

Le quatrième avait fini sur l'apparition d'un grand navire, plein de gens dont Apollon n'a que faire. Comme s'en débarrasser? Le moyen est bien simple. Il priera Neptune de les noyer sans plus de façon : traduction un peu sommaire et tout à fait libre des deux vers de l'*Art poëtique :*

...Mediocribus esse poetis
Non di, non homines, non concessere columnæ.

C'est en poésie surtout que les bonnes intentions comptent peu ; les sentiers du Parnasse en sont pavés comme l'enfer chrétien et aussi inutilement. Neptune, en confrère obligeant, donne un coup de trident dans le flanc du navire, et voilà tous les poëtes à l'eau. Que d'alliés ont été souvent aussi mal payés de leurs services !

« Je sais à merveille, dit Cervantes, qui paraît trouver tout simple que de pauvres rimeurs soient traités comme les Turcs à Lépante, je sais que l'infortunée troupe eût préféré se trouver sur la fameuse promenade de Séville. »

Mais ici, comme dans l'*Énéide*, Vénus vient au secours des naufragés. Implorée par l'un d'eux, elle intercède auprès de Neptune, qu'elle eût désarmé d'un sourire, si le dieu des mers pouvait se soustraire à la volonté de l'inexorable destin. Mais Vénus, qui a lu son Ovide, et non seulement les *Amours*, mais aussi les *Métamorphoses*, sait qu'il est des accomodements avec la mort même, et transforme ses protégés en citrouilles. Même aventure, on s'en souvient, arriva à l'empereur Claude.

Délivré de ses alliés importuns, Apollon range son armée en bataille et se prépare à marcher à l'ennemi. Ainsi finit le cinquième chant. Le sixième est presque entièrement rempli d'un songe que Morphée envoie à Cervantes. Il s'est, on l'a vu, endormi l'estomac vide, et rien n'est plus favorable aux songes. Le dieu lui montre la vaine gloire. Il la décrit en termes magnifiques, mais avec un accent de colère qui témoigne de la laborieuse poursuite que, vivant, il fit de la véritable. Il s'éveille à temps pour entendre Apollon adresser à ses troupes, du haut d'un rocher, l'inévitable harangue que tout bon général doit en pareil cas à son armée. Celle-ci répond par des cris d'enthousiasme : c'est toujours l'usage.

Le septième chant est celui de la bataille. Dans aucun des

précédents, Cervantes n'a déployé plus de verve, et il faut ajouter plus d'invention. Le poëte et le soldat sont ici heureusement confondus. Je cite longuement cette fois, car l'épisode a pour nous, admirateurs du *Lutrin* et compatriotes de Boileau, un intérêt tout particulier :

« Le long de la montagne grimpait, à la façon des chats, une bande poétique, faisant effort pour atteindre la cime bien gardée.

« De temps en temps, ils faisaient halte, et, avec des frondes et des arbalètes, ils lançaient des volumes entiers.

« Le plomb enflammé des terribles balles n'aurait pu faire plus de mal, ni traverser l'air avec plus de vitesse.

« Un livre, bien plus dur qu'une pierre de taille, atteint à la tempe Joseph de Vargas et le frappe en même temps d'horreur, d'effroi, d'épouvante.

« Il pousse un cri et dit à un sonnet : Toi qui pars d'une « plume satirique, que n'arrêtes-tu ta course, infâme ?

« Et comme un chien que rendent furieux les pierres qu'on lui lance, quitte celui qui les jette pour courir après elles, comme si elles étaient la cause de la douleur qu'il éprouve,

« De ses belles mains il met en pièces l'altier sonnet qui menaçait le soleil et les étoiles.

« Alors le Cyllénien lui dit : « Foudre vivante chez qui la « juste indignation éclate d'une façon si haute et témoigne « d'un si grand courage,

« Prends en main ta redoutable épée, et te jette, vail- « lant et hardi, de ce côté où le danger t'invite. »

« En ce moment arrive, fendant l'air, un livre de la grosseur d'un bréviaire, mélange de prose et de vers, lancé par l'ennemi.

« L'extravagance des vers et de la prose nous fit comprendre que c'étaient les lourdes *avidas* d'Arbolanche.

« Des poésies nous assaillirent qui auraient suffi à mettre en déroute l'armée chrétienne, si on les eût imprimées une seconde fois.

« Mercure reçut à la main droite une vieille satire licencieuse, d'un style vif, mais assez malsain.

« Pedroso lança quatre nouvelles, d'une prose embrouillée et indigeste, dont le sujet était pauvre et sans grâce. .

« D'une course hâtée et tout en sueur, arrivait l'auteur de la *Picara justina*, chapelain laïque du quartier ennemi,

« Et avec la puissance d'une couleuvrine, il lança de ses mains son gros livre, qui mit le désordre dans notre camp.

« Le bon Thomas Gracian y perdit un bras, Medinilla une dent molaire et un grand morceau d'une cuisse... »

Ne se croirait-on pas ici, à la porte de la Sainte-Chapelle et sur les degrés qui menaient à la boutique de Barbin? L'idée est devenue la propriété de Boileau par la grâce et la perfection du détail, mais on ne saurait nier qu'elle n'ait d'abord appartenu à Cervantes. Il était assez riche de son fonds pour prêter même à Despréaux.

L'issue du combat ne pouvait être douteuse. Le dernier chant, celui qui vient après la victoire, devait offrir moins d'intérêt. Au sortir d'une lutte acharnée, le poëte est comme le soldat, il dort un peu sur le champ de bataille. Cervantes fait comme tous les autres. Mais au réveil, il ne se reconnaît plus, le Parnasse est loin, et il se voit transporté au sein de cette chère ville de Naples, « la gloire de l'Italie et l'ornement du monde, dont il a, pendant plus d'un an, arpenté les rues dans sa jeunesse. » Merveilleuse occasion pour louer une fois encore ce duc de Lémos qui l'avait sauvé de la misère, et à qui, deux ans plus tard, il adressera, trois jours avant sa mort, cette admirable lettre qui sert de prologue au *Persiles*.

Ce devoir rempli, le poëte retourne en Espagne : « Je ren-

trai, dit-il, à Madrid en habit de pèlerin; car à paraître saint on gagne toujours quelque chose. L'un des premiers qu'il rencontre et embrasse en pleine rue, c'est Luiz Vélez de Guévara, l'auteur du *Diable boiteux*, rencontre opportune ce jour-là.

Tel est, en laissant de côté bien des épisodes auxquels j'aurais pu m'arrêter, ce poëme où l'éloge est si voisin de la satire, les larmes si près du rire, et qui témoigne assez souvent chez le grand prosateur des vraies qualités du poëte. L'invention et la verve comique ne pouvaient faire défaut à Cervantes; mais sous le vêtement gênant du vers, elles couraient le risque de perdre de leur grâce piquante. Cela arrive encore quelquefois ; mais si en certains passages on sent un peu l'emphase des discours du bon chevalier, en beaucoup d'autres le bon sens railleur de Sancho fait sa trouée dans le rhythme et égaye le récit.

Cependant tout n'est pas dit avec le chant VIII, et le poëme a un épilogue en prose où Cervantes se retrouve tout entier. A peine remis de ses fatigues et revenu à ses habitudes, l'historien de ce Lépante littéraire reçoit des mains d'un messager fort amusant une lettre signée d'Apollon, et datée du Parnasse, le 22 juillet 1614. Le dieu, après avoir plaisamment raconté tout le mal qu'il s'est donné pour nettoyer son domaine des débris de la bataille, lui envoie un édit qui apour titre :

« *Priviléges, statuts et avis qu'Apollon adresse aux poëtes espagnols.* » Il faudrait tout citer, si on tenait à égayer le lecteur. Je me bornerai à quelques alinéas qui donneront une idée du reste, et où on arrive à retrouver une fois de plus la fierté d'âme du noble écrivain.

« Si un poëte dit qu'il est pauvre, qu'il soit aussitôt cru sur parole, sans plus ample informé, ni serment.

« Tout poëte, quel que soit son rang ou sa qualité, sera

tenu pour gentilhomme, attendu la noblesse de la profession qu'il exerce, de même que les enfants trouvés sont tenus pour vrais chrétiens.

« Il est bien entendu qu'un poëte ne rompt pas le jeûne, pour avoir rongé ses ongles en faisant ses vers.

« Défense est faite aux poëtes d'oser composer des vers à la louange des princes ou des seigneurs, mon intention et ma volonté bien arrêtées étant que l'adulation et la flatterie ne franchissent pas le seuil de ma maison.

« Tout poëte qui donnera dans le travers de faire le spadassin, le rodomont ou le bravache, verra par ce conduit s'écouler toute sa valeur, et se perdre la réputation qu'il aurait d'ailleurs pu acquérir par ses bons vers. »

L'édit n'était pas inutile à cette époque où tant de poëtes portaient l'épée ; mais dans la bouche du vieux soldat, il n'est pas dépourvu de grâce.

Je finis par ce dernier trait qui, dans le pays classique des longs poëmes et des œuvres innombrables, marque un juste sentiment de l'art :

« Tout bon poëte, quand il n'aurait fait aucun poëme héroïque ni produit sur la scène du monde de grandes œuvres, pourra, avec n'importe quels ouvrages, fussent-ils peu nombreux, obtenir le surnom de divin, comme, en effet, l'ont mérité Garcilaso de la Véga, Francisco de Figuéroa, Francisco de Aldana et Fernando de Herréra. »

M. Guardia a fait suivre sa traduction d'un dictionnaire biographique de tous les personnages dont il est parlé dans le poëme; ce dictionnaire est le vrai commentaire du poëme. Cette partie de son travail n'est pas celle qui aura coûté le moins d'efforts à l'écrivain. Jusqu'à ces derniers temps, les recherches biographiques ont été fort négligées en Espagne. Mais c'est un reproche qu'elle s'attache à mériter de moins en moins. De tous côtés, en effet, depuis quelques an-

nées, les académies et les érudits travaillent à l'envi à mettre en lumière la vie des Espagnols illustres.

Le volume de M. Guardia commence par une excellente introduction sur la vie et les œuvres de Cervantes. Elle prouve que Pellicer, Haëdo, Clemencin, Navarrete, tout récemment Hartzembush, et même cet heureux et infatigable chercheur, Alberto de la Barrera, avaient laissé quelque chose à dire sur Cervantes. Mais sur de tels génies, le dernier mot se dit-il jamais?

Je demande cependant à faire sur une note de cette introduction une légère rectification. Selon M. Guardia, l'extrait de baptême de Cervantes aurait été découvert à Alcala de Hénarès sur les registres de la paroisse Saint-Just et Saint-Pastor. Ce n'est pas dans cette église, mais dans celle de Sainte-Marie-Majeure qu'a été faite cette importante découverte. L'erreur sera venue de ce que le chanoine Herménégilde de la Puerta qui, à la requête de Montiano, voulut bien feuilleter ces registres, en même temps qu'il était curé de Sainte-Marie, était aussi magistral de Saint-Just et Saint-Pastor. J'ai vu à Alcala, dans la paroisse de Sainte-Marie, la petite chapelle où fut tenu sur les fonts du baptême l'auteur du *Don Quichotte*. Un érudit, dessinateur habile, don José Vélasco Dueñaz, a publié, en 1852, le fac-simile de cette page du registre. Quand je demandai à voir le registre même, on me remit au lendemain, avec ce cruel *mañana* dont l'Espagne ne guérira jamais. Il y a quelques années, visitant, à Stratfort sur l'Avon, l'église où fut baptisé Shakespeare, né le même jour que Cervantes, je ne pus m'empêcher de me souvenir de ma déconvenue d'Alcala, en voyant ouvert sur une table qu'il ne quitte jamais le livre qui porte cette grande date.

Je ferai à M. Guardia des querelles plus sérieuses : la première, à l'occasion de la Bruyère, qu'il traite d'écrivain académique et maniéré, qui ayant, dit-il, passé sa vie à po-

lir un livre et à friser des phrases, n'était pas fait pour goûter cette œuvre colossale qui est proprement la Bible de la Renaissance. » Et cette bible, quelle est-elle? Le *Gargantua* de Rabelais. En vérité, en transcrivant cette phrase, je me demande si c'est pour la Bruyère que je dois réclamer, ou pour la Bible. Mais la Bible se défendra bien toute seule, et résistera, j'en suis certain, à de plus dangereuses comparaisons. Je m'en tiens donc à la Bruyère, et me bornerai même, en ce qui le concerne, à faire remarquer que le style des *Caractères*, vif, coupé, hardi, plein de surprises, dédaigneux des transitions, est précisément le contraire de ce qu'on avait appelé jusqu'ici le style académique. Ce que M. Guardia prend pour de la manière est précisément la manière du grand écrivain, et cette manière, toute nouvelle dans la littérature du siècle de Louis XIV, et qui répond si bien à la vivacité, à la hardiesse, à l'originalité de la pensée, est le premier signe de cette transformation de la langue, en train de passer de la phrase ample, large, puissante de Bossuet, à la phrase courante, brève, rapide, expressive de Voltaire et de Montesquieu. Je ne compare pas, je ne juge pas, je constate un fait acquis et souvent relevé avant moi. Un mot encore. Depuis quand, je vous prie, est-il permis de reprocher à un auteur de n'avoir fait qu'un seul livre? quand ce livre est un chef-d'œuvre, on peut tout au plus exprimer un regret. Reproche-t-on à un père de n'avoir eu qu'un fils, surtout si ce fils est l'honneur de la famille? Ce reproche est bien de notre temps. Mais entre ce fils unique de la Bruyère et les œuvres sans nombre de tel contemporain, invité à choisir, je n'hésiterais guère, ni vous non plus, je pense.

En défendant la Bruyère contre un écrivain étranger, même quand il nous fait l'honneur de l'attaquer dans notre langue, j'étais assurément dans mon droit. M. Guardia eût

été dans le sien, en prenant contre moi la défense de sainte Thérèse, si j'avais été capable de manquer de respect à sa sainte et éloquente compatriote. Mais puisqu'en la traitant lui-même avec un peu d'irrévérence, il me laisse le beau rôle, je m'en empare, et me plains à lui de ce qu'il a traité d'hallucinée cette première des femmes espagnoles. Je n'entrerai pas dans le fond de la question, et me garderai bien de la discuter au point de vue où se place M. Guardia. J'aurais trop peur de rester accablé sous l'érudition spéciale de M. le bibliothécaire-adjoint de l'Académie impériale de médecine. Je demande seulement si dans cette femme d'un jugement si sûr, d'un sens si éminemment pratique, il pouvait y avoir l'étoffe d'une hallucinée, et si après avoir étudié sa vie et ses écrits, il est aisé de croire que la lecture des romans de chevalerie a pu pervertir une telle imagination. Que dans la forme de quelques-uns de ses traités, sainte Thérèse ait emprunté quelque chose à la phraséologie de son temps, rien de plus naturel, et la remarque qu'en fait M. Guardia est ingénieuse et vraie. Mais en conclure qu'à sainte Thérèse, dans son couvent ou dans le petit sanctuaire que, toute jeune encore, elle s'était créé au sein de sa famille, il a pu arriver ce qui arriva au bon Quixada dans la bibliothèque où il laissa sa raison, c'est traiter un peu trop à la française la plus sensée des saintes.

Au moment de déposer la plume, je ne veux pas dire les armes, je m'aperçois que dans la même page, Ignace de Loyola est ajouté aussi à la liste des victimes des romans de chevalerie. Mais saint Ignace a laissé, pour prendre en main sa défense, une nombreuse et redoutable postérité. Je renvoie donc M. Guardia au P. Félix, ou plutôt à l'éloquent biographe du P. de Ravignan. Je suis sûr que, dans l'ombre du sanctuaire, son irrésistible douceur a gagné des causes plus difficiles.

Mais revenons une dernière fois à Cervantes. Est-on bien sûr de posséder son véritable portrait? M. Guardia dit quelque part avec vérité : « Il y avait deux portraits de Cervantes, dus à deux peintres également illustres, Francisco Pachéco et Juan de Jaurégui, célèbres l'un et l'autre par leur talent poétique et leur amour des lettres. Une copie seule a été conservée. » Cette copie se trouve à l'Académie de la langue à Madrid. Cette copie signée Arcos ou Arco est-elle bien véritablement celle du portrait de Jaurégui? Je sais de très-bons juges qui en doutent. En compensation de ce doute que je propage moi-même à regret, laissez-moi vous donner une heureuse nouvelle. Un adorateur de Cervantes croit avoir retrouvé le portrait de Pachéco. A force d'étudier parmi les vieilles toiles du musée de Séville celles qui portent le nom de Pachéco, don Jose Maria Asensio s'est cru arrivé au terme heureux de ses recherches. Le tableau qui l'aurait payé de toutes ses peines, représente des pères de la Rédemption embarquant des captifs sur la côte d'Afrique et en vue d'Alger que l'on croit apercevoir dans le lointain. Dans un homme vêtu grossièrement et qui tient des deux mains la gaffe destinée à repousser la barque du rivage, M. Asensio a cru reconnaître Cervantes. Rien ne s'oppose absolument à ce que ce personnage et le modèle du portrait connu ne soient une seule et même personne, à des âges différents et sous des costumes divers. Mais M. Asensio annonce la prochaine publication des preuves nombreuses qu'il a réunies. Attendons-les, en faisant des vœux pour que ses patients efforts aient enfin leur récompense.

X

LES PORTRAITS DE CERVANTES

Découverte d'un nouveau portrait de Cervantes. — José-Maria Asensio y Tolédo. — Son instinct de chercheur. — Les anciens portraits de Cervantes. — Raisons qu'on a de douter de leur parfaite authenticité. — Le peintre Pachéco. — Son tableau des pères de la Merci. — Comment José Asensio croit y reconnaître Cervantes sous les traits d'un batelier. — Arguments sur lesquels s'établit sa conviction et la nôtre [1].

Ce n'est pas ma faute si, pendant que chez nous on travaille à restituer le vrai texte des œuvres de Molière et à pénétrer les tristes mystères de sa vie, l'Espagne aussi cherche à tout savoir sur Cervantes, et me force encore, douce violence, à parler de lui. On n'avait de ce grand homme qu'un portrait d'une authenticité douteuse; on vient d'en découvrir un nouveau, qui paraît avoir tous les caractères de la vérité. C'est une histoire à raconter, et que j'extrais en grande partie d'un mémoire publié récemment

[1] *Nuevos documentos para ilustrar la vida de Miguel Cervantes de Saavedra, etc., y las pruebas de la autenticidad de su verdadero retrato*, por don J.-M. Asensio y Toledo. 1 vol. in-folio. Madrid, Justo Serrano, pasage Matheu; y Sevilla. Libreria española y estrangera.

par celui-là même qui a eu cette rare bonne fortune de faire une telle découverte, don José-Maria Asensio y Tolédo. M. Asensio est un avocat de Séville. Heureux les pays où les avocats se détournent parfois du mur mitoyen pour plaider devant la postérité quelqu'une de ces grandes causes où se trouve intéressée la gloire d'un homme de génie! Celle de Cervantes est gagnée depuis longtemps; mais n'est-ce rien que de nous rendre ses véritables traits? Séville disputa un moment à six autres villes d'Espagne l'honneur d'avoir été le berceau de Cervantes. Forcée de renoncer à cette glorieuse prétention, si elle a aujourd'hui l'honneur de rétablir son vrai portrait en tête de ses œuvres, ne pourra-t-elle pas se vanter d'être au moins sa seconde mère?

Mais il faut prouver que ce portrait retrouvé est bien celui de Cervantes. Comment M. Asensio a-t-il fait cette heureuse trouvaille? Tout simplement comme Christophe Colomb, dont nous parlions un autre jour, a trouvé l'Amérique : parce qu'il la cherchait. Trouver par hasard, où est le mérite? Tout le monde trouve ainsi. On voit briller quelque chose sur le sable ou dans le ruisseau, on se baisse et l'on ramasse une perle. Il y a là, on en conviendra, plus de profit que d'honneur. Le vrai trouveur est celui qui cherche et qui sait ce qu'il cherche, et pourquoi il le cherche. Il y avait bien des années que M. Asensio était en quête de ce portrait de Cervantes. Il y croyait fermement; il le voyait, pour ainsi dire, par la puissance de la conviction. Il savait que Pachéco, le contemporain et l'ami de l'auteur du *Don Quichotte*, avait reproduit cette illustre figure, et Séville possède encore, dans son musée ou dans ses églises, un certain nombre de toiles de ce maître. Laquelle de ces toiles gardait ce curieux secret? Laissons M. Asensio les examiner une à une, et racontons nous-même d'où venait

cependant le portrait qui, aujourd'hui encore, porte le nom de Cervantes.

En 1738, l'Angleterre, qui avait déjà pour l'Espagne un peu de cet amour que l'on voudrait croire désintéressé, imagina de donner une magnifique édition de *Don Quichotte;* mais on voulait y ajouter un portrait. Où le prendre? On n'en connaissait aucun. On savait seulement que Cervantes avait été peint deux fois : la première par Pachéco, le beau-père de Velasquez, la seconde par Jaurégui, poëte charmant et traducteur classique de l'*Aminte* du Tasse. Un du moins de ces deux portraits devait exister encore ; comment en douter? On chercha beaucoup, on ne découvrit rien. Il fallut se contenter, c'était bien encore quelque chose, du portrait que Cervantes a tracé de lui-même dans le prologue de ses *Nouvelles exemplaires.* Voici ce portrait :

« Celui que tu vois ici représenté avec un visage aquilin, des cheveux châtains, un front uni et découvert, des yeux vifs, le nez recourbé, quoique bien proportionné, une barbe d'argent (elle était d'or il n'y a pas vingt ans), de longues moustaches, la bouche petite, les dents assez rares, il n'en a plus que six, et encore mal conservées et plus mal rangées, car elles ne se correspondent point les unes aux autres; le corps entre deux, ni grand ni petit, un teint animé, blanc plutôt que brun ; un peu chargé d'épaules, point trop léger des pieds ; ce que tu vois, dis-je, est le visage de l'auteur de la *Galatée*, de *Don Quichotte de la Manche*, de celui qui fit le *Voyage au Parnasse*, à l'imitation de César Caporali de Pérouse, et bien d'autres ouvrages qui se sont égarés par le monde, peut-être sans le nom de leur maître. On l'appelle généralement Miguel Cervantes de Saavedra. »

Tel était Cervantes à l'âge d'environ soixante ans, et tel

le seul portrait de lui que l'Espagne n'eût pas laissé perdre ou s'égarer en 1758. Sur cette unique description, on le croyait du moins, un graveur habile, Kent, exécuta l'image qui se voit en regard du titre de la grande édition anglaise.

Quarante ans plus tard, l'Académie espagnole se piqua à son tour de faire son édition, et il en résulta l'admirable monument d'érudition, d'exactitude et de typographie qui porte la date de 1780[1]. Pendant que l'Académie préparait ce chef-d'œuvre, elle eut vent que M. le comte del Aguila, dont le fils ou le petit-fils est mort, il y a deux ans, regretté de tous ceux qui l'ont connu, possédait à Séville, dans sa galerie, un portrait à l'huile de Cervantes. Elle en fit demander une copie ; le généreux possesseur offrit et envoya l'original. Mais quel ne fut pas l'étonnement général, quand on s'aperçut que la toile de Séville et la gravure de Londres, représentaient, sans aucune différence, le même personnage ! Le graveur avait-il trouvé enfin quelque copie de la peinture? avait-il pu faire, à l'insu du comte, un croquis de son portrait? le portrait lui-même aurait-il été peint d'après la gravure? De toutes ces conjectures, la dernière était la moins vraisemblable. Informé de l'étrange rencontre, le comte del Aguila raconta qu'il y avait longtemps déjà qu'il avait acheté cette toile à Madrid, qu'elle lui avait été vendue comme étant de Alonzo del Arco, peintre fort antérieur à 1758, dont il avait d'ailleurs reconnu la manière. Restaient les premières suppositions, qui furent généralement adoptées. Quant à savoir si le portrait retrouvé était une copie de celui de Pachéco ou de celui de Jaurégui, on ne s'en mit point en peine ; on se hâta

[1] *El Ingenioso hidalgo don Quixote de la Mancha*, etc., nueva edicion corregida por la real Academia española. 4 tomos in-folio, con superior permiso, en Madrid, por don Joaquin Ibarra, impresor de camara de S. M. y de la real Academia. MDCCLXXX.

de l'accrocher à la muraille de la salle des Commissions de l'Académie, où, depuis tantôt un siècle, tous les dessinateurs, tous les graveurs viennent tour à tour s'en inspirer, depuis Manuel Salvador y Carmona, qui l'a gravé pour l'édition de 1780, jusqu'à Gouttière, qui vient de le refaire pour la délicieuse petite édition imprimée récemment, à Argamasilla, dans la maison même de Médrano. Mais ceux qui ne s'en tiennent pas à l'étiquette du sac n'avaient qu'une médiocre confiance dans l'authenticité de ce portrait, et je m'assure qu'Hartzenbush, Aureliano Fernandez Guerra y Orbe, Alberto de la Barrera, tous ceux enfin qui ont vécu dans la familiarité du grand écrivain, n'ont jamais regardé cette toile sans une sorte d'inquiétude d'esprit. Et, en effet, ils devaient avoir quelque peine à reconnaître le pauvre Cervantes sous cet habit de courtisan et avec cette belle fraise qu'il ne porta peut-être pas une fois dans sa vie. Ce qu'il s'agissait de retrouver, c'était l'intrépide soldat de Lépante, le captif jamais découragé et aussi fécond en stratagèmes pour tirer ses compagnons du bagne d'Alger, qu'il le fut depuis en inventions poétiques; c'était aussi, hélas! le munitionnaire subalterne de la flotte, ne se consolant peut-être de ce labeur ingrat que par l'espérance secrètement nourrie, tout vieux qu'il était déjà, d'obtenir une place obscure sur cette invincible Armada.

Voilà le Cervantes que Jaurégui avait peint sans doute à Séville, où il le connut à cette époque. C'était aussi vers le même temps que Pachéco le recevait dans son atelier, où se réunissaient alors tous les beaux esprits de l'Andalousie. J'ai raconté ailleurs[1] comment Pachéco avait rassemblé dans un manuscrit ayant pour titre : *Description des portraits authentiques d'illustres et mémorables personnages*, la vie et

[1] *Etudes sur l'Espagne, Séville et l'Andalousie.* Paris, Michel Lévy.

les traits de tout ce qu'il avait connu de distingué à Séville. Cervantes, très-certainement, avait sa page dans ce livre; mais le manuscrit original paraissait à jamais perdu, et on n'en possédait que d'incomplètes copies, sans figure aucune.

Fallait-il, en effet, renoncer à retrouver ces précieux mémoires? Tel fut le premier problème que se posa M. Asensio.

Tout en remuant de vieux papiers, M. Asensio tombe un beau matin sur un manuscrit qui a pour titre : *Relation des choses de Séville de* 1590 *à* 1640. Cette relation avait tous les caractères d'une respectable authenticité. Entre maints détails d'un haut intérêt, on y lisait que Francisco Pachéco et Alonso Vazquez avaient peint en concurrence six tableaux destinés au cloître du couvent de la Merci, et que dans l'une de ces toiles, qui représentait des pères de la Rédemption et quelques-uns des captifs rachetés par eux, se voyaient les portraits de Cervantes et d'autres personnes qui avaient été à Alger.

Or, l'ancien couvent de la Merci est aujourd'hui le musée de Séville, et parmi les tableaux que l'on y conserve se rencontrent précisément les six toiles de Pachéco et de Vazquez; mais où retrouver Cervantes? A première vue, on ne le reconnaissait nulle part. Cependant un bonheur n'arrive guère seul. C'était au printemps de 1850 que M. Asensio avait mis la main sur cette lumineuse indication. En mai 1864 (encore un heureux printemps!) il parvenait enfin, après tant d'années d'inutiles recherches, à découvrir le manuscrit de Pachéco. Vous allez voir comme les deux choses se lient, la *relation* et la *description*. Je reviendrai un jour sur cette dernière, quand M. Asensio l'aura publiée. Aujourd'hui je n'en parle qu'en passant et pour arriver au portrait de Cervantes. C'est ce portrait que M. Asensio y chercha tout d'abord : il ne s'y trouvait pas. Déception cruelle! mais par une voie détournée le précieux

manuscrit n'en devait pas moins conduire au but l'infatigable et ingénieux chercheur.

Pachéco, dans son livre, raconte la vie exemplaire d'un provincial de la Merci, fray Juan Bernal, qui, après avoir consacré bien des années à la rédemption des captifs d'Alger et avoir ramené bon nombre de ces derniers à Séville, le 30 mai 1601, fut élu général de l'ordre, et mourut la même année des suites d'un coup de pied de cheval qu'il avait reçu en Afrique. Pachéco ajoute : « On le mit d'abord dans une chapelle du cloître, où tous les ordres religieux (toutes les religions, comme on disait alors) allèrent le visiter, et où je fis son portrait ; et ce fut un des bonheurs de ma vie, comme aussi qu'il m'eût choisi lui-même de préférence à un autre, dans la meilleure époque de mes études, pour les tableaux de ce cloître, et plus tard, par reconnaissance, je le peignis vivant dans l'un de ces tableaux. »

Retenez bien ces dernières paroles, elles sont la clef de tout, et M. Asensio est bien en droit d'en tirer cette conclusion : « La relation a donc raison de dire que Pachéco avait introduit dans ses tableaux des personnes qui réellement avaient été à Alger, comme fray Juan Bernal. Ce qu'elle dit du portrait de Cervantes doit donc aussi être certain. »

Mais dans lequel de ces tableaux l'artiste avait-il réuni le saint moine et l'illustre captif?

M. Asensio les examine de nouveau et de plus près. Il faut, en premier lieu, distinguer ceux de Pacheco de ceux de Vazquez. Une seule des compositions du maître est signée, mais elle aide aisément à reconnaître les deux autres. L'un des tableaux représente une Apparition de la Vierge à san Ramon, inutile de s'y arrêter. Dans un autre, on voit san Pédro Nolasco avec un Maure et quelques

captifs. Il semble, par cet énoncé, que M. Asensio va rencontrer là ce qu'il cherche. Mais un second coup d'œil lui ôte toute espérance à cet égard. Restait une dernière toile reproduisant un trait de la vie de san Pédro Nolasco. Voici en quels termes M. Asensio le décrit :

« Le saint est sur le premier plan avec un captif qui se dispose à le charger sur ses épaules pour le porter à bord d'une barque que l'on aperçoit à droite, dans laquelle est assis déjà un autre père de la Merci, et où deux captifs s'occupent à ranger les coffres de la Rédemption, reconnaissables à l'écusson de l'ordre que porte chacun d'eux. La barque est gouvernée par un batelier qui, debout à la proue, la maintient au moyen d'une gaffe plantée au fond de l'eau; à gauche est un jeune garçon qui tient sous le bras le chapeau de san Pédro Nolasco, et dans la main un petit sac à mettre des livres. »

Là devait se trouver, s'il était quelque part, le portrait de Cervantes. Pour l'assister dans ses nouvelles recherches, M. Asensio s'était adjoint don Joaquin Becquer et don Eduardo Cano, deux peintres distingués, deux professeurs excellents de l'école de Séville, et comme lui ardents promoteurs de la gloire de Cervantes. L'un et l'autre furent frappés d'une même observation, c'est que toutes les têtes de ce tableau devaient être autant de portraits. Les artistes ont à cet égard une expérience qui s'égare rarement, un flair qui ne les trompe pas. San Pédro Nolasco, à commencer par lui, offrait-il bien les traits réels de ce saint personnage? On ne les connaît pas. Mais voici le triomphe de M. Asensio, et comment il plut à Dieu de récompenser ses patientes recherches. Il venait, on l'a vu, de découvrir le manuscrit de Pachéco. Or, parmi les illustrations de ce manuscrit se trouvait le portrait de ce pieux mercenaire que Pachéco avait visité mort dans sa cellule, et dont il avait

reproduit les traits, c'est lui qui le raconte, dans un de ses tableaux destinés au cloître. Ce fut pour M. Asensio un trait de lumière. Le portrait de fray Juan Bernal est rapproché de la tête de San Pédro Nolasco, et l'évidence frappe tous les yeux, les traits sont identiques. On tenait le fil conducteur et le problème allait se résoudre de lui-même : un des autres personnages devait être Cervantes. On ouvre les *Nouvelles exemplaires*, on relit ce portrait si minutieux que Cervantes a fait de sa personne et que nous avons traduit tout à l'heure. Plus de doute : tous les traits de cette image s'appliquent merveilleusement au batelier debout à la droite du tableau.

Ici, par exemple, plus de fraise, plus de pourpoint tailladé : un vêtement grossier, un collet rabattu, un chapeau de feutre blanc, tout le sévère accoutrement du soldat. Et qu'était Cervantes, quand les corsaires le prirent avec sa caravelle? est-ce au bagne d'Alger qu'il eût appris à s'habiller en petit-maître? Ici, comme dans le portrait de l'Académie, les cheveux frisent naturellement ; comme dans le prologue des *Nouvelles*, la bouche est petite, la moustache longue, les yeux vifs, le teint plutôt blanc, le nez recourbé mais bien proportionné, la barbe est rouge ainsi que la moustache. Elles étaient *d'argent* à l'époque où Pachéco connut Cervantes ; mais elles étaient *d'or* au moment où le peintre se reporte, qui est celui du rachat de l'écrivain. L'objection serait ici une preuve de plus à l'appui de la thèse de M. Asensio.

Tel fut le résultat que donna une comparaison attentive du batelier de Pachéco avec le personnage qui pose si bien dans les *Nouvelles*.

A toutes ces remarques, les peintres en ajoutèrent deux autres qui, pour être des gens du métier, n'en parurent pas moins décisives. Ils firent observer d'abord que, pour ame-

ner la tête du batelier sous le regard du spectateur, Pachéco lui avait donné une position quelque peu forcée, et qui n'était pas en complète harmonie avec l'attitude du corps. Ils ajoutèrent ensuite que cette tête était peinte avec beaucoup plus de soin qu'on n'en prend d'ordinaire pour les figures du second plan. Pourquoi cette singulière préoccupation d'un simple batelier, si ce n'est, en effet, qu'un batelier, là où se rencontrent des personnages plus autorisés? pourquoi, si sous ce vêtement austère ne se cachait le héros de la scène, le second du moins, à supposer que le saint fût le premier? M. Asensio croit être sur la trace des autres ressemblances. Mais que le mercenaire assis dans la barque soit fray Juan Gil, ou fray Antonio de la Bella, ou fray Jorge del Oliver, que nous importe? Qu'il nous suffise de rappeler ce que dit l'auteur de la *relation*, à savoir, que les autres personnages du tableau sont aussi des portraits; le jour où ce sera chose prouvée, la démonstration sera complète en faveur de Cervantes et de M. Asensio.

Convaincu qu'il avait deviné et raisonné juste, celui-ci obtint que le tableau fût décroché de la muraille pour être examiné de plus près. Don Eduardo Cano dessina la tête du batelier qui, regardée en face, semblait vouloir prendre la parole pour confirmer tant d'ingénieuses conjectures, et de ce dessin on tira aussitôt un certain nombre d'épreuves photographiques qui allèrent, d'un bout de l'Espagne à l'autre, réclamer les suffrages les plus compétents. Il en fut adressé au poëte Hartzenbush, au docte Auréliano Fernandez Guerra y Orbe, à don Alberto de la Barrera, à l'arrière-petit-neveu de Gongora, le marquis de Cabriñana, au docte professeur don J. M. de Alava, à l'ingénieux, au trop ingénieux commentateur de *Don Quichotte*, don Nicolas Diaz de Benjumea. Par une bienveillance toute particulière, et à laquelle je ne me reconnais aucun droit, j'en reçus un exem-

plaire en Angleterre, où je me trouvais alors. Le portrait était encore seul à plaider sa cause, le Mémoire ne parut que plus tard. On hésitait encore à se laisser convaincre, mais chacun se prit à désirer que cette ferme et héroïque physionomie fût, en effet, celle de l'auteur de *Don Quichotte*. Plusieurs cependant, et je fus du nombre, s'accordèrent à demander si, sur la main gauche du batelier, on apercevait quelque trace de cette blessure de Lépante dont Cervantes était fier à si juste titre, et qu'un ami, peignant son portrait, ne devait pas avoir oubliée. M. Asensio, qui avait été le premier à se faire cette question, crut, un moment, que Pachéco lui-même allait se charger de répondre à tout le monde, à lui comme à nous. En examinant le tableau d'en bas, il avait cru remarquer une cicatrice qui, partant du poignet gauche, remontait vers le coude. Je laisse à penser quelle émotion fut la sienne, et quelle fut sa joie de rencontrer, à l'appui de sa conjecture, une preuve si saisissante. Un autre peut-être s'en fût tenu là, et la preuve consignée au Mémoire, et plus tard contestée, eût fait rejeter tout le système par quelque Saumaise indigné. Mais M. Asensio avait trop le respect de sa découverte pour s'exposer à la voir, un jour, frappée d'une suspicion légitime. Quand le tableau détaché du mur eut été rapproché du sévère investigateur et de ses scrupuleux amis, on s'aperçut que ce qui, de loin, avait semblé une cicatrice, était tout simplement une écaille enlevée de la peinture. Leçon admirable pour ceux qui, possédés de leur idée, se font des arguments de tout. Ce petit mécompte, que M. Asensio raconte de bonne grâce, laisse toute leur force aux autres arguments.

Quant à l'objection en elle-même, M. Asensio y répond dans un dernier et très-intéressant paragraphe de son mémoire. Il commence par réunir avec soin tous les passages

où les contemporains de Cervantes et Cervantes lui-même parlent de sa blessure. Il en résulte évidemment que, frappé à Lépante d'un coup d'arquebuse qui lui fracassa la main gauche, Cervantes en demeura manchot le reste de ses jours; mais il n'en ressort en aucune manière qu'il perdit la main elle-même. Avellanéda est le seul qui parle ainsi : « Je dis sa main, car il confesse lui-même qu'il n'en a qu'une. » Cervantes n'avait jamais fait un aveu aussi explicite. Lope de Véga dit simplement que, « dans cette illustre journée, la fortune ennemie blessa à la main Miguel de Cervantes. » Cervantes, enfin, dans cette belle épître, datée d'Alger et retrouvée d'hier, dont j'ai donné une traduction[1], Cervantes dit : « Ma main gauche était brisée en maint endroit. » Ailleurs il avait écrit : « A Lépante, je perdis la main gauche d'un coup d'arquebuse. » Et ce passage sans doute fut ce qui trompa Avellanéda. Mais dans cet admirable prologue du *Persiles*, ne nous montre-t-il pas lui-même cet étudiant qui s'approche de lui et s'écrie : « Oui, oui, voilà le manchot qui ne l'est pas? » On pourrait croire que c'est là un simple jeu de mots ; voici donc un passage plus décisif ; c'est dans le *Voyage au Parnasse :* Mercure, enrôlant Cervantes pour aller au secours d'Apollon, lui dit : « Je sais bien que, dans la dure carrière navale, tu perdis le *mouvement* de ta main gauche pour le plus grand honneur de la droite. » Ceci prouve incontestablement que l'illustre manchot avait gardé sa main. C'est cette main qui, dans le tableau, repose, je dis repose, sur le bout de la gaffe. Il est donc prouvé que Cervantes avait sa main gauche ; mais puisque cette main était paralysée, de quoi sert-elle ici au batelier? Précisément pour maintenir la barque contre le courant, ou pour lui donner l'impulsion qui la détache du

[1] *Etudes littéraires sur l'Espagne contemporaine.* Paris, Michel Lévy.

rivage, c'est sur le bout de la gaffe qu'il faut appuyer, et ici c'est la main gauche qui appuie. L'objection reste donc tout entière. Seulement il est permis de se demander si le peintre qui a voulu introduire Cervantes dans son tableau, mais qui a voulu aussi présenter le batelier dans son rôle, a pu et dû tenir compte d'une circonstances qui lui créait une difficulté. M. Becquer, un des assistants de M. Asensio, dans une lettre qu'il veut bien m'écrire à ce sujet, insiste sur cette raison. Écoutons-le, c'est un juge : « La position de la main dans le tableau, dit-il, n'est pas incompatible avec la blessure ; elle est possible. Votre argument est fort, et l'on peut dire bien des choses en sa faveur. Vous savez toutefois que l'art ne se gêne pas pour modifier les accidents de cette nature ; on les cache, quand on ne peut les corriger. Le cardinal Ortiz était borgne, et tous ses portraits le présentent de profil, en dérobant l'œil qu'il avait perdu. Dans les statues de Cervantes et dans les tableaux où on le montre, on s'arrange pour cacher la main gauche. » Le scrupuleux M. Becquer aura vérifié cette dernière circonstance ; mais j'avoue qu'elle m'étonne. Que l'art dissimule une difformité naturelle, c'est son droit, et je l'approuve ; mais quand cette difformité a quelque chose de glorieux, il faut la montrer, au contraire. Faire autrement, c'est trop entendre l'art à la manière des anciens, qui prenaient à ce point la beauté physique pour la beauté morale, qu'ils auraient craint de manquer aux conditions de l'idéal, en laissant à la douleur toute son expression. Ici, en particulier, cette main inerte était, après l'expression du visage, le trait caractéristique du personnage, et j'imagine que Cervantes, s'il revenait au monde, et qu'il lui arrivât de passer devant la maigre statue qui regarde le palais du Congrès, ne se gênerait pas pour lui dire : « Sommes-nous donc en carnaval, que tu t'es affublé de ce pourpoint de courtisan ? Ote-moi cette fraise

qui cache le cou nerveux du soldat et prête à mon visage un air efféminé. Reprends le vêtement sévère que m'avait donné Pachéco dans son tableau de la Merci; surtout mets en lumière cette main autrefois brisée et restée insensible, que j'aimais à montrer à mes amis comme à mes ennemis, et dont je perdis l'usage dans la plus glorieuse occasion qu'aient vue les siècles passés et qu'espèrent voir les siècles à venir. »

Pour nous résumer, l'affaire en est là. Les preuves abondent, comme on voit. Quelques-unes me semblent décisives ; mais M. Asensio cherche encore. Il a sa conviction faite; mais il voudrait ne laisser à personne le droit de douter. Douté-je encore ? Vraiment, je l'ignore, tant sont faibles les derniers scrupules qui me restent. Je redemanderai volontiers ici avec Hartzenbush ce que j'ai réclamé directement, c'est que Joaquin Becquer ou Éduardo Cano veuillent bien faire un dessin où ils donneront au batelier le costume du portrait de l'Académie. Je serais bien trompé si, en comparant alors les deux images, on ne se disait pas : Voilà bien Cervantes à trente et quelques années, et Cervantes à cinquante ans au moins. Seulement, on ajouterait avec le poëte : « Il faut convenir que dans sa jeunesse il eut un meilleur peintre que dans un âge plus avancé. »

Mais pendant que M. Asensio était à la recherche du bienheureux portrait de Cervantes et du manuscrit de Pachéco, il était d'avance payé de ses peines par d'autres découvertes qui prévenaient chez lui le découragement. C'est lui qu'il faut entendre :

« Quelques longues années que le ciel veuille bien m'accorder encore, comme en vérité je le désire, et quoique je ne pense pas que doive jamais s'éteindre mon amour pour la littérature de mon pays et pour les beaux-arts, je crois très-fermement que je ne reverrai pas des jours aussi for-

tunés que ceux qui ont lui pour moi, en cet an de grâce 1864. Au mois de janvier, je découvris quelques documents signés par Miguel Cervantes et, dans le nombre, son mémorable traité avec Rodrigo Osorio; en mai, j'acquis, par un sacrifice pécuniaire qui mérite à peine qu'on en parle, le livre tant cherché et si désiré des portraits de Francisco Pachéco, et par ce livre, les dernières preuves qui devaient me conduire à la découverte du véritable portrait du prince des génies espagnols. »

De telles paroles font du bien. Elles prouvent une fois de plus qu'il y a encore d'autres joies que celle de découvrir une nouvelle mine d'argent dans la Sonora ou des pépites d'or dans les sables du Sacramento. Voilà un homme qui estime à leur prix les choses de l'intelligence, et qui bénit l'année 1864, non parce qu'en réparant un vieux mur il en aurait fait tomber mille onces d'or, mais parce qu'elle a donné à son cœur et à son esprit de douces et honnêtes émotions. Ce cri d'un innocent triomphe méritait de trouver un peu d'écho chez nous, où le bonheur semble devenu si difficile.

Les documents retrouvés et publiés par M. Asensio à la suite de son mémoire sont au nombre de onze. Je ne parlerai que de deux; les autres sont de simples actes d'administration et n'ont d'intérêt que par la signature de Cervantes, tristes témoignages de cette vie en partie double où, d'un côté, étaient consignées les héroïques sorties de l'ingénieux hidalgo et, de l'autre, les mesures de froment, d'huile ou de riz embarquées à bord de l'*Armada :* deux grands efforts qui, dans les conseils de la Providence et dans ceux du poëte, devaient aboutir au même résultat, brisés contre les tempêtes de la mer ou contre les moulins à vent de la Manche.

De ces documents il en est deux, avons-nous dit, qui

méritent surtout d'arrêter l'attention. On savait que deux ou trois fois, dans le cours de sa carrière administrative, Cervantes avait été jeté en prison, mésaventures dont il était sorti à son honneur, et qui d'ailleurs auraient dû lui paraître peu de chose après sa captivité d'Alger. Mais celle-ci, lui était venue après une glorieuse résistance, l'épée à la main ; ses autres emprisonnements, qui auraient pu jeter une ombre sur la probité de l'homme, l'irritèrent bien autrement que le premier, quoique de l'un d'eux fût né le *Don Quichotte*. Je dis l'un d'eux sans appuyer davantage, car on commence à se demander en Espagne, parmi ceux qui ont qualité pour traiter de ces hautes et délicates matières, si en effet sa grande œuvre fut conçue dans ce bourg de la Manche dont il ne veut pas se rappeler le nom, au début de son récit, à Argamasilla del Alba, dans la maison encore debout de Médrano, ou dans la prison de Séville, où Cervantes fut jeté en 1597.

C'est là une question qui ne doit pas être traitée en passant, et sur laquelle je reviendrai peut-être. Le document dont il s'agit ici ne se rattache qu'indirectement à ces infortunes du grand écrivain ; mais en révélant un fait nouveau dans sa vie, il peut servir à jeter un certain jour sur les causes de ces épreuves passagères. Il paraît donc que Cervantes avait encouru l'excommunication, pour avoir, par l'ordre régulier d'un magistrat de Séville et pour le service du roi, mis l'embargo sur quelques approvisionnements appartenant à la fabrique de l'église d'Ecija. Dans le document qui est du 24 février 1588, Cervantes donne pouvoir, pardevant notaire, à don Fernando de Silva pour obtenir d'être déchargé provisoirement de ladite excommunication. On ne savait pas qu'à tous les ennemis du pauvre Cervantes il fallait encore joindre l'Église, dont il était cependant un fils si soumis. Mais n'appelons pas l'Église, quelques bons

chanoines irrités de voir la couronne mettre la main sur leurs olives ou sur leur blé, et tournant témérairement contre l'agent du roi la seule arme dont ils eussent appris à se servir. J'imagine que la paix se fit sans trop de peine. Mais je ne veux pas quitter ce document sans faire cette remarque, également applicable à tous les autres, c'est que le notaire écrit constamment *Cervantes*, tandis que l'auteur du *Don Quichotte*, ici comme partout, a signé *Cerbantes* Chose singulière ! c'est la forme andalouse qui a prévalu contre la signature même du grand homme. Toute l'Espagne aujourd'hui écrit et dit *Cervantes*.

L'autre document dont je me suis réservé de parler n'est pas d'un intérêt moindre : c'est un traité de poëte dramatique à directeur. Il est du 5 septembre 1592. Cervantes s'oblige devant trois notaires à fournir à l'impresario Rodrigo Osorio, et dans le délai qui lui sera possible, six comédies nouvelles, sur tels sujets et avec tels noms qu'il jugera convenable. Cervantes donnera ces pièces une à une, et Rodrigo Osorio s'engage, de son côté, à faire représenter chacune d'elles dans les vingt jours qui suivront la livraison du manuscrit, et si la pièce paraît une des meilleures qui aient été jouées en Espagne, à payer à l'auteur la somme de cinquante ducats, qui lui seront comptés le jour de la première représentation ou dans la huitaine suivante. Si dans les vingt jours convenus, la comédie n'a pas été représentée, le directeur sera tenu pour content et satisfait, et obligé de payer la somme stipulée. Il va sans dire que si le poëte livre deux comédies à la fois, le délai de vingt jours courra pour chacune d'elles, et, ajoute fièrement Cervantes, car c'est lui qui parle à la première personne dans le document, « j'en serai cru sur mon serment et sur ma déclaration, en ce qui est de l'époque de la remise et de la réclamation du prix arrêté, si dans les vingt jours la pièce n'a pas été montée. »

Si le poëte parle haut, en revanche il exige peu : 50 ducats pour chaque pièce, c'est-à-dire 550 réaux, environ 145 francs de notre monnaie. Il se peut que cela parût alors beaucoup, car Lope de Véga qui, à cette date, était dans tout l'éclat de sa popularité, ne recevait, au dire de Montalvan, pour chacune de ses compositions dramatiques, que 500 réaux, environ 12 francs de moins, ce qui prouve, pour le dire en passant, que l'auteur de la *Numancia* tenait honorablement alors sa place au théâtre.

Mais si la pièce ne paraissait pas des meilleures qui se représentassent en Espagne? Dans ce cas, l'impresario ne payait rien. Le poëte avait perdu sa prose ou ses vers, et le directeur ses avances. Seulement, dans tout ceci, je ne vois pas de juge ; je n'en vois pas d'autre que le public, arbitre souverain, en effet, à Madrid et à Séville, comme à Paris ou à Athènes.

Dans la seconde partie du document, l'impresario, parlant aussi à la première personne, ne fait guère que confirmer textuellement tout ce que Cervantes a dit dans la première. Il serait curieux de comparer ce traité à ceux qui s'écrivent aujourd'hui en pareille matière. La différence était moins sensible à l'époque où le grand Corneille, qui imitait en si beaux vers Guillen de Castro et Alarcon, ne recevait aussi que quelques écus pour chacun de ses chefs-d'œuvre.

II

MICHEL DE CERVANTES, PAR M. ÉM. CHASLES[1].

M. Philarète Chasles a écrit d'excellentes choses sur l'Es-

[1] MICHEL DE CERVANTES, *sa vie, son temps, son œuvre politique et littéraire*, par Emile Chasles, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Nancy, Paris, 1866, librairie académique de Didier, quai des Augustins, 35.

pagne et en particulier sur Caldéron, Tirso de Molina, Alarcon. Il avait fait de hardies excursions sur ce domaine, avant qu'aucun de nous vînt y dresser sa petite tente, et voici aujourd'hui son fils qui, dans un livre remarquable, essaye de ramener sur Cervantes et sur ses ouvrages la critique distraite et déjà, dit-on, un peu lasse de ce grand sujet. Suivons-le cependant ; avec ce nom de Cervantes, on me mène où l'on veut. M. Émile Chasles est allé deux fois à Madrid ; puis, revenu en France, il a fait tout un cours sur l'auteur de *Don Quichotte*. C'est ce cours qu'il publie aujourd'hui, résumé, développé, étudié à nouveau, et auquel il a donné forme de livre. La jeunesse de l'écrivain (j'allais dire du héros), ses glorieuses campagnes, ses douloureuses aventures, sa romanesque captivité en Algérie, sa vie nouvelle au sortir du bagne, et que les souvenirs du bagne dorent encore d'un reflet de l'Orient, cette vie dont les grandes journées ne s'appelleront plus Lépante ou Alger, mais *Galatée*, *Numance*, *Don Quichotte*, *les Nouvelles*, *Persilès*, tout va se retrouver dans cette vaste monographie. J'ai peur seulement que le souffle tant soit peu orageux qui, en ce moment, tourmente en Espagne l'œuvre de Cervantes, n'ait touché en passant M. Chasles lui-même. Il semble, en effet, que la mort n'ait pas encore mis fin aux aventures du noble génie, et que le long combat de sa vie se renouvelle autour de son livre. J'ai dit ailleurs toute ma pensée, réprobation mêlée de haute et sincère estime, sur le commentaire de M. Diaz Benjuméa. Ce n'est pas cette influence que je redoute pour un esprit aussi sage que celui de M. Chasles ; mais quand j'entends dire qu'à Madrid l'Académie elle-même, méditant une édition nouvelle et définitive du *Don Quichotte*, se laisse envahir déjà par certaines nouveautés, comment ne pas craindre que M. Chasles, un excellent esprit, mais un esprit jeune et

hardi, qui voudra sans doute rajeunir son sujet, ne se laisse gagner quelque peu à la contagion des systèmes? Quand on se donne la tâche d'écrire un volume entier sur un écrivain dont l'œuvre est dans toutes les mains et a épuisé la popularité sous toutes les formes de l'art, ce n'est pas, je le suppose, pour répéter ce que tout le monde en a dit. C'est que l'on croit avoir découvert un point de vue nouveau; c'est que la grande figure vous sera apparue sous un aspect où sa physionomie prend une expression plus rayonnante. M. Chasles aura cru, lui aussi, avoir mis la main sur un autre portrait de Cervantes plus vrai que tous les autres. C'est une ambition qui ne me déplaît pas, pourvu cependant que la hardiesse ne tourne pas à la témérité. Il ne suffit pas, pour bien connaître Cervantes, de l'avoir regardé dans Cervantes lui-même et dans ses livres; il faut l'avoir observé plus encore dans l'Espagne, et je ne dis pas seulement dans l'Espagne des livres, mais dans l'Espagne vivante, l'Espagne d'hier, comme dans celle du seizième siècle. Et ce n'est pas assez, pour cela, d'avoir étudié le sujet à fond et sous toutes ses faces, il faut avoir vécu longtemps de la vie et de l'esprit de l'Espagne.

Une des idées, sur lesquelles repose tout le livre de M. Chasles, c'est que l'œuvre de Cervantes a été, comme sa vie même, une croisade contre les Maures. L'histoire de l'Espagne n'a été que cela pendant huit siècles. Qui ne le sait? Et pendant ces huit siècles, tout bon Espagnol a porté en lui l'inquiète ardeur de la croisade, Cervantes autant qu'un autre, et plus qu'un autre, si l'on veut. Mais que, tous les jours, dans sa vie et dans son œuvre, il ait recommencé la bataille de Lépante; que, de plus, il ait eu entière conscience de ce rôle, et même qu'il se le soit donné à lui-même, M. Chasles a beau prodiguer les plus ingénieux rapprochements pour défendre cette thèse, il ne me persuade

point. Cervantes n'était pas cet homme tout d'une pièce, et il faut, dans l'homme et dans l'écrivain, faire une part plus grande à l'imprévu. Sur ce point donc, comme sur plusieurs autres, je fais mes réserves; mais je ne demande pas mieux que de rendre hommage à l'abondante érudition du docte professeur, à ses fines appréciations, à la justesse et à la rapidité de ses aperçus. Je lui sais gré en particulier d'avoir fait bonne et entière justice d'Avellanéda, quel que soit le triste personnage qui semble devoir demeurer caché sous ce masque[1]. Mais il faudrait un volume aussi gros que celui de M. Chasles pour discuter avec lui toutes les questions qu'il soulève. Aussi me bornerai-je à le féliciter de les avoir présentées de nouveau sous une forme attrayante. Qu'il me permette seulement de regretter qu'il n'ait pas donné à l'exposition de ses idées toute la simplicité que requiert l'histoire littéraire, simplicité qui n'exclut ni l'élégance, ni même l'éclat dans l'occasion. Cette langue brillante, trop uniformément brillante, est-elle bien celle de la critique? Celle-ci demande, si je ne me trompe, un mouvement de style vif, alerte, net, précis, qu'on ne rencontre peut-être pas ici assez souvent. Mais M. Chasles l'aura dès qu'il le voudra. Il lui suffira de se relire et, chemin faisant, d'éteindre çà et là ces effets de couleur trop chatoyants que le peintre de pastel enlève avec le doigt.

M. Chasles cite volontiers, et il traduit à merveille quand il veut bien en prendre la peine. Pourquoi n'a-t-il pas traduit une petite pièce très-piquante qu'il donne en note à la fin de son livre, et qui témoigne une fois de plus de ce

[1] M. Germond de Lavigne a bien fait cependant de faire connaître à la génération actuelle, par une traduction nouvelle (1 vol. in-8°, librairie académique de Didier), cette seconde partie apocryphe du *Don Quichotte*, et il ne faut pas s'étonner qu'en traducteur sincère il ait un peu surfait l'original.

fonds de mauvaise humeur qui se cache souvent sous l'enthousiasme de convention que bien des Espagnols se croient obligés de montrer pour le *Don Quichotte?* J'en donnerai quelques stances :

« Ce dont je garde rancune à Cervantes, c'est de ce roman de chevalerie où il a porté de si grands coups, que nous en sommes tous restés mal en point...

« L'Espagne applaudit l'œuvre sans s'apercevoir, l'imprudente ! que l'auteur s'y fait le bourreau de l'honneur castillan,

« En y contant mille sottises qui sont un outrage pour le pays, et en frappant de ridicule la vaillance espagnole. »

Mais ce sont précisément les protestations de cette nature qui prouvent ce qu'il y a de profondeur et d'originalité dans la création de Cervantes. Que serait, sans cette ironie qu'on lui reproche, le roman de *Don Quichotte?* Un poëme de chevalerie à ajouter à tant d'autres. Je ne sais si le curé l'aurait brûlé; mais, certes, depuis longtemps l'Europe aurait cessé de le lire.

XI

CHRISTOPHE COLOMB A SALAMANQUE

Le livre de M. le marquis de Belloy sur Christophe Colomb. — Ses divers mérites. — Quelques réserves permises à un Espagnol *Rancio*. — Retour sur le voyage et le séjour de Colomb à Salamanque. — De l'appui qu'il y trouva chez les dominicains, et comment son projet n'y fut pas condamné par l'université.

Je commencerai par remercier M. le marquis de Belloy de l'occasion qu'il me procure de parler une fois de plus de Christophe Colomb. Cette grande et sainte mémoire ne me quitte guère en Espagne, et, jour à jour, je relève avec respect dans ce pays les moindres témoignages qu'elle y a laissés d'elle-même. Je ne suis pas encore consolé d'être arrivé trop tard pour voir encore sur la plage de San Lucar la dernière planche de *la Pinta*, connaissant une main royale qui ne l'eût pas laissée pourrir là. Il ne faut que ce nom de Christophe Colomb pour me prédisposer à écouter avec recueillement les œuvres dont il est le héros, un poëme de madame du Bocage ou de Campoamor, une tragédie de Lope de Véga ou de Lemercier, une messénienne de Casimir Delavigne, une symphonie de Félicien David, ou simplement une

histoire. Quand c'est une histoire, ma joie redouble, car, si abrégée qu'elle soit, j'y retrouve Colomb plus grand que partout ailleurs. Celle de M. Roselly de Lorgne, écrite avec toute l'exubérance d'une imagination méridionale, mais prise aux meilleures sources et bien comprise, m'a vivement intéressé. Celle qu'imprime aujourd'hui M. le marquis de Belloy, dans son éloquente rapidité, a réveillé en moi toutes ces impressions.

L'avouerai-je cependant? Je me défie un peu de ces beaux livres dont le texte disparaît trop sous la magnificence des gravures, qui le cachent d'autant plus qu'elles le montrent avec plus d'éclat. Je crains toujours que la plume, en pareil cas, ne se fasse l'humble servante du crayon. Mais avec M. de Belloy on peut être tranquille. Le poëte charmant de *la Mal'aria*, l'heureux auteur de cette vive traduction de Térence couronnée par l'Académie, n'était pas homme à s'emparer de la vie de Christophe Colomb pour en faire une sorte de libretto, où le compositeur, je me trompe, le dessinateur viendrait ensuite répandre, au gré de sa fantaisie, les brillantes variations de son pinceau. M. de Belloy a pris Colomb au sérieux. Seulement son livre est moins une histoire proprement dite qu'un généreux discours, où le grand Génois nous est montré ébauchant dans l'ombre, mûrissant dans la prière et dans l'étude son vaste dessein; le portant avec lui de mer en mer, de cour en cour, de royaume en royaume; amené par la Providence, qui se sert pour cela d'un pauvre moine, aux pieds d'Isabelle la Catholique; trouvant dans cette grande reine un génie digne du sien, une âme à la hauteur de la sienne; soulevé par cette main puissante au-dessus des obstacles que lui suscitent la médiocrité ou l'envie; passant, serein et confiant, à travers les ténèbres et les orages d'un océan inconnu; mettant le pied sur ce monde qu'il rend à Dieu et donne à Isabelle et à l'Espagne;

portant avec aisance, au retour, ce titre de grand amiral des Indes sous lequel il semblait fléchir au départ; puis méconnu, persécuté, chargé de fers, répondant par de nouvelles découvertes à ses calomniateurs; accablant d'empires et de royaumes des souverains qui, pour les défendre, ont besoin du prestige de sa présence; mourant enfin dans l'abandon, sans que cette nouvelle émeuve ce monde dont il a reculé les limites. Les obscurs et difficiles commencements, la lutte ardente, la victoire éclatante, l'ingratitude navrante, une mort ignorée comme le berceau, et le définitif triomphe dans l'histoire, ce sont ces phases nécessaires de la vie de tout bienfaiteur de l'humanité que M. de Belloy a pris à tâche de mettre en lumière, à quoi il a noblement réussi. Une seule chose me gâte un peu, par instants, ce beau tableau en lui ôtant de sa gravité, c'est d'y voir apparaître, de loin en loin, certain matelot de fantaisie qui, à sa place peut-être dans la dédicace, n'aurait jamais dû en sortir. Ces artifices d'un art douteux ne vont pas avec le nom de Colomb.

Le dessinateur est digne de l'écrivain. Ses compositions ont de la largeur, de la vérité, de l'éclat. Plusieurs sont de petits tableaux achevés, et le mélange des *bois* et des *eaux fortes* n'a rien de discordant. C'est comme une seconde biographie qui va côte à côte avec la première, et chacune prête à l'autre une part de sa lumière et de son intérêt. J'ai cependant, non un reproche, mais un regret à exprimer à M. Flameng. C'est qu'il n'ait pas poussé assez loin ses recherches pour approcher davantage du véritable portrait de Christophe Colomb. Des renseignements écrits, M. de Belloy et M. Flameng ne pouvaient en demander de plus exacts que ceux que leur fournissait le fils même de l'amiral, dans la vie qu'il a écrite de son père. Mais le meilleur portrait décrit à la plume n'aura jamais l'expression du moindre

croquis, et ce croquis, l'Espagne interrogée l'eût peut-être fourni. Un membre savant et ingénieux de l'Académie de l'histoire à Madrid, don Valentin Cardérara, a exposé, il y a peu d'années, dans un très-curieux mémoire, toutes les bonnes raisons que l'on a de croire à l'authenticité d'un portrait de Colomb gravé à Rome en 1596 par Aliprando Espoilo, et dont il a donné en tête du mémoire une reproduction au trait. Il a cru reconnaître le même personnage dans une peinture qui se conserve à la bibliothèque nationale de Madrid. A cette double source, M. Flameng eût trouvé, à coup sûr, un type plus vrai que celui qu'il a tracé, sur le témoignage de Fernando Colomb, et pour mieux dire sous sa dictée. Son portrait a de la noblesse et accuse avec force la vigueur, la décision, l'héroïsme de l'intelligence; mais tant qu'on pourra croire qu'il en existe un autre plus réel, celui-là n'aura jamais toute la valeur même qu'il doit au talent du peintre.

Je reviens à l'écrivain, et lui demanderai aussi la permission de discuter avec lui quelques détails de son livre. Ce sera le gage de ma sincérité dans le bien que j'en ai dit.

En parlant de la dalle de marbre qui, dans la cathédrale de Séville, porte ce fameux distique :

A Castilla y à Leon
Nuevo mundo dió Colon.

M. de Belloy assure que Ferdinand le Catholique fit inscrire ces deux vers sur la première tombe qui couvrit les os de Colomb, et que cette tombe était celle à laquelle ces vers servent encore d'épitaphe. Or, Christophe Colomb, mort à Valladolid et non à Séville, comme l'auteur le dit ailleurs par distraction, ne fut jamais enterré dans la cathédrale de cette dernière ville. Ce fut seulement six ans après sa mort que sa dépouille fut rapportée en grande pompe dans la capitale

de l'Andalousie. De magnifiques obsèques furent célébrées dans la cathédrale, après lesquelles les Chartreux, ces grands amis de Colomb, emportèrent le cercueil de l'autre côté du Guadalquivir, dans leur sainte maison, devenue aujourd'hui, hélas! une fabrique de faïence. Le P. Gaspar Gorricio, avec qui Colomb avait recherché avec tant de soin les passages qui, dans les écrivains de l'antiquité ou dans les livres saints, semblaient donner raison à son grand rêve, vivait-il encore à cette époque? Il est permis de croire du moins que son âme avait passé dans la communauté tout entière, à voir le soin que mit celle-ci à garder, dans sa chapelle du Christ, cette illustre relique. Dix ans après, Colomb y fut rejoint par son fils aîné, le second amiral des Indes, et en 1536, tous deux reprirent la mer pour être transportés dans le nouveau monde, l'année même où le fils de l'un et le frère de l'autre, Fernando, l'enfant de la pauvre Béatrix, venait reposer lui-même sous la pierre où sont écrits les deux vers. Lorsque quelque bon vent ramènera M. de Belloy sur les côtes de l'Andalousie, s'il veut bien pousser jusqu'à Séville, il pourra lire, dans la cathédrale, au-dessous du distique espagnol, quatre distiques latins qui témoignent que cette tombe n'a jamais été que celle du fils. On ne trouva pas de meilleur moyen d'honorer sa mémoire que de rappeler sur sa tombe les admirables choses que son père avait faites. On avait écrit sur le tombeau de Pépin : *Ci-gît Pépin, père de Charlemagne.* C'était ici une façon de dire : *Ci-gît Fernando Colomb, fils de Christophe.*

Un peu plus loin, M. de Belloy conjecture que les voyages de Marco Polo ont dû exercer une grande influence sur l'imagination de Colomb, et il s'étonne de ne pas trouver ce nom de Marco Polo sous sa plume. Ici, je ne puis qu'ajourner encore M. de Belloy à son prochain voyage à Séville. Historien, j'allais dire chantre de Christophe Colomb, un de

ses premiers soins sera, je n'en doute pas, d'aller visiter la Colombine, cette précieuse bibliothèque qui eut pour premier fonds les livres de Fernando Colomb. Là, on lui montrera, réunis dans un coffre curieusement ciselé, tout ce que possède la Colombine des manuscrits de l'amiral, et dans le nombre un incunable in-8 qui a pour titre : *Marcus Paulus de Venetiâ, de consuetidinibus orientalium regionum*, et sur les marges de ce volume, il verra plus d'une note de la main de Christophe Colomb. Il se réjouira alors d'avoir si bien deviné, et se convaincra par ses propres yeux que Colomb, en effet, avait lu Marco Polo. Mais croyait-il à tous ses récits merveilleux ? C'est une autre question.

Je continue. M. de Belloy qui, avec l'Espagne et le monde, met Isabelle la Catholique fort au-dessus de son royal époux, assure que le peuple, pour témoigner du cas qu'il faisait de cette admirable créature, disait, en parlant d'elle et de Ferdinand : les deux rois, *los reyes*. Veut-il dire qu'en se servant de cette expression, le peuple avait trouvé d'inspiration quelque chose d'analogue au cri national des Hongrois : *Moriamur pro rege nostro, Mariâ Teresâ?* Certes, Isabelle a été un grand roi, dans toute l'étendue de ce mot, et si elle n'a été que la reine en Aragon, en Castille elle était bien le roi. Mais la langue aussi est une reine dont il faut respecter les droits, et en Espagne, quand on désigne à la fois le roi et la reine, on dit simplement : les rois, *los reyes*, comme pour dire le comte et la comtesse, on dira les contes, *los condes*. J'espère que M. de Belloy ne m'en voudra pas de cette petite digression grammaticale et ne la trouvera pas trop au-dessous de la gravité de la critique. Je vais essayer de me la faire pardonner, en abordant une question d'un ordre plus élevé.

Un point était resté douteux dans l'histoire de Christophe Colomb, c'est l'épisode de son voyage à Salamanque,

et tout ce qui se rattache au jugement que cette célèbre université aurait émis sur l'idée de son grand voyage. Depuis bientôt un demi-siècle, c'était un fait qui paraissait acquis à l'histoire, que cette université, réunie en corps, avait entendu les explications de Christophe Colomb et avait déclaré son idée impraticable. Mais cette imputation, l'université de Salamanque la repousse aujourd'hui avec indignation. Réduite aux humbles proportions de l'une de nos académies, elle accepte avec résignation les destinées nouvelles qui lui sont faites, mais elle n'abandonne rien de son glorieux passé, et quoi de plus propre à y faire tache que le rôle qu'on lui suppose dans ce prologue encore obscur de la découverte de l'Amérique? Heureusement ni la tradition ni les livres ne confirment le fait de ce honteux arrêt, et il y a très-peu d'années, c'était en 1858, qu'un docte et généreux survivant de l'ancien *cloître*, don Domingo Doncel y Ordaz, prenant en main cette noble cause, publiait un mémoire où il mettait à néant le récit de Washington Irving, car il faut bien le nommer enfin, source première de l'erreur qui semblait avoir prévalu. Accueilli moi-même avec une bonne grâce infinie par le recteur et les professeurs de la moderne université de Salamanque, je me souviens avec bonheur des deux journées que j'ai passées au milieu d'eux, au milieu d'eux et des ombres illustres de leurs devanciers, parcourant avec eux et avec elles ce qui reste de leurs colléges, de leurs couvents, de leurs cloîtres, de leurs classes, de leurs bibliothèques, dont Domingo Doncel est le dernier conservateur, et je regarde comme un devoir de l'hospitalité reçue de travailler, à mon tour, à restituer tout son éclat à cette page altérée de leur histoire.

Dans la biographie de Christophe Colomb, la certitude historique ne commence véritablement qu'au siége de Grenade. Jusque-là la tradition est souvent incertaine, les docu-

ments sont rares et vagues. Celui qui pourrait tenir lieu de tous les autres, si la précision du détail y répondait toujours à l'autorité du nom qui l'a signé, c'est la vie de l'amiral écrite de la propre main de son fils, don Fernando. Mais cette vie, primitivement composée en espagnol, ne nous est parvenue que dans la traduction italienne ou dans une seconde version espagnole ; d'ailleurs, ce qu'elle dit de ces commencements est singulièrement confus et abrégé, et dans le peu qu'elle nous donne, le nom de Salamanque n'est pas même prononcé. Il ne l'était pas davantage dans le manuscrit, qui sera bientôt publié, du curé de Palacios, le bachelier André Bernaldez ou Bernal, qui fut l'ami et l'hôte de Colomb, et qui a écrit en partie sur des documents laissés par ce dernier dans sa maison son *Histoire des Rois Catholiques*.

« Sur quelle donnée historique, s'écrie ici don Domingo Doncel y Ordaz, sur quel document irréfutable est donc basée cette opinion si aventurée? Se fonde-t-elle sur la tradition? Mais la tradition constante et non interrompue dit tout le contraire, ici, à Salamanque, où ces célèbres conférences eurent lieu. S'appuie-t-elle sur les chroniqueurs des rois catholiques, qui n'ont omis aucun des faits importants de leur époque? Hernando del Pulgar, Galindez, Carvajal et d'autres, que nous avons recherchés, ne font aucune mention de cette circonstance. A-t-elle pour garants les narrations des faits mémorables ou les historiens particuliers de la découverte de l'Amérique, les uns contemporains des événements, les autres postérieurs de peu à la Chronique de Pulgar, qu'ils ont suivie en grande partie relativement aux choses de ce temps? Pedro martyr de Anglesia, Lucio Marineo Siculo, Gonzalo de Oviédo, Herréra, Lopez de Gomara, Solis et autres, que nous avons examinés de près, ne parlent pas davantage de la fable ridicule que nous

combattons. Cette opinion invoquerait-elle par hasard les auteurs de notre histoire générale, tels que Garibay, Mariana et autres? Ils ne disent pas un mot qui justifie cette assertion. Aucun même ne parle des conférences, dont le fait cependant ne saurait être révoqué en doute. Cette opinion se baserait-elle enfin sur quelques documents inédits des archives de cette université? Nous les avons tout exprès compulsés avec le plus grand scrupule, sans y rien trouver qui se rapporte même à la visite de Colomb, moins encore rien qui suppose que son projet ait été d'office soumis à l'examen des docteurs et des maîtres de notre école. Et quand dans ses registres, commencés en 1464, nous voyons mentionnés des faits de la dernière insignifiance, n'est-il pas surprenant qu'un fait de cette grandeur et de cette importance n'y soit point consigné? »

Et don Domingo Doncel passe longuement en revue les historiens particuliers de l'université de Salamanque et de l'ordre de Saint-Dominique, qui, après avoir accepté sans hésiter le fait même des conférences, établissent de la manière la plus formelle que les plus graves autorités se prononcèrent en faveur de Colomb, et que le P. Diego Déza, qui se chargea de le reconduire lui-même auprès des rois catholiques, reçut, autant qu'il se la donna, la mission de faire triompher à la cour l'opinion favorable qui avait prévalu dans l'école.

A tous ces témoignages énumérés dans le mémoire, celui de Dorado, de l'Italien fra Salvador Maria Reselli, de Fernando Pizarro, de fra Antonio Gonzalez de Acuña, de fra Antonio de Remesal, il est bon de joindre une supplique que les dominicains de Salamanque adressèrent à Philippe V, au commencement du siècle dernier, et où ils rappellent avec orgueil la généreuse hospitalité qu'ils offrirent à Colomb dans leur couvent de San Estéban, et l'appui

que leurs cosmographes et leurs théologiens lui prêtèrent, à la cour de Ferdinand et Isabelle.

Mais arrivons enfin à ce passage de Fernando Colomb dont Washington Irving s'est servi pour contredire tant de témoignages contraires; le voici exactement traduit :

« Colomb vint en Castille, et laissant son fils à Palos, dans un couvent appelé la Rabida, il passa à Cordoue, où était la cour, et où son affabilité et sa douceur lui valurent l'amitié de quelques personnes qui goûtèrent son projet, entre autres Luis de San Angel, gentilhomme aragonais, contrôleur de la maison royale, personnage d'une rare prudence et d'une grande capacité, lequel entra pleinement dans son idée. Il dit au roi que l'amiral se faisait fort de démontrer la possibilité de son entreprise. Le roi chargea le prieur del Prado, qui fut depuis archevêque de Grenade, d'en conférer avec Colomb et avec les plus habiles cosmographes, pour que ceux-ci lui en donnassent leur avis, quand ils auraient été instruits à fond de son dessein, et se réunissent de nouveau pour délibérer sur les propositions que Colomb aurait faites. Le prieur del Prado obéit, mais comme ceux qu'il avait réunis n'étaient que des ignorants, ils ne purent rien comprendre aux discours de l'amiral qui, de son côté, s'expliquait avec une certaine réserve, de peur qu'il ne lui arrivât comme en Portugal. Les cosmographes dirent au roi que l'idée de Colomb était impossible. »

Ici Fernando entre dans le détail des objections que les cosmographes opposèrent au projet de son père, et il conclut ainsi :

« De sorte qu'après beaucoup de temps perdu, Leurs Altesses répondirent à l'amiral qu'elles se voyaient empêchées d'entrer dans de nouvelles entreprises, engagées qu'elles étaient dans d'autres guerres et conquêtes, parti-

culièrement celle de Grenade qui les occupait ; mais qu'avec le temps l'occasion deviendrait plus favorable et qu'on pourrait alors examiner ces propositions et prendre un parti ; et en effet, les rois ne voulurent pas entendre les grandes promesses de l'amiral. »

Voilà donc d'où Irving a tiré le récit long et circonstancié qu'il donne, dans son *Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, des conférences de Salamanque et de l'arrêt qui en sortit. Remarquons en passant que, tout en constatant l'avis sévère de la majorité, Irving parle de l'*impression profonde que Colomb produisit sur un grand nombre de membres éclairés de la commission, lesquels l'appuyèrent autant qu'il fut en eux*.

Malgré toute sa sympathie pour l'Espagne, il y avait là pour le protestant Irving une occasion qu'il ne pouvait laisser échapper, de railler ces pauvres théologiens trop disposés à subordonner la science à la foi, et à s'effrayer pour celle-ci de toutes les conquêtes de l'autre. Que Prescott l'ait suivi dans cette voie et l'ait cru sur parole, il n'y a pas à s'en étonner ; que Lamartine plus tard ait dédaigné à son tour de remonter aux sources, et en lançant en l'honneur de Colomb un de ces ballons lumineux où il se plaît à écrire de grands noms, César, Cicéron, Jeanne d'Arc, etc., il ait parlé de l'Espagne du quinzième siècle avec ce sans-façon merveilleux qui improvise tout, le fond comme la forme, quoi d'étonnant encore ? Ce n'est pas l'exactitude, en quoi que ce soit, qui a fait de Lamartine le plus grand poëte du siècle ; mais qu'un Espagnol et un historien sérieux, don Modesto Lafuente, ait écrit cette grande page de l'histoire de son pays sur la foi d'un étranger, voilà ce qui a droit de confondre.

Ce qui me frappe dans le passage de Fernando Colomb, et ce que personne ne me paraît y avoir vu assez nettement,

c'est qu'il n'y est question que du séjour de Colomb à Cordoue et de ses premières démarches auprès des Rois Catholiques. Que les savants du lieu et des environs, réunis à la hâte pour l'entendre, aient en majorité méconnu son génie et condamné son idée, il n'y a rien là que de très-simple et de très-vraisemblable. Mais c'est précisément pour en appeler à des juges plus éclairés, qu'avant de tenter une nouvelle démarche, Christophe Colomb, conseillé d'ailleurs par les rois catholiques, qui voulaient sans doute gagner du temps sans le décourager, se sera rendu à Salamanque; je voudrais qu'il me fût permis de raconter ici conjecturalement et comme il m'apparaît, à travers la tradition et les témoignages de l'époque, cet épisode de la vie de Colomb.

Je le vois donc recommandé par le prieur de Marchéna aux dominicains de Salamanque, et allant frapper à la porte du couvent de San Estéban. Les pères le reçoivent avec un empressement affectueux et lui donnent une cellule près de la bibliothèque : c'est la tradition qui le dit[1]. Il continue dans cette bibliothèque les recherches qu'il faisait à la Chartreuse de Séville avec son ami, le P. Gaspar Gorricio. C'est à qui lui offrira ses services; car ce n'est déjà plus l'hôte inconnu de la Rabida. Il a été reçu par les rois catholiques, et Isabelle, tout en remettant à des temps meilleurs l'exécution de son grand dessein, a laissé voir autour d'elle combien elle aurait à cœur de voir cette glorieuse entreprise menée à fin. Ce dessein lui-même, la renommée en a parlé. On n'ignore point que le roi de Portugal a été tout près de se laisser gagner par la parole éloquente et la science inspirée du Génois. Les dominicains appartiennent à la grande famille de saint François, et quelque chose des entretiens de la Rabida aura été rapporté à Salamanque. Il

[1] V. l'Appendice.

est probable que Colomb y a été devancé par la nouvelle de la découverte qu'il médite, et que la grande école s'en est déjà émue. Aussi, dès qu'il se présente, San Estéban lui ouvre toutes ses portes, et l'héroïque beauté de sa personne a déjà gagné à sa pensée plus d'un docteur qui ne demande qu'à être convaincu. Voilà Colomb installé dans une cellule de cet admirable couvent qui, privé aujourd'hui de tous ses religieux, paraît encore rempli de l'ombre de leur hôte illustre. Bientôt les savants moines de cette sainte maison, qui était aussi un collége, se pressent autour de lui et l'interrogent, non-seulement les mathématiciens, les astronomes, les cosmographes, mais les théologiens eux-mêmes, pour qui c'est un devoir, après tout, de surveiller cette pensée hardie. Ils viennent à lui en si grand nombre, qu'on désigne pour ces conférences une des grandes galeries du couvent. Je l'ai vue, hélas! cette galerie à laquelle la tradition attache encore ce souvenir. Dans quel état, grand Dieu! elle venait de servir d'écurie à un régiment de passage et des anneaux de fer étaient encore attachés à la muraille. Je me hâtai de sortir, touché de l'embarras de mes guides et de leur honte généreuse.

Les dominicains possédaient à deux lieues de Salamanque une maison de campagne appelée Valcuebo. C'est là qu'ils se rendaient avec Colomb, quand ils voulaient échapper à la foule et examiner avec plus de calme le grand problème. Une colline du voisinage porte aujourd'hui encore, m'a-t-on assuré, le nom de Colomb.

A Salamanque, en effet, il était difficile que les conférences fussent toujours paisibles. Les maîtres de San Estéban appartenaient eux-mêmes à l'Université. Ils avaient, là et dans les autres colléges, des confrères, des amis, qui sans doute se firent admettre aux réunions. Le cercle s'élargissait chaque jour et devenait foule. Les opposants durent

former vite une majorité bruyante, qui bientôt étouffa la voix plus autorisée, mais plus faible, des adhérents. C'est ici qu'il faut se souvenir de ce mot de Fernando, que son père *hésitait à s'expliquer à fond, de peur qu'il ne lui arrivât comme en Portugal.* Un peu de dédain aussi devait se mêler à ces explications incomplètes et sommaires. Colomb gardait sans doute pour ses hôtes les bonnes raisons et les confidences entières. Rien dans tout ceci ne ressemble aux opérations régulières d'une commission procédant par interrogatoires et par procès-verbaux, et aboutissant enfin à un jugement formel et motivé. Mais que de faux rapports devaient sortir de ce milieu ardent et confus, et se répandre au dehors! Quoi d'étonnant alors que de cette multitude aient jailli ces objections singulières qui ont tant amusé notre science orgueilleuse, celle-ci, par exemple, que l'on voyait fort bien si la terre était ronde, comment Colomb pouvait descendre, une fois arrivé au terme de l'horizon; mais que l'on ne comprenait pas que ses vaisseaux pussent remonter ensuite de l'autre côté!

Il n'y eut donc ni délégation régulière des rois catholiques à l'université, ni commission officiellement instituée, ni interrogatoires, ni registres, ni acte enfin, suivi d'un jugement définitif. Il y eut, d'un côté, la foule des docteurs, foule inintelligente, tumultueuse, railleuse, évidemment hostile; il y eut, de l'autre, les esprits supérieurs, convaincus et ravis, laissant encore percer quelque réserve dans l'expression de leur sentiment, mais n'hésitant pas à proclamer tout haut que Christophe Colomb était *toute autre chose qu'un rêveur.*

Les dominicains firent mieux que de formuler dans une sentence l'opinion favorable de cette clairvoyante minorité. Le plus illustre d'entre eux à cette époque, Diego Déza, qui venait d'être chargé de l'éducation de l'infant don Juan, et

qui allait être nommé successivement grand inquisiteur et archevêque de Séville, puis de Tolède, Diego Déza prit en main la cause de Colomb. Celui qui lui avait si généreusement ouvert les portes de San Estéban se fit fort de le ramener aux pieds de Ferdinand et d'Isabelle, en gardant à sa charge tous les frais du voyage.

Condamné par la grande université, que dis-je? devenu l'objet des railleries publiques, Colomb ne se serait pas laissé ramener ainsi dans cette cour qu'il avait une fois déjà quittée, si découragé. Il eût repris, plus triste encore, le chemin de l'Italie ou celui du Portugal, où il avait de chauds adhérents. Au lieu de cela, il reparaît, le front serein, et avec tout le courage que donne une conviction raffermie, devant celle qui sans doute ne l'avait envoyé à Salamanque que dans l'espérance de l'en voir revenir plus fort. Les rois ne cèdent pas encore, il est vrai, mais ils permettent à Colomb de les suivre et de les servir d'abord devant Malaga, puis devant Grenade, où il se trouve que ce songeur est un ingénieur assez habile, ce serait trop peu dire de l'appeler un soldat intrépide. Il aide les rois à reconquérir leur héritage, en attendant qu'il en quintuple l'étendue par le don de ces empires lointains qu'il leur montre du doigt. Mais il n'oublie pas, il n'oubliera jamais que c'est le P. Déza et les frères de son ordre qui l'ont mis en mesure de renouveler ses démarches, et cette fois de réussir. Plus tard, dans une lettre dont Barthélemy de las Casas avait lu l'original, il dira aux rois catholiques que *Leurs Majestés doivent les Indes au maître fray Diego Déza et au couvent de San Estéban de Salamanque*. Cette grave parole contient, à mon sens, le résumé des conférences. Pourquoi ici ce souvenir du couvent? Que veut-il dire, sinon que Colomb avait trouvé là, comme autrefois à la Rabida, une assistance généreuse et des esprits faits pour le comprendre? Et le

P. Diégo Déza, pourquoi le nommer, sinon pour rappeler qu'il s'était porté garant auprès de Ferdinand et d'Isabelle de l'adhésion de ce qu'il y avait de plus éclairé dans l'université de Salamanque ?

M. de Belloy a dit quelque part : « A mon avis, la meilleure histoire de Christophe Colomb ce serait la collection des écrits de ce grand homme, accompagnée de commentaires. » Il a complètement raison, et on se demande pourquoi cette histoire n'est pas encore faite, aujourd'hui que tous les documents qui se rattachent à Colomb et à sa glorieuse découverte paraissent à peu près réunis. Si Colomb n'eût été qu'un homme de génie, l'histoire ordinaire suffirait à raconter sa vie ; mais l'âme chez lui était à la hauteur du génie, et à une telle âme il appartient exclusivement de se révéler elle-même. Forcée de reconnaître et de dire que cet homme, dont la pensée voyait distinctement un monde au delà du nôtre, ne voulait des trésors, qui déjà éblouissaient son regard, que pour aller reconquérir et délivrer le tombeau de Jésus-Christ, l'histoire profane ou simplement indifférente ne pourra s'empêcher de sourire et de se croire bien habile, si elle parvient à faire, dans cette âme complète, la part de ce qu'on appelle les faiblesses du temps. Mais, quand Colomb nous le dira lui-même, et avec cette ingénuité d'accent qui grandit le génie même, qui ne sera touché? qui osera désirer que Colomb ait été autre qu'il ne se montre, et, au lieu d'un homme de génie, doublé d'un saint, ait été seulement un trouveur de mondes ou un héros à la manière antique ?

XII

DE PARIS A SÉVILLE

Bayonne. — Souvenir d'une première excursion en Espagne. — Aspect actuel de l'Espagne. — Madrid. — Le *César* de Ventura de la Véga. — Départ pour Séville. — La procession de la Fête-Dieu. — Les poésies de Fernando de Gabriel. — La course des Antonios. — Amador de los Rios. — *Le docteur Lanuela.* — Un poëte enfant. — Le livre de Pachéco.

Me voici revenu à Séville, et c'est de Séville que je date ce chapitre. Sous les aspects divers de ses diverses capitales, partout je reconnais, partout je sens l'Espagne ; mais je ne suis à l'aise, mais je ne laisse courir ma plume en toute confiance, que si de ma fenêtre je vois, comme aujourd'hui par exemple, se dresser au-dessus des arbres la Renommée colossale qui surmonte la Giralda. Alors seulement je suis sûr de moi-même. Au moindre doute qui m'arrête, j'ai à ma porte cette incomparable Colombine, et à ma disposition la mémoire et l'obligeance également inépuisables de son docte bibliothécaire, don José Fernandez Velazco. Me survient-il quelque scrupule bibliographique, je puise sans me gêner dans l'érudition si variée de Juan José Bueno. Hésité-je dans mes jugements sur quelque écrivain du

pays — un étranger, en pareil cas, ne saurait assez se défier de lui-même — pour peu que je me sente avoué et soutenu par le goût si pur de Fernandez Espino, je me hasarde avec pleine sécurité. Si je puis craindre de m'être mépris sur tel ou tel côté du caractère du peuple espagnol, alors, je cours à l'Alcazar, je frappe à la porte de Fernan Caballero, ce peintre charmant et si vrai des mœurs populaires de l'Andalousie, et d'un mot qu'il appuie volontiers d'une anecdote piquante, il rectifie ce qu'il peut y avoir de faux ou d'incomplet dans ma manière de voir. Les vendredis enfin, je trouve réunis à l'Académie tout ce que Séville a de beaux esprits. On se raille volontiers des académies de province, mais en Espagne ce qu'on appelle la province n'existe pas. D'ailleurs, pour un étranger, toute réunion de lettrés est une source intarissable de renseignements littéraires. Mes confrères ont le sentiment exquis des chefs-d'œuvre de leur langue. Je cherche aussi à les comprendre, mais j'ai de plus qu'eux le spectacle et la leçon de ce labeur de leur esprit qui s'accomplit sous mes yeux et qui m'est un vivant commentaire.

Aussi, après une longue absence, j'avais hâte de me retrouver à Séville. J'ai traversé l'Espagne au pas de course, pour tout dire, en chemin de fer. De Paris à Cadix, il n'y a plus que six ou sept heures de diligence[1]. Cette dernière lacune s'étend des *ventas de Cardenas*, sur les premières pentes de la Sierra Morena, à Andujar, où recommence pour ne plus s'interrompre la voie ferrée. Cette lacune même n'existerait plus depuis un an, si l'année dernière, au moment même où la ligne entière allait être inaugurée, une trombe ne s'était ruée sur cet immense lambeau du chemin, noyant les tunnels, arrachant les ponts, pétrissant le fer avec la pierre et

[1] Depuis que ceci a été écrit, cette lacune même est comblée.

jetant le tout à de prodigieuses distances. C'est un ennemi dont l'industrie moderne aura toujours, en Espagne, à craindre les terribles retours. On fait espérer qu'à l'automne prochain tout vestige de la dernière trombe aura disparu. En attendant, il faut se résigner à traverser au pas des mules ces douloureuses plaines de Baylen qu'on aimerait tant à franchir d'un bond et les yeux fermés.

Je me suis arrêté trois fois sur ma route, à Bayonne d'abord. Je ne résiste jamais à la tentation de passer une journée dans cette charmante petite ville. Il y a vingt-cinq ans que j'y entrai pour la première fois. Elle promettait déjà beaucoup, encore française et déjà espagnole. En ce temps-là, on prenait une carriole pour aller à Biarritz contempler la mer qui n'avait encore rien perdu là de sa sauvage grandeur. Depuis cette époque, Paris et Madrid semblent s'être entendus pour venir mêler à l'immense voix de l'Océan les mille petits murmures des passions du monde, et pour remplacer, sur ces plages désertes, les quelques rêveurs qui les hantaient par tous les désœuvrés de la fashion et de la politique en vacances. Aux temps reculés dont je parle, voulait-on se passer la fantaisie innocente de voir un coin de cette mystérieuse Espagne, comme dans un dîner classique on se hasarde à introduire un mets d'une saveur plus vive, on allait trouver le sous-préfet de l'endroit. C'était alors un beau et aimable jeune homme, aujourd'hui grave sénateur, qui vous donnait pour quelques heures la permission de passer la frontière. Il vous semblait qu'avec ces deux lignes vous alliez conquérir l'Espagne, tout au moins que vous alliez trouver dans l'île des Faisans une infante qui vous attendait. On déjeunait, comme Sancho, dans quelque prairie, au bord de la route, des provisions qu'on avait apportées. Puis on descendait à Béhobie, où se trouvait la douane française, au bord de la Bidassoa. La Bidas-

soa! son cours nous paraissait bien un peu maigre pour tout le bruit que son nom avait fait en 1823. Plus médiocre encore paraissait, surtout à la marée haute, cette île des Faisans où, en 1660, Marie-Thérèse avait abordé infante d'Espagne pour en sortir reine de France, et d'où elle était partie à petites journées pour aller trouver cet époux solennel, à qui cette fois *sa grandeur* n'avait pas même permis de descendre jusqu'au *rivage*. Là, on prenait une petite barque pour faire le tour, bien vite achevé, de l'île historique, et cette barque vous déposait ensuite sur la rive espagnole, d'où un sentier charmant vous menait à Fontarabie. Encore un nom qu'on avait gardé dans ses souvenirs d'écolier. Si près encore de la France, Fontarabie était déjà cependant quelque chose de très-espagnol, et j'imagine qu'il en est encore ainsi. Une citadelle démantelée, comme tant d'autres, hélas! dans ce pays chevaleresque; des rues étroites avec d'admirables balcons en fer ouvragé, où se penchaient de belles jeunes filles dont la chevelure nattée en deux longues tresses retombait sur leurs épaules. Au-dessous de ces balcons, on voyait sculptées sur un écusson de pierre des armoiries qui vous eussent raconté quelque beau chapitre de l'histoire d'Espagne, si vous aviez eu le temps de les écouter. A peine preniez-vous celui de traverser l'église. Mais c'était assez pour voir avec étonnement les femmes assises sur leurs talons et récitant leur chapelet, tout en jouant de l'éventail. Votre bonne fortune vous avait-elle conduit à Fontarabie un jour de fête, l'orgue qui partait brusquement à votre oreille avait sa part de votre étonnement. Rien de tout cela ne ressemblait à ce que vous aviez vu, entendu ailleurs. Et quand l'heure jalouse vous rappelait à l'endroit où la barque vous attendait, amarrée à quelque arbre du chemin, c'était avec un immense regret de ne point en voir davantage que vous reveniez sur vos pas. On

eût dit que derrière vous fût tombée tout à coup une toile de théâtre, cachant un drame merveilleux dont vous n'aviez eu que le prologue.

Telle avait été ma première excursion en Espagne, et on ne se douterait guère, vous en conviendrez, qu'un siècle et demi la séparait de ce voyage de madame d'Aulnoy dont un bienveillant critique m'a reproché un jour de n'avoir jamais parlé à mes lecteurs. Ma première raison pour ne pas l'avoir fait, c'est que, dans une série d'études comme celles-ci, le hasard est un peu le maître du choix des sujets; le hasard, non, mais les circonstances. J'avais une raison meilleure, c'est qu'hier encore le récit de madame d'Aulnoy pouvait paraître moins piquant, tant il avait l'air parfois écrit de la veille. Aujourd'hui que l'Espagne est entrée dans le grand courant de la civilisation moderne, ce voyage redevient piquant, rapproché de ceux des nombreux voyageurs que le chemin de fer ramène journellement de Madrid. Aujourd'hui, on relit le voyage de madame d'Aulnoy comme on relirait celui de Pausanias en Grèce, et on serait souvent tenté d'en confondre les singuliers épisodes avec ces jolis contes que l'aimable écrivain composait pour l'enfance.

Non, ce n'est plus avec le livre de madame d'Aulnoy qu'il faut, de nos jours, visiter l'Espagne. C'était bon pour le temps où la chanson du grelot des mules accompagnait et berçait la rêverie du voyageur. Mais le chemin de fer lui-même ne me découragera pas de conseiller, à ceux qui parcourent l'Espagne pour l'étudier, de prendre Cervantes pour guide. Sous cette Espagne de la surface qui s'habille à la moderne, je ne lui en fais pas un crime, qui fait ce qu'elle peut pour parler notre jargon du jour, vivra éternellement, je l'espère, une autre Espagne qui sent et qui pense un peu autrement qu'elle ne parle, qui est restée plus fidèle qu'elle ne le croit elle-même à ses vieilles croyances,

à ses antiques traditions, et pour cette Espagne-là je ne sais pas d'initiateur plus vrai que Cervantes.

Je dois le dire pourtant, à mesure que j'approchais de Madrid, elle s'effaçait singulièrement à mes yeux devant l'autre : celle-ci est plus bruyante et plus remuante. Je m'efforçai pourtant de l'oublier à l'entrée de Valladolid, où je m'arrêtai un jour, employé tout entier à parcourir les rues, à visiter les monuments de cette intéressante cité. Il y avait là deux choses qui m'attiraient entre toutes : la trace de l'humble logis où mourut Christophe Colomb, abandonné par ces rois à qui il avait donné un monde, et la vaste place où tomba la tête du connétable Alvar de Luna. Mais aujourd'hui je ne raconte pas, je cours devant moi, j'ai hâte d'arriver. Je repris donc, à la porte de Valladolid, les préoccupations que j'y avais laissées pour un moment, et quelques heures plus tard j'entrais dans Madrid.

Quand je vois sur un pays quelconque s'étendre un ciel d'azur, se lever un soleil éclatant, j'ai toujours peine à comprendre que les hommes soient assez fous pour se laisser emporter au souffle des révolutions, au lieu de jouir, dans le calme bienfaisant du travail, des présents de la paix et des merveilles d'une civilisation chrétienne. En gagnant une auberge, je cherchais à lire sur le visage des passants, qui se croisaient devant moi dans tous les sens, les sentiments secrets qui les agitaient, et je n'aurais voulu y trouver que le souci des intérêts honnêtes. En apparence, rien n'était changé dans Madrid, mais, au premier entretien qu'il me fut permis d'avoir avec mes amis, je ne tardai pas à ressentir à mon tour les infaillibles symptômes de l'inquiétude universelle. Cette inquiétude, qui est d'abord celle du pays, se complique, mais à une faible dose, de celle du reste de l'Europe. Le vrai danger pour l'Espagne est dans l'Espagne même. Tous les partis ont du bon, il y a dans tous

un sentiment sincère des besoins du pays, mais aucun ne veut compter avec les autres et faire au bien commun le sacrifice de ses passions égoïstes. L'un, celui qui a longtemps et avec honneur gouverné l'Espagne, ne s'aperçoit pas qu'il s'est brisé en mille fractions et qu'il aura bientôt autant de généraux que de soldats. C'est le mal inhérent à toute victoire trop sûre de son lendemain. L'autre, qui a eu aussi ses jours de gloire, las d'attendre un pouvoir qui lui serait venu à son jour, se jette en dehors de la lutte légale et ne voit pas qu'il fait les affaires de la démagogie, plutôt que les siennes, et qu'il se perd lui-même avec cette monarchie constitutionnelle qu'il a contribué à fonder. Dans l'ombre, enfin, s'agite une démagogie turbulente et qui serait la première peut-être à s'étonner de l'étendue de son triomphe, si elle triomphait, et à ne savoir que faire de la victoire ; car si l'Espagne veut sérieusement être libre, je la crois très-peu disposée à donner sa vieille foi et ses vieilles mœurs en échange de tous les rêves dont on berce son orgueil ou sa crédulité. Je me demandais si, l'heure venue, Dieu ou la sainte Vierge, car c'est elle qui fait tout en Espagne, susciterait à ce noble et malheureux pays une main assez ferme pour contenir toutes les passions en respectant tous les droits, une intelligence assez désintéressée pour se servir de tous les talents en maitrisant toutes les ambitions, une âme enfin assez résolue pour sauver la royauté de ses ennemis, de ses amis et d'elle-même; mais cette main, cette âme, cette intelligence, où les prendre?

De telles anxiétés ne laissent guère l'esprit ouvert aux pures jouissances de la littérature et des arts. D'ailleurs, quand je passai à Madrid, aucune œuvre importante ne passionnait les imaginations et ne faisait aux emportements révolutionnaires une puissante et heureuse diversion. J'avais espéré entendre au théâtre *la Mort de César* de Ventura de

la Véga, suprême effort de ce facile et beau talent. Ce qui m'eût attiré à la représentation de cette savante étude de l'antiquité romaine, c'était moins le désir de juger à la scène cette pièce, que j'avais entendu lire par l'auteur lui-même, avec ce merveilleux talent qui eût fait de lui, au besoin, un acteur de premier ordre ; c'était moins ce plaisir de l'esprit, que le désir de voir comment ce peuple intelligent de Madrid prenait cette question du césarisme qui s'impose aujourd'hui à la conscience de tous les peuples. Mais le *César* de Ventura de la Véga avait écrasé les interprètes, entraînant après lui les destinées de la tragédie, accomplies désormais en Espagne comme chez nous.

Au bout de deux jours, j'avais repris le chemin de l'Andalousie, heureux de quitter Madrid qui, dans mon imagination tourmentée, m'apparaissait sous la forme de cette chaudière de Macbeth où les sorcières entassent les plus abominables choses et d'où peut sortir tout à coup je ne sais quelle Espagne hybride, qui n'aura de la patrie de Pélage, du Cid et de Cervantes que le nom et la langue.

Cependant le jour était venu, et la diligence reprenait ses victimes au pied du versant méridional de la Sierra Morena. J'ai tort de dire ses victimes, car la diligence repose agréablement du chemin de fer, et ses allures me rendaient enfin ma chère Espagne. A la vue des aloès, des figuiers de Barbarie, des oliviers, je crus avoir fait un mauvais rêve. A Andujar, je retrouvai le chemin de fer. Cordoue s'était réveillée ce jour-là de son indolence habituelle et était sortie, un instant, du long silence qui a succédé depuis tant de siècles au bruit de ses écoles maures : c'était l'époque de sa foire annuelle.

Celle de Séville avait été moins brillante que de coutume. Les affaires avaient été faibles. Si on s'était beaucoup promené, si on avait passablement dansé, on avait peu vendu et

peu acheté. Mais Séville allait prendre une revanche éclatante : elle allait avoir, elle a eu hier sa procession de la Fête-Dieu, le *Corpus*, comme on dit en Espagne. Quand j'arrivai, il y avait déjà plusieurs jours qu'on travaillait à préparer au pieux cortége un chemin digne de lui. A Séville comme à Madrid, l'inquiétude était vive; elle sera plus vive encore quand la procession sera passée, mais, en attendant, chacun impose silence à ses alarmes. On n'a d'yeux, on n'aura d'oreilles et de pensées que pour la procession, et franchement elle a bien mérité que tout fût oublié pour elle. Elle a été rarement aussi magnifique; il n'y a manqué qu'une chose, sans laquelle il y a peu de fêtes véritables en Andalousie, c'est un peu de désordre. Cela voudrait-il dire qu'une sorte de préoccupation politique tenait les âmes plus ouvertes aux impressions de la religion?

Dès le lendemain, les imaginations populaires avaient un autre aliment. Il était grandement question d'une course de taureaux. Le dirai-je? les taureaux, en Espagne, commencent un peu à passer de mode. Les taureaux coûtent cher, les *espadas* deviennent rares. Aussi, comme chez nous, se met-on en frais pour varier l'affiche et attirer la foule par quelque nouveauté piquante. Cuchares a toujours cette main ferme, Tato cette mine galante et fière, Gordito ses espiègleries héroïques; mais cela même ne suffit plus. Voici ce que l'on vient d'inventer. On donnera, le jour de la Saint-Antoine, une course où tous ceux qui devront y jouer un rôle porteront le nom du saint, et on l'appelle déjà la *corrida de los Antonios*. L'*impresario*, les *espadas*, les *picadores*, les *banderilleros*, le *cachetero*, autant d'*Antonios*. Pourquoi pas les taureaux, puisque chacun d'eux a son nom? On ne dit pas si, pour les maladroits qui recevront un coup de corne, on s'est assuré d'un rebouteur de ce nom, et s'il y aura (Dieu écarte un tel présage!), pour

confesser les blessés, un chapelain filleul du même saint. Il va sans dire qu'il ne s'agit ici que de saint Antoine de Padoue. Cet aimable saint est en Espagne beaucoup plus en faveur que le bon solitaire. Les *Antonios* ne sont pas rares dans le clergé de Séville. Mais combien notre ami Gongora, le chanoine de Saint-Ferdinand, l'excellent prédicateur et le grand amateur des courses de taureaux, va regretter d'avoir reçu en naissant le prénom de Rafael! Je l'avais cru pourtant guéri de sa passion. Il y a deux ans, je le rencontre dans une rue de Séville : « Padre, lui dis-je (Gongora a été augustin), et les taureaux? » Il secoue la tête avec mélancolie et me répond : « Je n'y vais plus. » Il y avait dans sa manière de répondre quelque chose de si grave, que je craignis d'avoir été indiscret, et que la pensée me vint que le saint homme avait fait à sa robe le douloureux sacrifice de ses goûts. Mais je me ravisai aussitôt, car il ajouta : « Il n'y a plus de *toreros!* — Ah! m'écriai-je, c'est donc comme moi qui ne vais plus guère aux Italiens depuis que Lablache et Rubini sont morts? » Le sourire du spirituel chanoine m'apprit que j'avais deviné juste.

Mais il est temps d'en venir aux lettres. C'est à Séville que j'ai reçu les plus fraîches nouvelles de cette république.

Fernando de Gabriel a publié, à Séville même, un charmant recueil de ses poésies, dont je rendrai compte un autre jour, pendant que l'auteur commande à Ceuta l'artillerie espagnole et défend contre les Maures ce rocher de l'Afrique.

Amador de los Rios poursuit avec autant de conscience que d'érudition sa volumineuse histoire de la littérature espagnole, et continue à noyer un peu trop les grandes choses qu'il sait si bien dans l'océan des petites que si peu de gens ont le désir ou le besoin d'apprendre. J'ai parlé ailleurs des trois premiers volumes de cette histoire; le quatrième, le cinquième et le sixième ont paru; ce dernier

s'arrête au règne de Charles-Quint. Ce que j'oserais reprocher à ces nouveaux volumes, tout en rendant hommage aux rares qualités de l'auteur, c'est que celui-ci ne prenne pas assez le soin de mettre en saillie les grands noms, les œuvres populaires, qui sont comme les parties lumineuses du sujet. Il me rappelle parfois ces belles nuits de l'Andalousie, qui sont tellement criblées d'étoiles, que, dans le nombre, on distingue à peine celles qui ont reçu un nom des astronomes.

Cavanilles, dont la perte récente a excité de si unanimes regrets, avait écrit, avant de mourir, un cinquième volume de son éloquente et rapide histoire d'Espagne ; il s'arrête à la mort de l'infant don Carlos, bien avant la fin de Philippe II. Je reviendrai sur ces derniers chapitres ; mais quel malheur qu'un tel livre demeure inachevé !

Le général Roz de Olano, qui a rapporté de la campagne du Maroc, avec sa bonne part dans la gloire commune, ce titre un peu bizarre de marquis de Guad-el-Jelu, a publié sous ce titre : *le Docteur Lanuela*, une œuvre humoristique très-ingénieuse, mais à laquelle il manque, pour devenir populaire, une exposition un peu plus claire. Ce genre d'ouvrages avait paru jusqu'ici appartenir de droit aux littératures du Nord. Quand ces riantes et claires imaginations du Midi se mêlent de tenter une excursion sur les domaines de la brume, il faut bien qu'elles prennent garde d'y laisser leur limpidité originelle ; leur langue même se refuse à l'expression du clair-obscur.

A Paris même j'avais ouï parler d'un jeune garçon qui, dans une des *tertulias* littéraires de Madrid et devant des juges compétents, avait récité d'admirables octaves qui promettaient un grand poëte : il avait nom *Jésus-Rodriguez Cao*. Je ne le vis point en passant à Madrid ; mais, en arrivant à Séville, je trouvai sur ma table le premier essai de

cette muse encore si tendre. C'est une petite brochure de 72 pages, où il y a un peu de tout : une comédie, des sonnets et surtout ces fermes octaves qui m'avaient été signalées. La comédie a pour titre : *le Châtiment de l'orgueil*, et a déjà été jouée par des acteurs de l'âge du poëte, sur un théâtre de Madrid qui rappelle, même par son titre, *la Infantil*, ce théâtre de Comte, qui, je l'avoue, m'a toujours paru une profanation de l'enfance. Le jeune auteur dédie à sa mère, pourquoi ne pas dire à sa maman? ce fruit précoce de ses douze ans. La dédicace est touchante, la voici :

« Maman, tu m'as donné la vie, tu as nourri mon enfance, tu as recueilli mes premières larmes, tu as entendu mes premiers gémissements, tu m'as appris à articuler ma première parole. Privé d'un père quand j'avais à peine trois ans, ses caresses n'ont point charmé mon berceau. Je te dois tout. Reçois donc ces premières fleurs de mon esprit, joins-les ensemble, fais-en un bouquet et mets-le sur ton cœur ; et si, en les regardant, tu y découvres quelque chose qui soit digne de toi, qui puisse adoucir les amertumes et les fatigues que tu supportes pour moi, et qui te paraisse mériter un baiser de ta bouche, donne-le-moi. Il sera, en même temps qu'un encouragement dans mes travaux littéraires, la meilleure récompense pour le cœur d'un fils qui te chérit. »

Si l'on ne trouve point là, je ne dis pas la candeur, mais la naïveté du jeune âge, ce n'est pas à l'enfant qu'il faut s'en prendre, mais à sa langue maternelle; c'est de cette manière qu'elle dit les choses. D'ailleurs un enfant qui aurait toute la naïveté de son âge aurait-il écrit à douze ans les vers remarquables qui accompagnent sa comédie? La comédie en elle-même n'a pas grande nouveauté; mais n'est-ce pas beaucoup déjà que l'idée en soit ingénieuse et

suivie, le développement logique, les caractères vrais, la versification naturelle et vive? Connaissez-vous beaucoup de dramaturges écrivant pour les hommes de qui l'on puisse en dire autant? L'action se passe entre ces joyeux enfants qui, chaque jour à Madrid, prennent leur volée sous les ombrages de la *Fuente Castellana*, et le sujet ne dépasse pas le niveau des pensées de leur âge. Mais c'est précisément ce que j'en admire; car ailleurs la pensée du jeune écrivain a déjà de beaucoup dépassé ce niveau. Laissez-le grandir, et nous lui demanderons davantage, et nous lui ferons lire les vers charmants sur la comédie que Voltaire adressait à Gresset. Aujourd'hui, grâce à Dieu, il ne les comprendrait pas; mais les sentiments chevaleresques, il les a déjà en lui, et il sait les rendre avec force et hardiesse. J'en ai pour garant ceux qui l'ont entendu réciter ses octaves; j'en ai pour garant ces octaves elles-mêmes, car elles sont dans ce recueil. Ce sont deux petits poëmes très-courts, et c'est déjà un mérite, mais d'une allure si pleine et d'un ton si haut, qu'on se demande si vraiment on a affaire à l'auteur de cette enfantine comédie.

De ces deux poëmes, l'un est un souvenir du 2 mai. Il fallait s'y attendre. *El dos de mayo!* c'est par là que débute en Espagne toute muse naissante. C'est la grande date du patriotisme espagnol, et la blessure est aussi vive que le premier jour. Cela tient à ce que les rancunes politiques y versent volontiers un peu de leur venin. Ce souvenir du *deux mai* est une arme à deux tranchants que l'Espagne tourne contre l'étranger et les partis contre le gouvernement. L'autre fragment épique du jeune Rodriguez Cao est un hommage à don Juan d'Autriche et une image de ce héros au milieu de la bataille des Alpujaras. On croirait lire par moments une page retrouvée de *la Jérusalem délivrée* du Tasse que, dans une heure de sévérité, le poëte aurait re-

tranchée de son œuvre. Sans doute, en examinant les vers d'un peu près, on y découvrira une certaine redondance dans la période, quelque incohérence dans les images. C'est comme un de ces premiers jets que le poëte produit dans un moment d'inspiration, et qu'il reprend ensuite à loisir pour les resserrer et les amener à leur forme dernière. Mais n'est-ce rien, je vous le demande, qu'un enfant ait produit du premier coup quelque chose qui ressemble à ces vigoureuses ébauches? Saluons donc dans Jésus-Rodriguez Cao une des espérances de la muse espagnole[1].

Mais Fernan Caballero, allez-vous me dire, est-ce que vous ne nous en parlerez pas? Rassurez-vous, je ne l'oubliais point. La porte de Fernan Caballero est, en effet, une des premières auxquelles je suis allé frapper en arrivant. J'ai trouvé l'illustre romancier où je l'avais laissé, il y a deux ans, assis à sa petite table et écrivant, entouré des livres de son docte père. Est-ce un roman nouveau qu'il nous faut attendre de sa plume, plus alerte que jamais? J'ai peur que non, et, je l'ai déjà dit, la célébrité, en venant chercher Fernan, qui volontiers l'eût évitée, lui a joué un mauvais tour. Sa bonté inépuisable l'a livré sans défense à tout recueil qui, pour accréditer ses débuts, a besoin d'une page éloquente. De là une multitude de perles précieuses que Fernan sème autour de lui sans les compter. C'est ainsi que dans une humble Revue, qui déjà peut-être n'existe plus, j'ai découvert une délicieuse petite nouvelle ayant pour titre : *le Vœu d'un soldat à Notre-Dame du Mont-Carmel*. Dans un autre recueil dont j'ignore la destinée, je

[1] Encore, hélas! une espérance trompée! On m'écrit de Madrid que le jeune Jésus-Rodriguez Cao vient d'être brusquement enlevé à sa mère et à l'Espagne. Un oncle, qui avait jusqu'ici dirigé ses études avec un dévoûment tout paternel, s'occupe, en ce moment, à réunir, pour la consolation de sa famille et de ses amis, tout ce qui mérite d'être publié dans les essais de cette muse précoce. A. DE L.

lisais hier une autre nouvelle très-touchante : *les Femmes chrétiennes ;* dans un autre encore, une simple anecdote, *l'Histoire d'une robe,* où la leçon est donnée avec un charme attendrissant. Un autre jour, peut-être traduirai-je un piquant dialogue où la justesse de la pensée le dispute à la grâce de la forme, et que l'ingénieux moraliste intitule avec une gravité ironique ; *Études sur l'homme.* Tout cela est vif, animé, pathétique, vrai par-dessus tout. Mais que j'aimerais mieux, et vous aussi, un de ces grands et beaux récits comme la *Gaviota,* comme *Clemencia,* comme *Simon Verde,* où dans le développement d'une fable attachante se succèdent des scènes de mœurs pleines de variété, où se noue et se dénoue un drame énergique et simple ! Mais patience, c'était peut-être un de ces récits-là que Fernan écrivait le jour où je le surpris à sa petite table, et peut-être ai-je été ce jour-là un de ces importuns que sa gloire lui attire et qui auront un compte sévère à rendre à la postérité.

Mais Fernan n'est pas le seul écrivain supérieur qui soit venu chercher à Séville un asile contre la gloire. J'y ai revu la Corinne espagnole, une des reines de la poésie moderne dans ce pays, doña Gertrudis Gomez de Avellanéda. Après avoir rempli Madrid de l'éclat et du bruit de ses succès, doña Gertrudis est partie pour la Havane, sa terre natale, et, devenue veuve, elle a voulu revoir l'Espagne et s'est arrêtée à Séville. S'y arrêter, c'est courir grand risque de ne pouvoir plus en sortir. Il y a maintenant quatre ans que doña Gertrudis est débarquée à Séville, et elle y est encore. Dirai-je qu'elle cherche à y oublier ses triomphes de Madrid et de Cuba ? ce serait méconnaître ce génie peu fait pour la solitude et le silence ; il serait plus juste de dire qu'elle y repose ses ailes un peu fatiguées. Elle en avait laissé traîner le bout dans la mer agitée de la politique, ce qui lui a procuré quelques ennemis, quand le poëte jusque-là n'avait eu que des

admirateurs. Poëte dramatique, lyrique, élégiaque, auteur de romans, doña Gertrudis a eu, dans tous les genres, des succès qui allaient bien à sa beauté imposante et fière. Quoique sa renommée date déjà d'une époque assez éloignée, elle est encore très-belle, et, comme son talent n'a rien perdu de son premier éclat, les vers étant restés jeunes, il n'y a pas de raison pour que l'auteur ne continue pas à l'être aussi.

Terminons par une nouvelle qui n'intéresse pas moins les arts que la littérature. Vous souvenez-vous de ce livre admirable que l'on croyait à jamais perdu, et qui fut enfin retrouvé par cet heureux chercheur qui venait de nous restituer le vrai portrait de Cervantes, don Jose-Maria Asensio? Je veux dire quelques mots de ce recueil de portraits et de notices des personnages illustres du seizième siècle, les uns dessinés, les autres écrites par le peintre Pachéco, le premier maître et plus tard le beau-père de Velasquez. Je l'ai vu ce merveilleux manuscrit, je l'ai tenu dans mes mains, et je puis enfin en parler en pleine connaissance de cause. Il existait, on le savait, en partie du moins, au commencement de ce siècle, mais on ignorait ce qu'il était devenu, et on ne connaissait plus qu'une copie incomplète du texte. On m'avait écrit qu'il avait reparu dans les mains de Jose-Maria Asensio, et j'arrivais à Séville avec le désir ardent de voir enfin cette merveille.

Asensio n'est pas de ceux qui tiennent la lumière sous le boisseau, et cette joie rare qui m'attendait, mes lecteurs l'auront à leur tour, car le livre sera publié, le possesseur en a pris avec lui-même et avec Pachéco le généreux engagement. Mais aura-t-il recours à la gravure ou à la photographie? c'est ce qu'il n'a point encore décidé.

C'est un petit in-folio pauvrement relié; il contient, je crois, soixante-quinze portraits et autant de notices, écrites de la main même de Pachéco, avec une perfection qui rap-

pelle nos grands calligraphes du dix-septième siècle. C'est admirablement *peint*, c'est le cas de le dire de la partie littéraire comme de l'autre. La collection devait être beaucoup plus considérable, et une partie en aura été dispersée, sinon du vivant de Pachéco et par lui-même, au moins dès le lendemain de sa mort. Il s'était réservé lui-même de faire un choix et de n'y comprendre que les vrais illustres. Mais de ceux-là même un certain nombre manque ici. Quelquefois c'est la notice qui est absente, d'autres fois c'est le portrait qui n'est plus là. Contentons-nous de ce que le temps a épargné; c'est bien assez précieux comme cela.

Ces portraits, tous en buste, ont environ huit pouces de hauteur, ce qui en donne deux pour la tête, et chacun est placé dans un cadre figuré, chargé d'emblèmes à la plume, qui rappellent le trait spécial du talent ou du caractère. Les poëtes, en particulier, portent une couronne de laurier. Au-dessus de chaque portrait est un verset de l'Écriture, qui est un premier résumé de la vie du modèle et parfois un jugement. Quant à la figure, elle est dessinée au crayon rouge et noir, avec une finesse qui est presque de la miniature, et avec une vivacité d'expression qui n'a encore rien perdu de la flamme première. Il y a là des yeux qui parlent encore après bientôt trois siècles; des lèvres, celles de Quévédo, par exemple, d'où on jurerait qu'on a vu partir le trait acéré de l'épigramme. Il semble que Louis de Grenade va réciter une page de ses œuvres immortelles, et dans le regard profond de Louis de Léon, on croit lire ce commencement de sa belle ode :

> Que descansada vida
> La del que huye el mundanal ruido !

car ces trois beaux génies sont dans le recueil, et on y re-

trouvera leurs traits véritables qui, dans l'origine sans doute, empruntés au livre de Pachéco, ne nous étaient arrivés qu'après mille altérations.

A la mort de Pachéco, le recueil devait être bien près d'être achevé, car le titre en est déjà fait. Pourtant, même dans ce qui reste, il y a des lacunes qui ne sont pas l'œuvre du temps. Dans plus d'une notice la phrase demeure suspendue, et la page blanche semble attendre que l'auteur reprenne la plume. Il y a tel portrait où le nom manque, mais Asensio est homme à le retrouver, et il a déjà, si je ne me trompe, déchiffré plus d'une des énigmes que présentent ces feuilles jaunies.

J'en ai dit assez pour enflammer la curiosité de tous ceux qui aiment ces rares et éloquents témoignages d'une grande époque et d'une grande nation sur elles-mêmes. Mais pour les lettrés qui veulent tout savoir, laissez-moi vous raconter maintenant comment le manuscrit a été retrouvé : c'est encore une page des mœurs de l'Espagne.

On savait le nom du possesseur de ce manuscrit, don Vicente de Avilés. Il habitait une petite ville de l'Andalousie, au pied de la Sierra-Morena, *dont je ne veux pas*, aujourd'hui du moins, *me rappeler le nom*, soit pour ménager un coin de mystère dans mon récit, soit plutôt pour ne pas donner à la malice humaine la tentation de soulever un voile que la charité doit tenir abaissé sur la mémoire des morts. Comment ce trésor était-il venu aux mains de ce Vicente de Avilés? Par héritage sans doute. Il en savait le prix, et plus d'une fois il avait été en marché avec des étrangers pour le leur céder. Il mourut presque subitement ; mais il eut encore le temps de dire à ses héritiers (il n'avait que des neveux) qu'il avait caché le meilleur de son bien, c'est-à-dire le manuscrit de Pachéco et une certaine quantité de

bijoux. Quand le bonhomme fut mort, les héritiers fouillèrent avec soin toute la maison, mais sans rien découvrir, et ils durent se contenter d'une simple copie du texte de la *description*, que Vicente de Avilés avait faite à tout hasard.

Sur ces entrefaites, arrivèrent de Séville deux amateurs qui, ne sachant rien des précautions de Avilés, se flattaient que les héritiers ne demanderaient pas mieux que de se défaire d'une propriété à laquelle ils devaient préférer le moindre *grain de mil*. Ils furent un peu bien penauds en apprenant ce qui s'était passé, mais ne se décourageant pas, ils demandèrent à tenter à leur tour l'aventure. « Cherchez, leur dit-on, et si vous trouvez, les bijoux seront pour nous, le manuscrit pour vous. » Les bonnes gens ne se doutaient pas que, parmi les trésors cachés, le plus précieux était sans contredit le volume.

Je laisse à penser si nos deux paladins ménagèrent leur peine. Ils sondèrent les murs, soulevèrent les parquets, remuèrent les tuiles du toit, regardèrent derrière tous les fagots, retournèrent tous les tiroirs ; ils auraient volontiers vidé les tonneaux de vin et les *tinajas* d'huile. Rinconete et Cortadillo, entrés la nuit dans la maison par la fenêtre, ne l'auraient pas mieux mise à sac, en l'absence des maîtres. Tout fut inutile, et l'unique prix de tant de recherches fut une copie de la copie, que nos deux amateurs obtinrent la permission de prendre. C'est cette copie que M. Bueno eut la bonté de me faire lire en 1849, et dont j'ai parlé dans mes premières études sur l'Espagne.

Don José Maria Asensio a bien voulu me dire que c'était ce que j'avais écrit au sujet de cette copie qui avait excité en lui le désir d'éprouver s'il ne serait pas plus heureux que J. José Bueno et son compagnon. Pardonnez-moi, je vous prie, de ne pas oublier ce détail, qui me fait jouer un rôle dans la grande découverte. Ce n'est pas tout à fait

celui d'un personnage muet; mais, si humble qu'il soit, je m'en contente.

Asensio eut une idée, c'est que le manuscrit ne s'était pas trouvé dans la maison, par la raison toute simple qu'il n'y avait jamais été caché; il crut plutôt à un dépôt. Mais comment découvrir un dépositaire qui avait eu le temps de parler et qui se taisait? Un secret enterré dans le cœur d'un homme sans foi y est quelquefois plus profondément enseveli que dans les abîmes de la mer. Persuadé toutefois qu'il était sur la piste de la vérité, Asensio résolut de ne pas s'en séparer. Mais c'était sur les lieux mêmes qu'il fallait la suivre; et quitter ses clients, abandonner ses affaires de tous les jours, il ne pouvait y songer. Pouvait-il d'ailleurs aller s'établir dans une petite ville où sa présence eût éveillé l'attention et provoqué des commentaires? Averti par sa conscience, le dépositaire infidèle se fût d'autant plus tenu sur ses gardes. Il fallait donc envoyer là quelqu'un, mais qui? Il y a, en Andalousie, un certain nombre d'individus qui semblent créés et mis au monde pour ces petites missions diplomatiques. Ce sont des gens qui n'ont jamais pu mener une carrière jusqu'au bout, mais qui, ayant mis un pied dans toutes, trouvent toutes les portes entr'ouvertes, et comme d'ailleurs la nature les a doués d'un flair particulier, ils sont merveilleusement propres à toute espèce de chasse. Il y aurait un chapitre à écrire sur ces marrons de la petite diplomatie, dont Figaro est le très-légitime ancêtre, dénicheurs de merles, éventeurs de mèches, aussi disposés à acheter qu'à vendre, habiles surtout à tirer à droite quand ils visent à gauche. Ils mènent une vie singulièrement errante, et où on les voit apparaître, le plus souvent c'est où on les attendait le moins. Ils vont de village en village, regardant partout, entrant en relation avec tout le monde, et, pendant qu'ils vous parlent, atta-

chant leur regard sur le bijou que vous portez. Nul ne sait mieux arracher doucement à la veuve son dernier souvenir. Quand le cœur résiste encore trop vivement, ils s'en vont, laissant l'hameçon derrière eux, et ils auront l'art de faire désirer leur retour. Ils sèment en se dérobant, prêts à se montrer de nouveau, dès que l'épi sera mûr. Tel qui les a repoussés avec indignation, s'il les voit revenir quand le besoin se fera sentir, les accueillera avec reconnaissance et s'imaginera peut-être qu'ils ne sont revenus que pour lui rendre service. Il y a partout de ces gens-là; mais en Andalousie, ils ont une certaine grâce d'esprit qui en fait de vrais personnages de comédie, quelque chose qui tient le milieu entre l'homme d'affaires et le bohémien, ayant de l'un cette subtile pratique des lois qui inquiète le client, ayant de l'autre cet art de le surprendre et de l'enlacer pour le dépouiller à leur aise. Ce n'est pas un portrait, Dieu m'en garde! que j'ai voulu faire ici; c'est un type dont je cherche à marquer les caractères principaux.

J'ignore de qui se servit Asensio dans cette circonstance, mais ce fut de quelqu'un, à coup sûr, doué de tout ce qu'il fallait pour mener à fin l'aventure. Il lui fit de bonnes conditions, et notre homme vint s'établir sans bruit, et sous un prétexte quelconque, dans l'unique auberge de la petite ville dont nous avons parlé. Tout en ayant l'air de s'occuper de ses affaires, il causait volontiers; mais ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'il permit à la conversation de s'arrêter sur Vicente de Avilés. Un jour il parlait de lui, le lendemain c'était de ses neveux. Il mettait un soin particulier à laisser parler les autres, et les digressions ne lui déplaisaient pas, surtout lorsqu'à propos d'Avilés quelque contemporain du bonhomme parlait des relations de celui-ci. C'était même alors que, sans en avoir l'air, notre chercheur écoutait avec le plus d'attention. Il apprit ainsi que

le dernier survivant de ses amis avait suivi de près Avilés dans la tombe. Cette nouvelle le déroutа fort. Cependant, avant de renoncer à pousser plus loin ses investigations, il tenta une démarche auprès des héritiers, et alla leur demander s'ils avaient quelque nouvelle de l'introuvable manuscrit. On lui raconta tout au long l'histoire de toutes les recherches qui avaient eu lieu dans la maison. Mais toutes ces démarches ayant donné aux neveux une haute idée du trésor égaré, ils offrirent ingénument de céder leur copie pour six mille réaux. Notre chasseur de manuscrits leur rit au nez et s'en retourna à son auberge. Là il se mit à réfléchir sérieusement, et, jugeant toute chance perdue, il écrivit à Asensio qu'il allait reprendre le chemin de Séville.

Il avait de l'humeur en faisant ses paquets. L'hôte s'en aperçut et lui en demanda la cause. Le diplomate à bout de voie, qui ne croyait plus avoir de mesures à garder, répondit qu'il était venu pour une certaine affaire et qu'il voyait bien qu'il perdait son temps. « Quelle affaire encore? » demanda l'hôte. L'hôte, en Espagne, surtout dans les petits endroits, est encore cousin germain de ceux du *Don Quichotte*. Il a sa petite importance locale et se mêle volontiers des affaires de ceux qu'il loge. Assis, le soir, devant sa porte, où s'arrêtent un instant ceux qui passent, il entend bien des choses qu'il rapproche en silence et dont il se souvient dans l'occasion.

A la question de l'hôte, l'envoyé répondit : « Un maudit livre que je cherchais! — Un manuscrit? — Oui, un manuscrit de Pachéco. » Et il laissa échapper ce nom comme se parlant à lui-même. L'hôte savait-il seulement s'il y avait eu un Pachéco au monde? Il le savait cependant si bien, qu'il répliqua : « Que ne parliez-vous donc? je vous aurais dit où il est : c'est l'archiprêtre qui l'a. » Et là-dessus, il lui raconta l'histoire que voici :

Don Vicente de Avilés avait vendu le volume mille livres sterling à un Anglais qui partait pour Malaga et qui devait venir le reprendre. Ennuyé de l'attendre, ou on ne sait pour quel autre motif, Avilés confie le manuscrit à un ami, avec des bijoux d'une assez grande valeur. Le lendemain il meurt subitement. L'ami fut tenté de garder le dépôt. Il se dit que le défunt n'avait point d'enfants, et cette réflexion le perdit. De temps en temps, il allait à Séville vendre un bijou et s'en revenait. Il ne lui resta bientôt plus que le manuscrit, qu'il ne pouvait vendre sans attirer l'attention. La mort le tira d'embarras. Mais il avait une femme qui ne se vit pas plutôt seule chargée de cette lourde responsabilité, qu'elle eut peur et recula. Elle alla porter le manuscrit à son confesseur, en le priant de le rendre. Les restitutions sous cette forme sont très-communes en Espagne. Le prêtre à son tour se sentit fort empêché. En recevant le manuscrit, les héritiers d'Avilés ne lui demanderaient-ils pas compte des autres valeurs? Il eut un moment la pensée de brûler le dépôt. C'était une manière d'en finir. De tous les dangers que le précieux livre courut, celui-ci fut à coup sûr le plus grand. On frémit à l'idée que, pour échapper à un soupçon que le devoir ordonnait d'affronter, et qui fût aisément tombé devant le caractère sacré du nouveau dépositaire, pour peu qu'il s'y fût joint d'autorité morale, un tel chef-d'œuvre pouvait à jamais disparaître.

Les choses en étaient là, et le prêtre hésitait encore, à l'époque où arriva le mandataire secret de José Maria Asensio. On pense bien qu'il ne songea plus à partir. Dès le lendemain, il se présentait chez le scrupuleux ecclésiastique. Celui-ci nia qu'il eût rien reçu. Le visiteur, sûr de son fait, ne se tint pas pour battu, et se promit bien de revenir. Il n'en eut pas le temps, le prêtre étant mort subitement; il semblait que ce manuscrit portât malheur à quiconque y

mettait la main. L'archiprêtre, en mourant, avait sans doute ordonné que le dangereux dépôt fût rendu aux héritiers de Vicente de Avilés; car notre homme apprit en même temps et la mort du dépositaire et la réapparition du manuscrit. Il s'empressa de retourner chez les héritiers qui, cette fois, l'accueillirent avec une joie mal contenue. La somme qu'ils demandèrent n'avait rien d'exorbitant et n'était pas pour ruiner un amateur. Consulté par le télégraphe, José Maria Asensio donna son assentiment, et le traité fut conclu. Quand le manuscrit arriva à Séville, son nouveau possesseur eût gagné un grand procès pour le duc de Medina-Céli qu'il ne se fût pas senti plus fier. A coup sûr, il en eût été moins heureux.

Cette lune de miel dure encore, et tout ce qu'il a été tenté depuis par les éditeurs, les amateurs, les académies, pour enlever cette perle du cabinet d'Asensio, n'a servi qu'à rendre sa jouissance plus vive. La merveille ne sortira de ses mains que pour passer dans celle de tout le monde. Il s'est réservé l'honneur de la répandre, et, n'en étant pas le père, il veut du moins en être le parrain.

Je vous promets un billet de faire part.

XIII

DON FERNANDO DE GABRIEL Y RUIZ DE APODACA

Dans l'ancienne Espagne, le poëte était presque toujours prêtre ou soldat. — Il en est souvent encore de même dans l'Espagne moderne. — Don Fernando de Gabriel est un officier supérieur d'artillerie. — Caractère général de ses poésies. — Distinction aristocratique. — Pureté exquise de la forme. — Prologue. — Comment un démocrate espagnol entend la démocratie. — Don Luis Segundo Huidobro. — Fragments de son prologue. — Analyse du recueil de don Fernando de Gabriel et traduction de plusieurs morceaux [1].

Je me souviens toujours de l'étonnement avec lequel les lecteurs français apprirent, par quelques lignes d'avertissement placées en tête des premiers vers d'Alfred de Vigny, que l'auteur d'*Héléna*, qui allait être bientôt celui d'*Eloa* et de *Moïse*, était un lieutenant d'infanterie, en garnison à Courbevoie. La chose eût paru toute naturelle en Espagne où, de tout temps, et même de nos jours, les poëtes ont été

[1] *Poésias* de don Fernando de Gabriel y Ruiz de Apodaca, caballero profeso del habito de Alcantara, comandante de artilleria, etc. 1 vol. in-8°. Sevilla, 1865. Libreria de J.-N. Geofrin.

souvent des gens d'épée. Il y a peu de rêveurs en Espagne ; prêtre ou soldat, le poëte y a été presque toujours homme d'action. Entre deux sermons ou entre deux leçons, Louis de Léon écrit ses divines odes ; entre deux étapes, le soldat écrit son poëme, une épopée, quand il s'appelle Alonso de Ercilla, une ode anacréontique, quand il est simplement le colonel Cadahaso.

C'est un commandant d'artillerie que le poëte dont j'annonçais le recueil dans l'un de mes chapitres précédents, et que je me propose, dans celui-ci, de faire un peu mieux connaître. L'auteur de ce remarquable volume, don Fernando de Gabriel y Ruiz de Apodaca, est un chevalier d'Alcantara, et il a dans les veines le sang d'un des derniers vice-rois du Mexique. Je ne crois pas, cependant, qu'il soit tenté d'aller réclamer pour lui-même ou pour sa famille la couronne si tragiquement tombée avec la tête de Maximilien, et qu'un autre poëte espagnol, Zorilla, y eût affermie sans doute, si les beaux vers suffisaient pour cela. Mais j'aime à rappeler tous ces titres, pour que nul ne s'émerveille des sentiments chevaleresques et aristocratiques qui éclatent à chaque page de ce livre. A bon droit plutôt devrait-on s'étonner si Fernando de Gabriel étant qui il est, sa Muse avait d'autres instincts. Et déjà j'entends, en France, la critique se récrier; elle a déjà commencé à le faire en Espagne, de ce qu'en plein dix-neuvième siècle, dans ce courant démocratique qui emporte tout, il se rencontre encore des poëtes pour chanter ce qui semblait avoir disparu pour jamais. Et pourquoi pas? Je plaindrais le poëte, s'il prétendait par là contenir le torrent. Je ne suis pas de ceux qui croient qu'on arrête l'irrésistible. Puisque Dieu permet aujourd'hui cette évolution des choses humaines qu'on appelle la démocratie, je ne vois d'autre parti à prendre que de se soumettre, sauf à faire au fleuve un lit

assez profond pour qu'il n'emporte pas ses rivages. Seulement d'où vient-il ce fleuve? De la montagne sans doute; et si le poëte, en se retournant, aperçoit sur les hauteurs d'où tombent les grandes eaux les grandes ruines qu'elles y ont faites, est-il donc si coupable de jeter à ces dernières un regard de sympathie et de les chanter encore d'en bas, surtout si ce mélancolique regard ne l'empêche pas de vivre de la vie et des idées de son temps, de parler sa langue, d'épouser toutes ses nobles causes? Quel est d'ailleurs le vrai poëte, sinon celui qui chante ce qu'il a dans le cœur? et s'il y a conservé le culte du passé, le condamnerez-vous à renier sa foi pour prendre la vôtre? Les beaux hymnes que vous entendrez alors, et comme les âmes seront émues! Libre à chacun de choisir son poëte, mais le poëte, lui, obéit à l'inspiration que Dieu lui envoie. Elle est faite de ses idées, de ses croyances, de ses impressions, et on sait ce qu'il y a d'involontaire dans tout cela. Le poëte ne doit compte à la critique que de l'art qu'il apporte à l'expression de sa pensée et du sentiment moral qui doit la dominer. Mais de quelque côté que l'inspiration s'incline, il va sans dire qu'elle se puise aux éternels instincts de de l'âme humaine, et ces instincts sont de tous les temps.

D'un autre côté, quand il se rencontre un poëte qui, appartenant à son époque sous beaucoup de rapports essentiels, reste fidèle par d'autres côtés également sérieux aux traditions, aux croyances et aux sentiments du passé, c'est qu'il y a aussi parmi les lecteurs un grand nombre d'âmes qui, ainsi que lui, ont gardé le religieux souvenir de ce qui s'en va. Autrement il faudrait croire que le monde, au lieu d'avancer en se transformant, finit et recommence sans cesse, et comme c'est le contraire qui est la loi du genre humain, quoi de plus naturel que les poëtes, ces vibrants

échos de l'âme humaine, rendent de préférence le son qui les a émus davantage? Ils seront plus ou moins populaires, suivant qu'ils auront plus ou moins chanté à l'unisson de la passion du siècle. Mais qu'importe? la question n'est pas là. Le nombre donne la célébrité plutôt que la gloire. Chaque poëte a son public. Élite ou multitude, c'est à lui qu'il s'adresse, et n'eût-il remué qu'une âme, sa mission est accomplie.

Ce sera, si vous le voulez, pour l'élite et le petit nombre que Fernando de Gabriel aura écrit.

Si quelque jour vous allez à Séville, et que, remontant la rue San Vicente, vous remarquiez, à gauche, une maison spacieuse et qui se distingue de ses voisines par une élégante simplicité, et par des ornements délicats où le marbre se mêle aux fleurs; si, jetant un coup d'œil dans le Zaguan, vous apercevez, au delà, un patio de marbre au milieu duquel se dresse une statue, et que vous demandiez qui habite cette poétique demeure, on vous eût dit, il y a un an : c'est le commandant d'artillerie, on vous répondra, aujourd'hui : c'est le poëte don Fernando de Gabriel. Cette maison, par la distinction de l'ensemble, par le fini et le curieux des détails, est l'image même du recueil dont je parle, et la comparaison est d'autant plus naturelle, que maison et poésies sont nées de la même inspiration. Allons plus avant, s'il vous plaît, et passons le seuil; aussi bien la grille s'ouvre d'elle-même. Que trouverons-nous dans ce logis? Quelque chose de plus rare encore que les beaux vers : une famille heureuse et chrétienne, un père de famille jeune encore, et d'une charmante et expressive figure, une belle jeune mère et deux jolis enfants. Ouvrez le recueil et lisez, et dites-moi si ce n'est pas le même tableau, si ce ne sont pas les mêmes personnages : le chef de famille, le soldat, le chevalier d'Alcantara, le député aux cortès, la

fiancée, plus tard l'épouse, aujourd'hui la mère, les enfants enfin. Désormais ma tâche est facile.

Mais disons d'abord quelques mots du prologue. Il n'est pas du poëte, mais de l'un de ses amis, selon l'usage espagnol. Et croit-on que don Fernando soit allé choisir ce parrain de sa Muse parmi ceux qui auraient pu, avec le plus d'autorité, se porter garants devant ses lecteurs de ses opinions politiques, littéraires, religieuses? Loin de là, il a pris dans son intimité un de ceux qui ont le plus franchement accepté les idées modernes. C'était la meilleure manière de prouver que ces idées n'avaient pas en lui un irréconciliable ennemi. Don Luis Segundo Huidobro, l'auteur de ce prologue, est un démocrate, mais comme peut l'être un véritable Espagnol. Écoutez-le plutôt. Je me fais un vrai plaisir de traduire ce passage, et parce qu'il pose bien la question, et parce que ce m'est une occacion de rendre hommage, en passant, à un homme distingué que le souci de la famille et des affaires a pu détourner de la culture active des lettres, mais qui en a gardé, on le verra tout à l'heure, un sentiment élevé.

« L'idée démocratique, dit don Luis Huidobro, est certainement, après l'idée catholique et subordonnée à celle-ci, la vérité qui apparaît avec le plus d'évidence à celui qui écrit ces lignes. Ceux-là le savent, quoique en petit nombre, qui, dans le sein de l'intimité, ont pu connaître ses pensées et ses convictions. Ce sont celles d'un homme qui, pour éviter de se conformer servilement au *Credo* d'aucun parti, ne recherche ni n'accepte les occasions de les produire sur le terrain pratique de la discussion politique...

« L'idée démocratique, pour ceux qui ont formé leurs opinions dans l'atmosphère ardente des cafés, des clubs et des journaux, est, en général, l'exécration de toute forme sociale, ancienne ou moderne, qui ne s'ajuste pas à leur

idéal préconçu. C'est l'orgueilleuse assertion qur l'humanité entière a manqué de sens commun, depuis la mort du dernier des Gracques jusqu'à la naissance du philosophe de Genève, et que celui-ci a retrouvé dans sa tête les titres de la dignité et des droits de l'homme, complétement égarés sur la terre ; c'est l'exécration systématique des papes, des rois, des chefs des aristocraties, de tous ceux enfin qui ont conduit ou prétendu conduire les peuples sans les convoquer chaque matin, sur la place publique, pour leur demander leur avis; c'est, chez un grand nombre, la plus déplorable confusion des notions historiques, jusqu'à faire un démocrate de Brutus, l'orgueilleux défenseur des prérogatives patriciennes, et un tyran de César, le grand démocrate et le grand tribun ; c'est, chez quelques-uns, heureusement peu nombreux désormais, un instinct de fureur vengeresse contre tous ceux qui s'opposent à la réalisation de leurs projets dévastateurs, et contre toutes les supériorités de l'Église et de l'État ; l'apothéose enfin de Robespierre et de Marat, la théorie de la guillotine comme élément réformateur.

« Mais, pour celui qui a élaboré ses convictions et ses croyances sociales et politiques loin de l'arène de la discussion active, trop souvent obscurcie par la poussière que soulève la lutte des passions et des intérêts contraires ; pour celui qui n'a demandé des inspirations qu'à sa propre raison et des leçons qu'à la philosophie et à l'histoire, cette grande maîtresse de la vie pratique, l'idée démocratique est chose fort distincte, qui n'exclut ni l'admiration ni la sympathie pour d'autres formes et d'autres institutions qui lui sont complétement antithétiques. A ses yeux, la démocratie, comme forme politique et sociale, est l'idéal, le *desideratum*, la limite absolue de l'évolution progressive de l'humanité, idéal lointain, tardivement et difficilement réa-

lisable, vers lequel on ne marche avec sécurité que par la voie du progrès chrétien, rationnel, pacifique; idéal qu'ont suivi, sans le savoir et sans le vouloir, tous ceux qui, dans leurs époques respectives, ont fait avancer l'humanité, quelque forme transitoire qu'ils lui aient imposée. Sous ce point de vue, tous les hommes, tous les peuples, toutes les institutions civilisatrices ont préparé les voies de la future démocratie et ont bien mérité d'elle : l'aristocratie romaine, en réalisant l'unité matérielle du monde antique ; l'empire des Césars, en réalisant son unité sociale ; les barbares, en dissolvant cette unité sans l'anéantir, pour donner naissance aux nouvelles nationalités, indépendantes et distinctes, mais unies par des liens communs ; l'aristocratie féodale, en créant un principe d'organisation au lieu du chaos et de l'anarchie; les empereurs de Souabe et de Franconie, en formant un nouveau centre d'unité dans le fractionnement de la féodalité ; les papes guelfes, en défendant la liberté des esprits contre la force brutale ; les universités, les ligues, les confréries, en inaugurant l'organisation et l'émancipation de l'État; l'absolutisme même, devenu général au seizième et au dix-septième siècle, en brisant l'autorité du privilége né de la tradition, et en préparant l'unité sociale ; les révolutions, en brisant les résistances matérielles pour ouvrir la voie à la pratique des idées nouvelles; la religion et la science par-dessus tout, en effectuant l'unique progrès véritable, constant et éternellement bienfaisant : l'éducation de l'humanité. Pour peu ainsi que l'on envisage la politique du point de vue de la science, la science du point de vue de l'histoire, et l'histoire du point de vue du progrès, il est permis d'être démocrate et en même temps de sympathiser avec tout ce qu'il y eut de grand, tout ce qu'il y eut de noble, tout ce qu'il y eut d'utile dans les générations passées, et de chanter des

hymnes à César et à Alaric, à Charlemagne et à Grégoire VII, à Guillaume Tell et à Isabelle la Catholique ; il est surtout permis de comprendre et de saluer avec respect toutes les grandes figures de l'histoire nationale, sans les rabaisser ni les rapetisser au gré des passions mesquines de l'esprit de parti ; de reconnaître et d'applaudir les immenses services rendus par les classes privilégiées, dans l'œuvre du pays reconquis et de la civilisation nationale, tout en croyant que le privilége a fait son temps, comme fait social ; de prendre en pitié enfin les déclamations de certains écrivains populaires ou populaciers contre les évêques des conciles goths, contre les *Riches-Hommes* et les *Infansons* d'Aragon et de Castille, contre les priviléges et la prépotence des ordres militaires et monastiques, et même contre le pouvoir absolu, rigide, indiscutable d'un Charles-Quint et d'un Philippe II. C'est avec ce même sentiment que nous écouterions un jeune homme qui, parvenu à la force de l'âge, riche de santé, de science et de biens de tout genre, maudirait le joug sous lequel, enfant ou adolescent, l'ont retenu ses parents, ses maîtres, son tuteur, en maintenant son inquiète et incertaine intelligence sous la discipline de l'éducation, en comprimant ses passions précoces et en administrant sa fortune avec prudence, à l'abri de sa capricieuse inexpérience[1]. »

Je serais, je l'avoue, plus démocrate que je ne le suis et ne le serai jamais, que j'entrerais sans défiance dans un monument devant lequel celui qui l'a construit a laissé élever un pareil portique. Je me suis demandé si, à tout

[1] Pendant que nous écrivions ces lignes, ce jeune homme, d'un sens si droit et d'un mérite si rare, était enlevé par une insolation à l'amour de sa famille et à l'estime de toute une province. — « Il était, me disait hier encore une personne grave qui le connaissait bien, il était destiné à devenir le premier citoyen de Séville. » A. de L.

prendre, ce portrait du vrai démocrate au dix-neuvième siècle n'était pas celui du poëte que je lisais. Je le trouvais, en effet, si enthousiaste des conquêtes de la civilisation moderne, que dans les hymnes qu'il chante à l'ancienne, je sens par-dessus tout l'amour d'un fils respectueux qui, s'il donne plus de son cœur au passé, garde plus de son esprit au présent.

C'est ce que mettra en pleine lumière une rapide analyse de ce livre.

La religion, la famille, la patrie, les arts, les lettres, chacun de ces grands intérêts de l'âme et de la vie a sa page dans ce recueil. Je serais en peine d'y trouver une gloire de l'Espagne moderne que le poëte n'ait pas célébrée. Si un régiment qui revient de Tétuan traverse Séville au pas de charge, Fernando de Gabriel sera le premier sur son passage pour saluer par de beaux vers le drapeau déchiré par la mitraille. Si Séville élève tardivement une statue à Murillo, je retrouve notre poëte au pied du monument, exaltant le grand peintre en des octaves pleines et fermes; et il trouvera l'art de rajeunir un sujet qu'on pouvait croire épuisé, en racontant que, passant à Paris, il a assisté à cette mémorable lutte où la France, l'Angleterre et la Russie se disputaient à prix d'or le chef-d'œuvre du maître. La toile immortelle demeura à la France, et M. de Nieuwerkerke sait à quel prix; mais le vainqueur, ce fut Murillo.

Un des plus beaux morceaux du livre (des juges compétents l'ont signalé avant moi, Ticknor entre autres, du fond de l'Amérique), c'est celui ou le poëte, fier de l'uniforme qu'il porte, invite un ami, artilleur comme lui, mais trop paresseux amant de la muse, à se souvenir de tous ceux qui, avant eux, ont porté à la fois la lyre et l'épée. C'est une brillante revue où chacun de ces poëtes soldats est caractérisé en traits fermes et précis. Détachons-en un pas-

sage ou plutôt rapprochons des yeux du lecteur deux ou trois toiles de cette riche galerie :

« Là, celui qui fut l'orgueil de l'Aragon, Jaime le Conquérant, le héros invaincu, blessé d'amour, soupire doucement ses plaintives chansons; et celui qui régna en Castille, le dixième Alphonse, de si haute renommée, sage monarque, père infortuné, à côté de son luth désolé montre l'épée sans tache. Là aussi, celui qui dompta la superbe de la race maure, l'intrépide infant don Juan, agite les cordes sonores de sa vieille cithare, mais en gardant à son côté son épée de Tolède. Là, Manrique, d'une plainte virile, pleure la fin exemplaire et lamentable de son illustre père, et jamais élégie plus belle, philosophie plus sublime ne laissa si brillante trace. »

A cette pièce d'un accent si noble il faut comparer, dans un genre tout différent, mais très-élevé aussi, celle que le poëte adresse à don José Fernandez Espino, un autre poëte qui, en ce moment même, rassemble aussi ses vers, mais qui est surtout un des doctes maîtres de l'université de Séville. Au bruit des armes a succédé l'écho harmonieux des sages entretiens de l'Académie. Le poëte exhorte son ami à prémunir ses disciples contre le danger des attaques qui, par-dessus les Pyrénées, poursuivent les noms illustres et les antiques institutions de l'Espagne. J'aurais sans doute ici bien des réserves à faire; mais j'avoue que je suis très-frappé de voir comment, aujourd'hui même, dans cette Espagne devenue si libérale, la mémoire de Philippe II trouve dans tous les partis de si obstinés défenseurs. Est-ce que notre légèreté française se serait complétement méprise sur cette grande figure? Je serais tenté de le croire, quand j'entends un grand poëte libéral, M. le duc de Frias, consacrer à la mort de Philippe II une ode magnifique; quand je vois plus tard un des chefs les plus

avancés du parti progressiste, le général San Miguel, écrire dans le même esprit une histoire de ce sombre fils de Charles-Quint. Don Fernando de Gabriel a repris lui-même cette grande cause dans une note étendue qui est une vraie page d'histoire. Il s'indigne, et avec quelque raison, de voir Philippe II comparé à Louis XI, et il faut bien convenir que jamais deux figures plus dissemblables n'ont été rapprochées l'une de l'autre. L'Espagne s'est surtout soulevée de bonne heure contre cette triste et ridicule légende de don Carlos, accréditée chez nous par la nouvelle de Saint-Réal, et depuis dans le monde entier par le chef-d'œuvre de Schiller. Sera-t-il enfin donné à notre époque de la reléguer à jamais dans le domaine de la fable? Me sera-t-il permis à moi-même de rappeler que, même avant que M. de Moüy en eût fait complétement justice dans un livre excellent, j'avais montré, par l'analyse d'un drame hardi du dix-septième siècle[1], que déjà à cette époque, la poésie, d'accord avec les témoignages contemporains, expliquait, comme le fait aujourd'hui l'histoire, la fin lamentable de ce triste fils de Philippe II?

Avec ce sentiment délicat et ombrageux de la gloire et de la gravité castillanes, Fernando de Gabriel dut croire qu'il se trompait de porte (il ne se trompait que de siècle) le jour où il alla prendre séance aux cortès. Brusquement jeté du sein de sa vie paisible au milieu de la tourmente parlementaire, il avait oublié cet axiome français qui mériterait aussi d'être un proverbe espagnol, qu'il ne faut regarder faire ni la cuisine ni la politique. Inquiet et quelque peu scandalisé du spectacle qu'il avait sous les yeux, il sortit pour écrire ce beau « Romance à Fernan Caballero, » un des meilleurs morceaux de son recueil, où il appelle

[1] *L'Espagne religieuse et littéraire.* — L'infant don Carlos et le poëte Enciso, p. 45. (*N. D.*)

l'illustre romancier au secours de la vieille Espagne qui se meurt. Hélas! il ne se doutait pas que par là il fournissait, sans le vouloir, un nouvel argument à ceux qui prêtent à Fernan l'étrange prétention de vouloir *reconstruire le passé*. Le mot a été imprimé en toutes lettres. Celui qui l'a écrit ne s'est pas assez souvenu, en cette occasion, qu'entre écrivains supérieurs on se doit plus d'égards, et qu'il ne manque à Fernan que d'être un homme pour être assis à ses côtés, sur les bancs de l'Académie espagnole. Mais je croirais aussi volontiers qu'il a oublié de lire les œuvres de Fernan. Il peut arriver quelquefois au grand romancier d'interrompre ses beaux récits pour jeter au passé une parole d'amour et de regret. Mais est-ce donc vouloir refaire le passé de toutes pièces que de comparer aux misères morales du présent les austères vertus d'une autre époque? Où Fernan prend-il ses personnages les plus sympathiques? n'est-ce pas tout à côté de lui, dans cette Andalousie où il vit, et à laquelle d'autres critiques l'ont accusé de demander tous ses tableaux? Fernan, j'en conviens, n'aime pas l'insolence démocratique; mais cherchez un écrivain qui ait pour le vrai peuple plus de tendresse, qui éprouve plus de joie à le peindre, qui se plaise davantage à exalter et à mettre en relief ses humbles et héroïques vertus. Vous aimez votre temps, c'est assurément chose permise, mais travaillez donc à nous le faire aimer aussi, et, en attendant, trouvez bon que, sans vouloir ranimer ce qui n'est plus, d'autres rendent justice à ce qui a été. Vous serez le passé à votre tour; tâchez donc de mériter que l'avenir soit juste envers vous.

Mais revenons à Fernando de Gabriel et à ses belles poésies. Je pourrais énumérer encore bien des pièces remarquables; il vaudra mieux que j'en traduise une entière, dans laquelle je trouve réunies toutes les qualités du poëte :

la simplicité, la grâce, la fermeté dans le style, et dans la pensée un essor d'imagination qui s'élève, naturellement et sans effort, de la naïveté familière à la plus haute philosophie.

A MON FILS GONZALO, AGÉ DE DEUX ANS.

« Mon fils, doux enchantement, délice de mon existence, trésor et gloire de ta mère, gage de chastes amours,

« Comme ton candide sourire, miroir d'innocence, de cette innocence que Dieu ne donne qu'aux petits enfants,

« Comme tes pas encore incertains, comme tes paroles qui commencent à laisser voir que déjà tu retiens et observes,

« Comme ce regard de tes yeux brillants où l'on voit poindre et se développer le vif rayon de l'intelligence,

« Flattent mon cœur, s'emparent de ma tendresse et m'aident à mieux comprendre toute celle que je dois à mes parents !

« Quelle plus charmante mélodie que celle qui me ravit, quand le nom de ta mère et le mien commencent à se laisser entendre,

« Dans cette bouche si pure qu'émaillent, comme autant de perles, tes dents de nacre et que ferment tes lèvres de corail ?

« Quelle joie est comparable à celle qui envahit tout mon être, et me ferait dédaigner la faveur du plus grand roi,

« Lorsque, prenant entre mes mains ton front blanc et paisible, que jamais le mal n'oserait effleurer de sa trace impure,

« J'y imprime mes lèvres, et que dans l'amoureux élan

de ta douce tendresse, tu balbuties de caressantes paroles,

« Et renversant sur ma poitrine ta tête adorée, tu enlaces mon col et le presses de tes deux petites mains?

« Ce qui m'enchante, c'est l'accent joyeux par lequel tu manifestes ton contentement, c'est de voir que tu ne montres à personne cette surprise qui éloigne,

« Et que si quelque chose t'émerveille, tu cherches à faire partager à tous ta naïve admiration;

« Ce qui m'enchante, c'est la confiance avec laquelle tu te livres au repos, et l'expression que le sommeil prête à ton beau visage.

« On dirait que ton âme est en rêve parmi les séraphins, et que là-haut, dans le ciel, tu contemples les anges tes frères.

« Ce qui m'enchante, c'est la sincérité qui se reflète dans tes moindres actes; c'est de voir que rien ne déguise ni ne voile tes impressions,

« Que tu pleures quand tu t'affliges, que tu ris quand tu as de la joie, que tu repousses ce dont tu ne veux pas, que ce que tu désires, tu le demandes,

« Et qu'ignorant le péril qui te pourrait menacer, si moins attentifs à te surveiller étaient ceux qui sans cesse t'environnent,

« Et que montrant les fossettes qui se creusent dans tes joues roses, à l'impulsion d'un rire aimable qui chez toi seul n'a rien qui inquiète une mère,

« Épanoui dans ta joie, tu imagines cent folies, et que rien n'est assuré entre tes doigts de ce qu'on laisse à leur portée.

« Parfois, quand je considère avec quelle gaieté tu folâtres, et comme ainsi tu mets le comble au bonheur de mon âme,

« Je voudrais qu'éternellement se prolongeât ton jeune

âge, et que jamais tu ne connusses les dangers de ceux qui le suivront.

« Mais d'autres fois, plus rarement, je te voudrais déjà grand, et digne de ton nom et de tes aïeux,

« Te voir imiter les immortelles prouesses du grand Gonzalo, et porter partout, partout triomphantes, les bannières de la patrie.

« Mais, hélas! quel que soit mon désir, après cet âge il en viendra un autre, et avec lui tant de mécomptes!

« Alors, ô mon doux enfant, que Dieu m'accorde de me trouver à ton côté, pour guider ton inexpérience!

« Car souvent il ne faut qu'un écart de légèreté juvénile pour amasser des malheurs sans nombre et de profonds chagrins.

« Et ainsi, pendant que ta mère, par la foi et le sentiment, gravera dans ton cœur de cire les vérités éternelles,

« Qu'il me soit donné de les graver aussi dans ton intelligence, et de démontrer à ta raison ce que ton cœur aura déjà senti :

« Qu'une seule religion est sainte et véritable, celle qui de tous les hommes a fait des frères en ce monde;

« Celle dont la parole a effacé l'infamie de l'esclavage, et qui d'esclave a transformé la femme en une tendre épouse;

« Celle qui au riche et au puissant commande la sainte charité, et qui au pauvre, à l'infirme, au malheureux, montre un autre monde, un monde meilleur;

« Celle qui, dans les cloîtres, sauva le trésor des lettres, et opposa à la barbarie des Goths une insurmontable barrière;

« Celle qui, aux rois et aux autres, parla toujours d'une voix ferme, et qui, condamnant l'anarchie, condamne aussi le despote;

« Celle qui met la tiare au front de celui qui fut le dernier de son village, si sur ce front elle a vu briller le rayon de la science et de la sainteté;

« Celle qui enfin guidant l'homme, commence par le faire bon, espérant que par là la société aussi le sera.

« Je voudrais également te montrer que donner sa fortune et sa vie pour son roi et pour sa patrie fut toujours la devise de l'homme de cœur,

« Comme, dans ta race même, le témoignent de nobles exemples qui, quelque jour, dans ta mémoire laisseront une trace profonde,

« Et que la règle la plus sûre pour faire le bien sur cette terre, et pour vivre à jamais plus tard dans la demeure éternelle,

« C'est d'aimer d'abord celui dont la droite toute-puissante a tout créé pour toi, depuis l'insecte jusqu'à l'astre;

« C'est de faire ou de ne pas faire aux autres ce dont tu veux ou ne veux pas pour toi-même, maxime sainte qu'un Dieu seul pouvait concevoir!

« Qu'il te rende heureux, ô mon fils! et que cette candeur que tu montres, et que l'expression avec laquelle tu élèves vers le ciel tes beaux yeux,

« Quand ta mère te demande où est Dieu, et que tu lui réponds avec un regard où Dieu semble se révéler en toi,

« Soient un assuré présage de ton honneur et de tes vertus! et béni sois-tu mille fois, ô mon fils! que Dieu mille fois te bénisse! »

Don Fernando de Gabriel est un poëte lyrique. Il a tous les tons de la lyre; il en a les tours imprévus, les belles audaces, les superbes élans. Mais beaucoup d'art aussi et de science se mêle à son inspiration naturelle. On n'a pas à lui reprocher cette rédondance de mots et d'images qui, trop

souvent, dans ce genre, étouffent la pensée sous le luxe de l'expression. Mais parfois, en revanche, on sent un peu trop le travail dans l'artifice du style, et une précision de langage un peu voisine de la manière. La simplicité même a ici parfois quelque chose d'un peu étudié. Mais ces rares défauts, qui ne sont pas ceux d'un écrivain vulgaire, aujourd'hui surtout, disparaissent dans l'ampleur de l'ensemble, et la pensée gagne en relief ce que la forme perd par moment en aisance et en naturel.

Je ne saurais me donner pour juge des artifices de la versification espagnole ; mais de mieux renseignés m'assurent que don Fernando de Gabriel est un maître en cette matière, et qu'il a toujours su approprier heureusement le rhythme au sujet. Je me borne à le répéter après eux.

On dit que, frappé au cœur par les derniers événements de Madrid, le loyal artilleur a brisé son épée. Tous ceux qui ont lu le recueil de ses vers feront des vœux avec nous pour qu'il ne brise jamais sa lyre.

XIV

DON MELCHOR DE PALAU

De l'usage des Prologues en Espagne. — De la poésie populaire. — Existe-t-elle? — Opinion de don Manuel Cañete. — En quoi elle nous semble trop absolue, — Qui est Melchor de Palau. — Ses *Cantares*. — Leur caractère. Analyse et traduction.

En Espagne comme partout, les chênes tombent et ils se remplacent lentement. Les grands poëtes meurent, et ceux qui surgissent se recommandent moins par la puissance et l'éclat que par le charme et la grâce. Ce sont là, du moins, les deux caractères qui frappent d'abord dans un petit recueil de vers qui vient de paraître à Madrid, avec ce titre : *Cantares por don Melchor de Palau*, et sous le patronage d'un membre éminent de l'Académie espagnole, don Manuel Cañete.

Autrefois, en Espagne, et ce n'était point en Espagne seulement, pas un livre ne se présentait au public sans son cortége obligé de noms illustres recommandant le nouveau venu à la sympathie des lecteurs. Entrez dans une bibliothèque et ouvrez le premier ouvrage un peu ancien qui

vous tombera sous la main ; pour arriver à l'auteur lui-même, vous aurez à traverser une forêt vierge d'odes, d'épîtres, de sonnets, d'acrostiches, que sais-je encore? Que de livres qui n'ont plus d'intérêt que par le rapprochement, quelquefois assez piquant, du nom resté obscur de l'écrivain avec celui de ses patrons, désavoués par la postérité ! Parfois hélas! elle s'est jouée des uns comme des autres. Mais, sans aller jusqu'à ce double mécompte, combien d'odes et de sonnets qui ont voulu être des certificats de longue vie, et qui ne sont plus que de froides et languissantes épitaphes fastueusement étalées sur un tombeau vide !

L'Espagne moderne a gardé quelque chose de cette ancienne coutume; mais, chez elle, l'orgueil a pris les allures de la modestie. Ces vers et cette prose dithyrambiques ont été remplacés par un simple prologue, et les plus illustres ne dédaignent ni de l'offrir ni de l'accepter. Prologue est le mot juste ; celui de préface ou d'introduction ne dirait pas précisément la même chose. Le prologue est ici, comme dans le théâtre grec, un personnage qui prend la parole pour annoncer au lecteur ce qu'il va lire. C'est cependant autre chose encore qu'un messager du poëte. C'est habituellement un parrain qui répond de son filleul, ou plus simplement un ami qui présente un ami dans le monde; et la chose se passe dans les livres, à peu près comme dans les salons. Un serrement de main pour celui qui présente, un sourire mêlé de réserve pour celui qui est présenté, et tout est dit. C'est au présenté et au livre de faire ensuite leur chemin eux-mêmes. Les voilà introduits, c'est leur affaire de se faire lire ou retenir. Quant à l'ami et au prologue, chacun d'eux a fait son devoir : c'est à vous de faire le reste.

Dans ces limites, le prologue est, selon moi, un usage

charmant. J'en sais de très-beaux dans le nombre, et qui méritent d'être comptés dans les œuvres de l'écrivain qui les a signés. C'est toujours une présomption en faveur du livre. Mais la recommandation n'est pas sans danger; plus le nom est illustre, et plus le lecteur se croit en droit d'être exigeant. Ici, par exemple, et sur la foi du nom de Manuel Cañete, je m'attends à de beaux vers, et comme Manuel Cañete est un critique d'humeur ombrageuse et d'un goût très-sévère, si j'étais trompé dans mon attente, il se pourrait bien que le poëte en pâtit. Ici, j'espère, il n'en sera rien; mais parlons d'abord du prologue.

Nous sommes de ceux qui lisent volontiers la préface d'un livre, après avoir lu le livre lui-même. Cette fois, cependant, j'ai commencé par la préface. Si don Manuel Cañete a pris la parole, c'est qu'il avait quelque chose à nous dire : écoutons-le.

Le recueil a pour titre, on l'a vu déjà, *Cantares*. C'est un mot assez difficile à rendre dans notre langue, où il n'a pas d'équivalent. Le dictionnaire de l'Académie espagnole le traduit lui-même par le mot *copla*, qui n'est guère plus facile à traduire, et qu'il définit : une stance de quatre vers de huit ou onze syllabes. Il va sans dire que cette stance est destinée à être chantée. C'est la forme la plus habituelle de la chanson populaire. Mais on sait qu'un poëte de ce temps-ci, dont la réputation n'est plus à faire, Antonio de Trueba, en a fait un petit poëme complet, que le peuple chante, mais qui est chose toute littéraire par l'art accompli de la composition et la grâce exquise du style. Melchor de Palau, d'un bout à l'autre de son recueil, en est resté à la définition de l'Académie, et j'imagine qu'il a écrit pour être chanté. Il espère bien, sans doute, entendre quelque jour ses *cantares* accompagnés de la guitare, devant la porte ou dans la cour de quelque maison de village, ou le soir,

dans les champs et sur le chemin, au retour du travail de la journée.

Et, à ce sujet, don Manuel Cañete se demande comment il faut entendre ce mot un peu vague de poésie populaire. Dans le pays du romancero, une telle question est de celles qui doivent inquiéter un vrai critique. Esprit net et positif, Manuel Cañete a fini par s'impatienter d'entendre répéter partout cette phrase : « Le peuple est un grand poëte. » Il ne dit pas précisément le contraire ; mais il voudrait savoir ce qu'il y a de vrai dans cette assertion. De nos jours, on serait assez mal venu à contester quelque chose au *peuple*. Il a tout, nous le savons ; il a, avec tous les droits, toutes les vertus et tous les mérites. Mais est-il nécessaire que, par-dessus le marché, il soit aussi un grand poëte? Telle est la question que se pose Manuel Cañete, et il est assez peu disposé à la résoudre affirmativement.

Cañete admet qu'il y a une poésie faite pour le peuple et qui arrive aisément à son intelligence, surtout à son cœur. Mais si elle est faite pour lui, est-il vrai que ce soit lui qui la fasse? Suffit-il que tel morceau populaire porte en titre : *Auteur inconnu*, pour que cet inconnu, si peu soucieux de sa gloire, soit un artisan, un pâtre ou un laboureur? Non, sans doute, et jusqu'ici je serais assez de l'avis de Manuel Cañete. Remarquez, en effet, que ces chansons, disons, si vous le voulez, ces *cantares*, roulent presque uniquement sur l'amour, et qu'en fait d'amour, je parle de l'amour simple mais délicat, il y a au fond peu de différence entre le sentiment de l'homme cultivé et celui de l'homme du peuple. Rien n'empêche donc que la chanson adoptée par le peuple n'ait été écrite par de plus instruits, et qu'ensuite il se la soit appropriée, y ait mis sa marque, la perfectionnant d'instinct, en même temps qu'il en gâtait un peu l'expression littéraire. Un jeune écrivain espagnol

me disait un jour : « Nous sommes ici, à Madrid, deux ou trois cents étudiants de l'université, qui, chacun à notre heure, avons fait quelque petit chef-d'œuvre. Sommes-nous pour cela des poëtes ? Non ; c'était une de nos manières d'être jeunes ; c'est un éclair de poésie qui a traversé nos âmes et qui s'est échappé comme il a pu. A mesure que chacun de nous prend ses grades, il dit adieu à la poésie. Vous avez des juges, des officiers, des avocats, des marins, des prêtres, un peu trop de journalistes ; mais des poëtes, cherchez. » Eh bien, les vers que l'étudiant de Madrid produit ainsi presque sans s'en douter, dans une belle matinée du printemps de sa jeunesse, c'est presque toujours une chanson d'amour, une ou deux de ces *coplas* dont nous parlions tout à l'heure. L'étudiant de Salamanque, de Séville, d'Oviédo, de Grenade, ne reste pas en arrière de celui de Madrid. Cela fait, chaque année, une assez riche éclosion de *cantares* qui courent de bouche en bouche. Cela passe de l'étudiant à l'ouvrier, au soldat, au pâtre, et de cette manière s'explique cette foule d'auteurs inconnus qui embarrassent Cañete ; car, de tous ces *cantares*, devenus la propriété commune, celui qui les chanta le premier est le dernier à s'en souvenir. Réclame-t-on d'ailleurs un couplet de quatre vers ?

Je serais donc jusqu'ici encore de l'avis de Manuel Cañete, et je lui fournis même, comme on voit, des arguments. Mais je crois aussi que, dans certains pays privilégiés, et où les lèvres de l'homme s'ouvrent d'elles-mêmes à la poésie chantée, le pâtre dans la solitude de sa *déhésa*, le laboureur au bord de son sillon, peuvent fort bien rencontrer, sous l'inspiration de l'amour et d'une foi naïve, de ces idées simples et heureuses qui prennent toutes seules la forme du vers et qui s'achèvent en se répétant. D'ailleurs un voisin plus instruit, l'*escribano*, l'officier en retraite, le méde-

cin de l'*aldea*, le curé lui-même, et pourquoi pas? mettent au besoin le vers sur ses pieds, font rentrer dans l'ordre les syllabes rebelles, remplacent le mot impropre par un autre, et l'œuvre, pour avoir été ainsi arrangée, n'en reste pas moins, dans son inspiration première, l'œuvre du peuple; et quand de ces inspirations courtes mais vivantes, il y en a tant que chaque jour on en imprime de nouveaux recueils, pourquoi ne pourrait-on pas dire que le peuple est un grand poëte?

Et ne parler que de l'amour, c'est restreindre à plaisir le sujet; car si l'amour est la source habituelle et la plus féconde de l'inspiration populaire, elle est loin d'être la seule; la religion et la patrie sont aussi des muses, et quelles muses! Et si c'est en Andalousie, ajoutez-y la malice dont les piquantes saillies égayeront la veillée, après que d'autres *cantares* l'auront attendrie.

Je viens de nommer l'Andalousie, et, sans m'en rendre compte, c'était à elle que je pensais quand je parlais de contrées plus heureusement douées. Mais dans l'Allemagne du moyen âge, qui donc composait tous ces chants populaires aujourd'hui si recherchés? De simples artisans réunis en confréries. Si l'on a pas tous les noms, le fait du moins est historique et incontestable.

Mais, sans aller si loin, qu'on me permette de rappeler ici un souvenir qui m'est cher. Brizeux, l'auteur de *Marie*, ce charmant poëte que la Bretagne pleure encore, écrivait pour nous autres, Parisiens raffinés, d'admirables idylles bretonnes, et pour ses simples compatriotes, des chansons naïves qui se colportaient de *Pardon* en *Pardon*. Manuel Cañete va s'emparer de cet exemple, qui lui donnerait gain de cause si je m'arrêtais là; mais j'ajoute que Brizeux n'était pas le seul à fournir de chansons les ménétriers de Scaër. Plus d'un tailleur de village lui faisait concurrence,

et bien des fois je l'ai entendu vanter la verve et le talent de ses humbles rivaux.

Je ne me permettrai pas de revenir sur l'Andalousie. Il y a, en Andalousie même, quelqu'un qui a qualité pour parler de ses poëtes populaires, et qui s'en acquittera mieux que moi ; Manuel Cañete sait bien à qui je songe ici. Mais les provinces basques, la poésie populaire a-t-elle jamais cessé d'y être féconde ? Manuel Cañete parle d'Antonio de Trueba, et je conviens volontiers que c'est là un poëte chez qui l'art tient autant de place que l'inspiration ; mais prenez un des derniers ouvrages de Trueba : *Quelques chapitres d'un livre*, et vous y trouverez le portrait d'un de ces trouvères du peuple qui n'ont appris que d'eux-mêmes l'art de traduire en vers les sentiments des bonnes gens qui les entourent. Je veux citer ici le passage, quoique je l'aie déjà donné ailleurs :

« Montellano, dit Trueba, a souvent produit d'excellents *cantadores*, et ici ma modestie doit déclarer que je n'entends nullement me mettre au nombre, comme pourraient malicieusement le soupçonner ceux qui savent que le hasard m'a fait naître à Montellano. Le plus fameux auteur de ces auteurs de *cantas* fut un mien oncle, connu par le surnom de Vasco, et si habile à composer des *cantas*, qu'il pouvait, disait-on, parler en vers des heures entières. Je crois encore le voir avec ses souliers à boucles, ses guêtres, sa culotte et sa veste noires, son gilet de tripe bleu, sa ceinture violette, son chapeau dont les ailes étaient relevées par derrière et abaissées par devant, et sa petite queue grise peignée avec grand soin. Je crois le voir encore sous les noyers de Carral, revenu de la Romeria de Béci, et faisant crever de rire, avec ses contes, la foule joyeuse qui l'entourait. » Voilà, j'espère, un portrait vivant, et personne ne supposera que l'honnête Vasco ait jamais eu besoin

de la science de son neveu pour mettre ses vers debout.

Concluons donc que, s'il ne faut pas mettre ce que je m'entête à appeler les vers du peuple au-dessus des sublimes compositions de l'art, ni même comparer les éclairs de son imagination émue aux chefs-d'œuvre des maîtres, et cela pour flatter le peuple, depuis qu'il est convenu que la démocratie a tous les secrets du génie, comme elle a la clef de toutes les questions sociales; concluons aussi qu'à côté de la grande poésie, inspirée au fond, mais savante, artificielle et traditionnelle dans la forme, il y a pourtant une autre poésie, une poésie naïve et populaire, toute pareille à ces sources pures, cachées dans l'herbe des prairies, et qui, pour faire moins de bruit que les fleuves, n'en viennent pas moins, aussi bien qu'eux, des entrailles mêmes de la terre.

Ces réserves faites, je répète avec bonheur que le prologue de Manuel Cañete est une œuvre de haute et vigoureuse critique, d'une très-savoureuse lecture, semée d'anecdotes piquantes, et que là même où on semble le combattre, on a toutes les peines du monde à ne pas reconnaître qu'il a raison.

Quant au jeune poëte, dont il donne l'heureux début comme un argument de plus à l'appui de sa théorie, voici ce que lui-même nous en apprend :

« Don Melchor de Palau y Catala, né dans la ville de Mataro au mois d'octobre 1843, est un jeune homme instruit et bien élevé, versé dans l'étude des sciences qui s'accordent le moins, à ce qu'il semble, avec les mouvements irréguliers de l'inspiration poétique. De sa vocation scientifique, de son aptitude à supporter ce que le grand Balzac appelait les assauts prématurés des connaissances humaines, quel plus évident témoignage puis-je donner que de dire qu'il est arrivé au grade d'aspirant au corps des ingé-

nieurs des ponts et chaussées, des canaux et des ports, carrière d'âpres et fortes études, et où ne parviennent encore, chose rare chez nous, que ceux qui à des dispositions naturelles joignent l'application et le savoir? On regardera peut-être comme un singulier phénomène qu'il puisse se rencontrer des prédispositions si diverses chez une personne à peine entrée dans les régions fleuries de la jeunesse, mais nous pourrions répondre, comme le licencié Vidriera, que la science de la poésie enferme en soi toutes les sciences, parce qu'elle se sert de toutes et les emploie toutes à polir et à faire briller ses œuvres merveilleuses.

« Celles du jeune Palau sont de telle nature, qu'il suffira de lire quelques-uns de ses charmants *cantares* pour reconnaître aussitôt en lui un véritable poëte. Intelligence mûre, dans un âge encore si tendre, il se distingue par une douce mélancolie qui, sans dégénérer en une tristesse affectée, ni en un précoce et ridicule désenchantement de la vie, prête à ses courtes chansons le charme le plus séduisant. Candides expansions d'un cœur noble et pur, les *cantares* de Palau, peu nombreux, mais riches en beauté, sont comme ces fleurs odorantes des champs où tremblent des gouttes de rosée. On dirait, à les lire, qu'un amour mal payé de retour, qu'une désillusion précoce lui a fait au cœur une blessure profonde, sans le porter néanmoins à médire de l'amour, ni à se laisser dominer par ce sombre scepticisme qui, de nos jours, mine l'existence et la félicité de tant de jeunes gens, en desséchant chez eux de très-bonne heure la séve généreuse du cœur, et en faisant d'eux de mauvais amants, de mauvais amis, de mauvais fils, et par conséquent de détestables citoyens. »

Je n'ai rien à objecter, dans son ensemble, à ce témoignage d'un maître. Tout le bien qu'il dit du nouveau poëte, je suis disposé à le penser comme lui, et, pour le prouver,

je me propose d'offrir au lecteur quelques-unes de ces fleurs des champs, heureux si, dans ma faible traduction, ne s'évaporent pas ces gouttes de rosée qui sont le plus doux attrait de l'original. Mais un mot encore, ce maître est un ami, et il a pu, il a dû même, parlant devant le public, dissimuler quelques taches. Je suis persuadé que Manuel Cañete lui-même, en écoutant dans son cabinet les vers du jeune Palau, lui aura parlé avec un peu plus de sévérité que dans son prologue, et lui aura dit plus d'une fois : « Prenez garde, mon enfant, ceci est de l'affectation. Ici, vous voulez être naïf et vous êtes puéril. Là, vous vous croyez passionné, quand vous n'êtes qu'exagéré. Dans ce passage, vous avez eu la louable ambition d'imiter Garcilaso, et c'est à Gongora que vous ressemblez. Et puis, vous vous répétez un peu, vous retombez trop souvent dans le même ordre d'idées et d'images : vous abusez des vagues de la mer, de l'azur du ciel, des étoiles surtout. Vous êtes proche parent de celui de nos compatriotes qui disait à sa maîtresse regardant une étoile : « Ne me la demande pas, car je ne « pourrais te la donner. » Je crois même qu'il ne faudrait pas que la vôtre vous pressât beaucoup pour vous rendre plus hardi que votre devancier ; car, si j'ai bien entendu, vous disiez tout à l'heure : « Je vais monter au ciel pour y « cueillir une couple d'étoiles dont la clarté dissipera les « ombres de ma tristesse. »

Mais ces sages observations que Manuel Cañete, nous n'en doutons pas, aura adressées au jeune Palau, il ne pouvait les lui répéter devant tout le monde, et c'est à nous, critiques sympathiques mais désintéressés, qu'il a laissé le devoir d'user d'une franchise que le prologue n'autorisait pas.

Ayons le courage de commencer par le fond de la coupe, par cette goutte amère à laquelle il faut toujours finir par

arriver. Voici donc quelques-unes de ces pensées qui ont dû motiver, de la part de Manuel Cañete, les remarques que j'ai pris la liberté de placer dans sa bouche :

I

Je vais mourir, car le sang qui coulait dans mes veines s'est par mes yeux converti en larmes. »

II

« Tout le monde ignore encore que tu as donné la mort à un cœur. Je l'ai enterré dans ma poitrine, pour que personne ne le vît. »

III

« Dans la fossette de ta joue, j'ai mis un soupir en faction, qui m'avertit de toutes les paroles qui sortent de ta bouche. »

IV

« Les nues, quand la tempête gronde, vont chercher de l'eau à la mer, et le cœur, quand il souffre, va chercher des larmes dans les yeux. »

V

« Rouges sont tes lèvres, belle enfant, et dis, comment ne le seraient-elles pas, si tu bois mon sang depuis le jour où je t'ai vue ? »

VI

« Dans le berceau de tes lèvres je couchai un baiser ;

mes soupirs chantaient pour l'endormir et tes sourires le berçaient. »

Je pourrais continuer encore, mais je m'arrête pour en venir à ce qui m'a charmé et à ce qui, j'espère, charmera le lecteur. En France, peut-être me trouvera-t-on trop indulgent pour ce qui va suivre, et trop sévère, en Espagne, pour ce qui a précédé. Mais, aux uns je dirai qu'il faut prendre chaque nation avec son caractère, avec sa manière d'entendre et de dire les choses, et que souvent dans la vie ordinaire il m'arrive, en Espagne, de surprendre des expressions et des images qui me font pénétrer subitement dans le génie de Lope de Véga et de Caldéron ; et aux autres je répondrai qu'au-dessus du goût de chaque nation, il y a un goût universel qui doit être la règle commune de toutes les littératures, et qu'il s'impose aux plus libres comme aux mieux disciplinées. Chers lecteurs de mes deux patries, vous voilà avertis ; je reprends, et cette fois avec un plaisir presque sans mélange :

I

« Chaque fois que j'entends les cloches, elles me donnent envie de pleurer, car je pense qu'à ma mort, elles seront seules à me pleurer. »

II

« Bergers qui demandez l'heure aux étoiles, demandez-leur si quelque jour je verrai la fin de ma tristesse. »

III

« Les petites lueurs qui brillent, la nuit, dans le cimetière disent aux vivants : Souvenez-vous des morts. »

IV

« Sur les plages de la mer, tout près des vagues, je te rencontrai, belle enfant, ramassant des coquillages. Dans le sable, toi tu cherchais un coquillage, moi je trouvai une perle. »

V

« Tant et tant je pleurai, un jour, à l'ombre de cet arbre, que l'amertume de ma douleur en rendit les fruits amers. »

VI

« Je voudrais monter au ciel et y graver ton nom, pour qu'en levant les yeux, tous pensent à toi. »

VII

« Sur les roses de ton visage on vient de déposer un baiser. Roses qu'un ver a touchées, vite s'effeuilleront. »

VIII

« Par le sentier de la vie nous allons trébuchant à chaque pas, pour tomber à la fin dans la fosse de la mort. »

IX

« Tes mains ont arraché une tendre et belle fleur. Pauvre fleur ! elle saura bientôt ce que c'est que de tomber en tes mains. »

X

« Sur le chemin du désir je rencontrai la vérité, mais elle me parut si sévère, qu'elle me fit revenir en arrière. »

XI

« Assise au bord de la mer, elle allait me contant ses peines, et quand je lui en demandai le nombre, elle me montra le sable du rivage. »

XII

« Qui sème récolte, me dit-on, et je ne laissai pas de repos à ma main. Je semai le bonheur et l'espérance et ne récoltai que... mécomptes. »

XIII

« Prends garde que Dieu n'aperçoive l'éclat de tes yeux; il croirait que tu lui as pris deux étoiles dans le ciel. »

XIV

« Les chaînes d'amour, je le vois bien, sont par dehors d'argent et d'or, et en dedans elles sont de fer. »

XV

« Sur l'arbre de l'Amour, je grimpai à la plus haute branche : voilà pourquoi, quand je tombai, ma chute fut plus lourde. »

XVI

« Je fais le dessein d'aller à Rome demander au saint-père qu'il me pardonne le péché de t'avoir tant aimée. »

XVII

« Elle avait des yeux d'azur, celle qui me trompa, des yeux de la couleur du ciel; vois si ce fut trahison. »

XVIII

« J'entrai dans le cimetière et je dis au fossoyeur : Creuse une petite fosse pour un cœur qui vient de mourir. »

XIX

« Où allez-vous, mes yeux, chercher de l'eau pour tant pleurer? — Nous allons la chercher aux nuées profondes du désenchantement. »

XX

« Dans la cage de mon cœur, un oiseau chantait gaiement. Tu y es entrée, et aussitôt sa chanson a cessé. »

XXI

« Ruisseau qui avec tant de presse te diriges vers la mer, tu cheminerais moins vite, si tu savais où tu vas. »

XXII

« Je voudrais te placer auprès de l'astre le plus éclatant ; tous pourraient te voir, aucun ne pourrait t'atteindre. »

XXIII

« Les feuilles et l'espérance, combien elles se ressemblent, combien ! Toutes vertes en commençant, et toutes jaunes à la fin. »

XXIV

« Depuis que tu es descendue en ce monde avec ces beaux yeux, on a remarqué un vide dans l'azur du ciel. »

XXV

« Un fleuve sépare cette vie de la vie éternelle ; on le passe dans une barque doublée de drap noir. »

XXVI

« Après la pluie des cieux, la fleur se redresse plus belle. Après la pluie des yeux, le cœur aussi est plus beau. »

XXVII

« Un sage disait : Je ne m'arrête pas que je n'aie rencontré la vérité, et un jour il s'arrêta dans les bras de la mort. »

XXVIII

« Il y a des gens qui passent leur vie à entasser l'or sur l'or, et ils ne songent pas que pour Dieu ce n'est que fausse monnaie. »

XXIX

« A force de te regarder, je me fais semblable à toi ; car si la mer est si bleue, c'est à force de regarder le ciel. »

XXX

« N'aie jamais pitié de moi pour les larmes que je répands, mais bien pour celles qui restent en dedans. »

XXXI

« Ton cœur et le mien ressemblent à l'arbre ; le tien, en ce que, chaque année, il change de feuillage, et le mien hélas ! en ce que, chaque année, il pousse de nouvelles racines. »

XXXII

« Si les fleurs se flétrissent pour un jour qu'elles vivent, que sera-ce de nous qui vivons une vie entière? »

XXXIII

« Je veux mon tombeau entouré de saules pleureurs, afin qu'ils pleurent un peu pour qui a tant pleuré. »

XXXIV

« Que sont pour parer ton cou les perles et les diamants? Je ferai pour toi un collier des étoiles du ciel. »

XXXV

« J'ai essayé bien des fois d'écarter de moi ton image; mais hélas! les hirondelles reviennent sans cesse à leur nid. »

XXXVI

« Ne me crois pas joyeux parce que tu m'entends chanter. La tourterelle est de tous les oiseaux celui qui souffre et chante le plus. »

XXXVII

« Que les vagues m'ensevelissent, disais-tu, si je parle avec un autre! Pardonnez-lui, vagues de la mer, je lui ai bien pardonné. »

XXXVIII

« Je fais, ô trésor de mon âme, avec ton souvenir, ce que le vent rapide fait de la feuille sèche. Jamais il ne me quitte, que je chemine par le ciel ou par les abîmes. »

XXXIX

« Tu es si bonne, que je te compare à la nue qui prend l'eau salée de la mer et la répand en eau douce. »

XL

« Les vagues viennent de loin, rien que pour baiser la plage ; et dès qu'elles l'ont touchée, elles expirent au milieu de celles qui les suivent. »

XLI

« Tes yeux, ô belle enfant, doivent être de la couleur de la violette. Je ne les ai jamais vus, mais cela même le dit.

XLII

« Le regard que tu me jetas hier soir, dans la prairie, fut une petite goutte de miel dans la coupe de mes ennuis. »

XLIII

« Je gravai ton nom sur un arbre, et l'arbre mourut de la blessure ; il mourut de la même mort que mon pauvre cœur. »

XLIV

« Je voulus conter mes chagrins à un petit nuage, mais j'avais à peine commencé, qu'il se fondit en larmes. »

XLV

« A l'amandier le plus fleuri j'allai raconter ma douleur, et ses fleurs tombèrent de la peine qu'il en ressentit. »

XLVI

« Les semences de l'amour que nous prîmes en même temps, moi je les semai dans mon cœur, toi dans le champ de l'oubli. »

XLVII

« Ne refuse pas un morceau de ton pain au pauvre qui demande de porte en porte : il te montre peut-être le chemin que tu suivras demain. »

Arrêtons-nous sur cette belle et chrétienne pensée, et sachons gré au jeune poëte d'en avoir mêlé quelques autres du même genre à ces touchantes expansions d'un amour mal récompensé. Par ce côté moral de son inspiration, il est bien aussi de son pays. Heureux pays, après tout, que celui chez lequel le sentiment chrétien est encore une marque nécessaire de l'originalité nationale !

APPENDICE

Page 304

AU RÉVÉREND PÈRE LACORDAIRE

Paris, 21 mai 1860.

Mon révérend père,

Il y a quinze jours, j'étais à Salamanque, où je visitais le monastère de San Estéban, une des merveilles de l'art chrétien et la plus belle création de l'ordre de Saint-Dominique en Espagne. J'étais accompagné du recteur et de quelques-uns des maîtres de cette illustre université, désormais réduite aux proportions d'une de nos académies de province.

J'avais pour guide dans cette visite, j'allais dire dans ce pèlerinage, un ancien religieux de l'ordre, aujourd'hui professeur de théologie à l'université, Fray Pedro Manobel y Prida. Il n'habite plus San Estéban, mais il en est la tradition vivante : il aime à le montrer, à l'expliquer, à le voir admirer. La veille du jour où la révolution en ferma la porte, il y avait encore cent dix-huit religieux dans le chœur; il y a place pour cent vingt-huit. Fray Pedro Manobel est aujourd'hui, avec trois ou quatre autres, tout ce qui reste de cette grande famille.

Tout le temps que dura ma visite, votre nom, mon révérend père, fut présent à ma pensée ; il se trouva naturellement sur les

lèvres de mon guide. Don Pedro Manobel n'eut pas plutôt compris que j'avais l'honneur d'être votre compatriote, et que vous m'honoriez de quelque bienveillance, que je devins pour lui autre chose qu'un simple curieux. Il me pressa de questions. Il fallut dire ce que je savais de vous, de vos livres, de vos saints travaux, raconter ces premières réunions de la chapelle de Stanislas qui devaient aboutir aux grandes conférences de Notre-Dame et à la renaissance de l'ordre de Saint-Dominique, en France. Fray Manobel recueillait avidement ces détails, et je ne m'apercevais pas que je devenais moi-même, en parlant de vous, une sorte de frère prêcheur.

Le lendemain, c'était la veille de mon départ, Fray Pedro Manobel vint prendre congé de moi et me dit : « Il est probable que vous allez revoir le père Lacordaire. Vous pourrez du moins lui faire parvenir l'hommage de notre profonde vénération. Veuillez y joindre ces feuilles manuscrites et cette brochure. Ces souvenirs des splendeurs de l'ordre en Espagne, au milieu de ses misères présentes, doivent toucher celui qui lui a rendu en France une existence nouvelle. »

Par la même occasion, il avait apporté avec lui, pour me les faire voir, un exemplaire de votre *Vie de saint Dominique* et de l'*Appel à la France sur le rétablissement de l'ordre des Frères prêcheurs;* ces deux ouvrages avaient été la joie, et ils étaient encore la consolation du troupeau dispersé.

Voici les feuilles et la brochure. Vous trouverez dans le manuscrit une description très-exacte de l'admirable chapelle de San Estéban qu'on ne se fait aucun scrupule, à Salamanque, de comparer à l'Escurial. Seulement je ne vois pas que dans ces courtes pages il soit fait mention de l'épée que don Juan d'Autriche portait à Lépante et des sandales de Pie V, deux présents de ce saint pape.

« Mais le père Lacordaire ne sait peut-être pas l'espagnol? dit, à côté de moi, quelqu'un qui sans nul doute se trompait. — Laissez, répondit alors Fray Pedro Manobel. J'ai lu dernièrement dans les journaux qu'une douzaine de jeunes Espagnols, élevés à Sorèze, ont envoyé leur offrande aux blessés de notre armée d'Afrique. L'un de ces jeunes gens traduira tout ceci. »

La brochure se rattache à un glorieux épisode de l'histoire du couvent. On a cru généralement, et les historiens le répètent encore,

que les Rois Catholiques soumirent l'idée de Christophe Colomb à l'examen de l'université de Salamanque, qui la déclara chimérique et d'une exécution impraticable. Cette petite brochure réussit, je crois, à démontrer, en s'appuyant sur les textes les plus authentiques que le projet de Colomb ne fut jamais déféré au jugement de l'université, qui, partant, n'eut pas de sentence à rendre. Ferdinand et Isabelle se bornèrent à envoyer Colomb pour conférer librement avec les principaux cosmographes et mathématiciens de la docte université, et ils l'adressèrent à Fray Diégo Déza, depuis archevêque de Séville, alors simple religieux de San Estéban, mais déjà confesseur et je crois aussi précepteur du prince don Juan, fils des Rois Catholiques. Colomb reçut dans le couvent même une généreuse et affectueuse hospitalité. Fray Diégo Déza le mit en rapport avec les savants maîtres de cette maison qui formaient eux-mêmes une petite université dans la grande. De longues et fréquentes conférences furent tenues tantôt dans une des salles du couvent, tantôt dans une maison de plaisance que les pères possédaient sur les bords du Tornès, à une lieue et demie de Salamanque, dans un endroit qui s'appelle aujourd'hui comme autrefois Valcuebo. Le grand nombre ne comprit pas la pensée de Colomb, quelques-uns en eurent peur; mais les plus intelligents furent émus, entraînés, convaincus, et le père Déza qui était de ceux-là, après avoir reçu, soutenu, consolé Colomb, comme un autre prieur de Marchéna, le ramena, à ses frais, à la cour des Rois Catholiques, et lui prêta un appui si efficace, qu'il mérita que ce grand homme ait écrit de lui dans une lettre dont Barthélemi de Las Casas dit avoir lu l'original : que les Rois Catholiques devaient l'Amérique au maître Fray Diégo Déza et au couvent de San Estéban de Salamanque.

Vous allez peut-être me demander maintenant, mon révérend père, si je me suis fait montrer les lieux consacrés par ce souvenir de Christophe Colomb. On l'avait établi tout auprès de la bibliothèque, et la tradition raconte que dès que les conférences lui laissaient un peu de loisir, il s'enfermait avec les livres, et leur demandait de nouveaux arguments, cherchant partout, dans les auteurs profanes comme dans les écrivains sacrés, les textes qui semblaient révéler à l'ancien monde l'existence du nouveau, et vous savez qu'il en trouvait jusque dans la *Médée* de Sénèque.

Mais sauf ce voisinage de la bibliothèque, on ne sait pas bien précisément où était l'habitation de Colomb, et plût à Dieu que le même doute fût permis, en ce qui touche la salle des conférences! Mais ici la tradition n'a jamais hésité, ni varié. Cette salle existe encore, au rez-de-chaussée, dont elle occupe tout un côté. C'est une immense galerie voûtée, qui reçoit le jour par deux fenêtres placées à chacune de ses extrémités. En France on eût entouré cette galerie d'une grille d'or. En Espagne, mais je me hâte d'ajouter au grand scandale de tous les vrais Espagnols, elle sert d'écurie aux régiments de passage, et j'ai vu encore les râteliers attachés aux murs. Le jour même où je visitais le couvent, un dépôt de conscrits occupait l'ancien réfectoire. Ceux-là du moins ont quelque chance d'aller porter au Maroc, prédicateurs qui s'ignorent eux-mêmes, le Verbe de la civilisation chrétienne.

Veuillez me pardonner, mon révérend père, de m'être laissé aller à tous ces détails, au lieu de m'acquitter simplement de la commission dont on m'a chargé. J'ai osé espérer qu'ils auraient peut-être quelque intérêt pour vous. On a dit aux religieux de San Estéban que vous aviez eu autrefois la pensée d'aller jusqu'à Salamanque, interroger l'histoire de l'ordre de Saint-Dominique. Je serais heureux si ma lettre pouvait non pas vous tenir lieu d'un si beau voyage, mais au contraire vous encourager à en reprendre le dessein, et si vous retrouviez ici un écho lointain des grandes voix que l'Espagne a cessé d'entendre.

Agréez, je vous prie, mon révérend père, etc.

Antoine de Latour.

TABLE DES MATIÈRES

I. Les Amours du Maure Jezmin et de la belle Galiana. — Chronique du douzième siècle 1

II. L'Abbé Marchéna. — Comment il est arrêté à Bordeaux avec Riouffe, et la grande place qu'il occupe dans ses Mémoires. — Ce que c'était que *l'abbé* Marchéna. — Né à Utrera, près de Séville, ses parents le destinent à l'Église. — Son peu de vocation. — Heureuses découvertes de Bono Serrano, son biographe, sur la première jeunesse de Marchéna. — Il s'échappe d'Espagne et arrive en France. — Sa liaison, bientôt interrompue, avec Marat. — Pris avec les Girondins, il est enfermé à la Conciergerie. — Les espiègleries de la prison. — Le dieu Ibrascha et le vieux bénédictin. — Marchéna brave impunément Robespierre. — Ses saillies héroïques. — Rendu à la liberté le 8 thermidor, il devient expéditionnaire, au Comité de salut public. — Proscrit de nouveau, il se sauve en Suisse. — Il rentre en France et devient secrétaire de Moreau. — Ses savants loisirs à l'armée. — Murat l'emmène en Espagne. — Terrible mémoire de l'inquisition. — Marchéna reste à Madrid avec le roi Joseph et le suit à Valence. — Sa singulière admiration pour Louis de Grenade. — Il rentre en France, y reprend ses travaux littéraires, et retourne en Espagne, où il meurt presque oublié et dédaigné. — Portrait de Marchéna. — Ses rares facultés poétiques. — Sa tragédie de *Polyxène*. — Son *Ode au Christ*. — Traduction. 51

III. Comment on meurt encore en Espagne. — Derniers moments d'Antonio Cavanilles. — Sa sérénité en présence de la mort. — Dernière rencontre. — Son histoire inachevée. — Son admiration pour Fernan Caballero. — *La Pharisienne*. — Analyse et traduction d'un chapitre de cette nouvelle 76

IV. De l'Assistance publique en Espagne. — Dona Concepcion Arénal de Garcia Carrasco. 95

V. Le Curé de Montellano. — Chapitres d'un livre. — Fragments de l'histoire du pays basque, par Antonio de Trueba. — Caractère de ce livre. — Opinion de Trueba sur la mer. — Montellano. — Le curé de Montellano 145

VI. L'ancien Théâtre espagnol. — Traduction d'un choix de ce théâtre, par M. Habeneck. — Quelques propositions hasardées de sa préface. — Francisco de Rojas : *Garcia del Castañar*. — Rapprochement ingénieux de cette pièce et d'*Hernani*. — Réserve importante. — Moreto : *Dédain pour dédain*. — Comparaison avec *la Princesse d'Elide*. — Luiz Vélez de Guevara : *Régner après la mort*. — Juan Ruiz de Alarcon : *Les Murs entendent*. 181

VII. Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza. — I. Originaire de Cuenca, en Espagne, Alarcon était né au Mexique. — Ce que l'on sait des premiers temps de sa vie. — Quitte l'Amérique très-jeune. — Continue ses études à Salamanque. — Vit quelque temps à Séville, puis à Valence. — Se rend à Madrid. — Railleries et persécutions que lui attirent partout ses difformités physiques. — Hommage rendu à son génie par Lope de Véga, par Montalvan, etc. — Caractère nouveau de son théâtre. — Explication de son succès tardif. — Il entre au conseil des Indes. — Sa mort. 195

II. Alarcon publie lui-même son théâtre. — Analyse et appréciation des pièces qui le composent : *La Caverne de Salamanque*. — *L'Autre lui-même*. — *Les Promesses à l'épreuve*. — *La Vérité suspecte*, original du *Menteur* de Corneille. — *La Faveur du monde*. — *Changer pour trouver mieux*. — *La Chance est tout*. — *Acquérir des amis*. — *L'Examen des maris*. — *Don Domingo de don Blas*, attribué à Alarcon, mais non compris dans son recueil. — *A quoi entraîne un mensonge*. — *Le Maître des étoiles*. — *Le Châtiment de l'amitié*. — *La Ruse de Melilla*. — *L'Antechrist*. — *Cruel par honneur*. — *Les Seins privilégiés*. — *Le Tisserand de Ségovie*. — La seconde partie seule paraît être d'Alarcon. — Imitation de M. Hippolyte Lucas. — Traduction de M. A. Royer. — Jugement général. 205

VIII. Le père don Cayetano Fernandez. — Don Cayetano Fernandez est un père de l'Oratoire et un fabuliste. — Comment l'Oratoire l'a conduit à la fable. — Caractère tout particulier de son recueil. — Analyse et traduction de plusieurs de ses apologues. . . . 225

IX. Le Voyage au Parnasse. — Poëme de Cervantes. 247

X. Les Portraits de Cervantes. — Découverte d'un nouveau portrait de Cervantes. — José-Maria Asensio y Toledo. — Son instinct de chercheur. — Les anciens portraits de Cervantes. — Raisons qu'on a de douter de leur parfaite authenticité. — Le peintre Pachéco. — Son tableau des pères de la Merci. — Comment José Asensio croit y reconnaître Cervantes sous les traits d'un batelier. — Arguments sur lesquels s'établit sa conviction et la nôtre. 271

XI. Christophe Colomb a Salamanque. — Le livre de M. le marquis de Belloy sur Christophe Colomb. — Ses divers mérites. — Quelques réserves permises à un Espagnol *Rancio*. — Retour sur le voyage, et le séjour de Colomb à Salamanque.— De l'appui qu'il y trouva chez les dominicains, et comment son projet n'y fut pas condamné par l'Université. 295

XII. De Paris a Séville. — Bayonne. — Souvenir d'une première excursion en Espagne. — Aspect actuel de l'Espagne. — Madrid. — Le *César* de Ventura de la Véga. — Départ pour Séville. — La procession de la Fête-Dieu. — Les poésies de Fernando de Gabriel. — La course des Antonios. — Amador de los Rios. — *Le docteur Lannèla*. — Un poëte enfant. — Le livre de Pachéco. . 309

XIII. Don Fernando de Gabriel y Ruiz de Apodaca.— Dans l'ancienne Espagne, le poëte était presque toujours prêtre ou soldat. — Il en est souvent encore de même dans l'Espagne moderne. — Fernando de Gabriel est un officier supérieur d'artillerie.— Caractère général de ses poésies.— Distinction aristocratique. — Pureté exquise de la forme. — Prologue. — Comment un démocrate espagnol entend la démocratie. — Don Luis Segundo Huidobro. —Fragments de son prologue. — Analyse du recueil de Fernando de Gabriel et traduction de plusieurs morceaux. 333

XIV. Don Melchor de Palau. — De l'usage des prologues en Espagne. — De la poésie populaire. — Existe-t-elle? — Opinion de don Manuel Cañete. — En quoi elle nous semble trop absolue. — Qui est Melchor de Palau.— Ses *Cantares*. — Leur caractère.— Analyse et traduction. 350

Appendice. 369

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.

377743

LS.H Latour, Antoine de
L359es Espagne.

NAME OF BORROWER

DATE

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 26 05 04 004 1